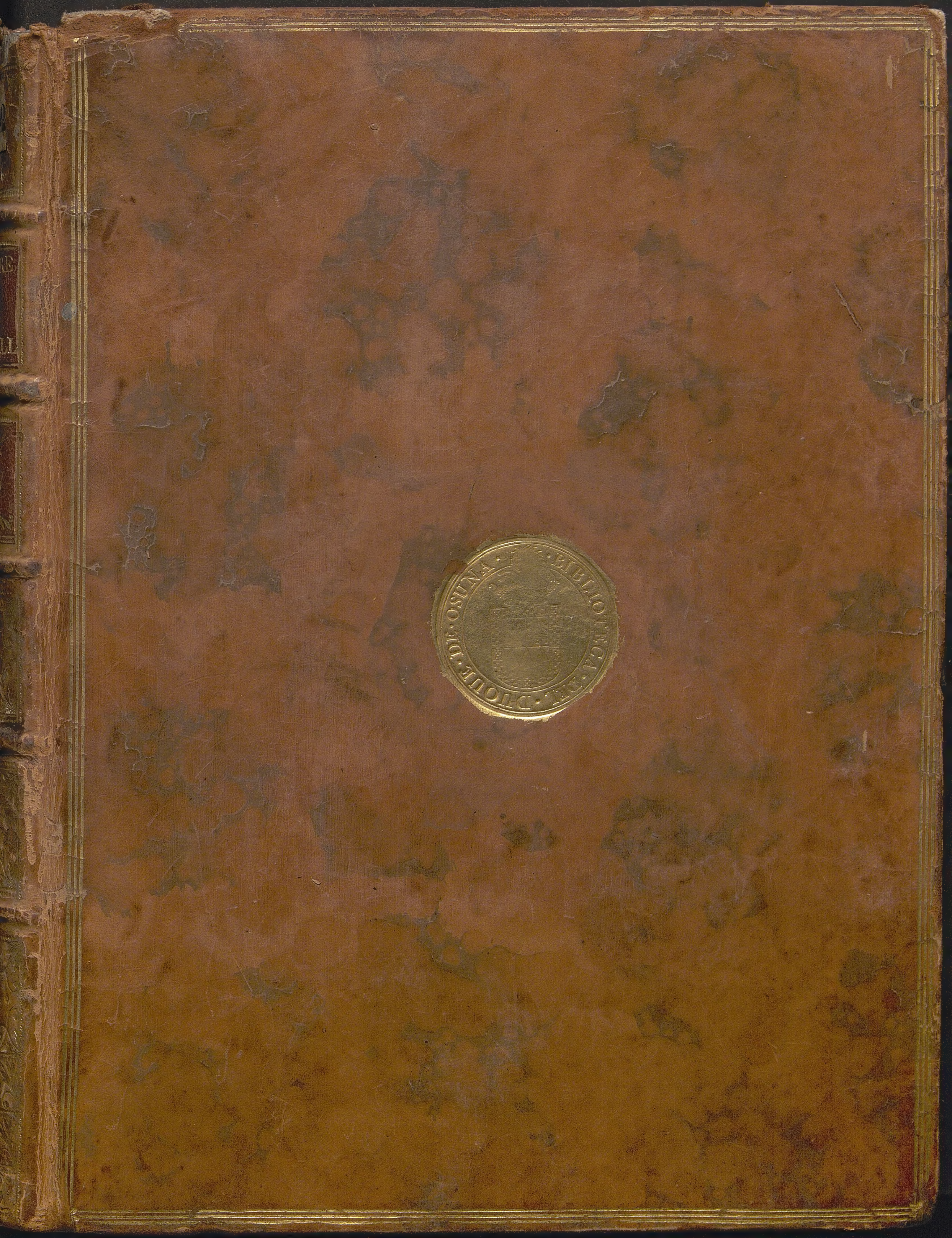
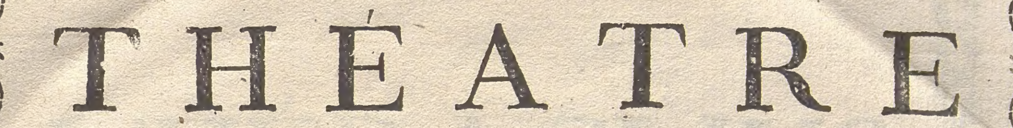

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA







THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

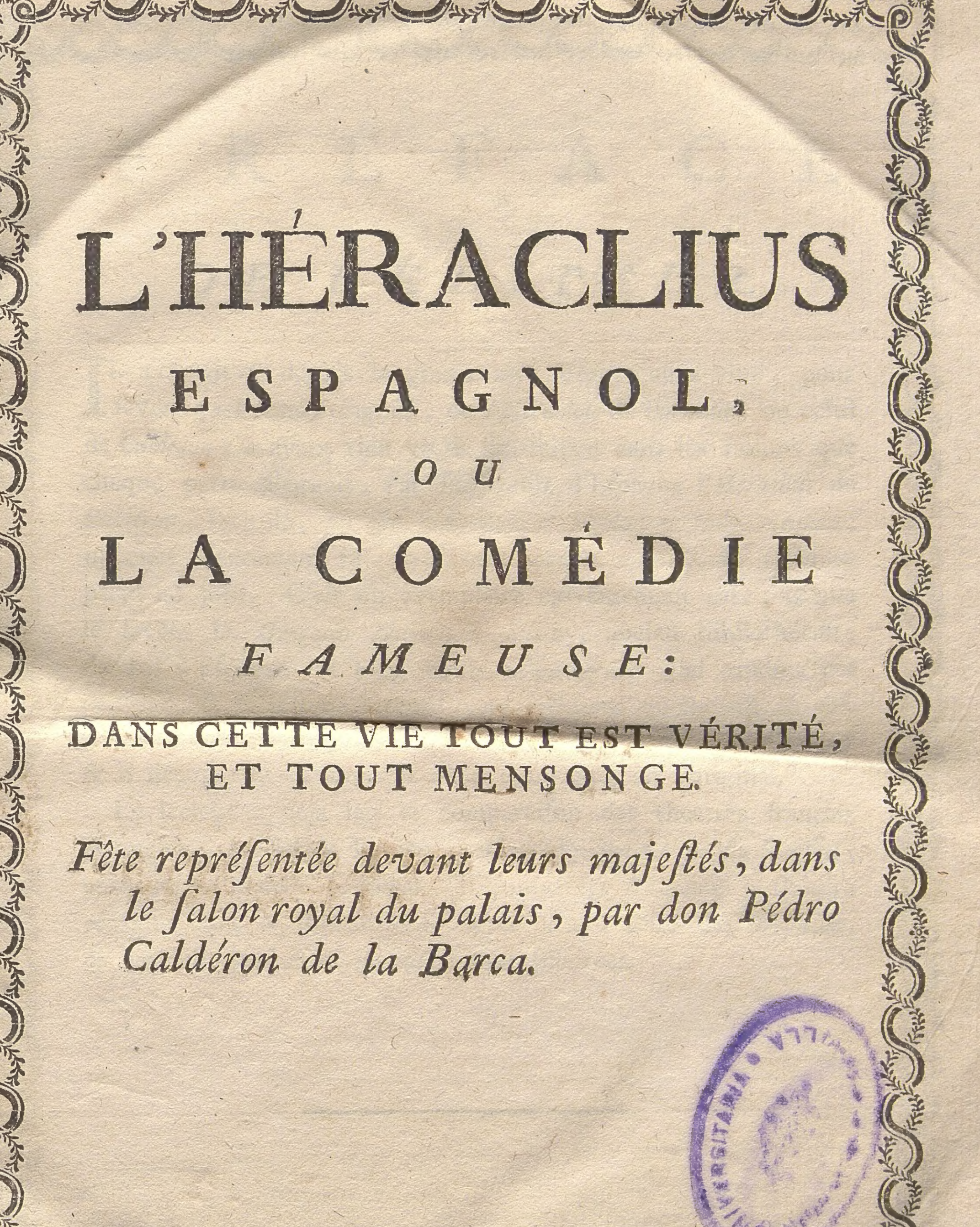
ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME QUATRIEME.

GENEVE,

M. DCC. LXXIV.



L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE

FAMEUSE:

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ, ET TOUT MENSONGE.

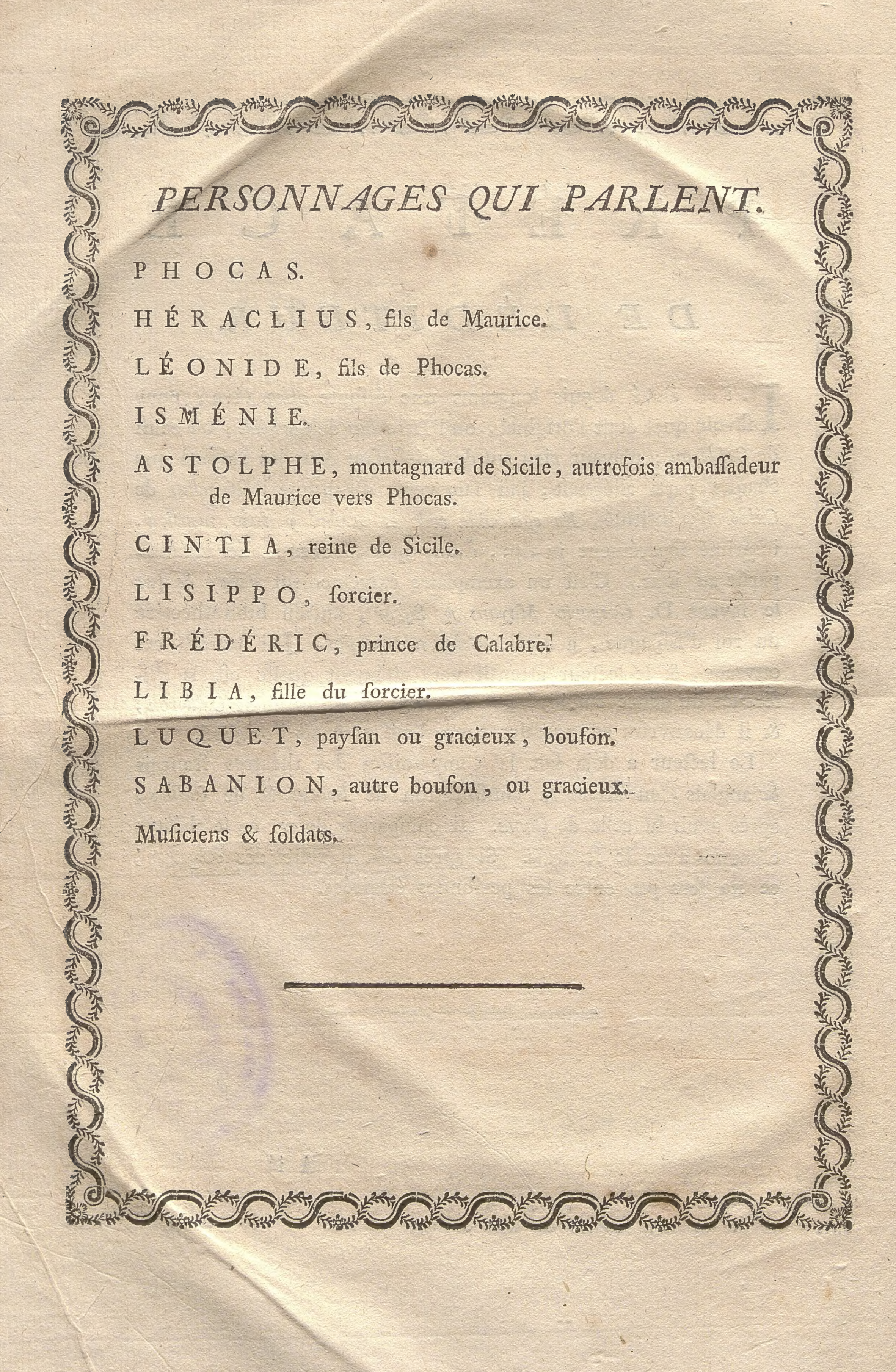
Fête repréſentée devant leurs majeſtés, dans le ſalon royal du palais, par don Pédro Caldéron de la Barca.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

IL s'est élevé depuis longtems une dispute assez vive, pour savoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*; n'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'*Héraclius* de *Caldéron*, intitulé, *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément in-4°, avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, & que le savant D. *Gregorio Mayans y Siscar*, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur attentif vera aisément quelle est la différence du genre employé par *Corneille*, & de celui de *Caldéron*; & il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déja fait la comparaison des théatres français & anglais, en lisant la conspiration de *Brutus* & de *Cassius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théatre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.



PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FRÉDÉRIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan ou gracieux, boufon.

SABANION, autre boufon, ou gracieux.

Muſiciens & ſoldats.

LA COMÉDIE
FAMEUSE.

Dans cette vie tout est vérité, & tout mensonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théatre représente une partie du mont Etna, d'un côté on bat le tambour & on sonne de la trompette ; de l'autre on joue du luth & du théorbe ; des soldats s'avancent à droite, & Phocas paraît le dernier ; des dames s'avancent à gauche, & Cintia reine de Sicile paraît la dernière. Les soldats crient, *Vive Phocas* : Phocas répond, *Vive Cintia*, allons, soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia*. Alors les soldats & les dames crient de toute leur force, *Vive Cintia & Phocas.*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours & à ses trompettes de battre & de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas ; la musique chante ce couplet.

* *Sicile en cet heureux jour,*
Voi ce héros plein de gloire,
Qui régne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

* Il y a dans l'original mot à mot :
Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle ſe félicite d'être la première à lui baiſer la main: Nous ſommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros ſi glorieux; enſuite, cette belle reine ſe tournant vers les ſpectateurs, leur dit: C'eſt la crainte qui me fait parler ainſi; il faut bien faire des complimens à un tyran. La muſique recommence alors, & on répète, que Phocas eſt venu en Sicile par un heureux hazard. L'empereur Phocas prend alors la parole, & fait ce récit, qui, comme on voit, eſt très-à-propos.

Il eſt bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des aplaudiſſemens, & je pouvais y entendre des injures. Je ſuis né en Sicile comme vous ſavez, & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvaſſe ici plus d'opoſitions que de fetes, attendu que perſonne n'eſt auſſi heureux dans ſa patrie que chez les étrangers, ſur-tout quand il revient dans ſon pays après tant d'années d'abſence.

Mais voyant que vous êtes politique & aviſée, & que vous me recevez ſi bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni ſur vous ni ſur la Sicile, la ſoif hydropique de ſang de mon ſuperbe héritage; & afin que vous ſachiez qu'il n'y a jamais eu de ſi grande clémence, & que perſonne juſqu'à préſent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruières m'ont donné la naiſſance, & que je ne dois qu'à moi ſeul, non à un ſang illuſtre, les grandeurs où je ſuis monté. Avor-

ton de ces montagnes, c'eſt grace à ma grandeur que j'y ſuis revenu. Vous voyez ces ſommets du mont Etna dont le feu & la neige ſe diſputent la cime ; c'eſt là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de ſerpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; & dans ma jeuneſſe, je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta longtems ſi j'étais homme ou bête, & réſolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vaſſaux furent les griffes des oiſeaux, & les armes des hommes contre leſquels je combattis ; leurs corps me ſervirent de viande & leurs peaux de vêtemens.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits, qui pourſuivis par la juſtice, ſe retiraient dans les épaiſſes forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raiſonnable, ils me choiſirent pour leur capitaine ; nous mimes à contribution le plat pays; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entrepriſes, nous nous emparames de quelques villes bien peuplées; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Vôtre père régnait alors en Sicile, & il était aſſez puiſſant pour me réſiſter; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Conſtantinople. Il paſſa en Italie, pour ſe venger de ce qu'on lui diſputait la ſouveraineté des fiefs du ſaint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ſes étendarts.

Vôtre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage aprocher de ſes états, nous accorda un pardon général, à nos voleurs & à

moi : (ô sottes raisons d'état !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouïrent; son armée me nomma son capitaine par terre & par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense ; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés ni le froid des hyvers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil me fissent quitter mes tranchées : enfin les habitans presqu'ensevelis sous leurs ruines, & demi morts de faim, se soumirent à regret, & me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années ; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne assez rarement.

Me voilà à présent revenu en Sicile ; & quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vû bandit, & qui est à présent empereur, j'ai pourtant encor deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires, l'une est la rancune, & l'autre l'amour. C'est ici, Centia qu'il faut me prêter attention.

Eudoxe, qui était femme & amante de Maurice, & qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille ; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne

ne ſais pour quelle affaire. Je me ſouviens très-bien de cet Aſtolphe, & ſi je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en ſoit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (ſi pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Aſtolphe, ſe voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remit entre mes mains; on prétend qu'il s'eſt enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne ſait aujourd'hui s'il eſt mort ou vivant.

Mais laiſſons cela, & paſſons à une autre avanture; elle n'eſt pas moins étrange; & cependant elle ne paraîtra pas invraiſemblable; car deux avantures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les hiſtoriens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'hiſtoire tient du prodige.

Il faut que vous ſachiez qu'il y avait une jeune payſane nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puis qu'en effet l'empire eſt dans la beauté; elle fut dame de mes penſées; il n'y a, comme vous ſavez, ſi fière beauté qui ne ſe rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans ſon village, je la laiſſai groſſe. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'aprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant ſuporter mon abſence, elle réſolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la ſurprirent en chemin dans un déſert; mon confident qui l'accompagnait, alla chercher du ſecours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce tems-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha

point que j'étais le père de l'enfant ; elle crut l'intéreſſer davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle reſſentait, elle remit entre les mains de cet inconnu, mon chifre gravé ſur une lame d'or, dont je lui avais fait préſent.

Cependant mon confident revenait avec du monde ; l'inconnu diſparut auſſi-tôt, emportant avec lui mon fils & le ſigne avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, ſans qu'il nous ait été jamais poſſible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déja dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laiſſé le tems de faire les recherches néceſſaires. Aujourd'hui comme tout l'Orient eſt calme, ainſi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux ſentimens de tendreſſe & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent, l'une eſt celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périſſe, j'ignore même encor ſi cet enfant eſt un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni ſoins ni peines ; je chercherai par toute l'iſle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, juſqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes eſpérances & mes craintes finiſſent.

CINTIA.

Si j'avais ſû vôtre ſecret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences poſſibles ; mais je vai vous ſéconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui ſouhaite ? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joye publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, & sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos.

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix:

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*On entend ici une voix qui crie derrière le théatre*, Meurs.)

PHOCAS.

Écoutez, suspendez vos chants: quelle est cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas?

LIBIA *derrière le théatre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voila tombés d'une peine dans une autre; c'est une femme qui paraît belle; elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.



PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuſe, & non pas des mains d'une bète.

PHOCAS *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du panchant de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te ſoutiendrai, je ſerai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en ſureté, repren tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Di-nous qui tu es?

LIBIA.

Je ſuis Libia fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maître; il s'eſt retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolabes & des quarts de cercle; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre: il fait des prédictions, & j'ai ſoin du ménage; je vais à la chaſſe; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté & de la muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'aprocher, lorſqu'au milieu de ces précipices, j'ai vû une eſpèce de bète en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bète; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante; ſa barbe & ſes cheveux ſales couvraient en partie un viſage ſillonné de ces rides, que le tems, ce maudit laboureur, imprime ſur les ſillons de notre vie pour n'y plus rien ſemer. Cet homme reſſemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés, qui étant ſans écorce & ſans

racine, ſont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crain rien; ne pourſui pas; tu ne ſais pas quelles idées tu rapelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes? Il y a là dedans quelque choſe de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourez trouver aiſément cet homme; car ſi les tambours & la muſique l'ont fait ſortir de ſa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il aprochera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faiſons entendre encor nos inſtrumens.

(La muſique recommence, & on chante encore.)

Sicile en cet heureux jour
Voi ce héros plein de gloire, &c.

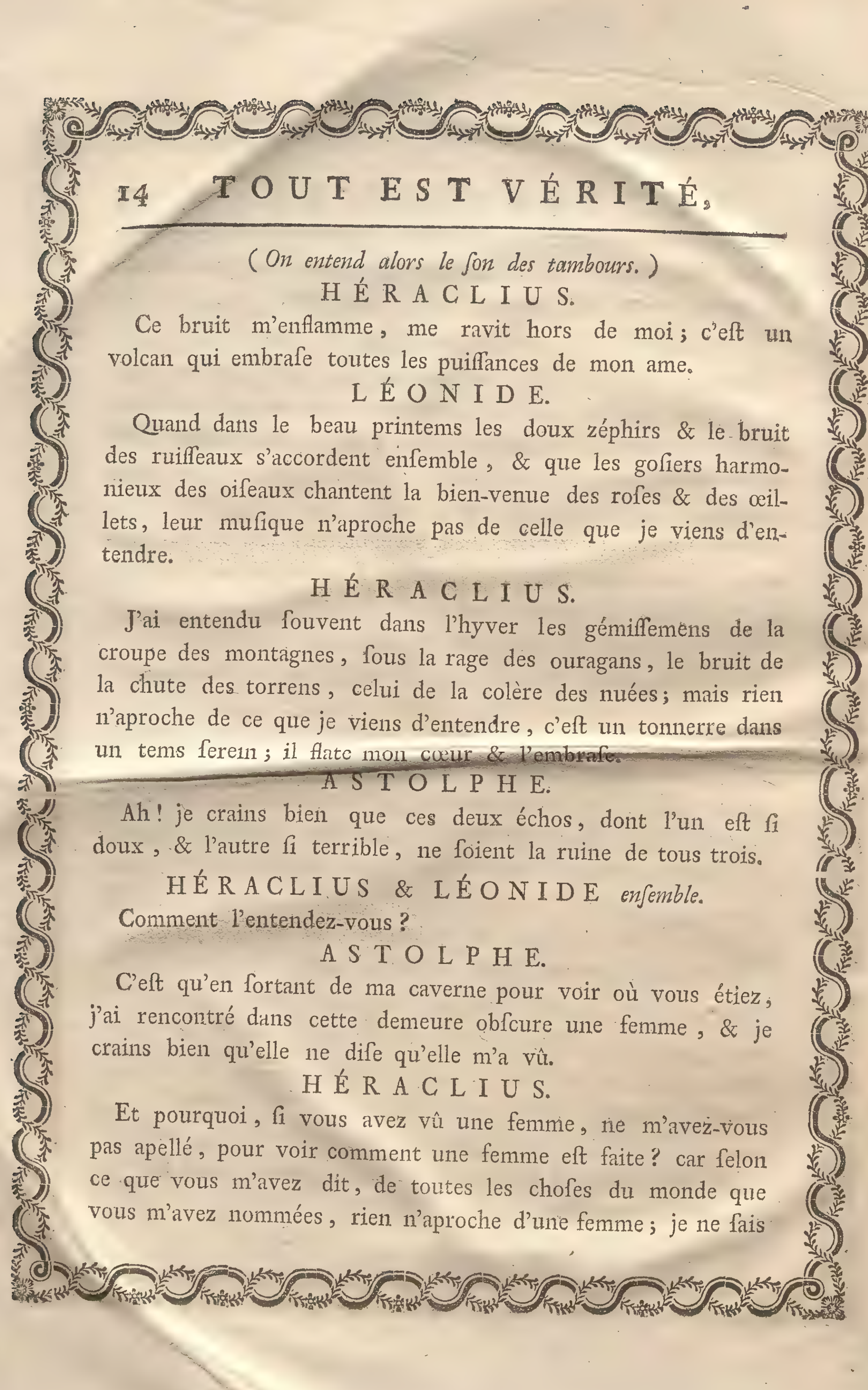
(Après cette repriſe, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du ſorcier s'en vont à la piſte de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, ſans qu'on ſache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard qui eſt Aſtolphe lui-même, vient ſur le théatre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fils de Phocas. Ils ſont tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

ASTOLPHE.

Eſt-il poſſible, téméraires, que vous ſoyez ſortis de vôtre caverne ſans ma permiſſion, & que vous hazardiez ainſi vôtre vie & la mienne!

LÉONIDE.

Que voulez-vous? cette muſique m'a charmé; je ne ſuis pas le maître de mes ſens.



(*On entend alors le ſon des tambours.*)

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand dans le beau printems les doux zéphirs & le bruit des ruiſſeaux s'accordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bien-venue des roſes & des œillets, leur muſique n'aproche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hyver les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'aproche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un tems ſerein; il flate mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS & LÉONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vû.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vû une femme, ne m'avez-vous pas apellé, pour voir comment une femme eſt faite? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'aproche d'une femme; je ne ſais

quoi de doux & de tendre se coule dans l'ame à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas apellé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger, ce nom seul laisse dans l'ame je ne sais quoi qui la tourmente, sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah Léonide, que tu penses à merveille!

HÉRACLIUS.

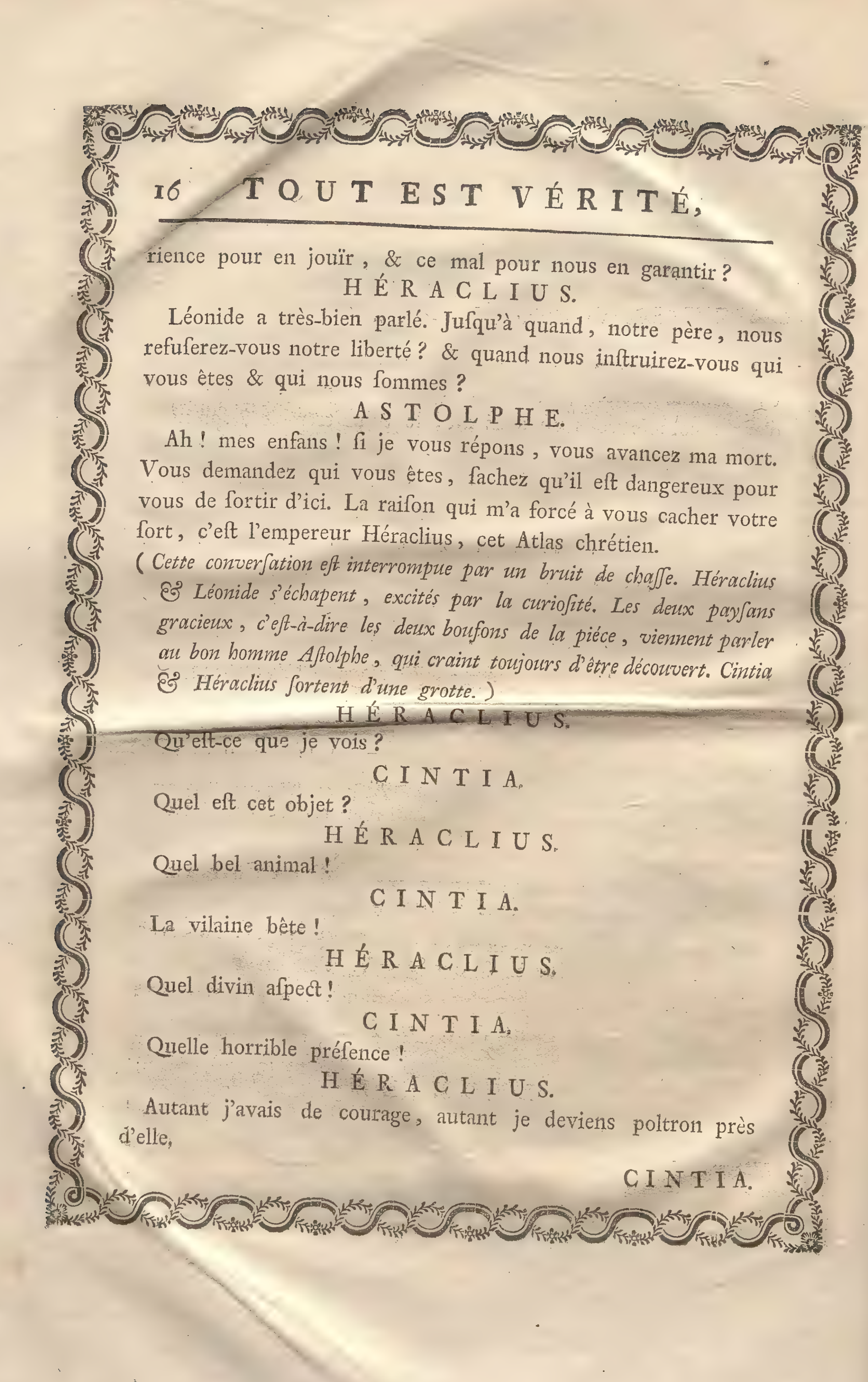
Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages; regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible. C'est le meilleur ami de nôtre nature, c'est nôtre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi: on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, & sage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'allégresse & la tristesse; elle blesse & elle guérit, c'est du thériaque & du poison. Enfin elle est comme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, & rien de si mauvais quand elle est mauvaise, &c.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expé-



rience pour en jouïr, & ce mal pour nous en garantir?

HÉRACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté? & quand nous instruirez-vous qui vous êtes & qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans! si je vous répons, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius & Léonide s'échapent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux boufons de la piéce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius sortent d'une grotte.*)

HÉRACLIUS.

Qu'est-ce que je vois?

CINTIA.

Quel est cet objet?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal!

CINTIA.

La vilaine bête!

HÉRACLIUS.

Quel divin aspect!

CINTIA.

Quelle horrible présence!

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle,

CINTIA.



CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très-réſolue, & je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous, poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vûe, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je ſuis une femme, & rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vû d'autres?

HÉRACLIUS.

Non, je préſume pourtant que ſi : j'ai vû le ciel; & ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien ſavant; ſi tu as eu une éducation de brute, ce n'eſt point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HÉRACLIUS.

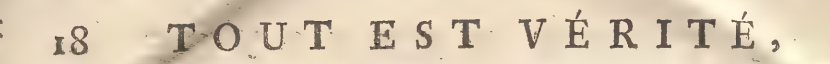
Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait, & qui a fait tant de peur à une femme?

HÉRACLIUS.

Je ne le ſais pas.



CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes ?

HÉRACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien.

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi, ce n'eſt pas peu ſavoir, que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux aprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes fléches.

(*Cintia eſt armée d'un arc; & porte un carquois ſur l'épaule; elle veut prendre ſes fléches.*)

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes fléches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HÉRACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez vous en à leurs rayons; quel beſoin avez-vous de vos fléches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton ſtile, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage ? Ou ta voix n'apartient pas à



ta peau, ou ta peau n'apartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une ſtatue de neige.

HÉRACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette converſation arrive Libia & Léonide, qui ſe diſent à peu près les mêmes choſes que Cintia & Héraclius ſe ſont dites. Toutes ces ſcènes ſont pleines de jeu de théatre. Héraclius & Léonide ſortent & rentrent. Pendant qu'ils ſont hors de la ſcène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux ſauvages en revenant s'y méprennent, & concluent qu'Aſtolphe avait raiſon de dire que la femme eſt un tableau à double viſage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Aſtolphe qui s'eſt retiré dans ſa grotte. Enfin Phocas paraît avec ſa ſuite, & trouve Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.*)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcaſſe qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux ſauvages.*

Vous me faites ſouvenir de mon premier état : qui êtes-vous ?

HÉRACLIUS.

Nous ne ſavons rien de nous, ſinon que ces montagnes ont été nôtre berceau, & que leurs plantes ont été nôtre nourriture : nous tenons nôtre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Juſqu'aujourd'hui, j'ai ſû quelque choſe de moi-même; & vous autres, pourai-je ſavoir auſſi quelque choſe de vous, ſi j'interroge ce vieillard qui en ſait plus que vous deux ?

C ij

LÉONIDE.

Nous n'en ſavons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en ſauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en ſaurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buiſſons, & tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure, c'eſt là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez y avec des ſoldats, & regardez au fond.

(*Héraclius & Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LÉONIDE.

Que perſonne n'oſe en aprocher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera?

* Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce diſcours de *Cintia* eſt peut-être ce qui révolte le plus; on ne s'étonne point que dans un ſiécle où l'on était ſi loin du bon goût, un auteur ſe ſoit abandonné à ſon génie ſauvage pour amuſer une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vû juſqu'à préſent n'eſt que contre le bon ſens; mais que *Cintia*



LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure ſombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible ?

HÉRACLIUS & LÉONIDE *enſemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée ; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reſte pas dans les carquois une fléche qui ne ſoit lancée dans leur poitrine.

(Comme on eſt prêt à tirer ſur ces deux jeunes gens, Aſtolphe ſort de ſon antre, & s'écrie :)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce ſoit moi qui meure ; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(Tout le monde reſte en ſuſpens, en s'écriant :)

Qu'eſt-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle choſe admirable !

---

qui a paru avoir quelques ſentimens pour *Héraclius*, & qui doit l'épouſer à la fin de la piéce, ordonne qu'on le tuë lui & *Léonide*, cela choque ſi étrangement tous les ſentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuſe* de D. *Pédro Caldéron de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.



(*Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs boufonneries à cette situation, & ils croyent que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vû léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de fraper Phocas.

PHOCAS *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du tems, de tes cheveux blancs, & de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne ; je t'ai vû ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons : lève toi, & di moi, si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice que ta fidélité sauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, voi comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue ; lequél c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne

meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de ta crainte à moins de fraix.

PHOCAS.

Comment?

LÉONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang : ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr?

HÉRACLIUS.

Oui.

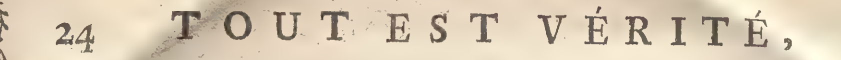
PHOCAS.

Qui te l'a dit?

HÉRACLIUS.

Ma valeur. *

* On voit que dans cet amas d'avantures & d'idées romanesques, il y a de tems en tems des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la piéce serait au-dessus de nos meilleures.



PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux ensemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Astolphe.*

Di, toi, qui des deux l'est ?

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux ; ma tendresse taira qui c'est des deux.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périssent pour en sauver un ? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frape l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela ?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils ; & pour t'en convaincre,

convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, & qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es ſûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un & l'autre ?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ? qu'ai-je vû ?

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où ſuis-je ? Quand je ſuis prêt de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître ; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

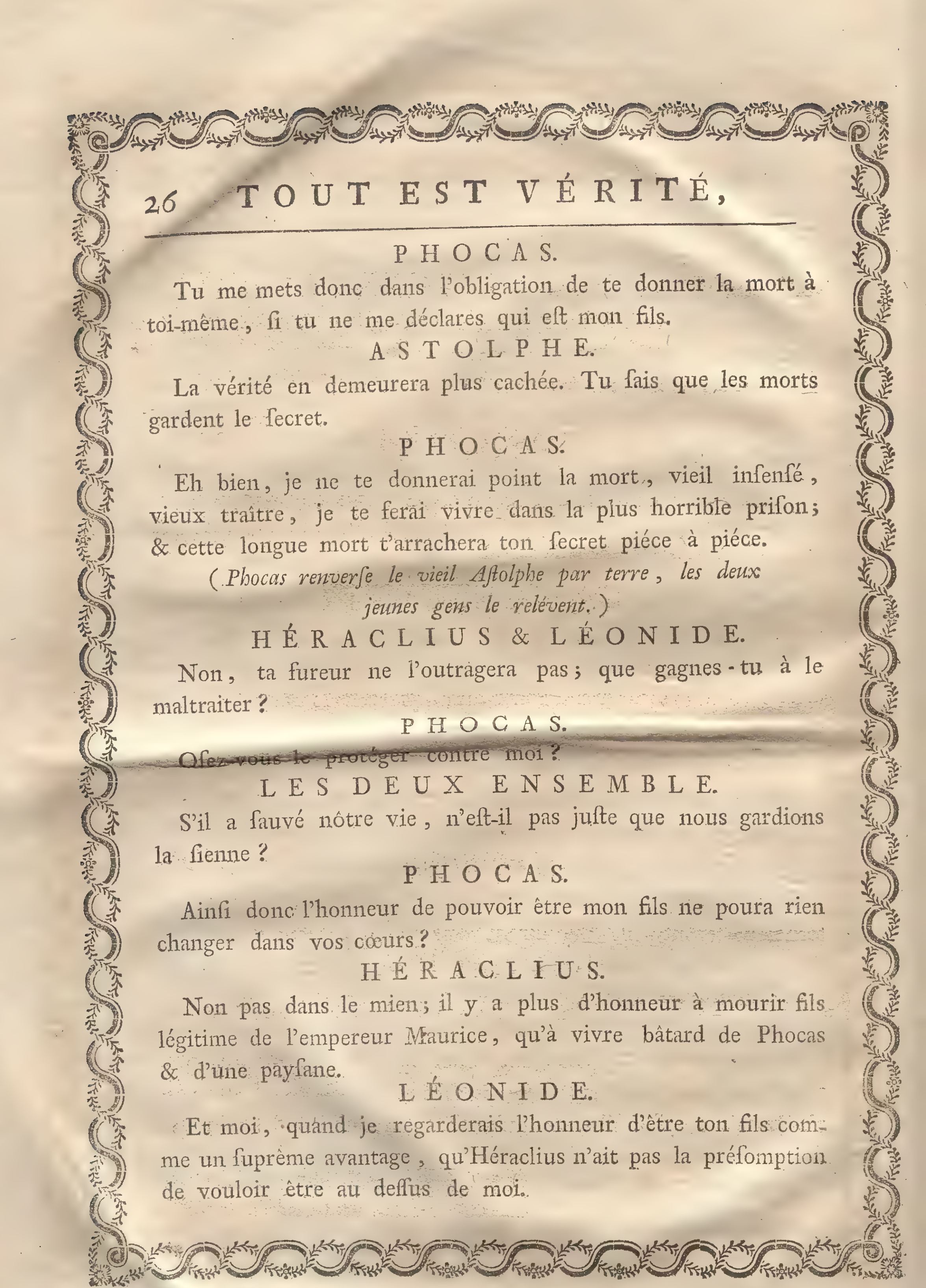
C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauve-garde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang ; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſuplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vû ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. Crain que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.



PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison; & cette longue mort t'arrachera ton secret piéce à piéce.

(*Phocas renverse le vieil Astolphe par terre, les deux jeunes gens le relévent.*)

HÉRACLIUS & LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé nôtre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne poura rien changer dans vos cœurs?

HÉRACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une paysane.

LÉONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah! c'eſt là aimer. Hélas! je cherchais auſſi à aimer l'un des deux. Que mon indignation ſe venge ſur l'un & ſur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HÉRACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

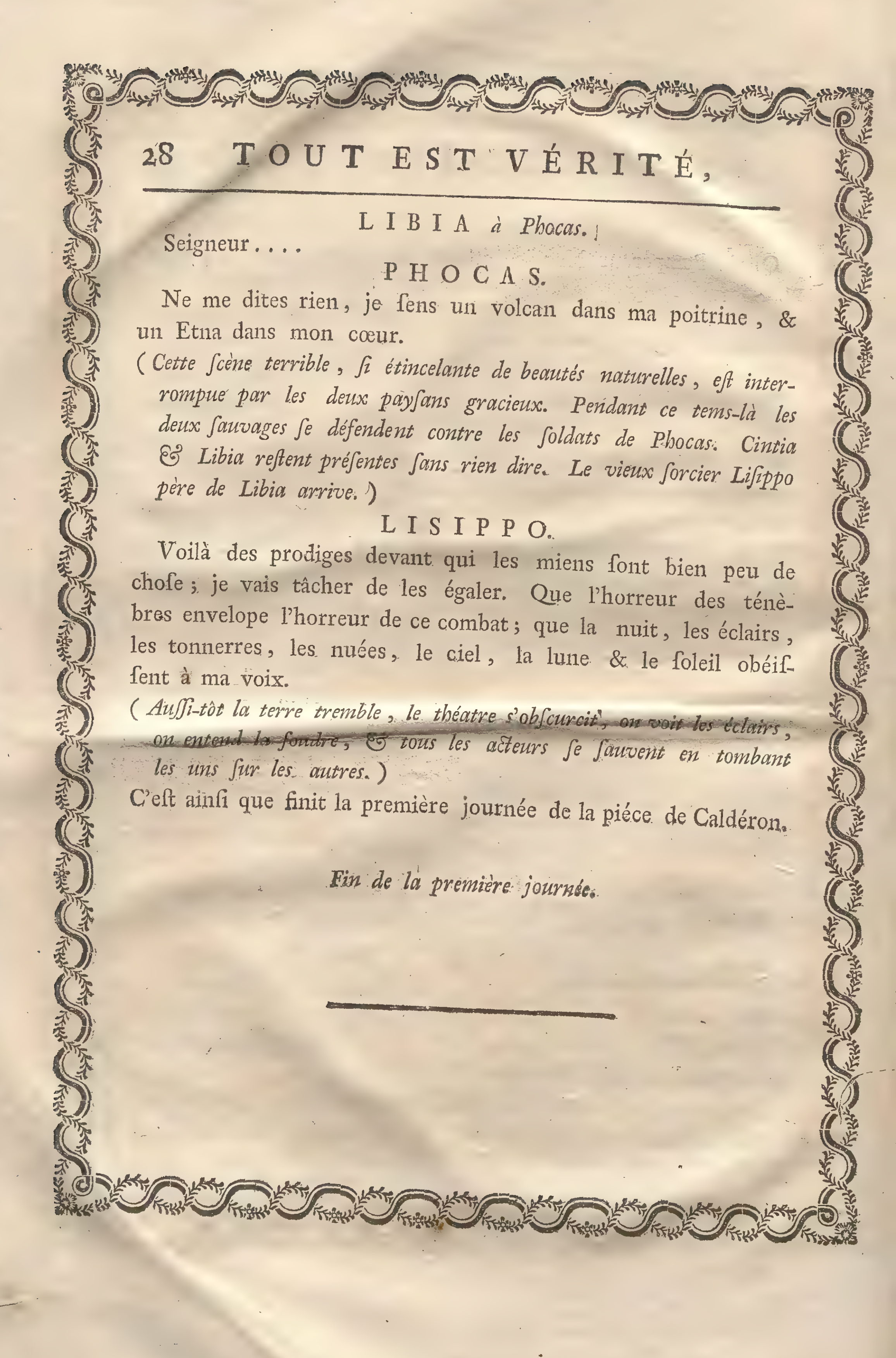
Je vous tuërai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence; qu'eſpèrent-ils? qu'on les traine en priſon, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.



LIBIA *à Phocas.*

Seigneur....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je ſens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

(*Cette ſcène terrible, ſi étincelante de beautés naturelles, eſt interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce tems-là les deux ſauvages ſe défendent contre les ſoldats de Phocas. Cintia & Libia reſtent préſentes ſans rien dire. Le vieux ſorcier Liſippo père de Libia arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens ſont bien peu de choſe; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres envelope l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune & le ſoleil obéiſſent à ma voix.

(*Auſſi-tôt la terre tremble, le théatre s'obſcurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs ſe ſauvent en tombant les uns ſur les autres.*)

C'eſt ainſi que finit la première journée de la piéce de Caldéron.

Fin de la première journée.

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la ſeconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce cahos de folies inconſéquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce ſauvage qu'on apelle Héraclius, lui parle ainſi: „Nous ſommes „ les premières qui avons vû combien ſa rudeſſe eſt traitable.... J'en ai eu compaſſion, j'en ai été troublée; je l'ai „ vû d'abord ſi fier, & enſuite ſi ſoumis avec moi! Il s'animait d'un ſi noble orgueil, en ſe croyant le fils d'un empereur, il était ſi intrépide avec Phocas, il aimait mieux „ mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice! enfin „ ſa piété envers ce vénérable vieillard! Tout doit te plaire „ comme à moi.

Cela eſt naturel & intéreſſant. Mais voici un morceau qui paraît ſublime, c'eſt cette réponſe de Phocas au ſorcier Liſippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en oſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. Phocas répond: „C'eſt ainſi qu'en juge ma valeur; & en voyant l'excès de leur courage je les ai cru tous deux mes fils.

Phocas dit enfin au bon homme Aſtolphe, qu'il eſt content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au lieu de gardes: “Car, dit Aſtolphe, „ puiſque le ſon des inſtrumens les a fait ſortir de nôtre caverne, il les attirera une ſeconde fois. “ On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le forcier perfuade à Phocas que toute cette avanture pourrait bien n'être qu'une illufion; qu'on n'eft fûr de rien dans ce monde, que la vérité eft partout jointe au menfonge. „ Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez „ tout à l'heure un palais fuperbe, élevé au milieu de ces dé- „ ferts fauvages, fur quoi eft-il fondé? fur le vent; c'eft un „ portrait de la vie humaine.

Bientôt après Héraclius & Léonide reviennent au fon de la mufique, & Héraclius fait l'amour à Cintia, à peu près comme *Arlequin fauvage.* Il lui avouë d'ailleurs, qu'il fe fent une fecrette horreur pour Phocas. Les payfans gracieux aprennent à Héraclius & à Léonide, que Phocas eft à la chaffe au tigre, & qu'il eft dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas; ainfi la nature s'explique dans Léonide & dans Héraclius; mais elle fe dément bien dans le refte de la piéce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le forcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encor entendre de la mufique. On répond en chantant à toutes leurs queftions. On chante à deux chœurs: le premier chœur dit, *On ne fait fi leur origine royale eft menfonge ou vérité.* Le fecond chœur dit, *Que leur bonheur foit vérité & menfonge.* Enfuite on leur préfente à chacun une épée.

Je ceins cette épée en friffonnant, dit Héraclius: *je me fouviens qu'Aftolphe me difait que c'eft l'inftrument de la gloire, le tréfor de la renommée, que c'eft fur le crédit de fon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du tréfor royal: plufieurs la prennent comme un ornement, & non comme le figne de leur devoir. Peu de gens oferaient accepter cette feuille blanche s'ils favaient à quoi elle oblige.*

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, & ces riches habits dont on lui fait préſent, *Tout cela eſt beau*, dit-il, *cependant je n'en ſuis point ébloui, je ſens qu'il faut quelque choſe de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainſi déveloper dans le fils de Maurice l'inſtinct du courage, & dans le fils de Phocas l'inſtinct de l'ambition. Cela n'eſt pas ſans génie & ſans artifice; & il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échapent au milieu de ces épaiſſes fumées.

Phocas vient voir les deux ſauvages ainſi équipés; ils ce proſternent tous deux à ſes pieds, & les baiſent. Phocas les traite tous deux comme ſes enfans. Héraclius ſe jette encor une fois à ſes pieds, & les baiſe encore; aviliſſement qui n'était pas néceſſaire. Léonide au contraire ne le remercie ſeulement pas. Phocas s'en étonne. „ De quoi aurai-je à te re-
„ mercier? lui dit Léonide: ſi tu me donnes des honneurs, ils
„ ſont dûs à ma naiſſance, quelle qu'elle ſoit: ſi tu m'as ac-
„ cordé la vie, elle m'eſt odieuſe, quand je me crois le fils
„ de Maurice. " Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. Les payſans gracieux ſe mêlent de la converſation. La reine Cintia & Libia arrivent; elles ne donnent aucun éclairciſſement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces diſparates arrive un ambaſſadeur du duc de Calabre, & cet ambaſſadeur eſt le duc de Calabre lui-même. Il baiſe auſſi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiſer la main. Phocas le relève, & le prétendu ambaſſadeur parle ainſi:

„ Le grand duc Fréderic, ſachant, ô empereur! que vous
„ êtes en Sicile, m'envoye devers vous, & devers la reine
„ Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, de votre arri-



„ vée, & elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'apartient le bonnet impérial, & la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer.

PHOCAS.

Ne poursui point, tai-toi, tu n'as dit que des folies. De si sotes demandes ne méritent point de réponse, c'est assez que tu les ayes prononcées.

LÉONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur?

HÉRACLIUS.

Léonide, pren garde: il vient sous le nom sacré d'ambassadeur: n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes, est de la poudre, des canons & des boulets. *

PHOCAS.

PHOCAS.

Eh bien ſoit. — Que ferons nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis eſt, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des feſtins, des bals, de la muſique & des danſes.

PHOCAS.

Vous avez raiſon: entrons dans ces jardins, & divertiſſons nous, pendant que l'ambaſſadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius reſtent enſemble. Le vieux bon homme Aſtolphe vient ſe jetter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un ſoufle de vie, dit qu'il a rompu les portes de ſa priſon. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y conſens, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une ſi grande ſplendeur, & une ſi grande majeſté.*)

LÉONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encor dans le doute où nous ſommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſotement à celui qui n'y a point de droit?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'eſt-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans

* Le lecteur remarque aſſez ici l'érudition de *Caldéron*, & celle des ſpectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des balles au cinquiéme ſiécle, ſont dignes de la conduite de cette piéce.



une éducation rustique ; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de nôtre naissance, nous aprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, & avec un noble orgueil.

HÉRACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse ? & di-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, & qui était en son pouvoir ? N'a-t-il pas également pris soin de l'un & de l'autre ?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE.

Quelle est donc cette fidélité ? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous instruire de nôtre destinée : mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tai-toi : puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colère, que je suis prêt de....



ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'apelles ainſi; vieux traître; vieux tyran!

(Léonide lui ſaute à la gorge & le jette par terre; Héraclius le reléve.)

ASTOLPHE.

Ah! je ſuis tout briſé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux païſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(Phocas parait alors. Cintia & le ſorcier arrivent.)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

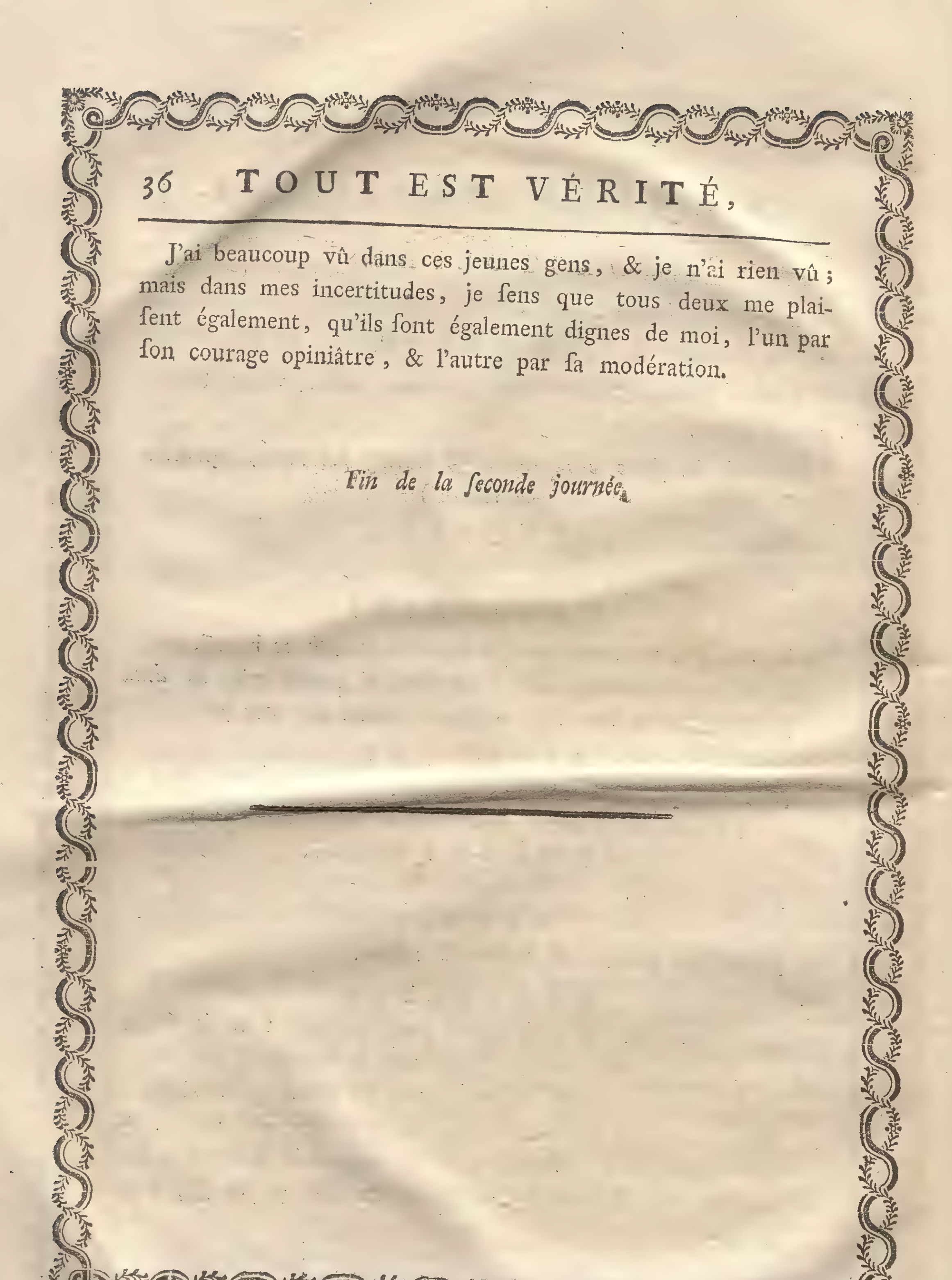
CINTIA.

Ne te fais point une mauvaiſe affaire.

HÉRACLIUS.

Non, ſeigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, madame, puiſque vous le voulez.

(Léonide relevé, s'excuſe devant Phocas & Cintia de ſa chûte; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal adroit, & veut courir après Héraclius pour ſe venger; PHOCAS *l'en empêche, & doutant toûjours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia:)*



J'ai beaucoup vû dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vû ; mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, & l'autre par ſa modération.

Fin de la ſeconde journée.



TROISIEME JOURNÉE.

LA troiſiéme journée reſſemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux ſauvages pour les polir ; & ces deux princes, qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuiſent en galanterie ſur les yeux & ſur la voix de Cintia, & de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en préſence de Léonide, qu'Héraclius eſt le fils de Maurice : Comment le ſavez-vous ? dit Héraclius ; C'eſt, répond Libia, que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fit mourir avec ſon ſecret.

LIBIA.

Oui, c'eſt à vous, Héraclius, qu'apartient l'empire invincible de Conſtantinople.

CINTIA.

Oui, non-ſeulement l'empire, mais auſſi la Sicile où je régne, qui eſt une colonie feudataire.

LIBIA.

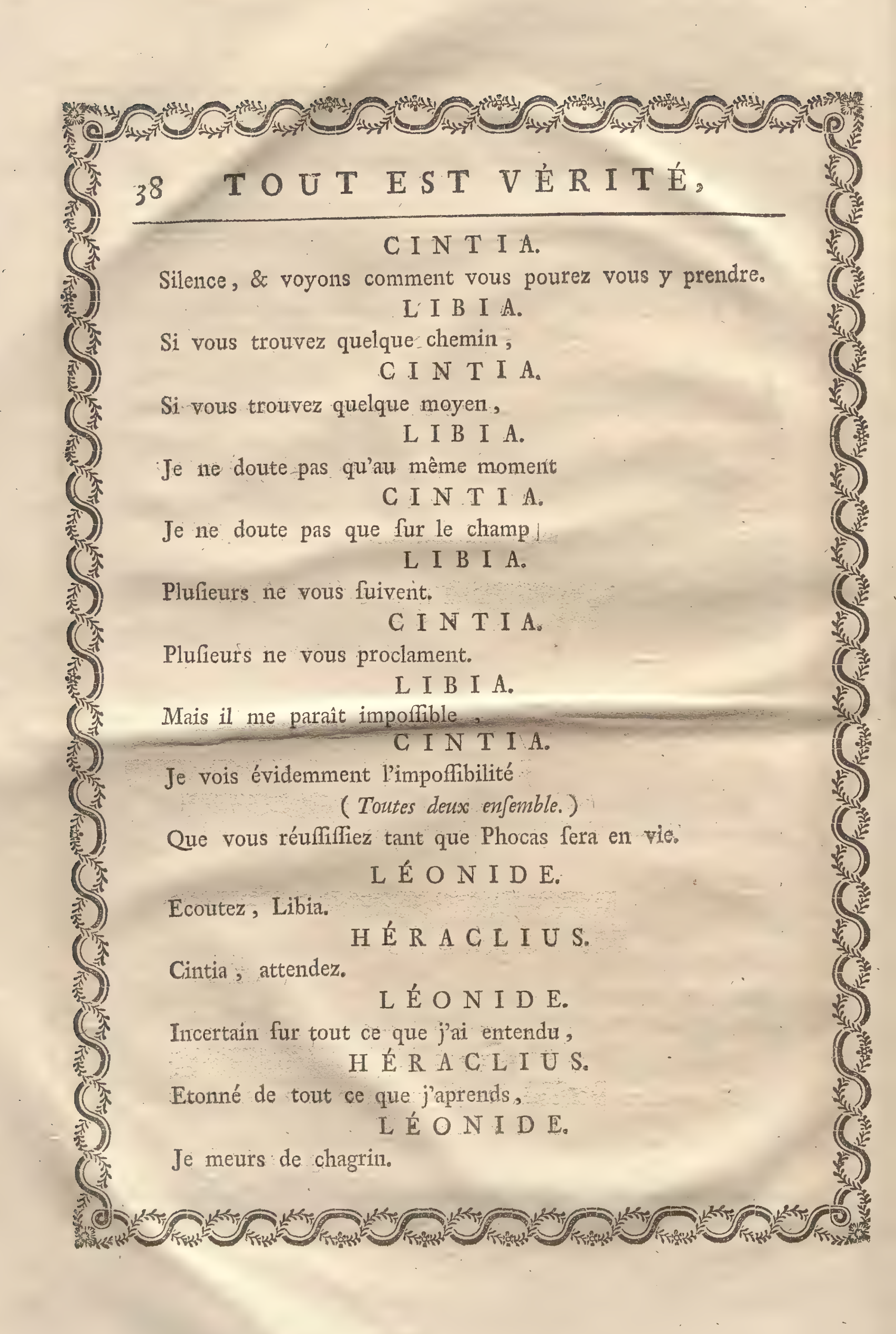
Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce ſecret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le ſecret tant qu'il vivra ; car l'empire eſt hydropique de mon ſang, & il s'aſſouvira du votre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le ſecret, & voyez comment vous pourez le déclarer par quelque belle action.



CINTIA.

Silence, & voyons comment vous pourez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que ſur le champ,

LIBIA.

Pluſieurs ne vous ſuivent.

CINTIA.

Pluſieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impoſſible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impoſſibilité

(*Toutes deux enſemble.*)

Que vous réuſſiſſiez tant que Phocas ſera en vie.

LÉONIDE.

Ecoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE.

Incertain ſur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS.

Etonné de tout ce que j'aprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joye.

PHOCAS *dans le fond du théatre ayant feint de dormir.*

Déja ils ſont informés de cette tromperie, & perſuadés de la vérité à mon préjudice; il eſt bien force qu'entre deux ſentimens ſi contraires & ſi diſtincts, celui d'ennemi & celui de père, le ſang faſſe ſon devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure: mais non: il vaut mieux que je les obſerve finement, car il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, & qu'ils ne ſe confient qu'à elles; de manière que je vais une ſeconde fois faire ſemblant d'avoir ſommeil.

Je flote toujours dans mes incertitudes: mon cœur ſe partage néceſſairement en deux ſentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi; allons, voyons ſi la nature ſe fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence; il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, & qu'ils ne ſe confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce ſonge finiſſe.

LÉONIDE *ſans voir Phocas.*

J'avoue que je me ſuis ſenti pour Phocas je ne ſais quelle affection ſecrette; mais je vois à préſent que ce ſentiment ne venait que de mon orgueil qui aſpirait à l'empire. La même tendreſſe me prend actuellement pour Maurice, & je ſens que ce faux amour que je croyais ſentir pour Phocas, n'était au fonds que de la haine, quand j'imagine qu'il eſt un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. *

---

* On ſent combien ce diſcours eſt abſurde: comment l'empire était-il à *Léonide?* parlerait-il autrement ſi on lui avait dit qu'il eſt fils de *Maurice?* Tout cela paraît d'une démence inconcevable.



HÉRACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir sû quel noble sang échaufe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit atiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : aprochons-nous pour les écouter ; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement ; je ne veux que régner ; & je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre desir que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(*Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.*)

LÉONIDE.

Il est parti, & je reste seul. Non, je ne suis pas seul ; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi ; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportemens de ma colère.

HÉRACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LÉONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde

monde prenne mon parti, je dois eſpérer ? * Mais quoi ? je me ſuis ſenti une ſecrette inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette ſecrette inclination ? Sans doute : donc, qu'eſt-ce que je crains ? pourquoi reſtai-je en ſuſpens ?

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide ?

(Léonide tire ici ſon poignard, Héraclius tire le ſien, & Phocas qui était endormi s'éveille.)

LÉONIDE.

Qu'il meure.

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'eſt moi qui me ſuis opoſé à ſa fureur.

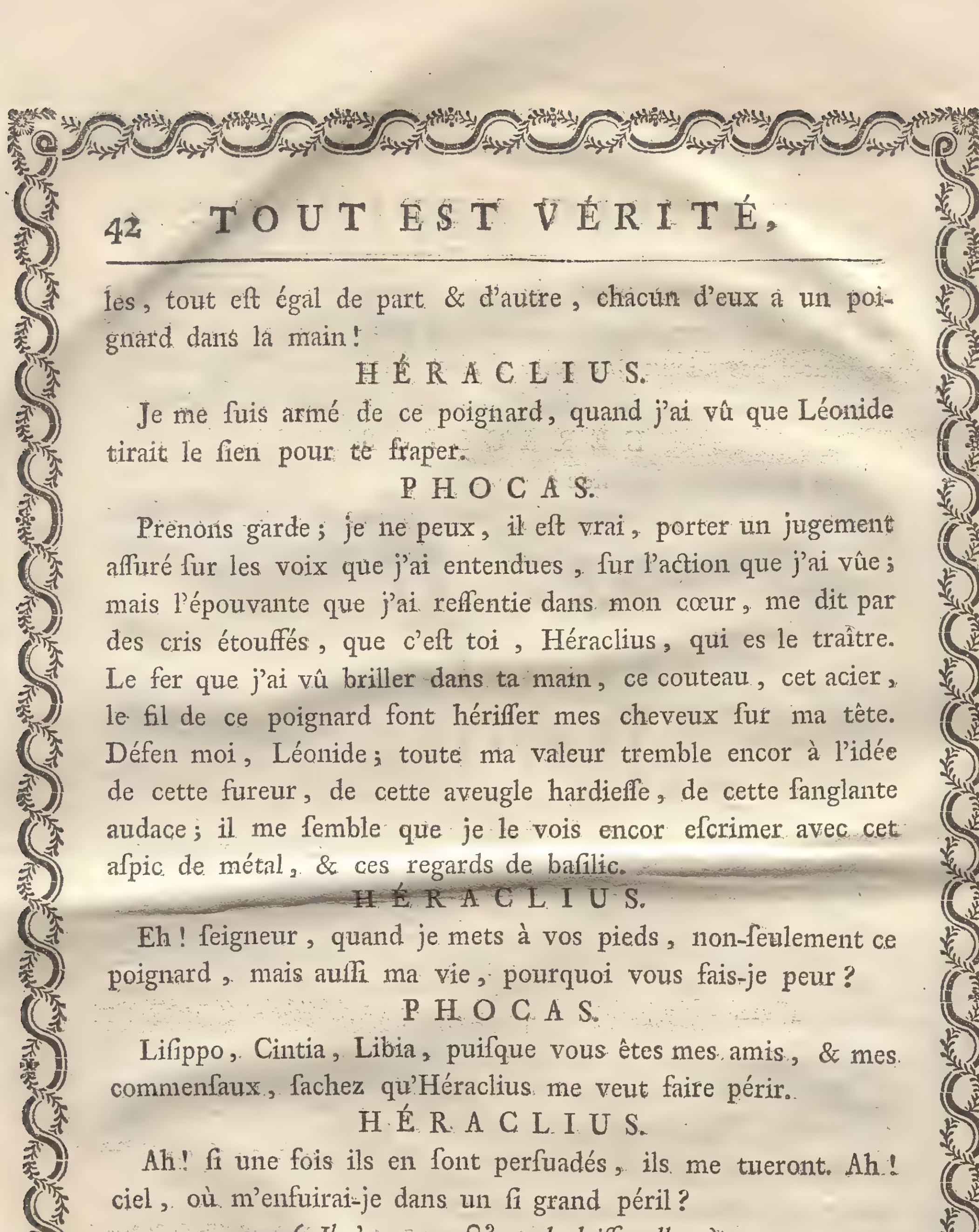
HÉRACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, & c'eſt moi qui te ſauve la vie.

PHOCAS.

Ah ! malheureux, je ne ſuis ni endormi, ni éveillé ; j'entens crier, Qu'il meure ; j'entens crier, Qu'il ne meure pas ; je confons ces deux voix, aucune n'eſt diſtincte ; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler ; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arrète à l'action & aux paro-

* *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'eſt à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos : il faut donc qu'elle ait tenu le même diſcours, tantôt à *Héraclius*, tantôt à *Léonide*.



les, tout eſt égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main!

HÉRACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard, quand j'ai vû que Léonide tirait le ſien pour te fraper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vûe; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vû briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défen moi, Léonide; toute ma valeur tremble encor à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace; il me ſemble que je le vois encor eſcrimer avec cet aſpic de métal, & ces regards de baſilic.

HÉRACLIUS.

Eh! ſeigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS.

Ah! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril?

(Il s'en va, & on le laiſſe aller.)

PHOCAS (*quand Héraclius eſt parti.*)

Défendez moi contre lui.

LÉONIDE.

(à part.)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en ſuis tiré.... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, ſeigneur?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt; c'eſt une létargie, un évanouïſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe; mes idées ſont toutes troublées; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie; je ne ſuis ni mort ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me ſauver au lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, & que ſi Léonide ne m'avait ſecouru, Héraclius ſe ferait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice; toute ma colère crève ſur lui. Dites moi ce que vous en penſez, & ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

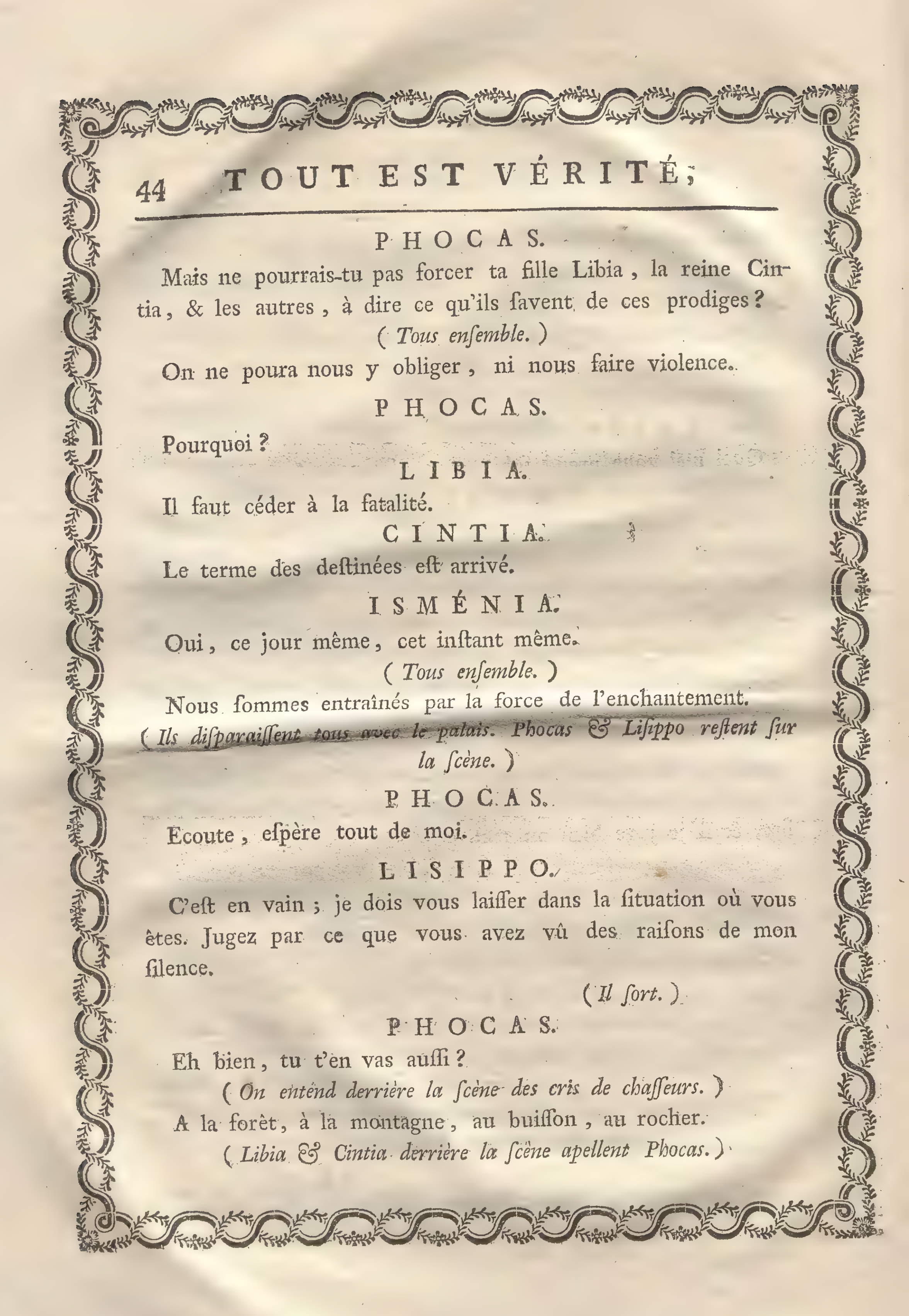
Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur intention: il faut les entendre: nôtre jugement ne peut atteindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange avanture?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déja tout dit; mais la déïté qui m'inſpire, me menace ſi je parle.



PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, & les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges?

(Tous ensemble.)

On ne poura nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ISMÉNIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(Tous ensemble.)

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas & Lisippo restent sur la scène.)

PHOCAS.

Ecoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vû des raisons de mon silence.

(Il sort.)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas aussi?

(On entend derrière la scène des cris de chasseurs.)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(Libia & Cintia derrière la scène apellent Phocas.)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude ; je n'ai pû ſavoir autre choſe d'eux tous, ſinon qu'Héraclius m'a voulu ſecourir, après que je l'ai vû le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon ſecours. O abîme impénétrable ! que de choſes tu me dis, & que de choſes tu me caches !

(*On entend derrière le théatre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théatre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proye. *

(*Tous les chaſſeurs apellent ici leurs chiens & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *ſur le devant du théatre.*

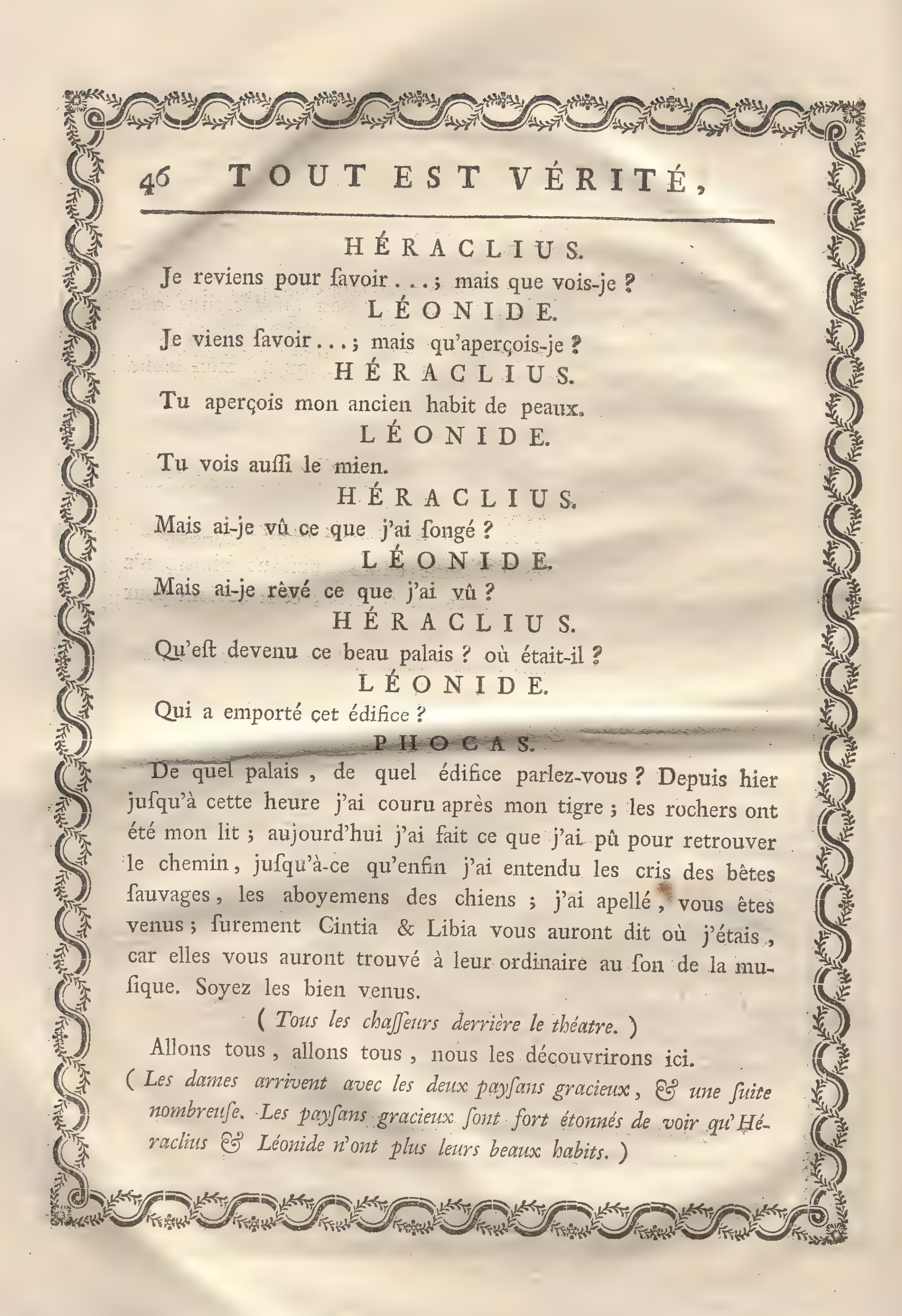
Ainſi donc afin que la concluſion de cette terrible avanture réponde à ſon commencement, voi mon tigre qui revient ſur moi pourſuivi par les chiens, ſans que j'aye le tems de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette piéce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

* Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim.*



HÉRACLIUS.

Je reviens pour ſavoir . . . ; mais que vois-je ?

LÉONIDE.

Je viens ſavoir . . . ; mais qu'aperçois-je ?

HÉRACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LÉONIDE.

Tu vois auſſi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vû ce que j'ai ſongé ?

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vû ?

HÉRACLIUS.

Qu'eſt devenu ce beau palais ? où était-il ?

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice ?

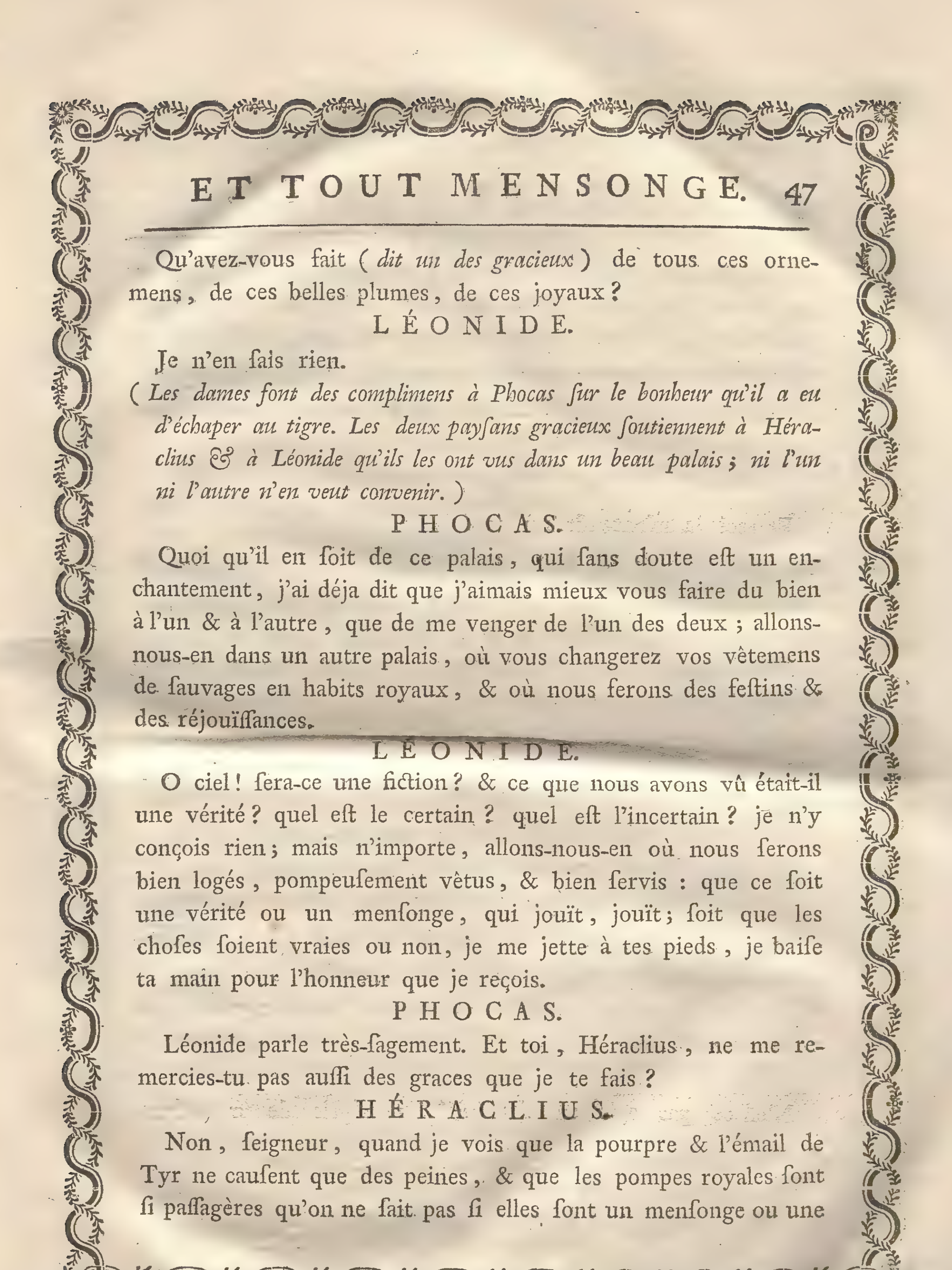
PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier juſqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pû pour retrouver le chemin, juſqu'à-ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes ſauvages, les aboyemens des chiens ; j'ai apellé, vous êtes venus ; ſurement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvé à leur ordinaire au ſon de la muſique. Soyez les bien venus.

(*Tous les chaſſeurs derrière le théatre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux payſans gracieux, & une ſuite nombreuſe. Les payſans gracieux ſont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)



Qu'avez-vous fait (*dit un des gracieux*) de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux ?

LÉONIDE.

Je n'en sais rien.

(*Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échaper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais ; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déja dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de sauvages en habits royaux, & où nous ferons des festins & des réjouïssances.

LÉONIDE.

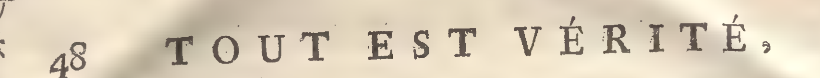
O ciel ! sera-ce une fiction ? & ce que nous avons vû était-il une vérité ? quel est le certain ? quel est l'incertain ? je n'y conçois rien ; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, & bien servis : que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouït, jouït ; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des graces que je te fais ?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne causent que des peines, & que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une



vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent & qui diſparaiſſent, & qu'on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(Le vieil Aſtolphe & Liſippo arrivent, & s'arrêtent au fond du théatre.)

ASTOLPHE.

J'ai ſû que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe aprocher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés ?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te ſuplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

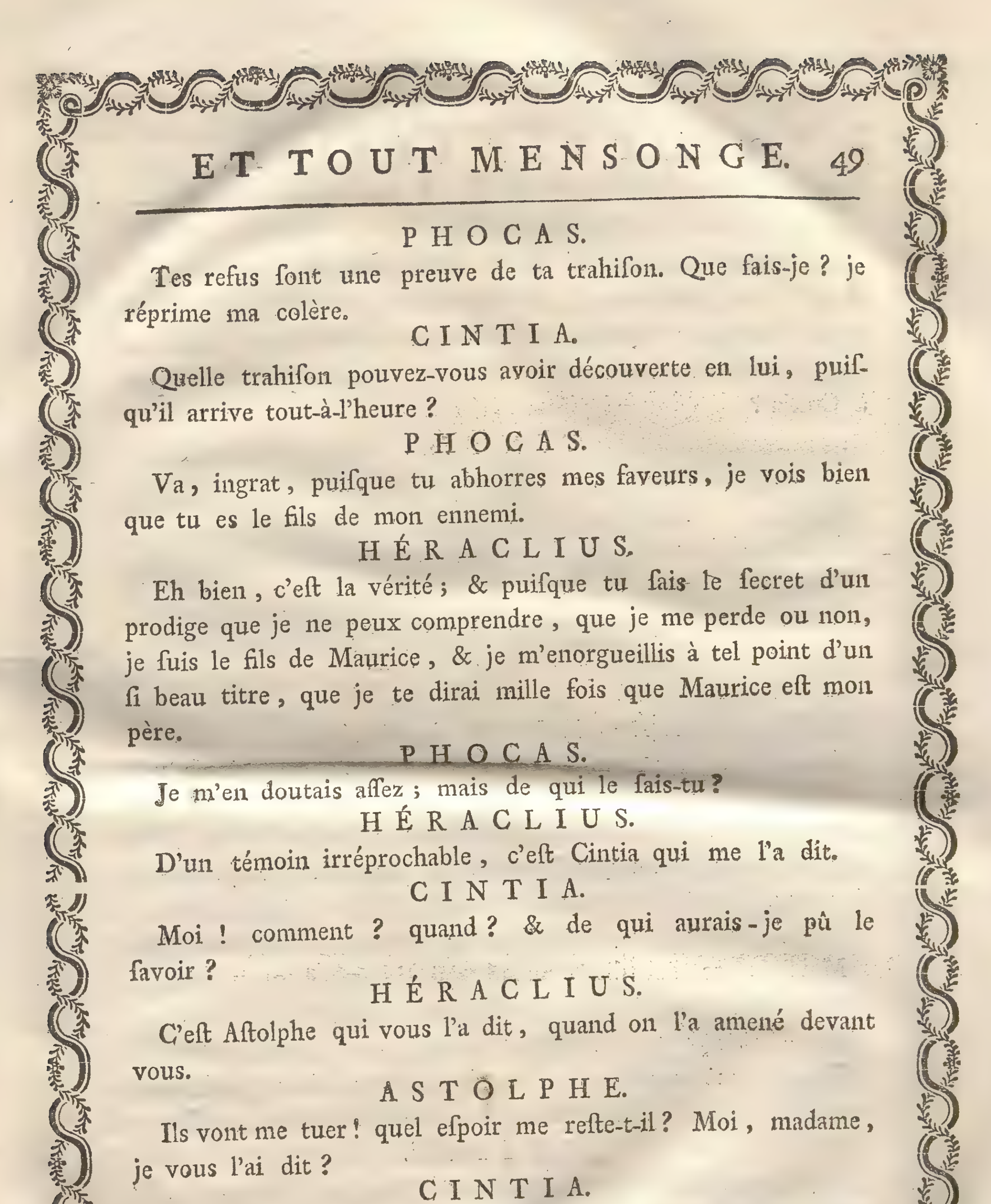
PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en deſeſpéré au mépris de mon honneur ?

HÉRACLIUS.

Non, ſeigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.



PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que fais-je ? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui, puiſqu'il arrive tout-à-l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; & puiſque tu ſais le ſecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice, & je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je te dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez ; mais de qui le ſais-tu ?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable, c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pû le ſavoir ?

HÉRACLIUS.

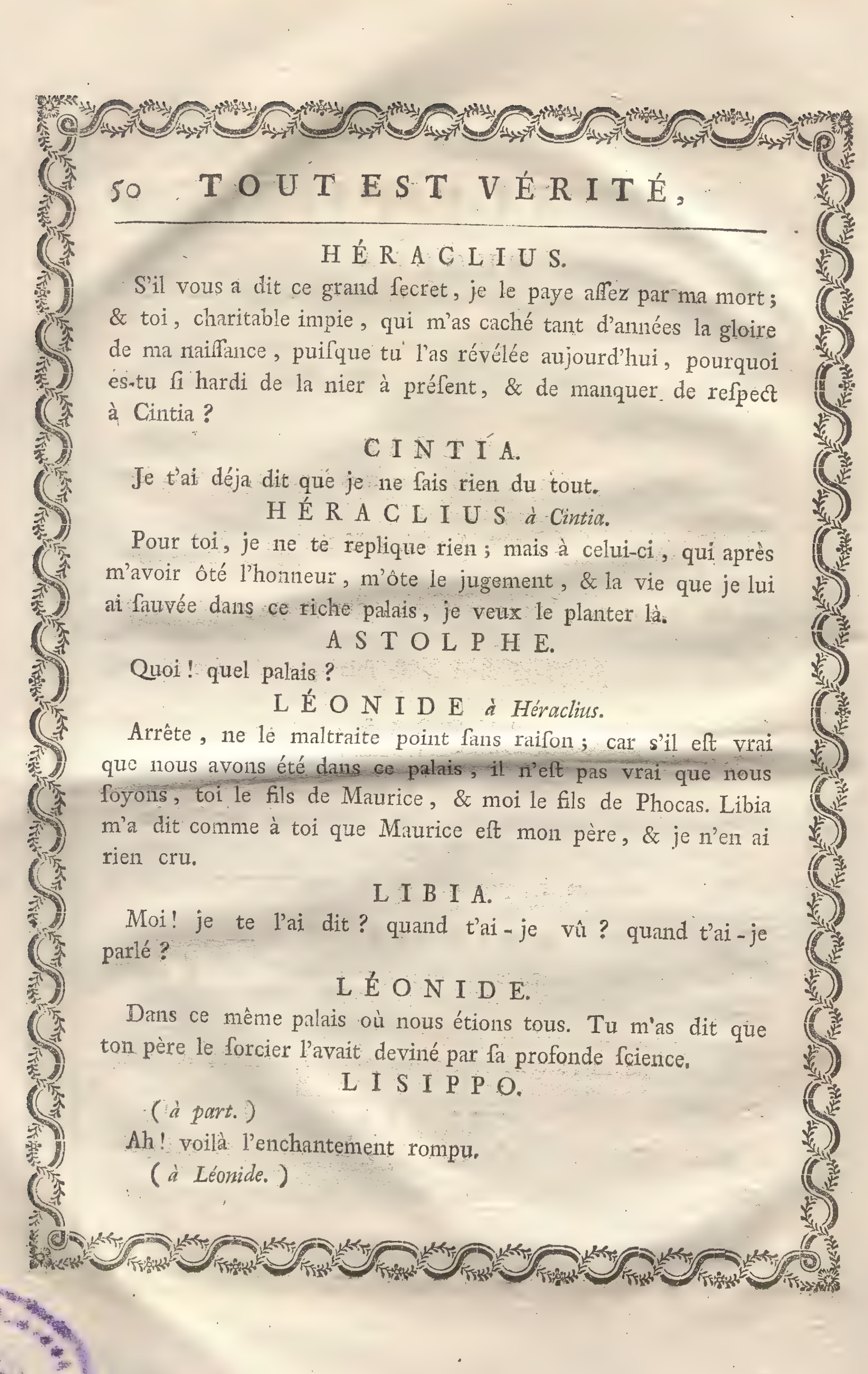
C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel eſpoir me reſte-t-il ? Moi, madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.



HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paye aſſez par ma mort; & toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu ſi hardi de la nier à préſent, & de manquer de reſpect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déja dit que je ne ſais rien du tout.

HÉRACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te replique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai ſauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LÉONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point ſans raiſon ; car s'il eſt vrai que nous avons été dans ce palais, il n'eſt pas vrai que nous ſoyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eſt mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vû ? quand t'ai-je parlé ?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le ſorcier l'avait deviné par ſa profonde ſcience.

LISIPPO.

(à part.)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(à Léonide.)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pû flatter ainſi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abîme. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO *à Phocas.*

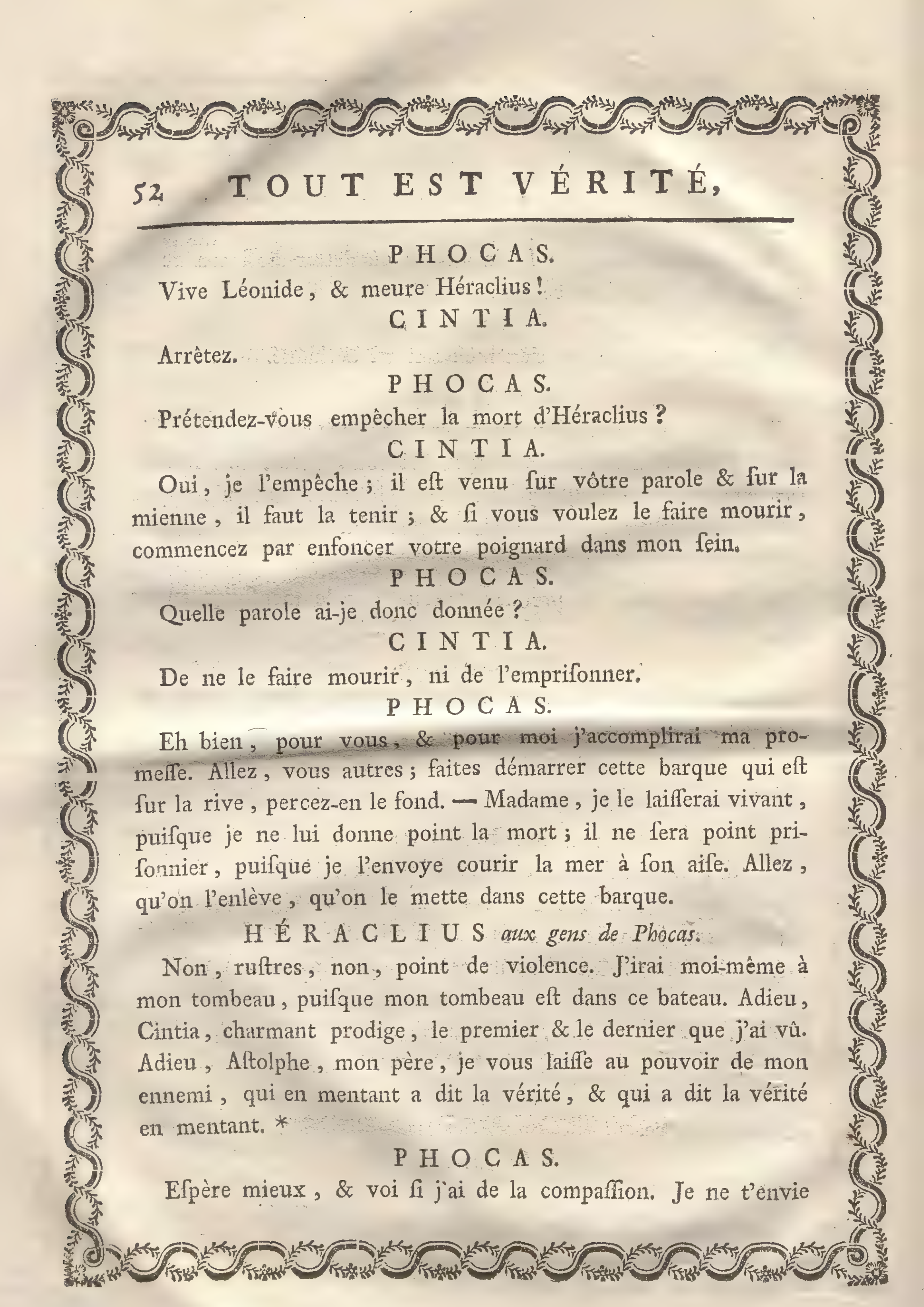
Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent; il n'eſt plus tems de feindre : Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'affirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

Tous les acteurs crient.

Vive Léonide!



PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche; il est venu sur vôtre parole & sur la mienne, il faut la tenir; & si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'emprisonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous, & pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres; faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoye courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vû. Adieu, Astolphe, mon père, je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant. *

PHOCAS.

Espère mieux, & voi si j'ai de la compassion. Je ne t'envie

point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion!

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouïssances; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse; que tous mes vassaux lui baisent la main, & qu'ils disent à haute voix, Vive Léonide!

HÉRACLIUS.

O cieux! favorisez moi!

ASTOLPHE.

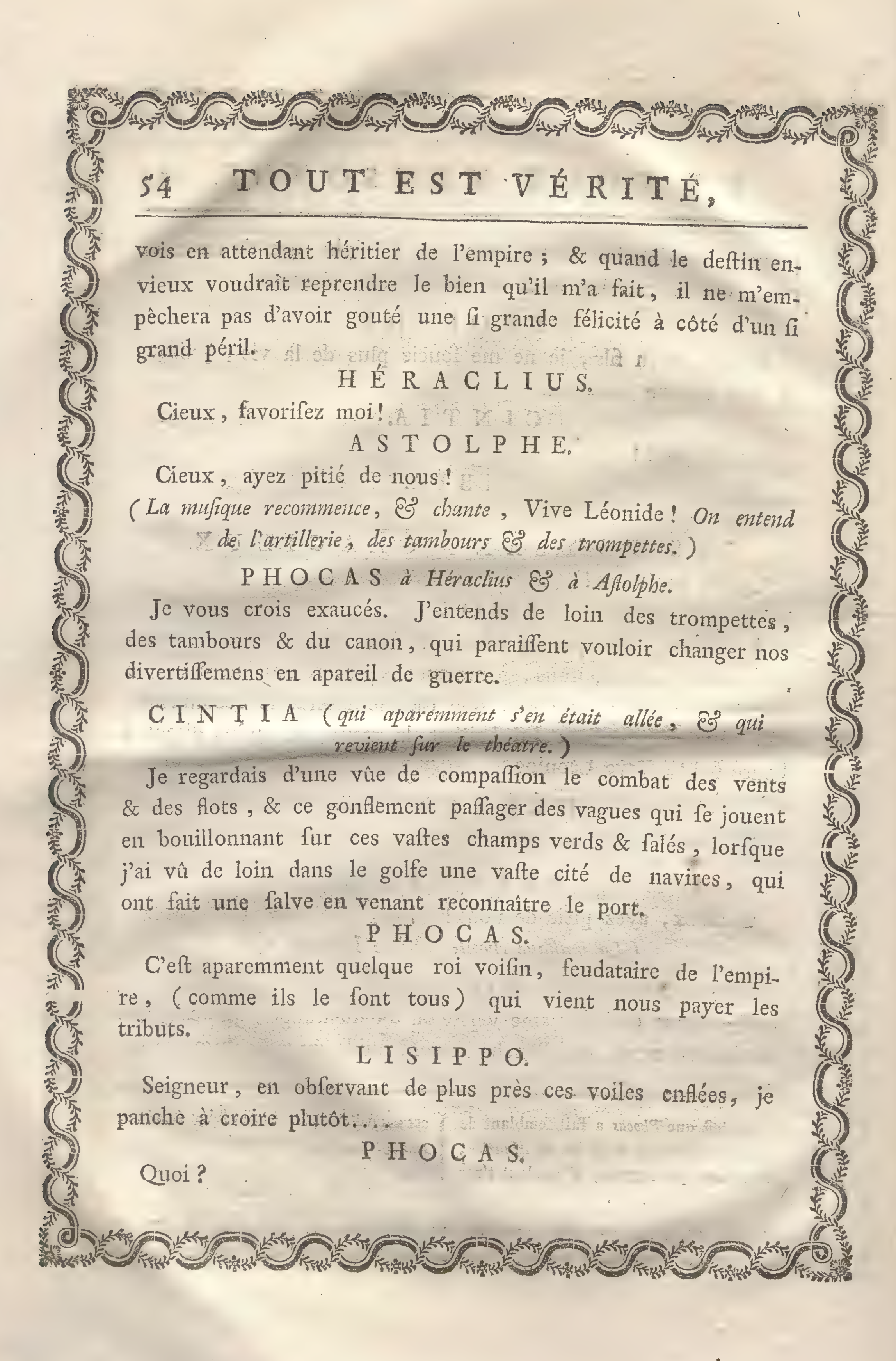
O cieux, ayez pitié de nous!

(*La musique chante*, Vive Léonide!)

LÉONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me

* C'est que *Phocas* a fait semblant de savoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Astolphe*. Ainsi, selon *Caldéron*, *tout est mensonge & vérité*.



vois en attendant héritier de l'empire ; & quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêchera pas d'avoir gouté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS.

Cieux, favorisez moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

(La musique recommence, & chante , Vive Léonide! *On entend de l'artillerie, des tambours & des trompettes.)*

PHOCAS *à Héraclius & à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours & du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en apareil de guerre.

CINTIA *(qui aparemment s'en était allée, & qui revient sur le théatre.)*

Je regardais d'une vûe de compassion le combat des vents & des flots, & ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verds & salés, lorsque j'ai vû de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

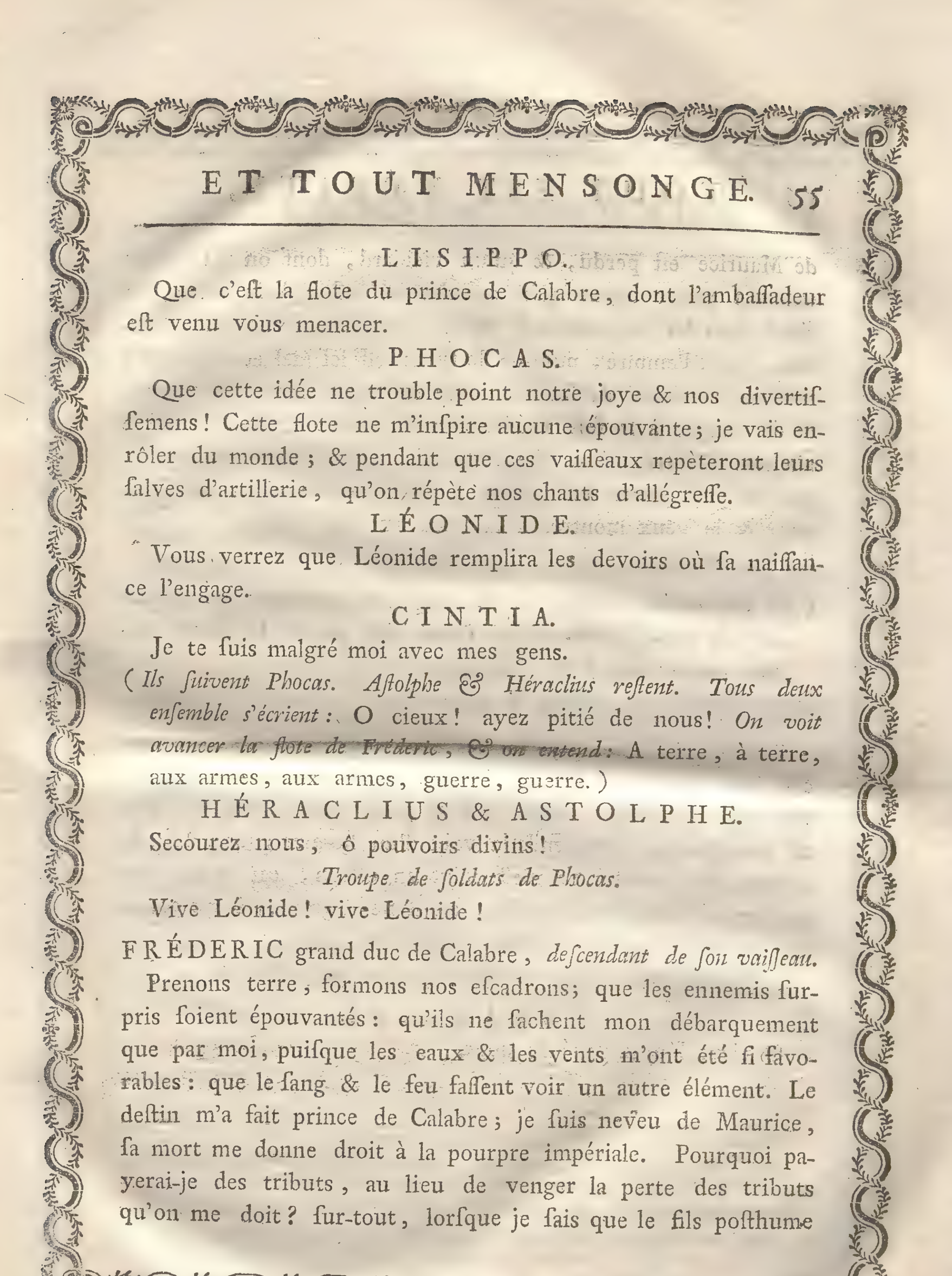
C'est aparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire, (comme ils le sont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je panche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?



LISIPPO.

Que c'eſt la flote du prince de Calabre, dont l'ambaſſadeur eſt venu vous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joye & nos divertiſſemens! Cette flote ne m'inſpire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; & pendant que ces vaiſſeaux repèteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégreſſe.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis malgré moi avec mes gens.

(*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe & Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient :* O cieux! ayez pitié de nous! *On voit avancer la flote de Fréderic, & on entend:* A terre, à terre, aux armes, aux armes, guerre, guerre.)

HÉRACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez nous, ô pouvoirs divins!

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDERIC grand duc de Calabre, *deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre, formons nos eſcadrons; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés: qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque les eaux & les vents m'ont été ſi favorables: que le ſang & le feu faſſent voir un autre élément. Le deſtin m'a fait prince de Calabre; je ſuis neveu de Maurice, ſa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? ſur-tout, lorſque je ſais que le fils poſthume



de Maurice eſt perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à ſa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile : les deſtinées ne m'apellent-elles pas à l'empire, puiſque le tyran eſt ici mal accompagné? n'eſt-ce pas à moi de ſoutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raiſon d'entreprendre cette guerre glorieuſe, que les prédictions ſiniſtres de Liſippo, cette raiſon me ſuffirait; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte ſur ſes craintes.

(*On voit de loin Aſtolphe ſur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déja porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FRÉDERIC.

Quelle voix entends-je ſur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de deſtruction! Autant que ma vûe peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci eſt monſtrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il ſoufle comme un animal: ce n'eſt point un oiſeau, car il ne vole pas: ce n'eſt point un poiſſon, car il ne nage pas; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(*Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

---

* Le fonds de cette ſcène paraît intéreſſant & admirable : on aurait pû en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraiſemblance & de convenance. Il me ſemble qu'une telle ſcène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'eſt-à-

ASTOLPHE.

O cieux! nous implorons vôtre ſecours.

FRÉDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voilà deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, & du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, ſont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes ſi infortunés, que le deſtin qui voulait nous donner la mort n'a pû en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous ſommes les enfans des rochers; la mer n'a pû nous ſouffrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous ètes des ſoldats de Phocas, uſez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce ſerait une cruauté d'avoir pitié de nous; & afin que vous ſoyez obligés de nous ôter cette malheureuſe vie, ſachez que je ſuis le fils de Maurice. Ce vieillard que ſa fidélité a banni ſi longtems de la cour, m'a ſauvé deux fois la vie ſur la terre & ſur la mer. C'eſt le généreux Aſtolphe. * Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds : ac-

dire, d'une péripétie attendriſſante, toute en action, ſans aucun embarras, ſans le froid recours des lettres écrites longtems auparavant, ſans rien de forcé, ſans aucun de ces raiſonnemens alembiqués qui font languir le tragique.



cordez-moi la mort que j'implore: pourquoi héſitez-vous? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens?

FRÉDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je ſauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je te croye avec tant de facilité; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel parait ici manifeſter ſa juſtice, & la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte & que j'embraſſe.

HÉRACLIUS & ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

FRÉDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joye. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre ſœur de Maurice; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprens mes eſprits; & plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déja vû.

FRÉDERIC.

Cela eſt impoſſible; car je n'ai jamais aproché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HÉRACLIUS.

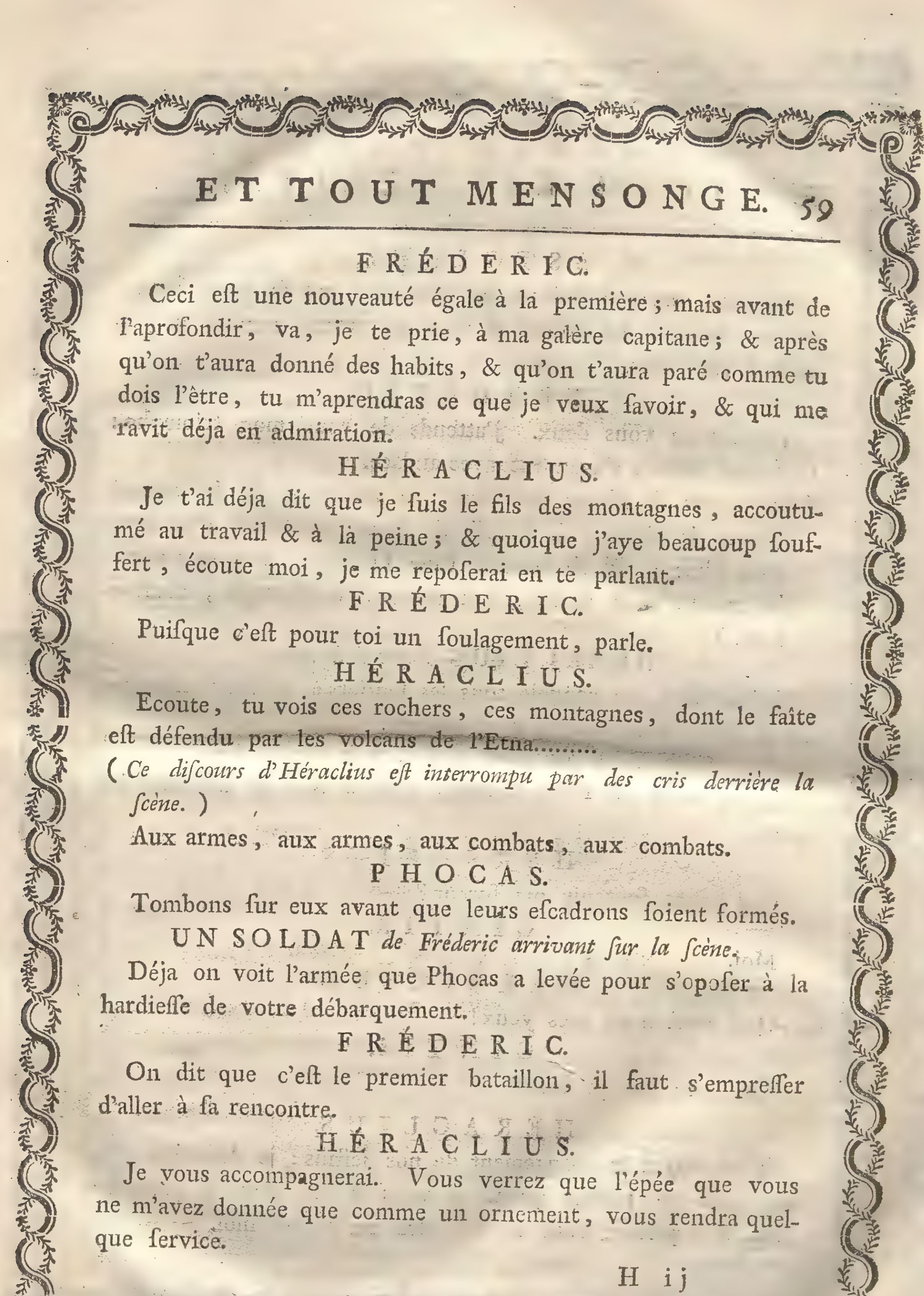
C'eſt la vérité; mais je t'ai vû ſans te voir.

FRÉDERIC.

Comment? me voir ſans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.



FRÉDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première ; mais avant de l'aprofondir, va, je te prie, à ma galère capitane ; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'aprendras ce que je veux ſavoir, & qui me ravit déja en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déja dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail & à la peine ; & quoique j'aye beaucoup ſouffert, écoute moi, je me repoſerai en te parlant.

FRÉDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HÉRACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna.........

(*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.*)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant ſur la ſcène.*

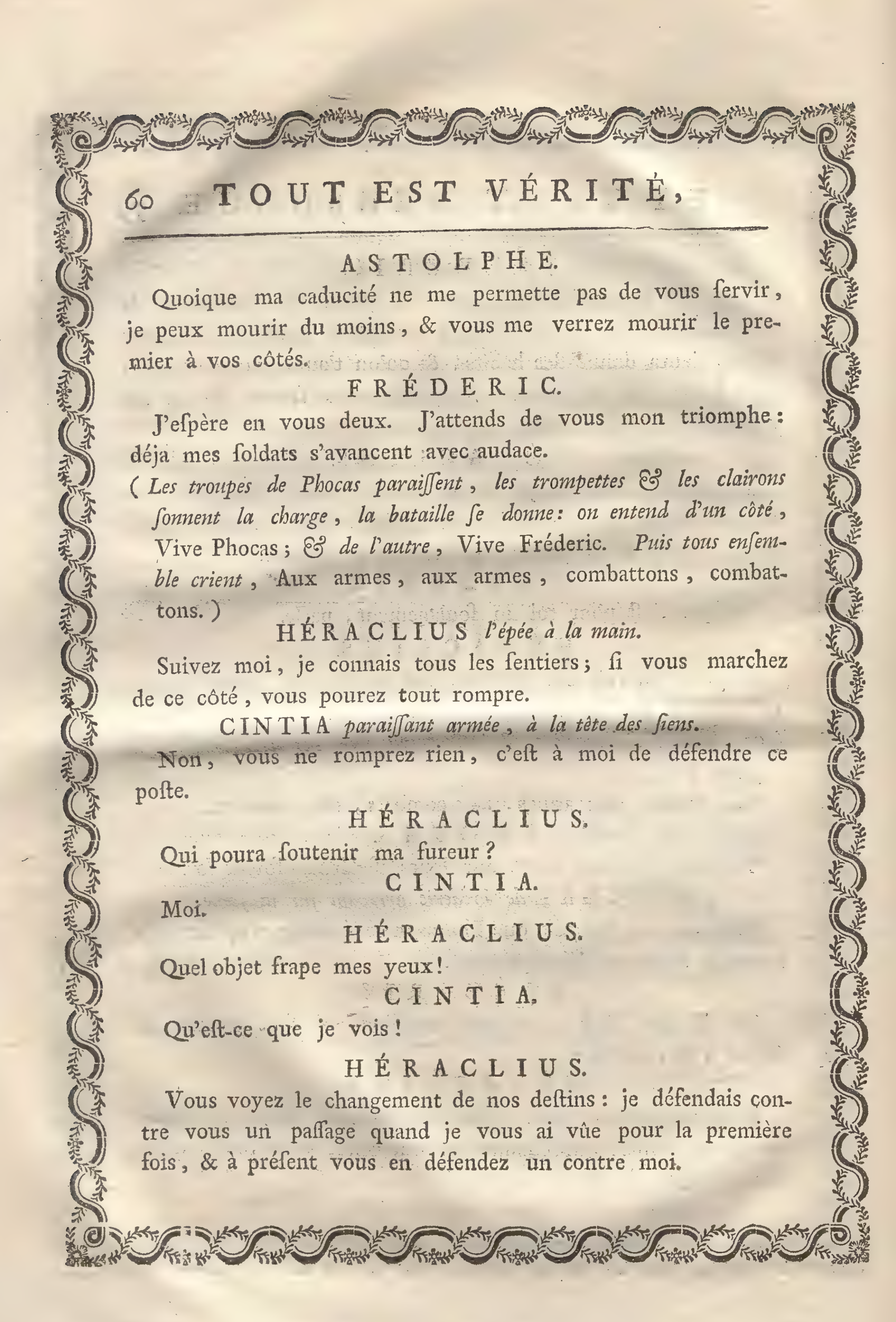
Déja on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FRÉDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque ſervice.



ASTOPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe: déja mes ſoldats s'avancent avec audace.

(*Les troupes de Phocas paraiſſent, les trompettes & les clairons ſonnent la charge, la bataille ſe donne: on entend d'un côté,* Vive Phocas; *& de l'autre,* Vive Fréderic. *Puis tous enſemble crient,* Aux armes, aux armes, combattons, combattons.)

HÉRACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez moi, je connais tous les ſentiers; ſi vous marchez de ce côté, vous pourez tout rompre.

CINTIA *paraiſſant armée, à la tête des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HÉRACLIUS.

Qui poura ſoutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

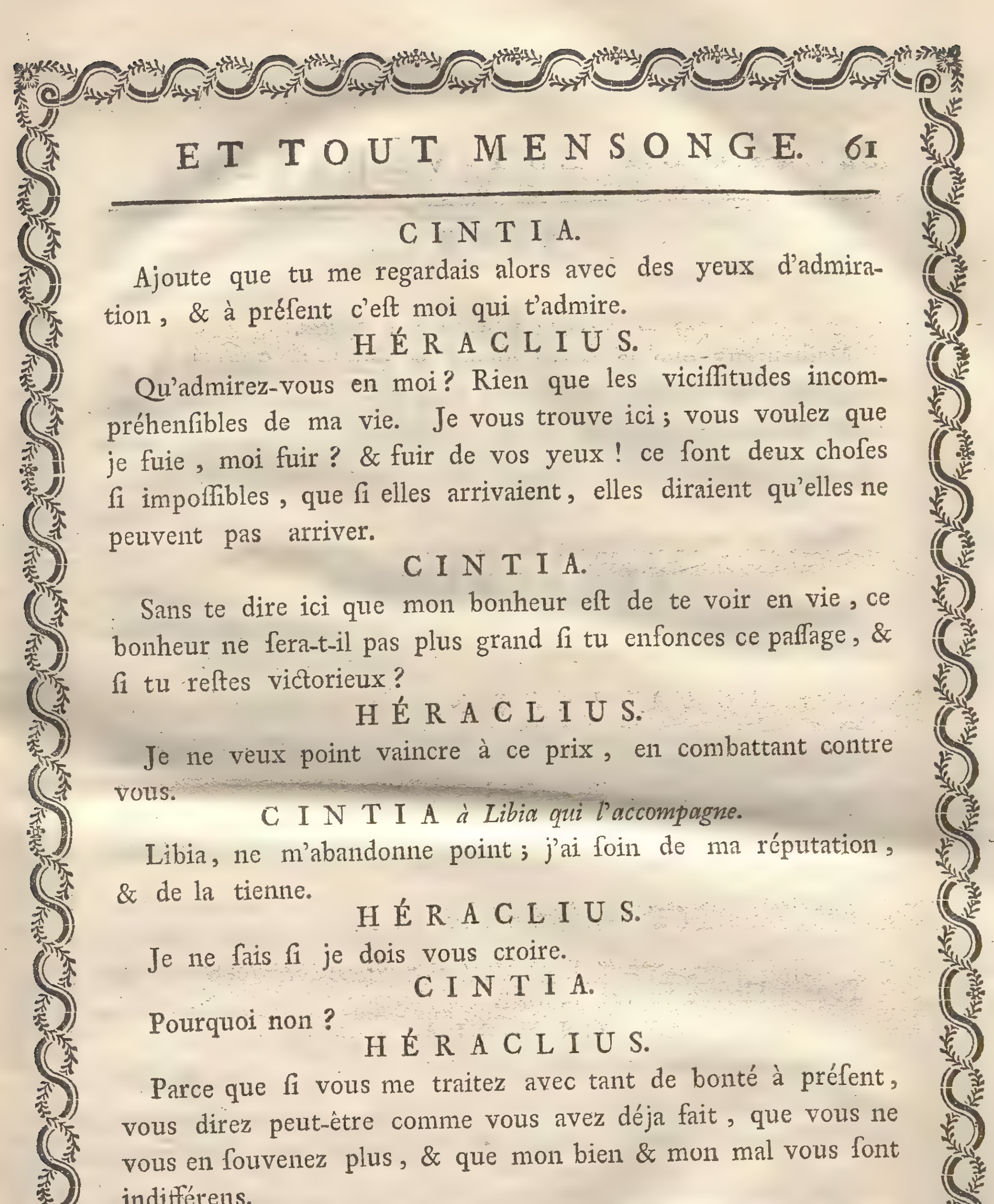
Quel objet frape mes yeux!

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois!

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins: je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vûe pour la première fois, & à préſent vous en défendez un contre moi.



CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi? Rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici; vous voulez que je fuie, moi fuir? & fuir de vos yeux! ce sont deux choses si impossibles, que si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand si tu enfonces ce passage, & si tu restes victorieux?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation, & de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être comme vous avez déja fait, que vous ne vous en souvenez plus, & que mon bien & mon mal vous sont indifférens.

(*Des voix s'élévent au fond du théatre.*)

LES SOLDATS DE FRÉDERIC.

C'est par là qu'Héraclius a passé.



FRÉDERIC.

Passez tous après lui.

HÉRACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je suis ! quand je voudrais fuir, * je ne pourrais ; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye & qui abandonne le poste que vous gardiez ? Fuyez, vous pourez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LÉONIDE *arrivant.*

Tournez tête, soldats ; ils ont forcé le passage que gardait Cintia ; défendons sa vie, je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS *se jettant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LÉONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HÉRACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

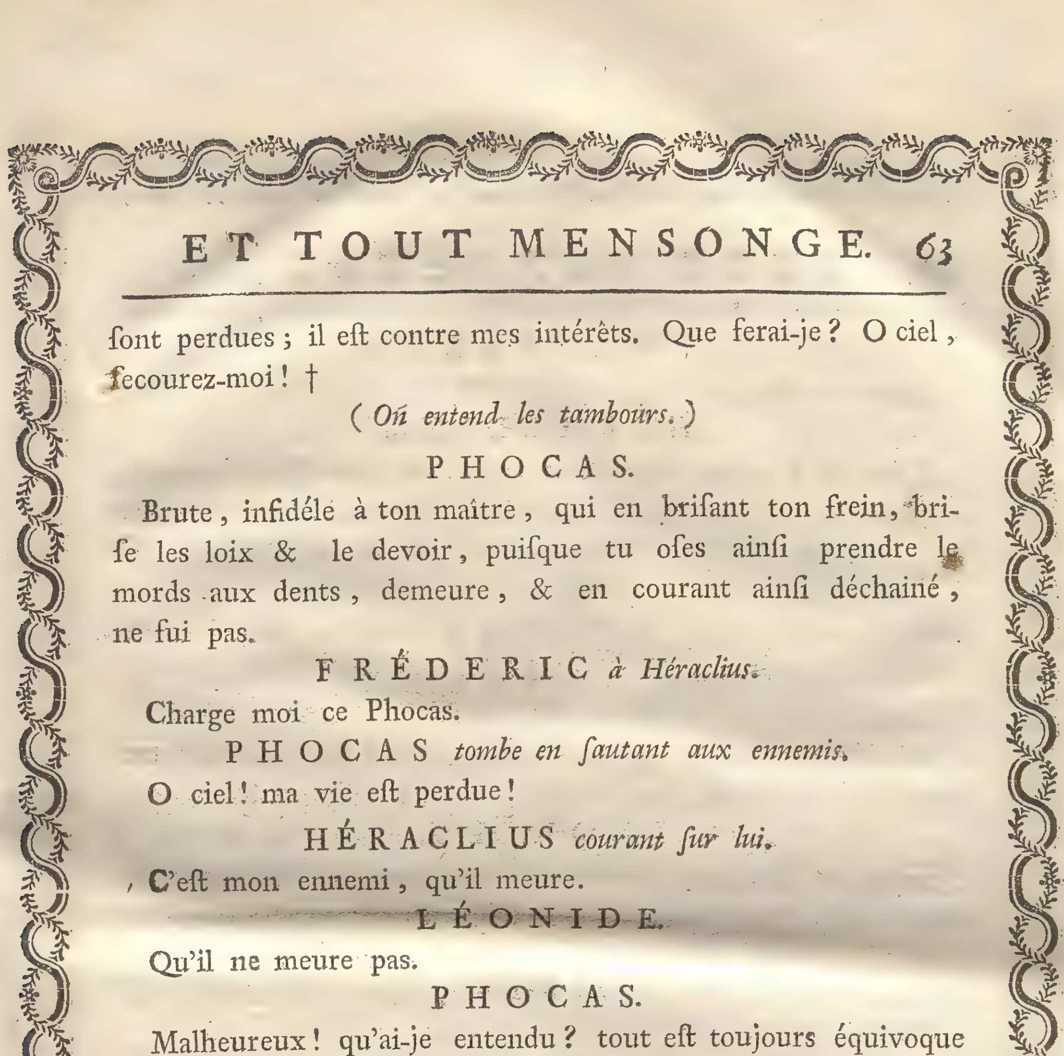
CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances

* On ne conçoit rien à ce discours d'*Héraclius.* Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec *Cintia,* il est difficile de s'en apercevoir.

† On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia.* Je l'ai traduit fidèlement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer



ſont perdues ; il eſt contre mes intérêts. Que ferai-je? O ciel, ſecourez-moi! †

(On entend les tambours.)

PHOCAS.

Brute, infidéle à ton maître, qui en briſant ton frein, briſe les loix & le devoir, puiſque tu oſes ainſi prendre le mords aux dents, demeure, & en courant ainſi déchainé, ne fui pas.

FRÉDERIC *à Héraclius.*

Charge moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en ſautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie eſt perdue!

HÉRACLIUS *courant ſur lui.*

C'eſt mon ennemi, qu'il meure.

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux! qu'ai-je entendu? tout eſt toujours équivoque entr'eux. Toujours ces voix, *qu'il meure, qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je ſuis toujours en doute, je ſuis confondu.

HÉRACLIUS.

Ne ſois plus en doute à préſent. Si tu as voulu faire ici l'eſſai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité ſe montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi eſperanza
Pues es contra mi interes.

† *Qu'he de hazer? cielos piadoſos!* Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui eſt amoureux d'elle?



PHOCAS.

Quel rôle ?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas.* Tout est changé; c'est lui qui te défend, & c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté ?

LÉONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vûe.

(Libia, Fréderic, & des soldats s'aprochent.)

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FRÉDÉRIC.

C'est ici que son cheval l'a jetté par terre.

LÉONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

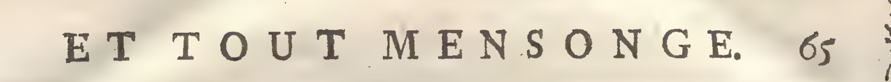
(Troupe de soldats.)

UN SOLDAT.

Accourez tous... mais que vois-je ?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.



PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qui est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

(Phocas meurt en disant ces paroles; mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croye son père; mais comment peut-il le croire?)

CINTIA.

Déja tous ses gens sont en fuite, & les miens ayant secoué le joug de la tyrannie disent & redisent :

Vive Héraclius, qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne son front du sacré laurier!
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(Les soldats & le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.)

HÉRACLIUS.

Cette couronne apartient à Fréderic, il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDERIC.

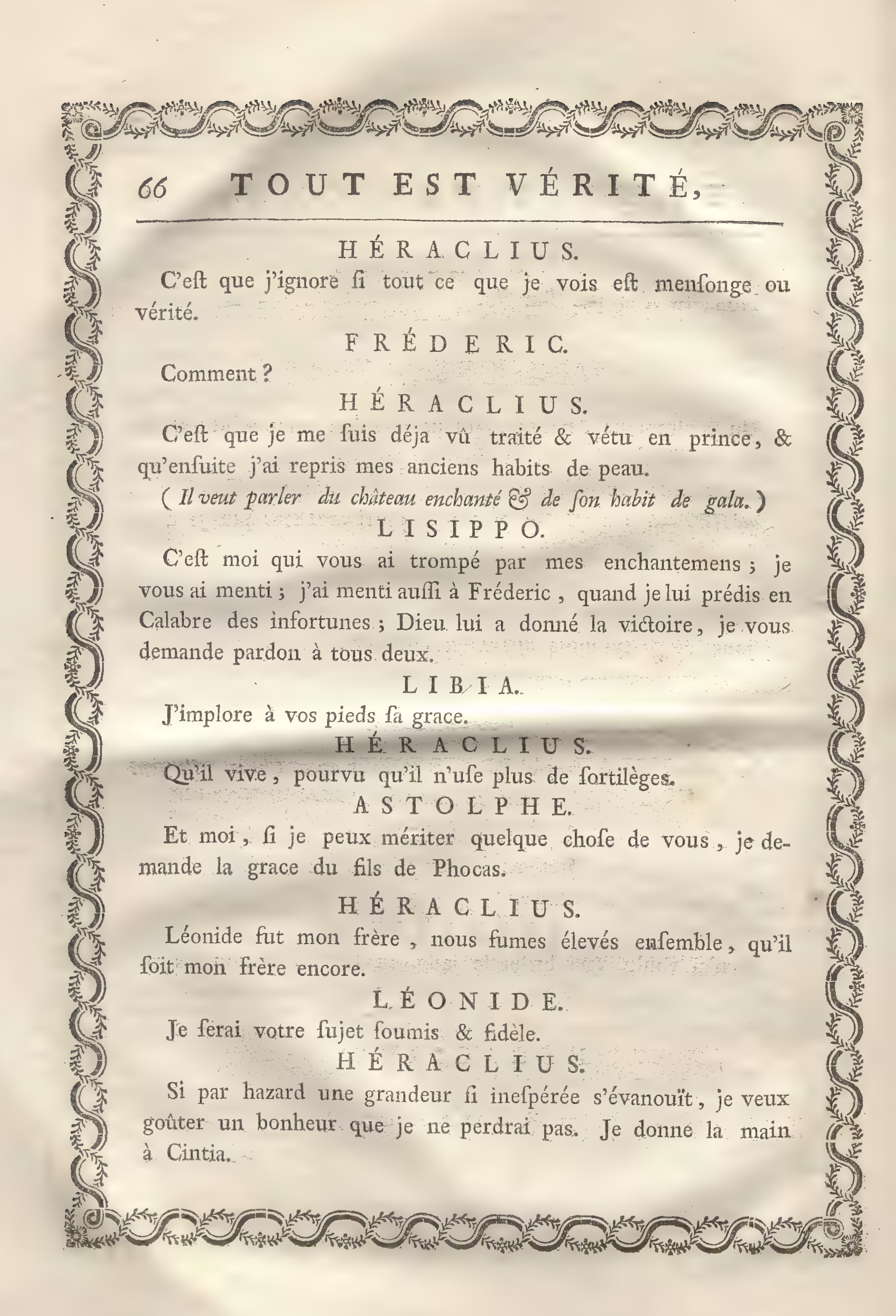
Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'ètes; c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FRÉDERIC.

Pourquoi non?



HÉRACLIUS.

C'eſt que j'ignore ſi tout ce que je vois eſt menſonge ou vérité.

FRÉDERIC.

Comment ?

HÉRACLIUS.

C'eſt que je me ſuis déja vû traité & vétu en prince, & qu'enſuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de ſon habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens ; je vous ai menti ; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grace.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

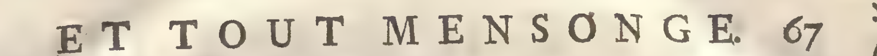
Léonide fut mon frère, nous fumes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore.

LÉONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidèle.

HÉRACLIUS.

Si par hazard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouït, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.



CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours battent, les clairons ſonnent, le peuple & les ſoldats s'écrient :*)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FRÉDERIC.

Que ces aplaudiſſemens finiſſent.

HÉRACLIUS.

Eſpérons qu'un roi ſera heureux quand il commencera ſon régne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiſſe une vérité, & qui ne puiſſe être un menſonge.

Fin de la troiſiéme & dernière journée.



DISSERTATION DE L'ÉDITEUR, SUR L'HÉRACLIUS DE CALDÉRON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de *Shakespear*, sa grandeur & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéressans.

La grande différence entre l'*Héraclius* de *Caldéron*, & le *Jules-César* de *Shakespear*, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *mille & une nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, & rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La piéce de *Shakespear*, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de *Brutus*, jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des yvrognes du tems de la reine *Elisabeth;* mais le fonds est toujours vrai, & ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans *Caldéron*, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de piéces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encor pis: mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés

pour ne pas apercevoir dans ce fameux *Caldéron*, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte ; & ſûrement il n'a rien pris, ni pû prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que *Caldéron* ne ſavait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſupoſe une reine de Sicile du tems de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, & ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'*Héraclius* de *Corneille* pour le travestir d'une manière ſi horrible ? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de *Philippe V.*, & ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique ; nous, au contraire, nous primes plus de quarante piéces dramatiques des eſpagnols du tems de *Louis XIII* & de *Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid* ; il traduiſit le *Menteur*, la *Suite du Menteur* ; il imita *D. Sanche d'Arragon*. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vû quelques morceaux de la piéce de *Caldéron*, il les ait inſérés dans ſon *Héraclius*, & qu'il ait embelli le fonds du ſujet ? *Molière* ne prit-il pas deux ſcènes du *Pédant joué* de *Cirano* de *Bergerac* ſon compatriote & ſon contemporain ?

Il eſt bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'eſt pas que *Caldéron* ait déterré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* eſpagnol était très-fameux en Eſpagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de

la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe faiſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille?* & quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ſes traductions de *Guillen* de *Caſtro*, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduits de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon *Héraclius* eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos piéces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vûe, n'aurait-il pas dit que les eſpagnols commençaient enfin à imiter les français, & leur faiſaient le même honneur qu'ils en avaient reçû? aurait-il ſurtout apellé l'*Héraclius* de *Caldéron* une belle copie?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comedia* fut jouée; mais on eſt ſûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640. Elle ſe trouve citée (dit-on) dans des romances de 1641. Ce qui eſt certain, c'eſt que le docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Caldéron*, après ſa mort parle ainſi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò*. Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Caldéron* n'imita jamais perſonne, s'il avait pris le ſujet d'*Héraclius* dans *Corneille?* Ce docteur était très-inſtruit de tout ce

qui concernait *Caldéron ;* il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies ; tantôt ils faiſaient enſemble des piéces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux, qu'on joue encor en Eſpagne. Ces actes ſacramentaux reſſemblent pour le fonds aux anciennes piéces italiennes & françaiſes, tirées de l'écriture ; mais elles ſont chargées de beaucoup d'épiſodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV.* envoyait toutes ces piéces à *Louis XIV.* les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très-inutile au progrès des arts, de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, & de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi longtems barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irrégularités des théatres eſpagnols & anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages, comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons *Lopez de Vega* lui-même, génie égal pour le moins à *Shakeſpear.* Voici comme il parle à peu près dans ſon épître en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce tems.*

Les Vandales, les Goths dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos ayeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos ayeux étoient des barbares. *

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſeñaron el vulgo a ſus rudezas ?

L'abus régne, l'art tombe, & la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
* *Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.*

Je me vois obligé de servir l'ignorance;
J'enferme sous quatre verroux **
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche; il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre-cent-quatre-vingt-troisiéme piéce de théatre; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* & de *Shakespear* était d'être comédiens; mais *Molière* était comédien aussi; & au lieu de s'asservir au détestable goût de son siécle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du pont-neuf & le second livre de *Virgile*. Les chantres du pont-

* Mucre sin fama è gallardon.

** Encierro los preceptos con seis llaves, &c.

pont-neuf feraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût ; *Augufte*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius* avaient le leur, & la *Samaritaine* vaut bien l'*Apollon palatin*.

Mais quels feront nos juges ? diront les partifans de ces piéces irrégulières & bizarres. Qui ? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eft equus & pater & res*, fe réuniront à eftimer le fecond, le troifiéme, le quatriéme & le fixiéme livre de *Virgile*, & le fauront par cœur, foyez fûr que ce font là des beautés de tous les tems & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* & d'*Athalie* aplaudis fur tous les théatres de l'Europe, depuis Petersbourg jufqu'à Parme, concluez que ces tragédies font admirables avec leurs défauts ; mais fi on ne joue jamais les vôtres que chez vous feuls, que pouvez-vous en conclure ?

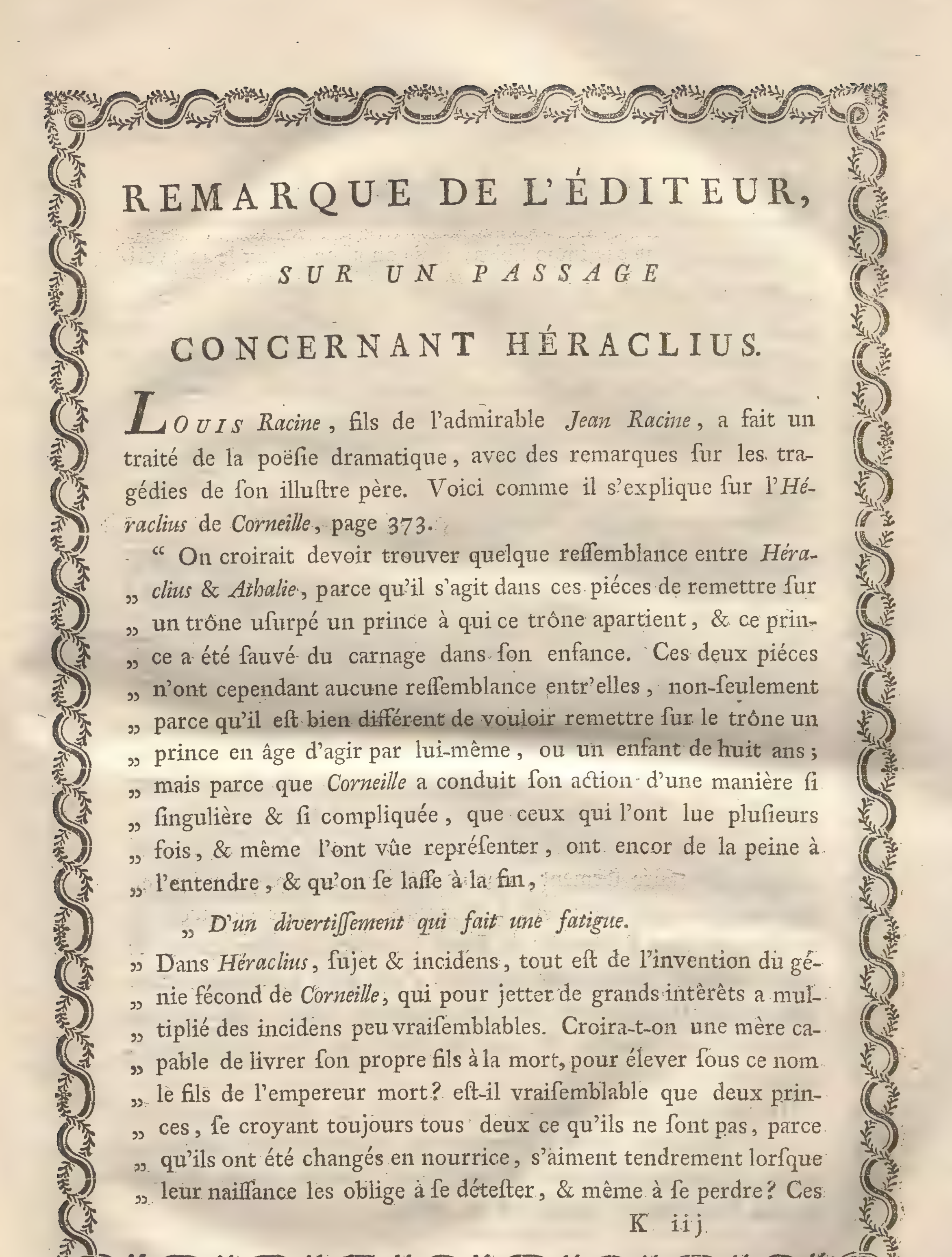


HÉRACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGÉDIE.

1647.



REMARQUE DE L'ÉDITEUR,

SUR UN PASSAGE

CONCERNANT HÉRACLIUS.

LOUIS *Racine*, fils de l'admirable *Jean Racine*, a fait un traité de la poësie dramatique, avec des remarques ſur les tragédies de ſon illuſtre père. Voici comme il s'explique ſur l'*Héraclius* de *Corneille*, page 373.

“ On croirait devoir trouver quelque reſſemblance entre *Héra-*
„ *clius* & *Athalie*, parce qu'il s'agit dans ces piéces de remettre ſur
„ un trône uſurpé un prince à qui ce trône apartient, & ce prin-
„ ce a été ſauvé du carnage dans ſon enfance. Ces deux piéces
„ n'ont cependant aucune reſſemblance entr'elles, non-ſeulement
„ parce qu'il eſt bien différent de vouloir remettre ſur le trône un
„ prince en âge d'agir par lui-même, ou un enfant de huit ans;
„ mais parce que *Corneille* a conduit ſon action d'une manière ſi
„ ſingulière & ſi compliquée, que ceux qui l'ont lue pluſieurs
„ fois, & même l'ont vûe repréſenter, ont encor de la peine à
„ l'entendre, & qu'on ſe laſſe à la fin,

„ *D'un divertiſſement qui fait une fatigue.*

„ Dans *Héraclius*, ſujet & incidens, tout eſt de l'invention du gé-
„ nie fécond de *Corneille*, qui pour jetter de grands intérêts a mul-
„ tiplié des incidens peu vraiſemblables. Croira-t-on une mère ca-
„ pable de livrer ſon propre fils à la mort, pour élever ſous ce nom
„ le fils de l'empereur mort? eſt-il vraiſemblable que deux prin-
„ ces, ſe croyant toujours tous deux ce qu'ils ne ſont pas, parce
„ qu'ils ont été changés en nourrice, s'aiment tendrement lorſque
„ leur naiſſance les oblige à ſe déteſter, & même à ſe perdre? Ces

„ choſes ne ſont pas impoſſibles; mais on aime mieux le merveil-
„ leux qui naît de la ſimplicité d'une action, que celui que peut
„ produire cet amas confus d'incidens extraordinaires. Peu de
„ perſonnes connaiſſent *Héraclius* : & qui ne connaît pas *Athalie ?*

„ Il y a d'ailleurs de grands défauts dans *Héraclius.* Toute l'ac-
„ tion eſt conduite par un perſonnage ſubalterne qui n'intéreſſe
„ point : c'eſt la reconnaiſſance qui fait le ſujet, au lieu que
„ la reconnaiſſance doit naître du ſujet, & cauſer la péripétie.
„ Dans *Héraclius*, la péripétie précède la reconnaiſſance. La
„ péripétie eſt la mort de *Phocas :* les deux princes ne ſont
„ reconnus qu'après cette mort; & comme alors ils n'ont plus à
„ le craindre, qu'importe au ſpectateur qui des deux ſoit *Héraclius?*
„ Il me paraît donc que le poëte qui s'eſt conformé aux principes
„ d'*Ariſtote*, & qui a conduit ſa piéce dans la ſimplicité des tragé-
„ dies grecques, eſt celui qui a le mieux réuſſi „.

J'avoue que je ne ſuis pas de l'avis de Mr. *Louis Racine* en plu-ſieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer ſon fils à la mort pour ſauver le fils de ſon empereur; mais pour rendre vraiſemblable une action ſi peu naturelle, il faudrait que la mère eût été obligée d'en faire ſerment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif ſupérieur à la nature; or, c'eſt ce qu'on ne trouve pas dans l'*Héraclius* de *Pierre Corneille*; *Léontine* même eſt d'un caractère abſolument incapable d'une piété ſi étrange; c'eſt une intrigante, & même une très-méchante femme, qui réſerve *Héraclius* à un inceſte; de tels caractères ne ſont pas capables d'une vertu ſurnaturelle.

Je ne crois pas impoſſible qu'*Héraclius* & *Martian* ayent de l'amitié l'un pour l'autre; je remarque ſeulement que cette amitié n'eſt guères théatrale, & qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvemens néceſſaires au théatre.

A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entiérement raison; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaison d'*Athalie* & d'*Héraclius*, si ce n'est pour avoir une occasion de dire qu'*Héraclius* lui paraît un mauvais ouvrage.

Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans *Héraclius*, puisqu'on le joue toujours avec aplaudissement quand il se trouve des acteurs convenables aux rôles.

Les lecteurs éclairés se sont aperçus sans doute qu'une tragédie écrite d'un stile dur, inégal, rempli de solécismes, peut réussir au théatre par les situations, & qu'au contraire une piéce parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la représentation. *Esther*, par exemple, est une preuve de cette vérité; rien n'est plus élégant, plus correct que le stile d'*Esther*; il est même quelquefois touchant & sublime : mais quand cette piéce fut jouée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théatre fut bientôt désert; c'est sans doute que le sujet est bien moins naturel, moins vraisemblable, moins intéressant que celui d'*Héraclius*. Quel roi qu'*Assuérus*, qui ne s'est pas fait informer les six premiers mois de son mariage de quel pays est sa femme! qui fait égorger toute une nation, parce qu'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à son visir! qui ordonne ensuite à ce visir de mener par la bride le cheval de ce même homme, &c.

Le fonds d'*Héraclius* est noble, théatral, attachant; & le fonds d'*Esther* n'était fait que pour des petites filles de couvent, & pour flater Madame de *Maintenon*.



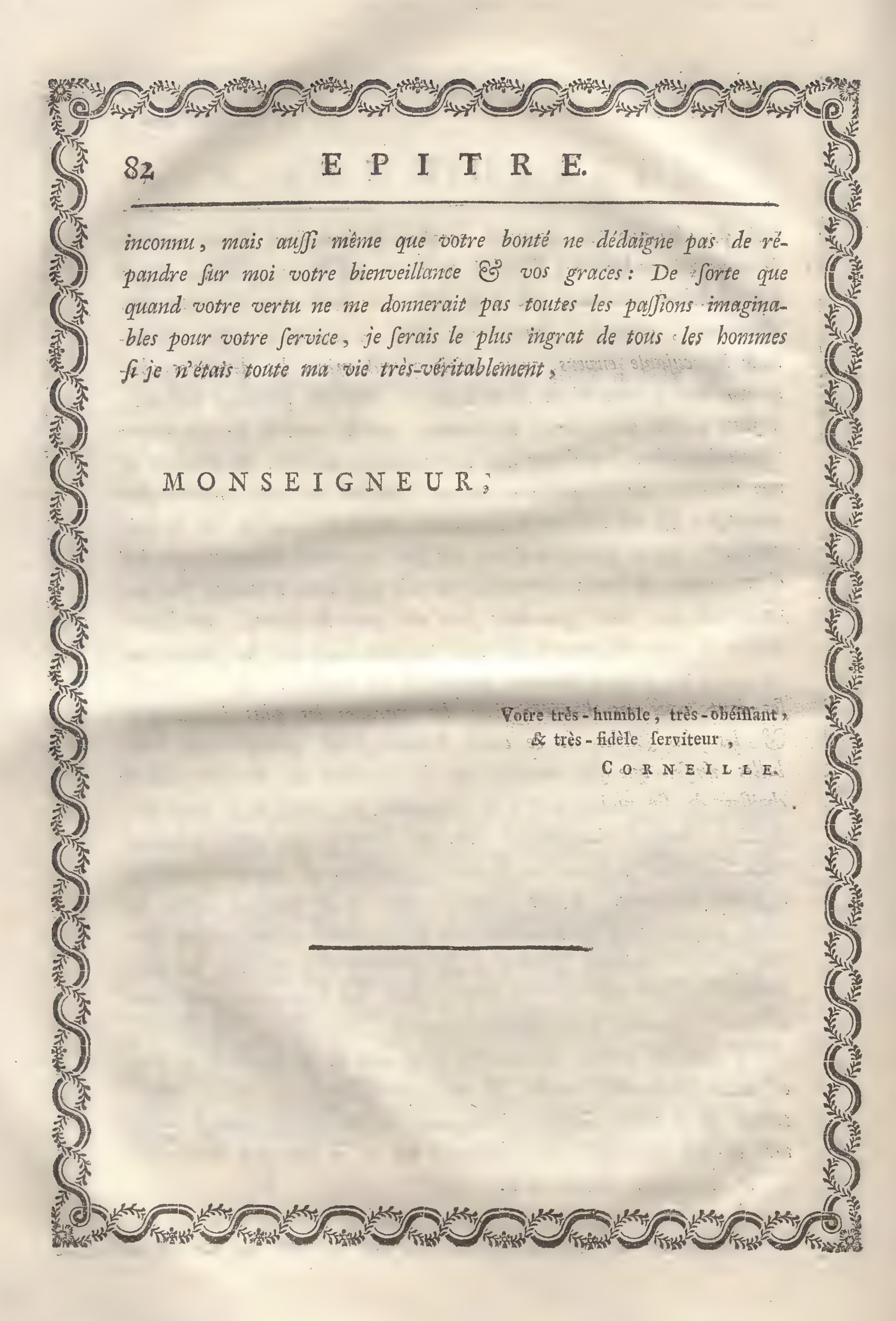
A MONSEIGNEUR
SEGUIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je ſais que cette tragédie n'eſt pas d'un genre aſſez relevé pour eſpérer légitimement que vous y daigniez jetter les yeux, & que pour offrir quelque choſe à votre grandeur qui n'en fût pas entiérement indigne, j'aurais eu beſoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton, ou d'un Sénèque : mais comme je tâchais d'amaſſer des forces pour ce grand deſſein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juſte impatience de les publier ; & les aplaudiſſemens qui ont ſuivi les repréſentations de ce poëme m'ont fait préſumer que ſa bonne fortune pourrait ſupléer à ſon peu de mérite. La curioſité que ſon récit a laiſſée dans les eſprits pour ſa lecture, m'a flaté aiſément, juſques à me perſuader que je ne pou-

vais

vais prendre une plus heureuſe occaſion de leur faire ſavoir combien je vous ſuis redevable ; & j'ai précipité ma reconnaiſſance, quand j'ai conſidéré qu'autant que je la différerais pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerais dans les aparences d'une ingratitude inexcuſable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auraient pas fait cette glorieuſe violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en impoſaient une très-preſſante néceſſité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuſe, & où l'on ne ſe défie avec raiſon de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connaître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on ſait par toute l'Europe l'accueil favorable que votre grandeur fait aux gens de lettres, que l'accès auprès de vous eſt ouvert & libre à tous ceux que les ſciences ou les talens de l'eſprit élèvent au-deſſus du commun, que les careſſes dont vous les honorez ſont les marques les plus indubitables & les plus ſolides de ce qu'ils valent, & qu'enfin nos plus belles muſes que feu monſeigneur le cardinal de Richelieu avait choiſies de ſa main pour en compoſer un corps tout d'eſprits, ſeraient encor inconſolables de ſa perte, ſi elles n'avaient trouvé chez votre grandeur la même protection qu'elles rencontraient chez ſon éminence. Quelle aparence donc qu'en quelque climat où notre langue puiſſe avoir entrée, on puiſſe croire qu'un homme mérite quelque véritable eſtime, ſi ſes travaux n'y portent les aſſurances de l'état que vous en faites, dans les hommages qu'il vous en doit. Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci plus heureux que le reſte des miens, affranchiſſe mon nom de la honte de ne vous en avoir point encor rendu, & que pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute ſi légitime, en leur aprenant, non-ſeulement que je ne ſuis pas tout-à-fait



inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance & vos graces: De sorte que quand votre vertu ne me donnerait pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serais le plus ingrat de tous les hommes si je n'étais toute ma vie très-véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
& très-fidèle serviteur,
CORNEILLE.

AU LECTEUR,

SUR LA TRAGÉDIE

D'HÉRACLIUS.

VOICI une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne connaîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs *Tibère*, *Maurice*, *Phocas* & *Héraclius*. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, & pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur *Maurice*, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, & lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée *Domitia*, qu'il maria à un *Priscus* ou *Crispus*. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice *Constantine*: comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinziéme année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquiéme. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise; l'événement l'a assez justifiée, & les exemples des anciens que j'ai raportés sur *Rodogune*, semblent l'autoriser suffisamment: mais à parler sans fard, je ne voudrais pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hazarder, & l'on n'est pas toujours heureux; & dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'empereur *Maurice* & de celle de ſes fils que *Phocas* faiſait immoler à ſa vûe, raporte une circonſtance très-rare, dont j'ai pris l'occaſion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle ſert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle expoſa ſon propre fils au ſuplice, au lieu d'un des ſiens, qu'on lui avait donné à nourrir. *Maurice* reconnut l'échange, & l'empêcha par une conſidération pieuſe, que cette extermination de toute ſa famille était un juſte jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru ſatisfaire, s'il eût ſouffert que le ſang d'un autre eût payé pour celui d'un de ſes fils. Mais quant à ce qui était de la mère, elle avait ſurmonté l'affection maternelle en faveur de ſon prince, & l'on peut dire que ſon enfant était mort pour ſon regard. Comme j'ai cru que cette action était aſſez généreuſe pour mériter une perſonne plus illuſtre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai ſupoſé que l'échange avait eu ſon effet; & de cet enfant ſauvé par la ſupoſition d'un autre, j'en ai fait *Héraclius*, le ſucceſſeur de *Phocas*. Bien plus, j'ai feint que cette *Léontine* ne pouvait cacher longtems cet enfant que *Maurice* avait commis à ſa fidélité, vû la recherche exacte que *Phocas* en faiſait faire, & ſe voyant même déja ſoupçonnée & prête à être découverte, ſe voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il était en peine, au lieu duquel elle lui livra ſon propre fils *Léonce*. J'ai ajouté que par cette action *Phocas* fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre ſon fils *Martian* aux mains d'une perſonne qui lui fût plus aquiſe, d'autant que ce qu'elle venait de faire l'avait jettée, à ce qu'il croyait, dans une haine irréconciliable avec les amis de *Maurice* qu'il avait

ſeuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un ſecond échange d'*Héraclius* qu'elle nourriſſait comme ſon fils ſous le nom de *Léonce*, avec *Martian* que *Phocas* lui avait confié. Je lui fais prendre l'occaſion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, ſans revenir, à la guerre contre les Perſes ; & à ſon retour je fais qu'elle lui donne *Héraclius* pour ſon fils, qui eſt dorénavant élevé auprès de lui ſous le nom de *Martian*, pendant qu'elle retient le vrai *Martian* auprès d'elle, & le nourrit ſous le nom de ſon *Léonce*, qu'elle avait expoſé pour l'autre. Comme ces deux princes ſont grands, & que *Phocas* abuſé par ce dernier échange, preſſe *Héraclius* d'épouſer *Pulchérie* fille de *Maurice*, qu'il avait réſervée exprès ſeule de toute ſa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit & les titres de l'empire dans ſa maiſon ; *Léontine*, pour empêcher cette alliance inceſtueuſe du frère & de la ſœur, avertit *Héraclius* de ſa naiſſance. Je ſerais trop long ſi je voulais ici toucher le reſte des incidens d'un poëme ſi embarraſſé, & me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puiſſiez commencer la lecture avec moins d'obſcurité. Vous vous ſouviendrez ſeulement qu'*Héraclius* paſſe pour *Martian* fils de *Phocas*, & *Martian* pour *Léonce* fils de *Léontine*, & qu'*Héraclius* ſait qui il eſt, & qui eſt ce faux *Léonce* ; mais que le vrai *Martian*, *Phocas* ni *Pulchérie* n'en ſavent rien, non plus que le reſte des acteurs, hormis *Léontine*, & ſa fille *Eudoxe*.

On m'a fait quelque ſcrupule de ce qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'une mère expoſe ſon fils à la mort pour en préſerver un autre ; à quoi j'ai deux réponſes à faire. La première, que notre unique docteur *Ariſtote* nous permet de mettre quel-

quefois des choſes qui même ſoient contre la raiſon & l'apparence, pourvû que ce ſoit hors de l'action, ou pour me ſervir des termes latins de ſes interprètes, *extra fabulam*, comme eſt ici cette ſupoſition d'enfans, & nous donne pour exemple *Œdipe*, qui ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après. L'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer ſi elle eſt vraiſemblable, étant certain que toutes les vérités ſont recevables dans la poëſie, quoiqu'elle ne ſoit pas obligée à les ſuivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'eſt pas une néceſſité, & la vraiſemblance n'eſt qu'une condition néceſſaire à la diſpoſition, & non pas au choix du ſujet, ni des incidens qui ſont apuyés de l'hiſtoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable, & il l'eſt, ſelon *Ariſtote*, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraiſemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; & quoique peut-être on voudra prendre cette propoſition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le ſujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraiſemblable. La preuve en eſt aiſée par le même *Ariſtote*, qui ne veut pas qu'on en compoſe une d'un ennemi qui tue ſon ennemi, parce que bien que cela ſoit fort vraiſemblable, il n'excite dans l'ame des ſpectateurs ni pitié ni crainte, qui ſont les deux paſſions de la tragédie; mais il nous renvoye la choiſir dans les événemens extraordinaires qui ſe paſſent entre perſonnes proches, comme d'un père qui tue ſon fils, une femme ſon mari, un frère ſa ſœur; ce qui n'étant jamais vraiſemblable, doit avoir l'autorité de l'hiſtoire ou de l'opinion commune pour être cru; ſi bien qu'il n'eſt pas permis d'inventer un ſujet de cette nature. C'eſt la raiſon qu'il donne de ce que les anciens traitaient preſque les mêmes ſujets, d'au-

tant qu'ils rencontraient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles & puissantes opositions du devoir & de la passion.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre ici plus au long sur cette matière; j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, & non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savans. Aussi ne donnai-je ici mes opinions qu'à la mode de *M. de Montagne*, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.



ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius & de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, & maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

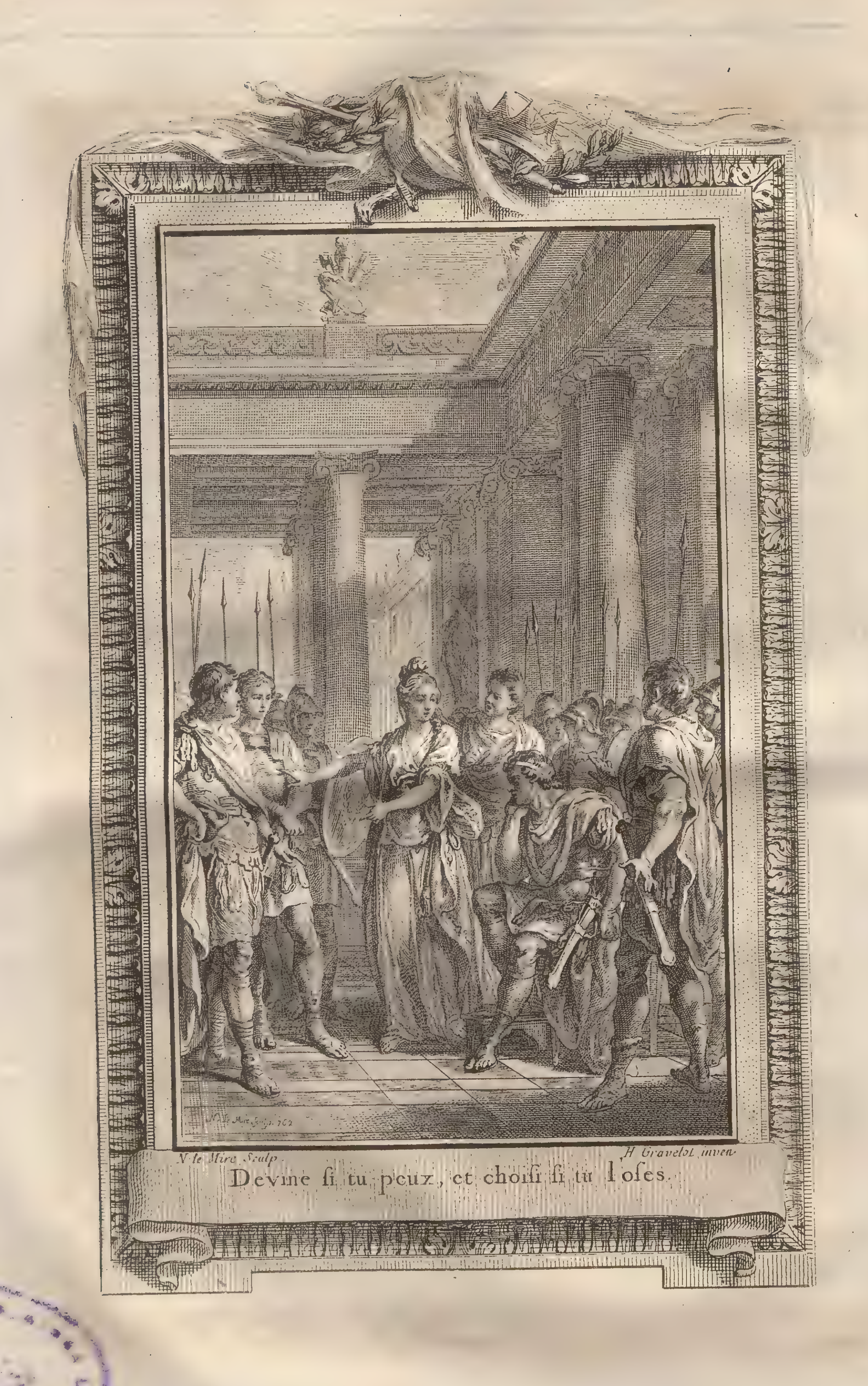
EXUPERE, praticien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

Un page de Léontine.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS,



Devine si tu peux, et choisi si tu l'oses.



HÉRACLIUS, EMPEREUR D'ORIENT, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

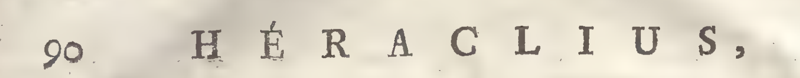
PHOCAS.

a) CRISPE, il n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne;
Et celui dont le ciel pour un ſceptre fait choix,

---

a) *Criſpe, il n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne, &c.*] On trouve ſouvent dans *Corneille* de ces maximes vagues, & de ces lieux communs, où le poëte ſe met à la place du perſonnage. S'il y a dans *Racine* quelque paſſage qui reſſemble au début de *Phocas*, c'eſt celui d'*Agamemnon* dans *Iphigénie*.

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,



b) Juſqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées;
c) Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
d) Surtout, qui comme moi d'une obſcure naiſſance
Monte par la révolte à la toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis, & conſervé;
e) Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes,
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes;
f) Et comme il n'a ſemé qu'épouvante, & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble, & que terreur.

Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché!

Mais que cette réflexion eſt pleine de ſentiment! qu'elle eſt belle! qu'elle eſt éloignée de la déclamation!

Au contraire, les premiers vers de *Phocas* paraiſſent une amplification, les vers en ſont négligés. Ce ſont *les faux brillans qui environnent une couronne*, c'eſt *celui dont le ciel a fait choix pour un ſceptre*, *& qui en ignore le poids*; ce ſont *mille & mille douceurs*, qui ſont *un amas d'amertumes cachées*.

J'ajouterai encor que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran, & à un meurtrier qui règne depuis longtems, & qui doit être très-accoutumé aux dangers d'une grandeur acquiſe par les crimes, & à ces amertumes cachées ſous mille douceurs.

b) *Juſqu'à ce qu'il la porte.*] On doit autant qu'on le peut éviter ces cacophonies. Elles ſont ſi déſagréables à l'oreille qu'on doit même y avoir une grande attention dans la proſe. Que ſera-ce donc dans la poëſie? tout y doit être coulant & harmonieux.

c) *Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouïr.*] Si ces douceurs ſont des amertumes, comment ſe plaint-on de les ſentir s'évanouïr? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs & ſévères, on eſt étonné des fautes qu'on y trouve.

d) *Surtout qui comme moi &c.* — *il croit voir de tempêtes.*] Cette phraſe n'eſt pas correcte; *qui comme moi s'eſt élevé au trône*, *il croit voir des tempêtes*; cet *il* eſt une faute, ſurtout quand ce *qui comme* eſt ſi éloigné.

J'en ai femé beaucoup, & depuis quatre luftres
Mon trône n'eft fondé que fur des morts illuftres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner fans effroi,
g) Tout ce que j'en ai vû de plus digne que moi.
Mais le fang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à fes yeux envoyés au fuplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour m'ôter ce trône ils fervent d'inftrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années;
h) Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à fes menées;
Et le peuple amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embraffe ce faux bruit.
i) Impatient déja de fe laiffer féduire

e) *Autant que fa fureur s'eft immolé de têtes, &c.*] Cela eft en même tems négligé & forcé; négligé, parce que ce mot vague de *tempêtes* n'eft là que pour la rime; *forcé*, parce qu'il eft difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes.

f) *Et comme il n'a femé qu'épouvante & qu'horreur.*] *Et comme il n'a femé*, c'eft le fonds de la même penfée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrafe, *comme il n'a femé*, *comme il voit en nous*, *&c.* eft très-fouvent employé; il ne faut pas le prodiguer, parce qu'il eft profaïque.

g) *Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.*] Ce vers eft beau; je ne fais cependant fi un empereur qui a eu affez de mérite & de courage pour parvenir à l'empire, du rang de fimple foldat, avoue fi aifément qu'il a immolé tant de perfonnes plus dignes que lui de la couronne; il doit les avoir cru dangereufes, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'eft pas dans la nature qu'un fouverain s'aviliffe ainfi foimême; c'eft à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théatre doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies.

h) *Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à fes menées.*] On ouvre l'oreille à un bruit, & non à des menées, on les découvre.

i) *Impatient déja de fe laiffer féduire.*] *Se laiffer féduire à quelqu'un* n'eft plus d'ufage, & au fonds c'eft une faute; *je me fuis laiffé aimer, perfuader, avertir par vous*; & non pas *aimer, perfuader, avertir à vous.*



Au premier imposteur armé pour me détruire ;
k) Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra *l*) servir d'idole à son zéle charmé.
m) Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devait mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ;
Sa mort est trop certaine, & fut *n*) trop remarquable.
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avait que six mois, & lui perçant le flanc
On en fit dégouter plus de lait que de sang ;
o) Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame
Fut aussi-tôt suivi de la mort de ma femme.

---

k) *Qui s'osant revêtir de ce fantôme.*] Peut-on se vétir d'un fantôme ? l'image est-elle assez juste ? comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps ? Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre.

l) *Servir d'idole à un zéle charmé.*] Quelles expressions forcées ! pour sentir à quel point tout cela est mal écrit, mettez en prose ces vers :

Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui s'osant révêtir d'un fantôme armé, voudra servir d'idole à son zéle charmé.

Entendra-t-on un tel langage ? ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés & de barbarismes ? le sévère *Boileau* a dit,

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons nous aussi que lorsque *Corneille* faisait les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, il était un admirable écrivain.

m) *Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?*] Un bruit ne s'excite point sous un nom.

Qu'il est difficile de parler en vers

Il me ſouvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que ſans Léontine on l'eût longtems cherché.
Il fut livré par elle, à qui pour récompenſe
p) Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge preſque égal
Etait reſté ſans mère en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte eſt ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, & le peuple eſt crédule.
q) Mais avant qu'à ce conte il ſe laiſſe emporter,
Il vous eſt trop aiſé de le faire avorter.
Quand vous fites périr Maurice, & ſa famille,
r) Il vous en plut, ſeigneur, réſerver une fille,
Et réſoudre dès-lors qu'elle aurait pour époux
Ce prince deſtiné pour régner après vous.

---

avec juſteſſe! mais que cela eſt néceſſaire!

n) *Trop remarquable; il n'avait que ſix mois.*] Expreſſions trop familieres, trop proſaïques. *Et lui perçant le flanc* eſt un ſolécisme, il faut, *en lui perçant.*

o) *Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame.*] Ce prodige n'eſt point affreux, c'eſt ſeulement une croyance puérile, aſſez commune autrefois, que les enfans au berceau avaient du lait dans les veines. *Phocas* même l'inſinue aſſez en diſant, *il n'avait que ſix mois, & on en fit dégouter plus de lait que de ſang.* Cette conjonction *&* ſignifie évidemment que ce lait était une ſuite, une preuve de ſon enfance, & par là même exclut le prodige; mais ſi c'en était un, que ſignifierait-il? à quoi ſervirait-il?

p) *Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance;*] Je donnai à *Léontine* ſon enfance à gouverner, —— *Juge par-là combien ce conte eſt ridicule.* — Tout eſt juſqu'ici de la proſe un peu commune & & négligée. Le milieu entre l'ampoulé & le familier eſt difficile à tenir.

q) *Mais avant qu'à ce conte on ſe laiſſe emporter &c.*] On ne ſe laiſſe point *emporter à un conte;* on fait avorter des deſſeins, & non pas des contes.

r) *Il vous en plut réſerver une fille.*] Cela eſt du ſtile d'affaires. *Il plut à votre majeſté donner tel ordre;* il n'y a pas là

s) Le peuple en sa personne aime encor, & révère,
Et son père Maurice, & son ayeul Tibère;
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur sur le trône du père;
Mais pressez cet hymen. Le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant s'offre à mille hazards;
Et *t*) n'eût été Léonce, en la derniére guerre,
u) Ce dessein avec lui serait tombé par terre,
Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian *x*) demeurait ou mort, ou prisonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui réunissant l'une & l'autre maison,
y) Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,

---

de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique.

s) *Le peuple en sa personne.*] Cette personne se raporte *à ce prince*, & c'est de cette fille réservée, de *Pulchérie*, que *Crispe* veut parler.

t) *N'eût été Léonce.*] Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du stile familier.

u) *Ce dessein avec lui serait tombé par terre.*] On a déja repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie & sensible, est mauvaise; c'est une règle qui ne souffre point d'exception. Or quel peintre pourrait représenter une idée qui tombe par terre?

x) *Demeurait mort.*] On ne peut dire qu'un *homme serait demeuré mort si on ne l'avait secouru.* Ces mots *demeurer mort* signifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parce qu'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parce qu'un prisonnier peut être délivré; mais non pas

Si pour en voir l'effet *z*) tout me devient contraire?
Pulchérie & mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort;
Et les aversions entr'eux deux mutuelles,
a) Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse sur-tout frémit à mon aspect;
Et quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
b) L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
Sa mère que longtems je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite, & ce que je vois suivre
Me punit bien *c*) du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut *d*) agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, & qui les flatte endurcit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

---

qu'on demeurerait mort, parse qu'un mort ne ressuscite pas.

y) *Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.*] On a déja repris ailleurs cette expression *tirer l'amour;* on ne tire l'amour chez personne.

z) *Tout me devient contraire pour en voir l'effet*,] n'est pas français, c'est un solécisme.

a) *Les font d'intelligence à se montrer*,] n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence.* Que de barbarismes!

b) *L'emporte à braver.*] Autre barbarisme.

L'a de la sorte instruite, est du stile de la comédie.

c) *Du trop que je la laissai vivre*] est trop d'une prose familiére & trop incorrecte.

d) *Agir de force.*] On dit *entrer de force*, *user de force;* je doute qu'on dise *agir de force*; le stile de la conversation permet, *agir de tête*, *agir de loin*; & s'il permet, *agir de force*, la poësie ne le souffre pas.

PHOCAS.

C'eſt par-là qu'aujourd'hui je veux domter ſa haine :
Je l'ai mandée exprès, *e*) non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, & pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

ENfin, madame il eſt tems de vous rendre ;
Le beſoin de l'état défend de plus attendre ;
Il lui faut des Céſars, & je me ſuis promis
D'en voir naître bientôt de vous, & de mon fils.
Ce n'eſt pas exiger grande reconnaiſſance
Des ſoins que mes bontés ont pris de votre enfance,

De

---

e) *Non plus pour la flatter, mais pour prendre mon ordre.*] C'eſt une faute de conſtruction ; il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phraſe. Ne nous rebutons point de ces remarques grammaticales ; la langue ne doit jamais être violée. *Phocas* parle très-bien & très-convenablement ; je ne ſais ſi on en peut dire autant de *Pulchérie.*

f) *Le rang le plus ſublime ! & une couronne & un fils qui valent de l'eſtime.*] Eſt-ce là l'auteur des beaux morceaux de *Cinna* ?

g) *Que de force ou de gré je veux me ſatisfaire.*] Se ſatisfaire n'eſt pas le mot propre. On ne dit je veux me ſatisfaire ; que dans le diſcours familier. Je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices. *Mais enfin dans la vie, il faut ſe*

De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne sont point de honte au *f*) rang le plus sublime ;
Ma couronne & mon fils valent bien quelque estime ;
Je vous les offre encor après tant de refus ;
g) Mais aprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je veux me satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHERIE.

g) J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
h) J'ai voulu me défendre *i*) avec civilité :
Mais puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière *k*) à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il falait me cacher avec quelque artifice

---

satisfaire. (*Molière*). Je veux me satisfaire *de gré* est un pléonasme. Et je veux me satisfaire *de force* est un contre-sens. On se fait obéir de gré ou de force. Mais on ne se satisfait pas de force. *Phocas* entend qu'il réduira de gré ou de force *Pulchérie*, mais il ne le dit pas.

gg) *J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance.*] Cela n'est pas français, on ne rend point une reconnaissance à des soins, on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la conserve ; *J'ai rendu cette reconnaissance.*

h) *Que j'ai voulu, &c.*] C'est encor une faute contre la langue.

i) *Avec civilité*] est du ton de la comédie.

k) *A l'injuste fureur ;*] il faudrait *à la fureur de &c.* On ne pourrait dire *à la fureur* généralement que dans un cas tel

l) Que j'étais Pulchérie, & fille de Maurice.
m) Si tu faisais dessein *n*) de m'éblouïr les yeux,
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Voi quels sont tes présens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils & ta couronne;
o) Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rens mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infame ravisseur,

que celui-ci; *la fermeté brave la fureur*: l'épithète d'*injuste* est faible & oiseuse avec le mot *fureur*. Enfin *la fureur* ne convient pas ici; ce n'est point une fureur de marier *Pulchérie* à l'héritier de l'empire.

l) *Que j'étais Pulchérie & fille de Maurice.*] Sans examiner ici le stile, je demande, si une jeune personne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance? On ne traite point ainsi son maître dans sa propre maison. Voyez comme *Josabeth* parle à *Athalie*; elle lui fait sentir tout ce qu'elle pense; cette retenue habile & touchante fait beaucoup plus d'impression que des injures. *Electre* aux fers n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches; mais *Pulchérie* bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup? peut-elle parler en souveraine? un sentiment de douleur & de fierté qui échape dans ces occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles? Ce n'est pas que j'ose condamner ici *Pulchérie*, mais en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtisans & de leurs gardes, sont des personnages dont le modèle n'est point dans la nature.

m) *Si tu faisais dessein.*] Cela n'est pas français; on ne fait pas *dessein*, on a *dessein*.

n) *De m'éblouir jusqu'à prendre.*] Il semble que ce soit *Phocas* qui prenne ces dons pour des dons précieux. Il falait pour l'exactitude, *jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux.*

o) *Mais que me donnes-tu, puisque*

Te fasse vrai monarque, & juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée,
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié
Vient de ta politique, & non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors *p*) fit seul cette réserve;
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre;
Mais connais Pulchérie, *q*) & cesse de prétendre.
   Je sais qu'il m'apartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,

l'une est à moi?] Non assurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire romain : *Pulchérie* a moins de droit au trône que le dernier officier de l'armée. Il ne lui sied point du tout de dire; *Il est à moi ce trône, c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propose *de laver ce trône avec son sang.* J'observerai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien,* & non *du tien.* Elle répète ce mot encore, *le bourreau de mon sang.* Elle dit qu'elle a le cœur *franc & haut* : on doit bien rarement le dire; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déja remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage, & tous ses sentimens, par la manière dont on le fait parler, & non par la manière dont ce personnage parle de lui-même.

p) *Fit seul cette réserve.*] Faire une réserve, pour dire, *épargner les jours d'une promesse;* cela n'est pas noble. *Faire une réserve*, est stile d'affaires.

q) *Et cesse de prétendre.*] Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime; ce n'est point un verbe neutre; ainsi la phrase n'est point achevée. On pourrait dire, *cessez d'aimer & de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parce qu'en ce cas cela veut dire, *cessez d'avoir des sentimens d'amour & de haine;* mais on ne peut dire, *cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir &c.*

S'il n'eſt lavé du tien, il ne ſaurait me plaire ;
Et ta mort que mes vœux s'efforcent de hâter,
Eſt l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être ;
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie eſt trop haut, & trop franc,
Pour craindre, ou pour flater le bourreau de ſon ſang.

PHOCAS.

r) J'ai forcé ma colère à te prêter ſilence,
Pour voir à quel excès irait ton inſolence.
J'ai vû ce qui t'abuſe, & me fait mépriſer ;
Et t'aime encor aſſez pour te déſabuſer.
N'eſtime plus mon ſceptre uſurpé ſur ton père,
Ni que pour l'apuyer ta main ſoit néceſſaire.
Depuis vingt ans je règne, & je règne ſans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me ſieds n'eſt pas *s*) un bien de race ;
L'armée a ſes raiſons pour remplir cette place ;
Son choix en eſt le titre, & tel eſt notre ſort,

---

r) *J'ai forcé ma colère à te prêter ſilence.*] Cette réponſe ne fait-elle pas voir que *Phocas* ne devait pas ſe laiſſer braver ainſi ? Le moyen de parler encor à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort ? Comment *Phocas* peut-il encor raiſonner amiablement avec *Pulchérie* après une telle déclaration ? Eſt-il poſſible qu'il lui propoſe encor ſon fils ?

s) *Un bien de race ;* une *armée qui a ſes raiſons ;* un choix *qui eſt le titre d'une place.*] Toutes expreſſions plattes ou obſcures. *Phocas* d'ailleurs a très-grande raiſon de dire à cette *Pulchérie* que le trône de l'empire romain ne paſſe point aux filles. Mais il devait le dire auparavant, & mieux.

t) *Un chétif centenier des troupes de Myſie.*] Encor une fois on ne parle point ainſi à un empereur romain reconnu & ſacré depuis long-tems ; il peut avoir paſſé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, & com-

Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice ;
Au repos de l'état il falut l'accorder ;
Mon cœur qui résistait fut contraint de céder ;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille,
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille ;
Et sans avoir besoin de titres, ni d'apui,
Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

PULCHERIE.

t) Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes ayeux!
u) Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat,
En imputant leur perte au repos de l'état!
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse!

me *Théodose* lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures & tant de mépris doivent absolument ôter à *Phocas* l'envie de donner son fils à *Pulchérie*, puisqu'il ne croit pas qu'*Héraclius* soit en vie, & qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, & qui outrage le père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que *St. Grégoire* le grand écrivait à ce même *Phocas*, *benignitatem pietatis vestræ ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus.* Nous ne prétendons pas que *Pulchérie* dût imiter la lâche flaterie de ce pape : ce n'est qu'une note purement historique.

u) *Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes.*] Il falait, *lui qui n'eut à l'empire autre droit que ses crimes.* On n'a point des droits *pour* ; mais des droits *à* ; c'est un solécisme.

Souffre, fouffre à ton tour que je te défabufe;
Apren que fi jadis quelques féditions
Ufurpèrent le droit de ces élections,
L'empire était chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère;
x) Et l'on voit depuis lui remonter mon deftin
Jufqu'au grand Théodofe, & jufqu'à Conftantin.
Et je pourrais avoir l'ame affez abattue...

PHOCAS.

y) Hé bien, fi tu le veux, je te le reftitue,
Cet empire, & confens encor que ta fierté
Impute à mes remors l'effet de ma bonté.
Di que je te le rens, & te fais des careffes,
Pour apaifer des tiens les ombres vengereffes,
Et tout ce qui poura fous quelqu'autre couleur
Autorifer ta haine, & flatter ta douleur.
Pour un dernier effort je veux fouffrir la rage
z) Qu'allume dans ton cœur cette fanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? était-il au berceau
Des tiens que je perdis le juge, ou le bourreau?

---

x) *Et l'on voit depuis lui remonter mon deftin.*] La race, le fang, la maifon, la famille, remonte à une tige, à *Conftantin*; mais le deftin ne remonte pas.

y) *Hé bien, fi tu le veux, je te le reftitue.*] Un homme doux & faible pourrait parler ainfi, mais *notandi funt tibi mores.* Eft-il vraifemblable qu'un guerrier dur & impitoyable tel que *Phocas*, s'excufe doucement envers une perfonne qui vient de l'outrager fi violemment, & qu'il lui offre toujours fon fils? S'il y était forcé par la nation, fi en mariant fon fils à *Pulchérie*, il excluait *Héraclius* du trône, il aurait raifon; mais *Héraclius* n'en aura pas moins de droits, fupofé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, & fupofé furtout qu'*Héraclius* foit en vie, ce que *Phocas* ne croit point.

z) *Une rage qu'une fanglante image allume!*] Il n'eft point d'ailleurs de

Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire,
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHERIE.

Va, je ne confons point ses vertus, & ton crime;
Comme ma haine est juste, & ne m'aveugle pas,
a) J'en vois assez en lui pour les plus grands états:
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne:
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
b) Et panche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien;
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite,
De *c*) ce qu'on veut de moi par-delà son mérite;
Et que de tes projets son cœur triste & confus
Pour m'en faire justice aprouve mes refus.
Ce fils si vertueux, d'un père si coupable,
d) S'il ne devait régner, me pourrait être aimable;

---

sanglante image dans ce couplet.

a) *J'en vois assez pour les plus grands états.*] Cette phrase n'est pas française. On est digne de gouverner de grands états; on a assez de mérite pour être élu empereur; mais *je vois assez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée &c.* ne peut se dire, parce que le sens n'est pas complet. Le mot *pour*, sans verbe, signifie toute autre chose; Cet ouvrage était excellent *pour* son tems; *Phocas* est bien patient *pour* un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur est digne de gouverner les plus grands états; car quel plus grand état que l'empire romain?

b) *Et panche d'autant plus à lui vouloir du bien &c.*] Expression de comédie.

c) *Ce qu'on veut de moi par de-là son mérite. —— Pour m'en faire justice &c.*] Cela n'est pas d'un stile élégant.

d) *S'il ne devait régner me pourrait être*

Et *e*) cette grandeur même où tu le veux porter
Eſt l'unique motif qui m'y fait réſiſter.
Après l'aſſaſſinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laiſſé père, mère, ni frère,
Que j'en faſſe ton fils légitime héritier!
Que j'aſſure par-là leur trône au meurtrier!
Non, non, ſi tu me crois le cœur ſi magnanime,
Qu'il oſe ſéparer ſes vertus de ton crime,
Sépare tes préſens, & ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils ſans le ſceptre, ou le ſceptre ſans lui.
f) Aviſe; & ſi tu crains qu'il te fût trop infame
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échapé.
On dit qu'Héraclius eſt tout prêt de paraître.

g) Tyran,

---

aimable.] On ne peut dire, *il m'eſt aimable*, *haïſſable*; & pourtant on dit, *il m'eſt agréable*, *déſagréable*, *odieux*, *inſupportable*, *indifférent.* On en a dit la raiſon.

e) *Cette grandeur où tu le veux porter,*
Eſt l'unique motif qui m'y fait réſiſter.]
Porter à une grandeur! cela n'eſt ni élégant, ni correct: & un motif qui fait y réſiſter! à quoi? à cette grandeur où l'on veut porter *Martian.*

f) *Corneille* employe ſouvent ce mot *aviſe*, il était très-bien reçu de ſon tems. *Qu'il te fût infâme* n'eſt pas français; la langue permet qu'on diſe, cela m'eſt honteux, mais non pas cela m'eſt infâme. Et cependant on dit, il eſt infâme à lui d'avoir fait cette action. Toutes les langues ont leurs biſareries & leurs inconſéquences.

g) *Tyran, deſcen du trône, & fai place à ton maître,*] eſt un vers admirable: il le ſerait encor plus, ſi l'on pouvait parler ainſi à un empereur dans une ſimple converſation. Il n'y a qu'une ſituation violente qui permette les diſcours violens. Il eſt toujours étrange que *Phocas* perſiſte à vouloir offrir ſon fils à une princeſſe que tout autre ferait enfermer, pour l'empêcher de conſpirer, & pour avoir un otage.

NB. En général toutes les ſcènes de

g) Tyran, defcen du trône, & fai place à ton maître.

PHOCAS.

h) A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait fortir du tombeau,
Te donne cette audace, & cette confiance!
i) Ce bruit s'eft fait déja digne de ta croyance.
Mais...

PULCHERIE.

Je fais qu'il eft faux pour t'affurer ce rang,
Ta rage eut trop de foin de verfer tout mon fang:
Mais la foif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle impofture.
Au feul nom de Maurice il te fera trembler;
Puifqu'il fe dit fon fils, il veut lui reffembler;
k) Et cette reffemblance où fon courage afpire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.

---

bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur & une fille d'empereur ne fe difent point d'abord les dernières duretés; & quand une fois on a laiffé échaper de ces reproches & de ces menaces qui ne laiffent plus lieu à la converfation, tout doit être dit. La fcène aurait fini très-heureufement par ce beau vers, *Tyran, defcen du trône, & fai place à ton maître;* mais quand on entend enfuite, *A ce compte arrogante &c.* les injures multipliées révoltent le lecteur, & font languir le dialogue.

h) *A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau.*] *A ce compte*, eft du ftile négligé, & du ton familier, qu'on fe permettait alors mal-à-propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à *Pulchérie*, s'il était poffible qu'un empereur & une fille d'empereur fe diffent des injures groffières.

i) *Ce bruit s'eft fait déja digne de ta croyance.*] Un bruit ne peut fe faire digne ni indigne; cela n'eft pas français, parce qu'on ne peut s'exprimer ainfi en aucune langue.

k) *Et cette reffemblance où fon courage afpire*

Mérite de gouverner l'empire.]
C'eft une faute en toute langue, parce qu'une reffemblance ne peut ni gouverner, ni mériter.

J'irai par mon ſuffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère, & pour mon empereur,
Et dedans ſon parti jetter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, ſi quelque remors te donne un juſte effroi,
l) Sors du trône, & te laiſſe abuſer comme moi;
Pren cette occaſion de te faire juſtice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton ſuplice;
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;
m) Ma patience a fait par-delà ſon pouvoir.
Qui ſe laiſſe outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, eſpère en de faux bruits,
Fortifie, affermi ceux qu'ils auront ſéduits.
Dans ton ame à ton gré change ma deſtinée;
n) Mais choiſi pour demain la mort, ou l'hyménée.

PULCHERIE.

Il n'eſt pas pour ce choix beſoin d'un grand effort,

l) *Sors du trône, & te laiſſe abuſer comme moi.*] Elle fait deux fois cette propoſition, & la ſeconde eſt bien moins forte que la premiere; mais peut-elle ſérieuſement lui parler ainſi? Je ſais que ces bravades réuſſiſſent auprès du parterre; mais je doute qu'un lecteur inſtruit les aprouve quand elles ne ſont pas néceſſaires, & quand elles ſont ſi fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs.

m) *Ma patience &c.*] Comment une patience fait-elle au-delà de ſon pouvoir? Jamais on ne peut faire que ce qu'on peut.

n) *Mais choiſi pour demain la mort ou l'hyménée.*] *Phocas* enfin la menace; mais quelle raiſon a-t-il de perſiſter à lui faire épouſer ſon fils, qui ne veut pas d'elle, & dont elle ne veut pas? Il n'en a d'autre raiſon que celle qui lui a été ſuggérée par ſon confident *Criſpe* à la première ſcène. *Criſpe* lui a remontré que ce mariage attirerait à la maiſon de *Phocas* l'affection du peuple qu'on ſupoſe attaché à la maiſon de *Maurice*; mais la haine

A qui hait l'hyménée, & ne craint point la mort.

PHOCAS.

Di, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite. *o*)

Dans les deux scènes suivantes Héraclius passe pour Martian, & Martian pour Léonce. Héraclius se connait; mais Martian ne se connaît pas.

SCENE III. p)

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS *cru Martian, & sachant qu'il est Héraclius*, CRISPE.

PHOCAS *à Héraclius.*

q) APproche, Martian, que je te le répète.
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte & du père, & du fils.

implacable & juste de *Pulchérie* détruit cette raison. N'aurait-il pas falu que les grands & le peuple eussent demandé le mariage de *Pulchérie* & de *Martian*?

o) Il me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de décence & plus de gradation. Un mot échapé à une princesse qui est dans la situation de *Pulchérie*, fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle, & un torrent d'injures répétées.

p) J'ai crû qu'il serait utile pour le lecteur d'ajouter dans cette scène, & dans les suivantes aux noms des personnages, les noms sous lesquels ils paraissent, & d'indiquer encor s'ils se connaissent eux-mêmes, ou s'ils ne se connaissent pas, pour lever toute équivoque, & pour mettre le lecteur plus aisément au fait : c'est une triste nécessité.

q) *Aproche, Martian, que je te le répète.*] On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si *Pulchérie*, que *Phocas* nom-

Elle-même a ſemé cette erreur populaire,
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puiſſe impoſer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouſer.

HÉRACLIUS *cru Martian.*

Seigneur . . .

PHOCAS.

Garde ſur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS *cru Martian.*

Dûſſai-je mal uſer de cet amour de père,
r) Etant ce que je ſuis, je me dois quelque effort,
Pour vous dire, ſeigneur, que *s*) c'eſt vous faire tort,
Et que c'eſt trop montrer d'injuſte défiance,
De ne pouvoir régner que par ſon alliance:
Sans prendre un nouveau droit du nom de ſon époux,
Ma naiſſance ſuffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, & tiendrais l'empire même infame,
S'il falait l'obtenir de la main d'une femme.

---

me *ingrate furie*, conſpire la perte du père & du fils, il eſt bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que ſon fils épouſe *cette furie.*

r) *Etant ce que je ſuis, je me dois quelque effort,*

Pour vous dire] . . . .
Le ſens de la phraſe eſt, *Je dois vous dire, quoi qu'il m'en coute*, mais il ne doit pas faire *effort* pour *dire;* ce n'eſt pas ſur cet effort qu'il ſe fait, que ſon devoir tombe. D'ailleurs il ne fait point d'*effort*, puiſqu'il n'aime point *Pulchérie*, puiſqu'il croit même être ſon frère; & puis, comment ſe doit-on un effort?

s) *C'eſt vous faire tort,*] eſt trop du ſtile de la comédie.

t) *Hé bien, elle mourra, tu n'en as pas beſoin.*] Ce mot ſemble condamner toute la ſcène précédente. *Phocas* avoue qu'il n'avait nul beſoin de marier *Pulchérie* à ſon fils; il ſemble au contraire qu'il devait avoir un beſoin très-preſſant de ce

PHOCAS.

t) Hé bien, elle mourra, tu n'en as pas beſoin.

HÉRACLIUS *cru Martian.*

De vous-même, ſeigneur, daignez mieux prendre ſoin.
Le peuple aime Maurice, en perdre ce qui reſte
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeſte.
Au nom d'Héraclius à demi ſoulevé;
u) Vous verriez par ſa mort le déſordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, & la laiſſer ſujette;
x) Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de ſon cercueil,
A ce fils ſupoſé dont il faut me défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié... *y*)

PHOCAS.

A l'épreuve d'un ſceptre il n'eſt point d'amitié,

---

mariage pour former un nœud intéreſſant.

u) On n'acheve point un déſordre comme on acheve un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'eſt pas là le mot propre.

x) *Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil.*] On peut être puni de ſon orgueil par un hymen diſproportionné; mais on ne peut pas dire *être puni d'un hymen*, comme on dit *être puni du dernier ſuplice. Parti plus bas* eſt déplacé. Il ſemble que *Martian* ſoit un parti bas, & qu'on menace *Pulchérie* d'un parti plus bas encore.

y) L'uſage a permis qu'en quelques occaſions on puiſſe apeller ſa femme *ſa moitié.*

Manes du grand Pompée écoutez ſa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable. C'eſt la moitié du grand *Pompée* qui parle. Mais il eſt ridicule de dire d'une fille à marier; *Cette moitié.*

z) Point qui ne s'ébloüiffe à l'éclat de fa pompe,
Point qu'après fon hymen fa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHERIE.

Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
a) La vapeur de mon fang ira groffir la foudre
Que Dieu tient déja prête à le réduire en poudre;
Et ma mort en fervant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par fes remercimens juge de fes fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet fuive.
b) Réfous-la de t'aimer, fi tu veux qu'elle vive;
Sinon, c) j'en jure encor, & ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira fes refus.

---

z) *Point qui ne s'ébloüiffe, — Point qu'après fon hymen.*] Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poëfie; & *point qu'après* eft encor plus dur & plus mal conftruit. Et *point qui ne s'ébloüiffe à l'éclat de la pompe d'un fceptre*, eft du galimathias. Ce n'eft point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans *Cinna*; c'eft écrire comme *Chapelain*.

a) *La vapeur de mon fang ira groffir la foudre.*] Cette figure n'eft-elle pas un peu outrée & recherchée? Ce qui eft hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre fiécle de courir après l'efprit, d'affecter des penfées ingénieufes; c'était bien plutôt le goût du tems de *Corneille* que du nôtre. *Racine & Boileau* corrigèrent la France, qui depuis eft retombée quelquefois dans ce défaut féduifant. La vapeur d'un peu de fang ne peut guères fervir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique?

b) *Réfous-la de t'aimer, fi tu veux qu'elle vive.*] Je crois qu'on pourrait dire en vers, *réfoudre de*, auffi-bien que *réfoudre à*; quoique ce foit un folécifme en profe; mais il eft plus effentiel de remarquer, qu'il eft bien étrange qu'un monarque dife à fon fils. Réfous cette princeffe à t'aimer, ou je la ferai mourir. Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une

SCENE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS *se connaissant*, MARTIAN *se croyant Léonce.*

HÉRACLIUS.

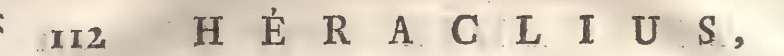
En vain *d*) il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place.
Votre refus est juste, & j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un & l'autre:
Ma foi m'engage ailleurs aussi-bien que la vôtre.
e) Vous aurez en Léonce un digne possesseur;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, & vous l'aimez de même.

pareille proposition. Elle paraît d'autant plus extraordinaire, que *Phocas* a dit, qu'on n'a nul besoin de *Pulchérie*. En un mot cela n'est pas dans la nature.

c) *Il en jure encor.*] Il n'a pourtant point juré, & il répète pour la sixiéme fois qu'il tuera cette *Pulchérie* ou qu'il la mariera.

d) *Il se promet que j'espère surprendre quelque place en votre cœur sous une menace!*] Que d'incongruités! quel galimathias! quel stile!

e) *Vous aurez en Léonce un digne possesseur.*] Le lecteur doit savoir que *Léonce* dont on n'a point encor parlé, passe pour le fils de *Léontine*, ancienne gouvernante du prince *Héraclius* fils de *Maurice*, & du prince *Martian* fils de *Phocas*. On ne sait point encor que ce prétendu *Léonce* a été changé en nourrice, & qu'il est le véritable *Martian*. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la première scène ces avantures eussent été éclaircies; mais avec un peu d'attention, il sera aisé de suivre l'intrigue: il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui *d'un divertissement nous fait une fatigue*, comme dit *Boileau*.



f) Je suis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime.
Léontine leur mère est propice à nos vœux;
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connaissez ce cœur infortuné;
Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné;
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
Mais à d'autres pensers il me faut recourir:
g) Il n'est plus tems d'aimer alors qu'il faut mourir;
h) Et quand à ce départ une ame se prépare....

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;

Pardonnez-

f) *Je suis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime.*] Cette *Eudoxe* est une fille de *Léontine*, que par conséquent *Martian* croit sa sœur. On n'a point encor parlé d'elle, & le véritable *Héraclius* cru *Martian* s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage.

On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale, *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces *beaux nœuds*, ni à cet *amour parfait*, à ces *chaînes si belles*, à ces *captivités éternelles*. *Quinault* a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont *Corneille* s'était servi avant lui, dans presque toutes ses piéces. Il paraît étrange que le public se soit trompé à ce point; mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans *Quinault*, qui ne parle jamais que d'amour, & qui en parle avec élégance; elles en firent très-peu dans les ouvrages de *Corneille*, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petitesses trop fréquentes. Tous ces vers d'ailleurs sont du stile de la comédie, & d'un stile dur, rempant, incorrect.

g) *Il n'est plus tems d'aimer, alors qu'il faut mourir.*] Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire *Héraclius*, qui n'a parlé que de mariage; on s'attendait qu'il parlerait d'abord à

Pardonnez-moi ce mot, pour vous ſervir d'apui;
i) J'ai peine à reconnaître encor un père en lui.
Réſolu de périr pour vous ſauver la vie,
Je ſens tous mes reſpects céder à cette envie;
Je ne ſuis plus ſon fils, s'il en veut à vos jours;
Et mon cœur tout entier vole à votre ſecours.

PULCHERIE.

C'eſt donc avec raiſon que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me ſecourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

Ah, mon prince, ah, madame, il vaut mieux vous réſoudre
k) Par un heureux hymen à diſſiper ce foudre.
Au nom de votre amour, & de votre amitié,
Prenez de votre ſort tous deux quelque pitié.

Pulchérie du péril affreux où elle eſt, *&* *dicat jam nunc debentia dicit* : auſſi tous ces perſonnages ont beau parler d'amour, & de tyrans, & de mort, aucun d'eux ne touche; aucun n'inſpire de terreur juſqu'ici; mais l'intrigue commence à attacher, & c'eſt beaucoup. Le principal mérite de cette piéce eſt dans l'embarras de cette intrigue qui pique toujours la curioſité.

h) *Et quand à ce départ une ame ſe prépare.*] Ce mot *départ* eſt faible, & *une ame* auſſi. Tâchez de ne jamais faire ſuivre un vers fort & bien frapé, par un vers languiſſant qui l'énerve.

i) *J'ai peine à reconnaître encor un père en lui.*] Le lecteur doit ici ſe ſouvenir qu'*Héraclius* ſait bien que *Phocas* n'eſt point ſon père, mais qu'il n'a point dit ſon ſecret à *Pulchérie;* cela cauſe peut-être un peu d'embarras, & c'eſt au lecteur à voir s'il aimerait mieux que *Pulchérie* fût inſtruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs ſi rebutés des mauvais vers, qu'ils ne ſe ſoucient point du tout de ſavoir qui eſt *Martian* & qui eſt *Héraclius*, & qu'ils s'intéreſſent fort peu à *Pulchérie.*

k) *Par un heureux hymen à diſſiper ce foudre.*] Comment diſſipe-t-on un foudre

l) Que la vertu du fils, si pleine & si sincère,
m) Vainque la juste horreur que vous avez du père;
n) Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux....

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, & qu'est-ce que tu veux?
Tu m'as sauvé la vie, & pour reconnaissance
Je voudrais à tes feux ôter leur récompense;
Et ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux,
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même!
Je te connais, Léonce, & mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, & ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame, & je vous donne
Léonce & Martian en la même personne;
o) C'est Martian en lui que vous favorisez.
p) Oposons la constance aux périls oposés.

par un hymen? Toute métaphore, encor une fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce stile est trop négligé.

l) *Que la vertu du fils si pleine & si sincère.*] Une vertu *pleine & sincère* n'est pas le mot propre; une vertu n'est ni pleine ni vuide.

m) *Vainque la juste horreur que vous avez du père.*] *Vainque* est trop rude à l'oreille: *horreur de* est permis en vers.

n) *Et pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux.*] *Martian* cru *Léonce*, amoureux de *Pulchérie*, veut ici que *Pulchérie* épouse *Héraclius* cru *Martian*, amoureux d'*Eudoxe*. Je remarquerai à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coute beaucoup; ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts: de simples arrangemens de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que dans ces arrangemens mêmes il n'y ait un péril évident & quelque chose de funeste.

N'exposez pas tous deux, n'est pas français; il faut, *ne les exposez pas tous deux*.

o) *C'est Martian en lui que vous fa-*

Je vais près de Phocas essayer la prière;
q) Et si je n'en obtiens la grace toute entière,
Malgré le nom de père, & le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
r) Un faux Héraclius en ma place régner.
Adieu, madame.

vorisez.] Cela veut dire pour le spectateur qu'*Héraclius* cru *Martian*, voit dans *Léonce* un autre lui-même; & cela veut dire aussi dans l'esprit de l'auteur, que *Léonce* est le vrai *Martian*; c'est ce qui se débrouillera par la suite, & ce qui est ici un peu embrouillé; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cet énigme.

p) *Oposons la constance aux périls oposés.*] Cet *oposés* est de trop, c'est une figure de mots inutile; de plus, ce n'est pas le mot propre; les périls menacent, les obstacles s'oposent.

q) *Et si je n'en obtiens la grace toute entière.*] Ce vers est obscur; il va trouver *Phocas*, & s'il n'en obtient la grace. Il semble que ce soit la grace de *Phocas*. Il eût falu dire aussi ce que c'est que cette grace toute entière, puisqu'on n'a pas encor parlé de grace.

r) Il n'a point été question dans cette scène d'*un faux Héraclius*. Cette imprécation forcée à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rapeller le titre de la piéce, & pour faire souvenir qu'*Héraclius* est le sujet de la tragédie.



SCENE V.

PULCHÉRIE, MARTIAN *se croyant Léonce.*

PULCHERIE.

ADieu, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône aquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah Phocas! ah tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je fais des mécontens.
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de tems:
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.

MARTIAN *se croyant Léonce.*

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
s) Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

---

s.) *Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra.*] On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y opose; point de bons vers sans le mot propre : il faut l'exactitude de la prose, avec la beauté des images, l'harmonie des sillabes, la hardiesse des tours & l'énergie de l'expression; c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de *Corneille.*

t) *Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.*] Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire; elle est cependant au fonds d'une très-grande

PULCHERIE.

N'importe, à tout oser le péril doit contraindre.
t) Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
u) Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus promts, & les moins dangereux.

Fin du premier acte.

---

vérité : elle signifie qu'il faut tout hazarder quand tous les partis sont également dangereux. Il eût falu, je crois, éviter le jeu de mots & l'antithèse, qui reviennent trop souvent.

u) *Allons examiner pour ce coup généreux.*] *Pulchérie* va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de *Maurice* doit avoir du pouvoir sur le peuple, & mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut se livrer à l'intrigue & aux ressorts que l'auteur a choisis.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

a) VOILA ce que j'ai craint de ſon ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché ſon ſort, *b*) il m'aurait mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
c) Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pû ſavoir cette grande nouvelle

a) *Voilà ce que j'ai craint.*] Le ſpectateur ne peut d'abord ſavoir que c'eſt *Léontine* qui parle, & que c'eſt cette même *Léontine*, autrefois gouvernante d'*Héraclius* & de *Martian*; il ſerait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui aſſiſtent à une piéce de théatre, connaiſſent tout d'un coup les perſonnages qui ſe préſentent, excepté ceux dont l'intérêt eſt de cacher leur nom.

b) *Il m'aurait mal aimée.*] Qui? de qui parle-t-elle? c'eſt un énigme: *mal aimée*, expreſſion trop triviale.

c) *Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé &c.*] On voit aſſez que cela eſt trop comique. *Corneille* a-t-il voulu faire parler cette gouvernante, comme une bourgeoiſe qui a conſervé le ton bourgeois à la cour? cela eſt abſolument indigne de la tragédie.

d) *Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle.*] Voilà la même faute; & *dire à l'oreille à une ame!* On ne peut s'exprimer plus mal.

e) *Plus inſtruit que troublé d'un ennemi.*] Cela n'eſt pas français. Inſtruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi; ce ſont deux

d) Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par-là qu'il est sû, c'est par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'est par-là qu'un tyran *e*) plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'aurait accablé,
f) Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
Et se sacrifira pour nouvelles victimes,
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son ame, & moi qui l'ai sauvé.
g) Voyez combien de maux pour n'avoir sû vous taire.

EUDOXE.

h) Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison :
i) Car c'en est une enfin bien digne de suplice,

barbarismes & deux solécismes à la fois dans un seul vers.

f) *Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes.*] Par la construction, c'est la mort de *Phocas*; par le sens, c'est celle de *Maurice*. Il faut que la syntaxe & le sens soient toujours d'accord.

g) *Voyez combien de maux pour n'avoir sû vous taire.*] Ce vers est encor bourgeois; mais les précédens sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, & dignes de *Corneille*.

h) *Madame, mon respect souffre tout d'une mère, &c.*] Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de *Léontine*. Cette femme qui conduit toute l'intrigue commence par se tromper, par accuser sa fille mal-à-propos; cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence, & pour l'intérêt de la piéce. *Léontine* commence son rôle par une méprise, & par des expressions indignes même de la comédie.

i) *Car c'en est une enfin bien digne de suplice.*] Le mot de *suplice* paraît trop fort; & *digne de suplice*, n'est pas français. C'est un barbarisme.

k) Qu'avoir d'un tel ſecret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous ?
Eſt-ce le prince, ou moi ?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il eſt en vie, & ſon nom ſeul les charme :
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme après du ſien *l*) étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
m) Vous en fites l'échange, & prenant Martian,
Vous laiſſates pour fils ce prince à ſon tyran,
Enſorte que le ſien paſſe ici pour mon frère,

n) Cependant

k) *Qu'avoir.*] Il faut abſolument *que d'avoir. C'eſt une trahiſon, avoir donné un indice :* Il faut, *que d'avoir donné un indice. Trahiſon qu'avoir donné* eſt un ſolécisme.

l) Ces mots *étant la gouvernante* auprès du ſien & *tromperie* ſont comiques & bas ; & ne donnent pas de *Léontine* une aſſez haute idée. Voyez comme dans *Athalie* le rôle de *Joſabeth* eſt annobli, comme il eſt touchant, quoiqu'il ne ſoit pas à beaucoup près auſſi néceſſaire que celui de *Léontine.*

m) Tout ce diſcours eſt un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du ſien*, n'eſt pas français ; *en ſorte que* eſt trop ſtile d'affaires. Mais *Eudoxe* en voulant éclaircir cette hiſtoire, ſemble l'embrouiller. *Et prenant Martian, vous laiſſates pour fils ce prince à Phocas ſon tyran*, ne peut avoir de ſens que celui-ci : *Vous laiſſates Martian pour fils à Phocas. Laiſſer quelqu'un pour fils*, n'eſt pas d'un ſtile élégant ; mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. *Eudoxe* fait croire au ſpectateur que *Martian* a paſſé & paſſe pour fils de *Phocas* : l'équivoque vient de ce mot *prince : Vous laiſſates ce prince à Phocas.* Elle entend par ce prince, *Héraclius* ; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire. Elle devait expliquer que *Léontine* a fait paſſer *Martian* pour ſon propre fils *Léonce*, & a donné *Héraclius* fils

n) Cependant que de l'autre il croit être le père,
Et voit en Martian Léonce qui n'eſt plus,
Tandis que ſous ce nom il aime Héraclius.
o) On dirait tout cela ſi par quelque imprudence
Il m'était échapé d'en faire confidence;
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il eſt vivant;
Aucun n'oſe *p*) pouſſer l'hiſtoire plus avant.
Comme ce ſont pour tous des routes inconnues,
q) Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues;
Et j'en ſais tel qui croit dans ſa ſimplicité,
r) Que pour punir Phocas Dieu l'a reſſuſcité.
Mais le voici.

---

de *Maurice* pour *Martian* fils de *Phocas*.

n) *Cependant que de l'autre il croit être le père.*] Cet *il croit être* ſe raporte par la phraſe à *Martian*, & cependant c'eſt *Phocas* dont on parle. Dans un ſujet ſi obſcur il eſt abſolument néceſſaire que les phraſes ſoient toujours claires, & *Eudoxe* ne s'explique pas aſſez nettement.

o) *On dirait tout cela. — Mais pour toute nouvelle. — Pour tous des routes.*] Toutes ces manières de parler ſont d'une familiarité qui n'eſt nullement convenable à la tragédie.

p) *Pouſſer l'hiſtoire plus avant.*] expreſſions de comédie. Un tel ſtile eſt trop rebutant.

q) *Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues &c.*] Ces trois derniers vers ſont trop comiques; ce qui précède eſt une explication de l'avant-ſcène. Cette explication devait apartenir naturellement au premier acte; on n'aime point à être ſi longtems en ſuſpens; cette incertitude du ſpectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choſes qu'on n'a pas bien conçues; & ſi l'eſprit ſe plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'eſt pas touché.

r) *Que pour punir Phocas Dieu l'a reſſuſcité.*] Voilà où il falait une métaphore, un tour noble qui ſauvât ce ridicule.



SCENE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

s) MAdame, il n'eſt plus tems de taire
D'un ſi profond ſecret le dangereux myſtère :
Le tyran alarmé du bruit qui le ſurprend,
Rend ma crainte trop juſte, & le péril trop grand :
Non que de ma naiſſance il faſſe conjecture,
Au contraire il prend tout *t*) pour groſſière impoſture,
Et me connaît ſi peu, que pour la renverſer,
A l'hymen qu'il ſouhaite il prétend me forcer.
Il m'opoſe à mon nom qui le vient de ſurprendre :
Je ſuis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince ſi chéri,
u) En me donnant moi-même à ma ſœur pour mari.
En vain nous réſiſtons à ſon impatience,
Elle par haine aveugle, & moi par connaiſſance ;

s) *Madame, il n'eſt plus tems de taire.*] *Héraclius* ne dit ici rien de nouveau à *Léontine*; il ne s'eſt rien paſſé de nouveau depuis la première ſcène du premier acte ; mais l'embarras commence à croître, dès qu'*Héraclius* veut ſe déclarer. Il ne dit rien à la vérité de tragique ; il explique ſeulement l'embarras où eſt *Phocas*.

t) *Pour groſſière impoſture — Que pour la renverſer.*] On ne renverſe point une impoſture, on la confond.

u) *En me donnant moi-même.*] Ce *moi-même* eſt de trop ; ſans doute ſi on le marie, on le marie lui-même. Il falait des expreſſions qui donnaſſent horreur de l'inceſte.

x) *Un ſort qui eſt doux en un grand*

Lui, qui ne conçoit rien de l'obſtacle éternel
Qu'opoſe la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obſtinée,
Lui propoſe à demain la mort, ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort;
Pour éviter l'inceſte elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'eſt pas tems de montrer qui nous ſommes,
De ceſſer d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma ſœur,
Et de rendre à mon père un juſte ſucceſſeur.

LÉONTINE.

Puiſque vous ne craignez que ſa mort, ou l'inceſte,
Je rens graces, ſeigneur, à la bonté céleſte,
De ce qu'en ce grand bruit le x) ſort nous eſt ſi doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage ſeul nous donne lieu de craindre;
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre:
Et puiſqu'aucun ſoupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor ſon fils, & ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
y) J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,

bruit!] Ces façons de parler, obſcures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille & du goût. Le parterre ne s'en aperçoit pas; il ſe livre uniquement à la curioſité de ſavoir comment tout ſe démêlera.

y) *J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie.*] Ce diſcours de *Léontine* inſpire une grande curioſité; je ne ſais s'il ne dégrade pas un peu *Héraclius*, & même *Pulchérie*. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entiérement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfans, & qui ne leur permet pas de ſe mêler de leurs pro-



Pourvû que vous veuillez ne vous point hazarder.
Répondez moi de vous, & je vous répons d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main apesantie,
z) Se faisant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par-là son juste châtiment,
Que par un si grand bruit semé confusément
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
a) Et presse Héraclius de se faire connaître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend.
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;
Evitons le hazard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.

---

pres affaires; c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette *Léontine* qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la piéce, hors un billet dont l'empereur peut très-bien se saisir.

z) *Se faisant du tyran l'effroyable partie.*] Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épitète heureuse. La *partie* est un terme de chicane; la main de Dieu apésantie qui devient l'effroyable partie du tyran, est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses.

Tout ce que dit ici *Héraclius* est plein de force & de raison, mais la diction dépare trop les pensées. *Evitons le hazard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. Un trône arraché sous un titre.

Il ne ſera pas tems, madame, de lui dire,
Qu'il me rende mon nom, ma naiſſance, & l'empire,
Quand il ſe prévaudra de ce nom déja pris,
Pour me joindre au tyran dont je paſſe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace;
Mais gardons juſqu'au bout ce ſecret important;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconſtant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naiſſance,
Semble digne, ſeigneur, de cette confiance:
Je ne laiſſerai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes deſſeins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice;
Mais aucun n'aura part à ce grand ſacrifice;
J'en veux toute la gloire, & vous me la devez.
Vous régnerez par moi, ſi par moi vous vivez.
Laiſſez entre mes mains mûrir vos deſtinées,
Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

Un empereur qui ſe prévaudra d'un nom pris. Tout cela eſt impropre, confus, mal exprimé.

Pluſieurs perſonnes de goût ſont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout ſur elle, & qui ne veut pas ſeulement qu'*Héraclius* ſache autre choſe que ſon nom. Ce caractère n'eſt pas ordinaire; il excite une grande curioſité; mais encor une fois il rend le prince petit. On eſt ſecrettement bleſſé que le héros de la piéce ſoit inutile, & qu'une gouvernante qui n'eſt ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité.

a) *Il ſemble que Dieu preſſe Héraclius de ſe faire connaître. C'eſt à nous de répondre à ce que Dieu en prétend.* Cet en prétend tombe ſur *Héraclius*. Mais ce *que Dieu en prétend* n'eſt pas ſuportable. Ce n'eſt pas ainſi qu'on parle de Dieu. Ce n'eſt pas ainſi que *Racine* s'exprime dans *Athalie*.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut *b*) écouter mes pleurs;
Ne vous exposez point au *c*) dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime:
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père.
La vérité n'aura ni le nom, ni l'effet,
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire,
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parens...

HÉRACLIUS.

d) Vous en êtes aussi, madame, & je me rens;

---

b) On écoute des soupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit.

c) *Dernier des malheurs*] est faible. *Trop légitime*. Ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains*, il faut *dans*.

d) *Vous en êtes aussi, madame, & je me rens.*] *Vous en êtes aussi*, c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent; mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du tems. Si cette expression n'est pas élevée, le fonds du discours d'*Héraclius* ne l'est pas davantage; il ne prend aucune mesure, & ne dit rien de grand; il se borne à ne pas faire *éclat d'un secret*, sans le *congé* de sa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins d'Eudoxe*, la protestation qu'il n'aspire au trône que par *la seule soif* d'en faire part à *Eudoxe*, sont une froide galanterie, telle que celle de *César* avec *Cléopatre*. Ce n'est pas là une passion tragique, c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, & d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. *Corneille* a mis de l'amour dans toutes ses piéces; mais on a déja remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans le *Cid*, & attachant que dans *Polyeucte* : c'est de tous les sentimens le plus froid & le plus petit, quand il n'est pas le plus violent.

Je n'examine rien, & n'ai pas la puissance
De combattre l'amour, & la reconnaissance.
Le secret est à vous, & je serais ingrat,
Si sans votre congé j'osais en faire éclat,
Puisque sans votre aveu toute mon avanture
Passerait pour un songe, ou pour une imposture.
Je dirai plus, l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi.
e) C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire,
Que je rens à la sœur ce que je tiens du frère.
Non que pour m'aquitter *f*) par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination.
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent;
Il prépara mon ame au feu qu'ils allumèrent;
Et ces yeux tout divins par un soudain pouvoir
g) Achevérent sur moi l'effet de ce devoir.

Je ne sais si on peut citer l'opinion de *Rousseau* comme une autorité; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment en fait de tragédies peut n'avoir point de poids; mais quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théatre, & qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très-cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien *Ricoboni.*

“ Que les effets de l'amour soient „ tragiques comme dans *Hermione* & dans „ *Phèdre*, qu'on le représente accompagné du trouble, des inquiétudes & „ des violentes agitations qui en font „ le caractère; en un mot, que les héros soient amoureux, & non pas des „ discoureurs d'amour, comme dans les „ piéces du grand *Corneille* & dans celles „ de son frère. „

e) *C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire.*] On ne satisfait point au prix d'un sang.

f) *Par cette élection Mon devoir ait forcé mon inclination.*] Le mot d'*élection* n'est nullement le mot propre, & *Héraclius* ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour *Eudoxe*, puisqu'il l'aime depuis longtems.

g) *Achevèrent sur moi l'effet de ce devoir.*] Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quelqu'un, sont une étrange façon de parler.

Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aſpire,
Que pour vous voir bientôt maîtreſſe de l'empire.
Je ne me ſuis voulu *h*) jetter dans le hazard,
Que par *i*) la ſeule ſoif de vous en faire part;
C'était là tout mon but. Pour éviter l'inceſte,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeſte;
Mais *k*) ſi je me dérobe au ſang qui vous eſt dû,
Ce ſera par moi ſeul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Diſpoſez des moyens, *l*) & du tems de le prendre.
Quand vous voudrez régner, *m*) faites-m'en poſſeſſeur;
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma ſœur,
Tirez la dans ce jour de ce péril extrème,
Ou demain je ne prens conſeil que de moi-même.

LÉONTINE.

Repoſez vous ſur moi, ſeigneur, de tout ſon ſort,
Et n'en *n*) apréhendez ni l'hymen, ni la mort.

SCENE

h) *Jetter dans le hazard.*] On ſe jette dans le péril, & non dans le hazard.

i) *La ſoif de faire part.*] Tout cela eſt trop mal écrit.

k) Que veut dire ce vers obſcur, *Si je me dérobe au ſang qui vous eſt dû?* Eſt-ce ſon ſang, eſt-ce celui de *Phocas?* comment aura-t-elle perdu ce ſang? Quelles expreſſions louches, fauſſes, inintelligibles! il ſemble que *Corneille* ait après ſes ſuccès mépriſé aſſez le public pour ne jamais ſoigner ſon ſtile, & pour croire que la poſtérité lui paſſerait ſes fautes innombrables.

l) *Et du tems de le prendre.*] Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre.

m) *Faites-m'en poſſeſſeur.*] *Faites moi poſſeſſeur de ce que je dois vous rendre, quand vous pourrez le prendre.* Tout cela eſt bien loin de la nobleſſe & de l'élégance que le ſtile tragique demande.

n) *N'apréhendez ni l'hymen, ni la mort de tout ſon ſort.*] On ne peut écrire plus barbarement.

o) *Les deſſeins de tout ce que j'ai fait.*] Celà n'eſt pas français, il faut, *les rai-*

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

CE n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe ;
A ne vous rien cacher ſon amour m'autoriſe.
Vous ſaurez *o*) les deſſeins de tout ce que j'ai fait,
Et pourez me ſervir à preſſer leur effet.
  Notre vrai Martian adore la princeſſe ;
Animons toutes deux l'amant pour la maîtreſſe,
p) Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas,
Et de ſon propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris ſoin de lui, ſi je l'ai laiſſé vivre,
Si je perdis Léonce, & ne le fis pas ſuivre,
Ce fut ſur l'eſpoir ſeul qu'un jour pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourrait s'enhardir.

ſons, ou, *aprenez mes deſſeins & tout ce que j'ai fait.*

p) *Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas.*] Il paraît que *Léontine* n'a pris aucune meſure ; elle a une eſpérance vague qu'un jour *Martian* ſe croyant *Héraclius*, pourra tuer ſon propre père *Phocas ;* mais elle n'eſt sûre de rien ; elle ſe repaît de l'idée d'un parricide, à quoi *Eudoxe* s'opoſe très-raiſonnablement.

D'ailleurs, *Léontine* n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'eſt guères dans la nature qu'elle ait élevé *Martian* pour tuer un jour ſon père ; on ne médite pas un parricide de ſi loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner *Héraclius*, il n'importe par quelles mains *Phocas* périſſe. Un parricide n'eſt ici qu'une horreur inutile. A peine eſt-il queſtion de ce parricide dans la piéce.

La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'*Atrée ;* mais ce ſont les perſonnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance, quand ils



Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, madame !

LÉONTINE.

Ce mot déja vous intimide !
C'eſt à de telles mains qu'il nous faut recourir,
C'eſt par-là qu'un tyran eſt digne de périr ;
Et le couroux du ciel pour en purger la terre
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'eſt à nous qu'il remet de l'y précipiter ;
Phocas le commettra, s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au ſang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre eſt digne de vous, le crime eſt digne d'eux.
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je ſais qu'un parricide eſt digne d'un tel père ;
q) Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?

---

commettent ces parricides, quand *Atrée* fait manger à *Thieſte* ſes propres enfans ; c'eſt dans l'excès de l'emportement qu'inſpire un outrage récent. *Atrée* ne médite pas ſa vengeance vingt ans, cela ſerait froid & ridicule. Ici, c'eſt une gouvernante d'enfans, qui ſans aucun intérêt perſonnel, a livré ſon propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'eſpérance que *Martian* ſubſtitué à ce fils tuerait dans vingt ans ſon père *Phocas* ; cela n'eſt guères dans l'ordre des poſſibles.

Remarquons ſurtout que les atrocités font effet au théatre, quand la paſſion les excuſe, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette ſituation produit de grands mouvemens. C'eſt ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne faſſe aiſément toutes ces réflexions ; mais au théatre le ſpectateur occupé de l'intrigue s'attache peu à démêler ces défauts, qui ſont ſenſibles à la lecture.

q) *Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?*] Il ſemble qu'il ſoit en péril de faire des fils ; cela ſe raporte à

Et fachant fa vertu, pouvez-vous juftement
Abufer jufques-là de fon aveuglement ?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieufe naiffance
r) Mérite que l'erreur arrache l'innocence;
Et que, de quelque éclat qu'il fe foit revêtu,
s) Un crime qu'il ignore en fouille la vertu.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, un page.

LE PAGE.

t) EXupère, madame, eft là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupère! A ce nom que ma furprife eft grande!

---

parricide; mais, *faire un parricide*, ne fe dit pas; on dit, *commettre un parricide*, *faire un crime*.

r) *Mérite que l'erreur arrache l'innocence.*] La penfée n'eft pas exprimée; la naiffance ne mérite ni ne démérite. Il veut dire, Le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux; & encor cela n'eft pas vrai. Toutes ces penfées fubtiles, obfcurément exprimées, choquent les premières loix de l'art d'écrire, qui font le naturel & la clarté.

s) *Un crime qu'il ignore en fouille la vertu.*] La vertu de l'innocence! Ces derniers vers font vicieux; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parce que ce font des efpèces de vertu: l'innocence eft l'exclufion de tous les vices, & non une vertu particulière.

t) *Exupère, madame, eft là qui vous demande.*] On fent affez que cet, *eft là*, eft un terme de domeftique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne parait plus aujourd'hui. On ne connaiffait point alors les pages.

Qu'il entre. A quel dessein vient-il *u*) parler à moi,
x) Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola son père,
Et sa venue ici cache quelque mystère.
y) Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

MAdame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE *à Eudoxe.*

z) Hé bien!

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE.

(*à Exupère.*)

Taisez-vous. Depuis quand?

u) *Parler à moi,*] ne se dit point; il faut *me parler.* On peut dire en reproche, *parlez à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi.*

x) *Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi.*] On prononce, *je connais;* & du tems même de *Corneille*, cette diphtongue *oi*, était toujours prononcée *ai*, dans tous les imparfaits; *j'aurais, je ferais:* auparavant on la prononçait comme, *toi, soi, loi. Connoi* pour *connais*, est une liberté qu'ont toujours eue les poëtes, & qu'ils ont conservée. Il leur est permis d'ôter ou de conserver cette *s* à la fin du verbe, à la première personne du présent; ainsi, on met, *je di*, pour *je dis; je fai*, pour *je fais; j'averti*, pour *j'avertis; je vai*, pour *je vais.*

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déja l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah, quittez l'artifice.

. . . . . Je vous en *averti*,
Et sans compter sur moi, prenez votre parti.

Racine.

y) Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.] Il est intolérable que cette *Léontine* reproche toujours à sa fille en termes si bas, & si comiques, une indiscrétion qu'*Eudoxe* n'a point commise. Ces reproches sont d'autant plus mal placés que les discours & les actions de *Léontine* ne produisent rien.

z) Hé bien. Si — Taisez vous.] C'est encor un dialogue de comédie; mais le coup de théatre est frapant.



SCENE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

MAdame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez ſi c'eſt ſa main, ou s'il eſt contrefait,
Dites s'il me détrompe, ou m'abuſe en effet,
Si je ſuis votre fils, ou s'il était mon père ;
Vous en devez connaître encor le caractère.

LÉONTINE.

a) *Léontine a trompé Phocas,*
Et livrant pour mon fils un des ſiens au trépas,
Dérobe à ſa fureur l'héritier de l'empire.
O vous qui me reſtez de fidéles ſujets,
Honorez ſon grand zéle, apuyez ſes projets ;

---

a) *Léontine a trompé Phocas.*] C'eſt ici que l'intrigue ſe noue plus que jamais ; c'eſt une énigme à deviner. Ce *Martian* cru *Léonce*, eſt-il fils de *Maurice*, ou de *Phocas*, ou de *Léontine* ? Le ſpectateur cherche la vérité ; il eſt très-occupé, ſans être ému. Ces incertitudes n'ont pû encor produire ces grands mouvemens, cette terreur, ce patétique, qui ſont l'ame de la vraie tragédie ; mais nous ne ſommes encor qu'au ſecond acte. Il ſemble que l'on aurait pû tirer un bien plus grand parti de l'invention de *Caldéron* ; rien n'était peut-être plus tragique & plus ſingulier, que de voir deux héros élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déployent à la première occaſion leur caractère de grandeur. Ce ſujet traité avec la vraiſemblance qu'exige notre théatre, aurait reçu de la main de *Corneille* les beautés les plus frapantes ;

Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

MAURICE.

(*Elle rend le billet à Exupère.*)

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez en mes mains,
Quand on ouvrit Byzance au *b*) pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zèle y répondit par-delà sa croyance.
Le voyant prisonnier & ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis:
Mais enfin toute prête à me voir découverte,
c) Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas;
d) Mais j'offris votre nom, & ne vous donnai pas.
La généreuse ardeur de sujette fidelle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle.
Mon fils fut pour mourir le fils de l'empereur.
J'éblouïs le tyran, je trompai sa fureur:
Léonce au lieu de vous lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

e) Ah! pardonnez, de grace, il m'échape sans crime.

---

mais un billet de *Maurice*, dans les mains de *Léontine*, ne peut faire ce grand effet. Cela exige des vers de discussion, qui énervent le tragique, & refroidissent le cœur: aussi la piéce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie.

b) On sent bien qu'il fallait une expression plus noble que *pire des humains*.

c) *Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.*] Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang?

d) *Mais j'offris votre nom.*] Cette subtilité affaiblit le patétique de l'image.

e) *Ah! pardonnez de grace, il m'échape sans crime.*] Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre, *pardonnez ce soupir, il m'échape sans crime.* Le mal est, que ce soupir d'une mère est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre.



f) J'ai pris pour vous sa vie, & lui rens un soupir ;
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir ;
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai domté la nature, & ne l'ai pas détruite.
Phocas ravi de joye à cette illusion
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit *g*) de sa main cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voilà ce que mes soins vous laissaient ignorer;
Et j'attendais, seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,

h) Et

Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût.

f) *J'ai pris pour vous sa vie*] n'est pas français ; il faut, *j'ai donné sa vie pour vous* ; & non pas, *j'ai pris.*

g) *De sa main*] est de trop.

h) *Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit*
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit.]
Rien n'est plus obscur que ces deux vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu ? l'aveu de qui ? l'aveu de quoi ? Ne cessons de dire, pour l'instruction des jeunes gens, que la première loi est d'être clair.

i) *Car comme j'ignorais que.*] Il n'est pas permis d'écrire avec cette négligence en prose ; à plus forte raison en vers.

k) *Notre grand monarque — laisser quelque marque.*] Quel stile ! Il veut dire, J'ignorais que *Maurice* avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.

l) *Pour mieux gêner Maurice.*] Forcer un père à voir égorger ses enfans, est-ce là simplement le gêner ? n'est-ce pas lui faire souffrir un suplice affreux ? Que le mot propre est rare ! mais qu'il est nécessaire.

Martian qui s'est toujours cru fils de cette femme, & qui se voit en un instant fils de l'empereur *Maurice*, demeure muet dans une telle conjoncture ; ce qui n'est ni vraisemblable, ni théa-

h) Et qu'une occaſion pareille à ce grand bruit
Nous pût de ſon aveu promettre quelque fruit.
i) Car comme j'ignorais que *k*) notre grand monarque
En eût pû rien ſavoir, ou laiſſer quelque marque,
Je doutais qu'un ſecret n'étant ſû que de moi,
Sous un tyran ſi craint pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme ſa cruauté, *l*) pour mieux gêner Maurice,
Le forçait de ſes fils à voir le ſacrifice,
Ce prince vit l'échange, & l'allait empêcher,
Mais l'acier des bourreaux fut plus promt à trancher;
La mort de votre fils *m*) arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de ſa vie.

tral. Juſqu'ici, ni *Héraclius*, ni *Martian* n'ont été que deux inſtrumens dont on ne fait pas encor comme on ſe ſervira. *Martian* laiſſe parler *Exupère*; mais comment cet *Exupère* ne lui a-t-il pas parlé plutôt? eſt-il poſſible qu'ayant eu ce billet *n'aguères de ſon cher parent*, il ne l'ait pas porté ſur le champ à *Martian* ou à *Léonce?* Il a conſpiré, dit-il, ſans en avertir celui pour lequel il conſpire! il a agi précisément comme *Léontine*; il a voulu tout faire par lui-même. *Léontine* & *Exupère*, ſans ſe donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet *Exupère* eſt l'ami de *Léonce*, c'eſt-à-dire, de *Martian* cru *Léonce*; comment *Léontine* a-t-elle pû dire qu'elle ne le connaît pas? Il y a bien plus : cet *Exupère* poſſède ce billet important, par lequel une partie du ſecret de *Léontine* eſt revelé; & il s'eſt mis à la tête d'une conſpiration, ſans en parler à cette *Léontine*, qui s'eſt chargée de tout, qui ſe vante toujours d'être maîtreſſe de tout. Aucune de ces circonſtances n'eſt croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment *Maurice* allait-il empêcher l'échange? Ajoutez que *fut plus promt à trancher*, n'eſt pas français; il faut un régime à *trancher*; ce n'eſt pas un verbe neutre.

m) *Arrêta cette envie, Et prévint le refus de ſa vie.*] Que veut dire *le refus de ſa vie?* à quoi ſe raporte *ſa vie?* qu'eſt-ce que la mort qui arrête une *envie?* cela n'eſt ni élégant, ni français, ni clair.

Maurice à quelque eſpoir *n*) ſe laiſſant lors flatter,
o) S'en ouvrit à Félix qui vint le viſiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix eſt mort, madame, & n'aguère en mourant
Il remit ce dépôt à ſon plus cher parent;
Et m'ayant tout conté, *Tien*, dit-il, *Exupère*,
Sers ton prince, & *venge ſon père.*
p) Armé d'un tel ſecret, ſeigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir.
J'ai fait ſemer ce bruit ſans vous faire connaître,
Et voyant tous les cœurs vous ſouhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les ſecrets ennemis,
Mais ſans leur découvrir plus qu'il ne m'eſt permis.
Ils aiment votre nom, ſans ſavoir davantage,
Et cette ſeule joye anime leur courage,
q) Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas

---

n) *Se laiſſant lors flatter à un eſpoir*] n'eſt pas français. Mais ſi cette faute ſe trouvait dans une belle tirade, elle ſerait à peine une faute. C'eſt la quantité de ces expreſſions vicieuſes qui révolte.

o) *S'en ouvrit à Félix qui le vint viſiter.*] Quel était ce *Félix*? comment put-il viſiter *Maurice*, que *Phocas* tenait au milieu des bourreaux, & qui fut tué ſur le corps de ſes enfans? *Venir viſiter*, expreſſion de comédie.

p) *Armé d'un tel ſecret j'ai voulu voir.*] Quoi! cet *Exupère* a agi de ſon chef ſans conſulter perſonne? Son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit *Héraclius*, & de parler à *Léontine*? Va-t-on ainſi ſoulever le peuple ſans que celui en faveur duquel on le ſoulève en ait la moindre connaiſſance? Y a-t-il un ſeul exemple dans l'hiſtoire, d'une conduite pareille? tout cela n'eſt-il pas forcé? On permet un peu d'invraiſemblance quand il en réſulte de beaux coups de théatre & des morceaux patétiques; mais la conduite d'*Exupère* ne produit que de l'embarras. Ce n'eſt pas aſſez qu'une piéce ſoit intriguée, elle doit

De tout ce qu'elle a fait ſachent plus que Phocas.
Vous venez de ſavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'eſt à vous de répondre à ſon généreux zèle.
Le peuple eſt mutiné, nos amis aſſemblés,
Le tyran effrayé, ſes confidens troublés.
Donnez l'aveu du prince à ſa mort qu'on aprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de ſa tête.

MARTIAN *ſe croyant Héraclius.*

Surpris *r*) des nouveautés d'un tel événement,
s) Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je fais ce que je dois, madame, *t*) au grand ſervice
Dont vous avez ſauvé l'héritier de Maurice.
Je croyais comme fils devoir tout à vos ſoins,
Et je vous dois bien plus lorſque je vous ſuis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble, & trop d'inquiétude.
u) J'aimais, vous le ſavez, & mon cœur enflammé

---

l'être tragiquement. Ici *Léontine* ne fait qu'embrouiller une enigme qu'elle donne à deviner.

q) *Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas.*] On ne ſait point qui ſont ces deux qui parlaient là-bas, & qui n'en ſavaient pas plus que *Phocas. Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmiſſible dans le ſtile le plus commun.

r) *Des nouveautés.*] Ce n'eſt pas le mot propre; il falait, *de la nouveauté;* & cette expreſſion eût encor été trop faible.

s) *Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.*] Il faut éviter cette petite mépriſe, & ne pas dire qu'on eſt muet quand on parle : il pouvait dire, *j'ai reſté juſqu'ici muet d'étonnement.*

t) *Au grand ſervice dont vous avez ſauvé.*] Cela n'eſt pas français, c'eſt un barbariſme.

u) *J'aimais, vous le ſavez, & mon cœur enflammé.*] On a déja vu qu'il n'aimait guères. Tous les mouvemens du cœur ſont étouffés juſqu'ici dans cette piéce, ſous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guères

Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire :
Mon amour en murmure, & mon cœur en soupire ;
Et de mille pensers mon esprit agité
Paraît enseveli dans la stupidité.
Il est tems d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illustre *x*) bande.
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins ;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins :
Disposez cependant vos amis à bien faire ;
Surtout sauvons le fils, en immolant le père :
y) Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang,
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendons, seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

---

possible qu'au seul *Corneille* de soutenir l'attention du spectateur, & d'exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué & si obscur. Mais malheureusement ce *Martian* s'explique d'une manière si froide, si seche, & en si mauvais vers qu'il ne peut faire aucune impression.

x) *Une bande*] ne se dit que des voleurs.

y) *Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang.*] L'erreur où l'on a été longtems, qu'on se fait tirer son mauvais sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie ; elle se trouve employée dans la tragédie d'*Andronic* : *Quand j'ai du mauvais sang je me le fais tirer.* Et on prétend qu'en effet *Philippe II.* avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grace de *Don Carlos*. Dans presque



SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

z) Madame, pour laiſſer toute ſa dignité
A ce dernier effort de généroſité,
Je crois que les raiſons que vous m'avez données
M'en ont ſeules caché le ſecret tant d'années.
D'autres ſoupçonneraient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la paſſion,
Pour lui voir ſur le trône élever votre fille,
Aurait voulu laiſſer l'empire en ſa famille,
Et me faire trouver un tel deſtin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être ſorti de vous;
Mais je a) tiendrais à crime une telle penſée;
Je me plains ſeulement d'une ardeur inſenſée,
D'un déteſtable amour que pour ma propre ſœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.

---

toutes les anciennes tragédies il eſt toujours queſtion de ſe défaire *d'un peu de mauvais ſang*. Mais le grand défaut de cette ſcène eſt qu'elle ne produit aucun des mouvemens tragiques qu'elle ſemblait promettre.

z) *Madame, pour laiſſer toute ſa dignité.*] Ce diſcours de *Martian* eſt encor trop obſcur par l'expreſſion. *La dignité d'un effort*, & les raiſons qui ont caché tant d'années *le ſecret d'un effort*, ſont bien loin de faire une phraſe nette. L'eſprit eſt tendu continuellement, non-ſeulement pour comprendre l'intrigue, mais ſouvent pour comprendre le ſens des vers.

a) *Tenir à crime*] n'eſt pas français.



b) Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte ?

LÉONTINE.

Je vous aurais tout dit avant ce nœud funeſte,
Et je le craignais peu, *c*) trop ſûre que Phocas
Ayant d'autres deſſeins ne le ſouffrirait pas.
d) Je voulais donc, ſeigneur, qu'une flamme ſi belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant ſû mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon eſpérance vaine.
J'ai vû dans votre amour une ſource de haine;
Et j'oſe dire encor *e*) qu'un bras ſi renommé
Peut-être aurait moins fait ſi le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, ſeigneur, & puiſque Pulchérie
Doit craindre *f*) l'attentat d'une aveugle furie...

---

b) *Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte ?*] Cela n'eſt pas français; il veut dire, Qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceſte ? quel projet formiez-vous ſur cet inceſte ? mais on ne peut dire, *faire un deſſein;* on dit bien, *concevoir*, *former un deſſein; mon deſſein eſt d'aller &c. j'ai le deſſein d'aller;* mais non pas, *je fais un deſſein ſur vous. Racine* a dit,

Les grands deſſeins de Dieu ſur ſon peuple & ſur vous,

mais non pas,

Les deſſeins que Dieu fit ſur ſon peuple & ſur vous.

De plus, on a des deſſeins *ſur* quelqu'un, mais on n'a point de deſſein *ſur* quelque choſe; on ne fait point des deſſeins, on fait des projets. Ces règles paraiſſent étranges au premier coup d'œil, & ne le ſont point. Il y a de la différence entre *deſſein* & *projet;* un projet eſt médité & arrêté; ainſi, on fait un projet. *Deſſein* donne une idée plus vague; voilà pourquoi on dit qu'un général fait un projet de campagne, & non pas un deſſein de campagne.

Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. *Martian* fait des objections à *Léontine :* il ne parle de ſon inceſte que pour demander à cette femme, *quel deſſein elle faiſait ſur cet inceſte ?*

MARTIAN.

Peut-être il vaudrait mieux moi-même la porter
g) A ce que le tyran témoigne en fouhaiter.
Son amour qui pour moi réfifte à fa colère,
N'y réfiftera plus quand je ferai fon frère;
Pourrais-je lui trouver un plus illuftre époux?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un fi digne hyménée
J'expofe à tort fa tête avec ma deftinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés,
Dont je vois les complots encor mal affurés.
Aucun d'eux du tyran n'aproche la perfonne;
Et quand même l'iffue en pourrait être bonne,

c) *Trop fûre que Phocas &c.*] Pouvait-elle être sûre que *Phocas* s'opoferait à cet amour? elle ne donne ici qu'une défaite : & tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel.

d) *Je voulais donc, feigneur, qu'une flamme fi belle.*] La réponfe de *Léontine* ne peut qu'infpirer beaucoup de défiance à *Martian*, qui fe croit *Héraclius*. Je voulais vous rendre amoureux de votre fœur, afin de vous infpirer l'ardeur de venger votre père. Ce difcours fubtil doit indigner *Martian*; il doit répondre, N'aviez-vous pas d'autres moyens? n'êtes-vous pas une très-méchante & très-imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'expofer à être inceftueux? ne valait-il pas mieux m'aprendre ma naiffance? Sur quoi penfez vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas fuffi? falait-il que je fuffe amoureux de ma fœur pour faire mon devoir? comment voulez-vous que je croye la mauvaife raifon que vous m'alléguez?

e) Un bras renommé!

f) *L'attentat d'une aveugle furie.*] Elle veut parler du mariage propofé par *Phocas*; mais ce n'eft pas là une aveugle furie.

g) *A ce que.*] Cela eft trop profaïque; ce font là des difcuffions, & non pas des mouvemens tragiques.

Peut-être *b*) il m'eſt honteux de reprendre l'état
Par l'infame ſuccès d'un lâche aſſaſſinat:
Peut-être il vaudrait mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi *i*) toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux,
Pour *k*) venger mes parens d'un bras victorieux.
C'eſt dont je vais réſoudre avec cette princeſſe,
Pour qui *l*) non plus l'amour, mais le ſang m'intéreſſe.
Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah, ſeigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai beſoin de conſeils dans ces difficultés;
Mais à parler ſans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne ſoupçonne point vos vœux, ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCÈNE

---

b) *Il m'eſt honteux de reprendre l'état.*] On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état; & *l'iſſue bonne* eſt trop proſaïque.

i) *Toute ma renommée.*] Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parce qu'il eſt ſuperflu.

k) *Venger mes parens d'un bras victorieux.*] Il ſemble par la phraſe que c'eſt d'un bras ennemi victorieux du bras de *Phocas*, qu'il vengera ſes parens: & l'auteur entend que le bras victorieux de *Martian* cru *Héraclius*, les vengera.

l) *Non plus l'amour m'intéreſſe.*] Cela n'eſt pas français; & d'ailleurs les grands mouvemens néceſſaires au théatre, manquent à cette ſcène.

m) *Martian* n'a joué dans cette ſcène

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire;
Et lorsque le hazard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès.
n) Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencemens empoisonne la suite.
Ce billet dont je vois Martian abusé
Fait plus en ma faveur qne je n'aurais osé;
Il arme puissamment le fils contre le père;
o) Mais comme il a levé le bras en qui j'espère,
Sur le point de fraper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, & ne peut le séduire:
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire:
Il doute, & du côté que je le vois pancher,

qu'un rôle froid & avilissant. *Léontine* se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique, il n'est là que pour être trompé.

n) *Il semble qu'un démon funeste à sa conduite.*] *Léontine* n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases, que dans ses intrigues. *Funeste à sa conduite*, c'est *la conduite du dessein*, & cela n'est pas français.

o) *Mais comme il a levé le bras en qui j'espère.*] Suivant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement. Tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit.



Il va preſſer l'inceſte au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

p) Madame, pour le moins vous avez connaiſſance
De l'auteur de ce bruit, & de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône eſt un grand avantage.
Si Martian le peut ſous ce titre occuper,
Penſez-vous qu'il ſe laiſſe aiſément détromper?
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de ſon vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

q) Vous êtes curieuſe, & voulez trop ſavoir.
N'ai-je pas déja dit *r*) que j'y ſaurai pourvoir?
Tâchons ſans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce déſordre un conſeil ſalutaire.

Fin du ſecond acte.

---

p) *Madame, pour le moins vous avez connaiſſance.*] *Eudoxe* ne ſonge qu'à faire voir à ſa mère qu'elle n'a point parlé. Elle a été inutile dans toutes ces ſcènes.

Elle fait auſſi des raiſonnemens, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du ſort qui menace le véritable *Héraclius* qu'elle aime.

q) *Vous êtes curieuſe, & voulez trop ſavoir.*] Ce vers eſt intolérable. *Léontine* parle toujours à ſa fille comme une nourrice de comédie; tout cela fait que dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié, ni terreur.

r) *Que j'y ſaurai pourvoir.*] Le malheur eſt qu'en effet elle ne pourvoit à rien. On s'attend qu'elle fera la révolution, & la révolution ſe fera ſans elle. Le lecteur impartial, & ſurtout les étrangers, demandent comment la piéce a

ACTE III.

SCENE PREMIERE. a)

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

JE veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encor à vous nommer ma sœur.
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée
J'osais jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeais ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvemens pour secrette réponse,
Je sentais quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont malgré ma raison l'impérieux effort
Emportait mes desirs au-delà de mon sort.

---

pû réussir avec des défauts si visibles & si révoltans? Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès; car malgré son nom, plusieurs de ses piéces sont tombées; c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt de curiosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très-beaux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateurs. L'instruction de la jeunesse exige que les beautés & les défauts soient remarqués.

a) La première scène de ce troisiéme acte a la même obscurité que tout ce qui précède; & par conséquent, le jeu des passions, les mouvemens du cœur ne peuvent encor se déployer; rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout se passe en éclaircissemens, en réfléxions, en subtilités, en énigmes; mais l'intérêt de curiosité soutient la piéce.

PULCHERIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme :
Mais quoi, l'impératrice à qui je dois le jour,
Avait innocemment fait naître cet amour.
b) J'aprochais de quinze ans, alors qu'empoisonnée,
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
Le tyran veut surprendre, ou forcer vos desirs,
Ma fille, & sa fureur à son fils vous destine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine,
Elle garde un trésor qui vous sera bien cher.
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère ;
Et confondant ces mots de trésor & d'époux,
Je crus les bien entendre expliquant tout de vous.
c) J'oposais de la sorte à ma fière naissance
Les favorables loix de mon obéissance ;
Et je m'imputais même à trop de vanité,
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne ;

b) *J'aprochais de quinze ans, alors qu'empoisonnée.* Voilà encor une nouvelle préparation, une nouvelle avant-scène. On n'aprend qu'au troisiéme acte que la mère de *Pulchérie* a été empoisonnée : on aprend encor qu'elle a dit que *Léontine* gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces échafauts doivent être posés au premier acte autant qu'on le peut, afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action.

c) *J'oposais de la sorte à ma fière naissance.*] Tous ces raisonnemens subtils sur l'amour, & sur la force du sang,

Et je me laiſſais dire en mes douces erreurs,
C'eſt de pareils héros qu'on fait les empereurs.
Tu peux bien ſans rougir aimer un grand courage,
A qui le monde entier peut rendre un juſte hommage.
J'écoutais ſans dédain ce qui m'autoriſait :
L'amour penſait le dire, & le ſang le diſait ;
Et de ma paſſion la flateuſe impoſture
S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma ſœur, puiſqu'enfin mon deſtin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainſi,
Qu'aiſément l'amitié juſqu'à l'amour nous mène !
C'eſt un panchant ſi doux, *d*) qu'on y tombe ſans peine ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force eſt digne de pitié !
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'oſant s'en défendre
Se laiſſe déchirer avant que de ſe rendre !
Ainſi donc la nature à l'eſpoir le plus doux
Fait ſuccéder l'horreur, & l'horreur d'être à vous ?
Ce que je ſuis m'arrache à ce que j'aimais d'être !
Ah, s'il m'était permis de ne me pas connaître,
Qu'un ſi charmant abus ſerait à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

auxquels *Martian* répond auſſi par des réflexions, ſont d'ordinaire l'opoſé du tragique. Les ſubtilités ingénieuſes amuſent l'eſprit dans un livre, & encor très-rarement ; mais tout ce qui n'eſt point ſentiment, paſſion, pitié, terreur, horreur, eſt froideur au théatre. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une *fière naiſſance?* & les *loix d'une obéiſſance?*

d) *Qu'on y tombe ſans peine.*] On ne tombe point dans un panchant. Toujours des expreſſions impropres.



PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ſes forces.
Je ſais quelle *e*) amertume aigrit de tels divorces ;
f) Et la haine à mon gré les fait plus doucement,
Que quand il faut aimer, mais aimer tendrement.
J'ai ſenti comme vous une douleur bien vive,
En briſant *g*) les beaux fers qui me tenaient captive ;
Mais j'en condamnerais le plus doux ſouvenir,
S'il avait à mon cœur coûté plus d'un ſoupir.
Ce grand coup m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée ;
Mon ame l'a reçu ſans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avaient rien que de ſaint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère ;
L'un ne me peut toucher, ni l'autre vous déplaire ;

---

e) *Une amertume qui aigrit des divorces !*] On aigrit des douleurs, des reſſentimens, des ſoupçons mêmes. *Racine* a dit avec ſon élégance ordinaire,

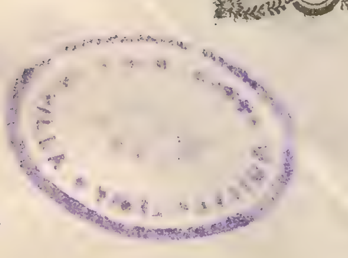
La douleur eſt injuſte & toutes les raiſons
Qui ne la flatent point aigriſſent ſes ſoupçons.

Mais on n'a jamais aigri une ſéparation, & une ſœur qui ne peut épouſer ſon frère ne fait point un divorce.

f) *Et la haine à mon gré les fait plus doucement*
Que quand il faut aimer, mais aimer tendrement.]

Les maximes, les ſentences au moins doivent être claires ; celle-ci n'eſt ni claire, ni convenable, ni vraie. Il eſt faux qu'il ſoit plus agréable d'être obligé de paſſer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. *Corneille* eſt tombé ſi ſouvent dans ce défaut, qu'il eſt utile d'en examiner la ſource.

Cette habitude de faire raiſonner ſes perſonnages avec ſubtilité, n'eſt pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours des ſituations frapantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes paſſions, & dédaigne tous les petits moyens : tel eſt *Corneille* dans le cinquiéme acte de *Rodogune*, dans des ſcènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*. Le génie n'eſt point ſubtil & raiſonneur ; c'eſt ce qu'on apelle *eſprit* qui court après les penſées, les ſentences, les antithèſes, les réflexions, les conteſtations ingénieuſes.



Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, & le tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance;
Et domtant comme moi *h*) ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous futes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom *i*) sans peine a pû vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falait régner:
Mais pour moi, qui caché sous une autre avanture,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
k) Mèle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.

Toutes les piéces de *Corneille*, & surtout les dernières, sont infectées de ce grand défaut qui refroidit tout. *L'esprit* dans *Corneille*, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature. Ce sont les traits du génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire & montré l'art; je ne sais pourquoi on s'est plû à répéter que *Corneille* avait plus de génie, & *Racine* plus d'esprit; il falait dire que *Racine* avait beaucoup plus de goût & autant de génie. Un homme avec du talent, & un goût sûr, ne fera jamais de lourdes chûtes en aucun genre.

g) *De beaux fers!*] & on reproche à *Racine* d'avoir parlé d'amour! mais on ne trouve chez lui ni beaux fers, ni beaux feux, ce n'est que dans sa faible tragédie d'*Alexandre*, où il voulait imiter *Corneille*, où il fait dire à *Ephestion*,

Fidéle confident du beau feu de mon maître.

h) *Ce dangereux mutin.*] Cette expression ne convient que dans une épigramme.

i) Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même! *Martian* caché sous une avanture & qui a pris la teinture d'une ame commune! que d'incorrection! que de négligence! quel mauvais stile!

k) *Méle un peu de Léonce* . . . . .
. . . .
C'est Léonce qui parle.]
Ce trait prouve encor la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux & recherchés.



A mes confus regrets ſoyez donc moins ſévère ;
C'eſt Léonce qui parle, & non pas votre frère ;
l) Mais ſi l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embraſſer l'entrepriſe,
Puiſqu'une ame ſi haute à fraper m'autoriſe,
Et tient que pour répandre un ſi coupable ſang
m) L'aſſaſſinat eſt noble & digne de mon rang.
Pourai-je cependant vous faire une prière ?

PULCHÉRIE.

Prenez ſur Pulchérie une puiſſance entière.

MARTIAN.

Puiſqu'un amant ſi cher ne peut plus être à vous,
n) Ni vous, mettre l'empire à la main d'un époux,
o) Epouſez Martian comme un autre moi-même ;
Ne pouvant être à moi, ſoyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

p) Ne pouvant être à vous, je pourrais juſtement
Vouloir n'être à perſonne, & fuir tout autre amant ;
Mais on pourrait nommer cette fermeté d'ame

Un

l) *Mais ſi l'un parle mal.*] Cela confirme encor la preuve que le mauvais goût était dominant, & que *Corneille*, malgré la ſolidité de ſon eſprit, était trop aſſervi à ce malheureux uſage : il y a même du comique dans ces oppoſitions de *Léonce* avec *Martian* ; & ce jeu de *Léonce* qui parle, avec *Martian* qui agit, reſſemble à l'*Amphitrion*, qui rejette ſur l'époux d'*Alcmène* les torts reprochés à l'amant d'*Alcmène*. Ces artifices réuſſiſſent beaucoup dans le comique, & ſont puériles dans la tragédie.

m) *L'aſſaſſinat eſt noble & digne de mon rang.*] *Pulchérie* n'a point dit cela. On peut hazarder que l'aſſaſſinat eſt peut-être pardonnable contre un aſſaſſin ; mais que l'aſſaſſinat ſoit digne du rang ſu-

Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père;
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste, ou tardive,
Votre perte est jurée; & d'ailleurs, nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril & sa vie, & la vôtre;
Par cet heureux hymen conservez l'un & l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un sang odieux respecte mon beau-frère;
Et donnez au tyran, qui n'en poura jouïr,
Quelques momens de joie afin de l'éblouïr.

prême, c'est une de ces idées monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence.

n) [*Ni vous.*] Ce *vous* se raporte à *peut*, & est un solécisme; mais encor une fois cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes.

o) *Epousez Martian comme un autre moi-même.*] Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignorance où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur.

p) *Ne pouvant être à vous, je pourrais justement &c.*] Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. *Pulchérie* craint qu'on ne nomme sa *fermeté d'ame*, *reste d'inceste*.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces momens unis à sa famille,
Il deviendra mon père, & je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;
Et tous mes vœux pour vous seront mols & timides,
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
q) Outre que le succès est encor à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah, combien ces momens de quoi vous me flatez,
r) Alors pour mon suplice auraient d'éternités!
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;
Comme elle vient de naître, elle n'est que faiblesse,
La mienne a plus de force, & les yeux mieux ouverts;
Et se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter en père.
Je ne refuse au fils, ni mon cœur, ni ma foi:
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi;

---

q) *Outre que le succès est encor à douter.*] *Outre que* ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; & le *succès est à douter*, est un solécisme. On ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée. Le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition *de*.

r) *Alors pour mon suplice auraient d'éternités.*] On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot d'*éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal-à-propos l'éternité passée & l'éternité à venir; comme lorsque *Platon* dit que notre vie est un point entre deux éternités; pensée que *Pascal* a répétée, pensée sublime, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fausse.

Remarquez encor qu'on ne peut dire, *ces momens de quoi vous me flatez*; cela n'est pas français, il faut, *ces momens dont*

Tout ſon crime eſt un père à qui le ſang l'attache,
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, juſtifira mes feux.
Allez donc préparer cette heureuſe journée,
Et du ſang du tyran ſignez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

Je ſuis trahi, madame, Exupère le ſuit.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel eſt votre entretien avec cette princeſſe?
s) Des noces que je veux?

MARTIAN.

C'eſt de quoi je la preſſe.

---

vous me flatez. Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de ſa tendreſſe; car comment une haine aurait-elle une tendreſſe? *Pulchérie* dit encor que ſa haine a les yeux mieux ouverts que celle de *Martian*: quel langage! & qu'eſt-ce encor qu'une *mort propice à former de beaux nœuds*, & qui purifie un objet? Il n'eſt pas permis d'écrire ainſi.

s) *Des nôces que je veux?*] Ce mot *nôces* eſt de la comédie, à moins qu'il ne ſoit relevé par quelque épithète terrible; le reſte eſt très-tragique; & c'eſt ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raiſon de croire que *Martian* ſon fils eſt *Héraclius*. Voilà *Martian* dans le plus grand danger, & l'erreur du père eſt théatrale.



PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il fera fon époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'eft beaucoup obtenu d'un ame fi rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'eft un fecret que je n'ai pas fû d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je fuis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius eft fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites le moi connaître.

MARTIAN.

t) Vous le connaiffez trop, puifque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je fers mon empereur, & je fais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoûra, tu le fais affez voir.

PHOCAS.

De grace, éclairciffez ce que je vous propofe ;
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chofe ;
Mais, Léonce, c'eft peu fi vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez moi par mon nom, puifque vous le favez.
Dites Héraclius, il n'eft plus de Léonce,

---

t) *Vous le connaiffez trop, puifque je vois ce traître.*] On pourrait dire que *Martian* fe hâte trop d'accufer *Exupère* : il peut, ce femble, penfer qu'*Exupère*, qui eft de fon côté à la tête de la confpiration, trompe toujours le tyran, autant que foupçonner qu'*Exupère* trahit fon propre parti ; dans ce doute,

Et j'entens mon arrêt ſans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y réſoudre après ton vain effort,
Pour m'arracher le ſceptre, & conſpirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû; vivre ſous ta puiſſance
C'eût été démentir mon nom, & ma naiſſance;
Et ne point écouter le ſang de mes parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître,
Renonce à cet honneur, s'il peut ſouffrir un maître:
Hors le trône, ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'eſt un lâche s'il n'oſe, ou ſe perdre, ou régner.
J'entens donc mon arrêt ſans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce:
Bon ſujet, meilleur prince, & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre ſort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois *u*) trainée;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter ſon bras qui tombait ſur ton fils.

PHOCAS.

Tu *x*) prens pour me toucher un mauvais artifice;
Héraclius n'eut point de part à ce ſervice;
J'en ai payé Léonce, à qui ſeul était dû
L'ineſtimable honneur de me l'avoir rendu.

---

pourquoi accuſe-t-il *Exupère* ?

u) On voit la mort, on l'affronte, on la brave, on ne la traine pas.

x) On ne prend point un artifice, c'eſt un barbariſme.

Mais ſous des noms divers à ſoi-même contraire,
Qui conſerva le fils attente ſur le père;
y) Et ſe déſavouant d'un aveugle ſecours,
Si-tôt qu'il ſe connait, il en veut à mes jours.
Je te devais ſa vie, & je me dois juſtice.
Léonce eſt effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'eſt à balancer,
Et je ſaurai punir comme récompenſer.

MARTIAN.

Je ſais trop qu'un tyran eſt ſans reconnaiſſance,
Pour en avoir conçu la honteuſe eſpérance,
Et ſuis trop au-deſſus de cette indignité,
Pour te vouloir piquer de généroſité.
z) Que ferais-tu pour moi de me laiſſer la vie,
Si pour moi ſans le trône elle n'eſt qu'infamie?
Héraclius vivrait pour te faire la cour?
Ren lui, ren lui ſon ſceptre, ou prive le du jour;
Pour ton propre intérêt ſois juge *a*) incorruptible:
Ta vie avec la ſienne eſt trop incompatible:
Un ſi grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirais de m'avoir épargné.
Si de ton fils ſauvé j'ai rapellé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,

---

y) *Et ſe déſavouant d'un aveugle ſecours.*] Cela n'eſt pas français; on déſavoue un ſecours qu'on a donné, on dément ſa conduite, on ſe retracte &c. mais on ne ſe déſavoue pas. *Déſavouer* n'eſt point un verbe réciproque, & n'admet point le *de*.

z) *Que ferais-tu pour moi de me laiſſer la vie.*] C'eſt un ſolécisme; il faut en me laiſſant la vie.

a) *Incorruptible*] n'eſt pas le mot propre, c'eſt *inéxorable*.

b) *Vivre en éclat ſans en porter la marque.*] Toujours *monarque* & *marque*. On ne

Afin qu'en le voyant tu ne doutaſſes plus
Juſques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque
Que de *b*) vivre en éclat ſans en porter la marque;
Et puiſque pour jouïr d'un ſi glorieux ſort,
Je n'ai que ce moment qu'on deſtine à ma mort,
Je la rendrai ſi belle, & ſi digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illuſtre vie.
M'y faiſant donc conduire aſſure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites le retirer en la chambre prochaine,
c) Criſpe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir ſon forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pû davantage.
Ma mort vous va laiſſer encor dans l'eſclavage:
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

---

dit pas *vivre en éclat*, encor moins *porter la marque*.

c) *Criſpe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix.*] Ce n'eſt pas là le mot propre; il veut dire, en attendant que j'en diſpoſe, en attendant que tout ſoit éclairci; du reſte, on ſent aſſez que cette ſcène eſt grande & patétique. Il eſt vrai que *Pulchérie* y joue un rôle déſagréable; elle n'a pas un mot à parler. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un perſonnage principal ne devienne pas inutile dans la ſcène la plus intéreſſante pour elle.



SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, & n'ai plus rien à craindre ;
Plus lieu de te flater, plus lieu de me contraindre.
Ce frère & ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête, & ton orgueil.
Mais ne te contrain point dans ces rudes allarmes.
d) Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! J'aurais pleuré,
Si quelques lâchetés l'avaient deshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entière,
S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner

Eût

d) Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.] Expression qui n'est ni noble, ni juste : des soupirs ne vont point. Ce qui est moins noble encor, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide, cruel, sanguinaire, mais jamais bas ; & il y a toujours de la lâcheté à insulter une femme, surtout quand on est son maître absolu.

e) Point querellé le bras qui fait ces lâches coups.] On ne fait point des coups ; on dit dans le stile familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups : on ne querelle point un bras ; & il n'y a ici nul bras qui ait fait un

Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie;
Il n'a point pris le ciel, ni le sort à partie,
e) Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
f) Point daigné contre lui perdre un juste couroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
Et dans cette surprise il a bien sû courir
A la nécessité qu'il voyait de mourir.
Je goûtais cette joye en un sort si contraire:
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère;
Et dans ce grand revers je l'ai vû hautement
Digne d'être mon frère, & d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le père g) offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHERIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame h) ose descendre à de telles bassesses?
Pren mon sang pour le sien; mais s'il y faut mon cœur,

coup. Tout le reste du discours de *Pulchérie* ferait d'une grande beauté, s'il était mieux écrit.

f) Point daigné perdre un juste couroux contre un bras!

g) *Offre le cœur au fils.*] Quelle raison peut avoir *Phocas* de vouloir que *Pulchérie* épouse son prétendu fils, quand il se croit sûr de tenir *Héraclius* en sa puissance? Il sait que *Pulchérie* & *Héraclius* cru *Martian* ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi *le cœur*, quand on est menacée de mort?

h) *Ose descendre à de telles bassesses.*] *Ose* est ici contradictoire: on n'ose pas être bas.



Périſſe Héraclius avec ſa triſte ſœur !

PHOCAS.

Hé bien, il va périr; ta haine *i*) en eſt complice.

PULCHERIE.

k) Et je verrai du ciel bientôt choir ton ſuplice.
Dieu, pour le réſerver à ſes puiſſantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains:
Il veut fraper le coup ſans notre miniſtère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abuſés,
Ont été comme lui des Céſars ſupoſés.
L'état, qui dans leur mort voyait trop ſa ruine,
Avait des généreux autres que Léontine;
Ils trompaient d'un barbare aiſément la fureur,
l) Qui n'avait jamais vû la cour, ni l'empereur.
Crain, tyran; crains encor tous les quatre peut-être:
m) L'un après l'autre enfin ſe vont faire paraître;
Et malgré tous tes ſoins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.

i) *En eſt complice.*] Autre improprieté. On eſt complice. On eſt complice d'un criminel, complice d'un crime; mais non pas de ce que quelqu'un va périr.

k) *Et je verrai du ciel bientôt choir ton ſuplice.*] *Choir* n'eſt plus d'uſage. Cette idée eſt grande, mais n'eſt pas exprimée.

l) *Qui n'avait jamais vu la cour ni l'empereur.*] Par la phraſe c'eſt la fureur de *Phocas* qui n'avait point vu *Maurice*; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées, qu'il n'avait jamais ſeulement vu l'empereur?

m) *L'un après l'autre enfin ſe vont faire paraître.*] C'eſt un barbariſme; on ſe fait voir, on ne ſe fait point paraître: la raiſon en eſt évidente; c'eſt qu'on paraît ſoi-même, & que ce ſont les autres qui vous voyent.

n) *L'eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer.*] Cet hémiſtiche, *qu'on puiſſe imaginer*, eſt ſuperflu, & ſert uniquement

Moi-même à leur défaut je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds aportera ta tête.
n) L'efclave le plus vil qu'on puiffe imaginer
Sera digne de moi s'il peut t'affaffiner.
Va perdre Héraclius, & quitte la penfée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et *o*) fans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétens régner, défai-toi de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

p) J'Ecoute avec plaifir ces menaces frivoles:
Je ris d'un défefpoir qui n'a que des paroles;
Et de quelque façon qu'elle m'ofe outrager,
Le fang d'Héraclius m'en doit affez venger.

à la rime. Quelle idée a *Pulchérie* d'époufer le dernier homme de la lie du peuple? la nobleffe de fa vengeance peut-elle defcendre à cette baffeffe?

o) *Sans m'importuner de répondre à tes vœux.*] Cela n'eft pas français; il falait, *& fans plus me preffer de répondre à tes vœux.* Remarquez encor que ce mot *vœux* eft trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran.

p) *J'écoute avec plaifir ces menaces frivoles.*] Cette fcène eft adroite. L'auteur a voulu tromper jufqu'au fpectateur, qui ne fait fi *Exupère* trahit *Phocas* ou non; cependant un peu de réflexion fait bien voir que *Phocas* eft dupe de cet officier.

Les trois principaux perfonnages de cette piéce, *Phocas*, *Héraclius* & *Martian*, font trompés jufqu'au bout; ce ferait un exemple très-dangereux à imiter. *Corneille* ne fe foutient pas feulement ici par l'intrigue, mais par de très-beaux détails. Toutes les piéces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût, font

Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
q) Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine,
Vous qui m'avez livré mon ſecret ennemi,
Ne ſoyez point vers moi fidéles à demi;
Réſolvez avec moi des moyens de ſa perte:
La ferons-nous ſecrette, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus ſûr, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus ſûr vaut le mieux;
Mais le plus ſûr pour vous eſt que ſa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne ſe flate,
N'attende encor ce prince, & n'ait quelque raiſon
De courir en aveugle à qui prendra ſon nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons ſa tête au milieu de la place.

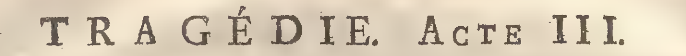
EXUPERE.

Mais ſi vous la coupez dedans votre palais,
Ces obſtinés mutins ne le croiront jamais;
Et ſans que pas un d'eux à ſon erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à ſuivre toûjours qui voudra l'uſurper.

---

tombées à la longue. On veut de la vraiſemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes paſſions, une élégance continue.

q) *Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine.*] Pourquoi craignait-il la haine d'*Amintas*? & s'il a craint la haine d'*Exupère* dont il a fait tuer le père, pourquoi ſe fie-t-il à cet *Exupère*? *J'en craignais* n'eſt pas bien; il falait,



PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, & pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connaître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise en mourant à ce peuple confus ;
Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue, & déja je destine
A ce même échafaut l'infame Léontine.
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, seigneur ?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah, souvenez vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.

---

quand j'ai craint votre haine. Malgré l'artifice de cette scène, peut-être *Phocas* est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire ; il a des troupes, il peut mettre *Léontine*, *Pulchérie* & le prétendu *Héraclius* en prison ; il n'a point pris ce parti, il attend qu'*Exupère* lui donne des conseils ; il se rend à tout ce qu'on lui dit.

r) Le ſeul bruit de ce prince au palais arrêté
Diſperſera ſoudain chacun de ſon côté ;
Les plus audacieux craindront votre juſtice,
Et le reſte en tremblant ira voir ſon ſuplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le tems de ſe remettre, & de ſe réunir ;
Envoyez des ſoldats s) à chaque coin des rues ;
Saiſiſſez l'hipodrome avec ſes avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez vous le plus fort :
Pour nous, qu'un tel indice intéreſſe à ſa mort,
De peur que d'autres mains ne ſe laiſſent ſéduire,
Juſques à l'échafaut laiſſez nous le conduire.
t) Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ;
J'en répons ſur ma tête, & u) j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en eſt trop. Exupère, allez, je m'abandonne
Aux fidèles x) conſeils que votre ardeur me donne.

---

r) *Le ſeul bruit de ce prince au palais arrêté.*] *Le bruit* d'un *prince arrêté* qui *diſperſe chacun de ſon côté.* Qui ne voit que ces expreſſions ſont à la fois familières, proſaïques & inexactes ? *Le bruit d'un prince arrêté !* quelle expreſſion ! *Chacun de ſon côté* eſt oiſeux & proſaïque.

s) *A chaque coin des rues.*] Ce n'eſt pas ainſi qu'on exprime noblement les plus petites choſes & qu'un poëte, comme dit *Boileau*,

Fait des plus ſecs chardons des œillets & des roſes.

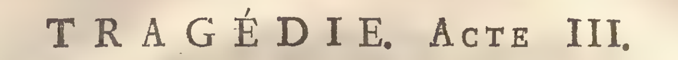
t) *Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout.*] Il doit dire préciſément le contraire ; *nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout.*

u) *J'aurai l'œil à tout.*] Expreſſion de comédie.

x) L'ardeur d'*Exupère* qui donne des conſeils !

y) *Un ordre néceſſaire pour cette grande affaire.*] Il n'eſt pas permis dans le tragique d'employer ces phraſes qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'eſt pas là cette noble ſimplicité tant recommandée.

z) *Vous pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis.*] Cela n'eſt pas fran-



C'eſt l'unique moyen de domter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles inteſtins.
Je vais ſans différer *y*) pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre néceſſaire.
z) Vous, pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis,
a) Allez de votre part aſſembler vos amis;
b) Et croyez qu'après moi, juſqu'à ce que j'expire,
Ils ſeront, eux & vous, les maîtres de l'empire. *c*)

SCENE V. d)

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

NOus ſommes en faveur, ami, tout eſt à nous.
L'heur de notre deſtin va faire des jaloux. *e*)

çais; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis.

a) *Allez de votre part aſſembler vos amis.*] Il ſemble par ce mot qu'*Exupère* ſoit un homme auſſi important que l'empereur, & que *Phocas* ait beſoin de ces amis pour l'aider; les choſes ne ſe paſſent ainſi dans aucune cour. *Juſtinien* n'aurait pas dit même à un *Béliſaire*, Aſſemblez vos amis; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* eſt encor une faute; on peut ordonner de ſa part, mais on n'exécute point de ſa part; il falait, *Vous de votre côté raſſemblez vos amis.*

b) *Et croyez qu'après moi juſqu'à-ce que j'expire.*] Ces mots *après moi*, & *juſqu'à-ce que j'expire*, ſemblent dire, *Juſqu'à-ce que je ſois mort*, *après ma mort*. *Juſqu'à-ce que*, mot rude, raboteux, déſagréable à l'oreille, & dont il ne faut jamais ſe ſervir.

c) Plus on réfléchit ſur cette ſcène, & plus on voit que *Phocas* y joue le rôle d'un imbécille à qui cet *Exupère* fait accroire tout ce qu'il veut.

d) Cette ſcène entre *Exupère* & *Amintas* eſt faite exprès pour jetter le public dans l'incertitude. Il s'agit du deſtin de



AMINTAS.

Quelque allégresse ici que vous fassiez paraître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide & de traître?

EXUPERE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont frapé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
Mais bientôt par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

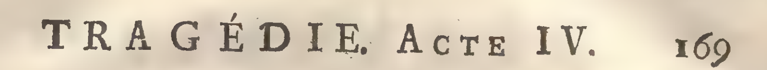
Fin du troisiéme acte.

---

l'empire, de celui d'*Héraclius*, de *Pulchérie* & de *Martian*. La situation est violente; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse, n'en parlent pas; ils disent qu'ils *sont en faveur*, & *qu'ils feront des jaloux*; ils parlent d'une manière équivoque, & uniquement de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, & affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi *Narcisse* est si mal reçu dans *Britanicus*, quand il dit,

La fortune t'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de *Narcisse*, son crime excite l'horreur & le mépris; si c'était un criminel auguste, il imposerait; cependant, combien est-il au-dessus de cet *Exupère*! que la scène où il détermine *Néron* est adroite! & surtout qu'elle est supérieurement écrite!



ACTE IV.

SCENE PREMIERE. a)

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand ſujet d'apréhender pour elle ;
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connais mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'eſt moyen humain qui puiſſe la ſauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, & non pas votre mère ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit juſtement qui voulait me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pû vous haïr ?

---

comme il échauffe *Néron* par degrés ! quel art & quel ſtile !

z) Ces deux vers d'*Exupère* ſont d'un valet de comédie qui a trompé ſon maître, & qui trompe un autre valet.

a) L'embarras croit, le nœud ſe redouble. *Héraclius* ſe croit trahi par *Léontine* & par *Exupère* ; mais il n'eſt point encor en péril, il eſt avec ſa maîtreſſe, il raiſonne avec elle ſur l'avanture du billet. Les paſſions de l'ame n'ont encor nulle influence ſur la piéce ; auſſi les vers de cette ſcène ſont tous de raiſonnement. C'eſt à mon avis l'opoſé de la véritable tragédie. Des diſcuſſions en vers froids & durs peuvent occuper l'eſprit d'un ſpectateur qui s'obſtine à vouloir comprendre cette énigme. Mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter, ni crainte, ni pitié, ni admiration.



b) Vous pour qui ſon amour a forcé la nature ?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer ſon impoſture ?
M'empêcher d'entreprendre, & par un faux raport
c) Confondre en Martian, & mon nom, & mon ſort,
Abuſer d'un billet que le hazard lui donne,
Attacher de ſa main mes droits à ſa perſonne,
Et le mettre en état, *d*) deſſous ſa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi ?
Madame, eſt-ce en effet me rendre un grand ſervice ?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pû faire, à moins que révéler
Ce que ſur-tout alors il lui falait céler ?
Quand Martian par-là n'eût pas connu ſon père,
C'était vous hazarder ſur la foi d'Exupère ;
Elle en doutait, ſeigneur, & par l'événement
Vous voyez que ſon zèle en doutait juſtement.
e) Sûre en ſoi des moyens de vous rendre l'empire,

b) *Vous pour qui ſon amour a forcé la nature.*] Il eût été mieux, je crois, de dire, *a domté la nature* ; car *forcer la nature* ſignifie *pouſſer la nature trop loin.*

c) *Confondre en Martian & mon nom & mon ſort.*] L'expreſſion n'eſt ni juſte ni claire ; il veut dire, *donner à Martian mon nom & mes droits.*

d) *Deſſous ſa bonne foi.*] on ne dit ni *ſous* ni *deſſous la bonne foi* : Cela n'eſt pas français.

e) *Sûre en ſoi des moyens de vous rendre l'empire.*] On n'eſt point *sûr en ſoi.* Mais comment *Léontine* eſt-elle ſi sûre du ſuccès ? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire, & qui ne doute de rien ; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec *Exupère* : il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, & encor plus naturel qu'*Exupère* la mît au fait. Il ſemble qu'*Exupère* & *Léontine* ayent ſongé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à ſervir véritablement.

f) Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
g) Elle a ſur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connaiſſait mal.
Seigneur, où ſeriez-vous ſans ce nouveau ſervice.

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on deſtine au ſuplice?
Qu'importe, Martian, vû ce que je te doi,
Qui trahiſſe mon ſort d'Exupère, ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expoſe;
h) Et l'un & l'autre enfin ne ſont que même choſe,
Sinon, qu'étant trahi je mourrais malheureux,
Et que m'offrant pour toi je mourrai généreux.

EUDOXE.

i) Quoi, pour déſabuſer une aveugle furie,
Rompre votre deſtin, & donner votre vie?

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encor en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorſque ſous mon nom il ſe livre à ſa perte,

---

f) *Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire.*] Par la conſtruction, elle n'a pas voulu dire l'empire; elle veut parler des moyens. Il faut ſoigneuſement éviter ces phraſes louches, ces amphibologies de conſtruction.

g) *Elle a ſur Martian tourné le coup fatal.*] Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur, n'eſt pas intelligible; & tout ce raiſonnement d'*Eudoxe* eſt un peu obſcur.

h) *Et l'un & l'autre enfin ne ſont que même choſe, Sinon.*] Ici tous les ſentimens ſont en raiſonnement, & exprimés d'un ton didactique, dans un ſtile qui eſt celui de la proſe négligée. *Ne ſont que même choſe, ſinon*, n'eſt pas français. Rompre un deſtin, déſabuſer une furie aveugle!

i) *Quoi pour déſabuſer une aveugle furie.*] On ne déſabuſe point une furie, on ne rompt point un deſtin; ce ne ſont pas les mots propres.

Tiendrai-je ſous le ſien ma fortune couverte ?
S'il s'agiſſait ici de le faire empereur,
Je pourrais lui laiſſer mon nom, & ſon erreur :
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand ſon père à mes yeux au lieu de moi l'immole !
k) Souffrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort !
Vivre par ſon ſuplice, & régner par ſa mort !

EUDOXE.

Ah ! ce n'eſt pas, ſeigneur, ce que je vous demande.
De cette lâcheté l'infamie eſt trop grande.
Montrez-vous pour ſauver ce héros du trépas,
Mais montrez-vous en maître, & ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'opoſait ma mère ;
Garantiſſez le fils par la perte du père ;
l) Et prenant à l'empire un chemin éclatant,
m) Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HÉRACLIUS.

Il n'eſt plus tems, madame, *n*) un autre a pris ma place ;
Sa priſon a rendu le peuple tout de glace :
Déja préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble, il ne me croira plus ;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,

k) *Souffrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort.*] Cette expreſſion n'eſt grammaticale en aucune langue, & n'eſt pas intelligible ; il veut dire, Qu'il ſubiſſe la mort qui m'était deſtinée ; mais le fonds de ces ſentimens eſt héroïque ; c'eſt dommage qu'ils ſoient ſi mal exprimés.

l) Prendre un chemin éclatant à l'empire !

m) *Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.*] Ce vers eſt ſouvent répété, & forme une eſpèce de refrain ; c'eſt le ſujet de la piéce ; il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette ſcène

Il aura de l'horreur de ſuivre un parricide.
Mais quand même il voudrait ſeconder mes deſſeins,
Le tyran tient déja Martian en ſes mains :
Piqué de ma révolte, il hâtera ſa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'eſpoir de le ſauver,
o) Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever.
N'en parlons plus, en vain votre amour me retarde;
Le ſort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, ſoit qu'il faille périr,
p) Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, & ſon traître Exupère.

---

d'ailleurs eſt intéreſſante par le fonds, & il y a de très-beaux vers qui élèvent l'ame quand les raiſonnemens l'occupent.

n) *Un autre a pris ma place.*] vers de comédie.

o) *Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever.*] Cela n'eſt pas français, & l'expreſſion eſt auſſi obſcure que vicieuſe; veut-il dire, l'horreur qui ſoulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à ſoulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me ſoulever contre le tyran?

p) *Au tombeau comme au trône on me verra courir*,] eſt fort beau.



SCENE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, troupe de gardes.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ſes gardes.*

QU'on la tienne en lieu ſûr en attendant ſa mère.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part. . .

PHOCAS.

Nous verrons à loiſir ;
Il eſt bon cependant de la faire ſaiſir.

EUDOXE *s'en allant.*

q) Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

---

q) *Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.*] Ce vers ſerait également convenable à la comédie & à la tragédie ; c'eſt la ſituation qui en fait le mérite ; il échape à la paſſion, il part du cœur ; & ſi *Eudoxe* avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encor plus d'effet.



SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, gardes.

PHOCAS *à Héraclius.*

SEs pleurs pour ce coupable imploraient ta pitié ?

HÉRACLIUS.

Seigneur . . .

PHOCAS.

Je ſais pour lui quelle eſt ton amitié ;
Mais je veux que toi-même ayant bien vû ſon crime,
Tiennes ton zèle injuſte, & ſa mort légitime.
(*aux gardes.*)
Qu'on le faſſe venir. r) Pour en tirer l'aveu
Il ne ſera beſoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me ſurprend.
Aurais-tu découvert quelque crime plus grand ?

HÉRACLIUS.

Oui, ſa mère a plus fait contre votre ſervice,
Que ne fait Exupère, & que n'a vû Maurice.

r) *Pour en tirer l'aveu,*] eſt une faute ; cet *en* ne peut ſe raporter qu'à *Martian* dont on parle ; mais *en tirer l'aveu* ſignifie *tirer l'aveu de quelque choſe ;* il falait donc dire quel eſt cet aveu qu'on veut tirer.



PHOCAS.

La perfide ! *s*) Ce jour lui ſera le dernier.
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achéverai devant le priſonnier.
Trouvez bon qu'un ſecret d'une telle importance,
Puiſque vous le mandez, s'explique en ſa préſence.

PHOCAS.

Le voici, mais ſurtout ne me di rien pour lui.

SCENE IV. t)

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, gardes.

HÉRACLIUS.

JE ſais qu'en ma prière il aurait peu d'apui ;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juſte haine,
u) C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis.

Perdez

---

s) *Ce jour lui ſera le dernier.*] Cela n'eſt pas français. *Ce jour eſt mon dernier jour*, & non pas *m'eſt le dernier jour.*

t) Juſqu'ici le ſpectateur n'a été qu'embarraſſé & inquiet ; à préſent, il eſt ému par l'attente d'un grand événement.

u) *C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis.*] Cela eſt dit ironiquement & à double entente ; car ni *Héraclius*, ni *Martian* n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien ſobrement dans le tragique.

x) *M'en refuſerez-vous ?*] Cet *en* était

Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.
Voilà tout mon ſouhait, & toute ma prière.
x) M'en refuſerez-vous?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière.
Ton ſalut en effet eſt douteux ſans ſa mort.

MARTIAN.

Ah, prince, j'y courais ſans me plaindre du ſort.
Son indigne rigueur n'eſt pas ce qui me touche;
Mais en ouïr l'arrêt ſortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu juſques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connais pas.
Ecoute, père aveugle; & toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je diſſimule.
Phocas, connai ton ſang, & tes vrais ennemis.
Je ſuis Héraclius, & Léonce eſt ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire,
Que deux fois Léontine oſa tromper ton père,
y) Et ſemant de nos noms un inſenſible abus,

alors en uſage dans les diſcours familiers, témoin ce vers du *Cid* : *Le roi quand il en fait le meſure au courage.*

y) *Et ſemant de nos noms un inſenſible abus.*] *Semer un abus des noms*, ne peut ſe dire. Ces expreſſions auſſi obſcures que forcées, ſe rencontrent ſouvent; mais la ſituation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théatre; tous les eſprits ſont en ſuſpens. Qui des deux eſt *Héraclius*? qui des deux va périr? rien n'eſt plus intéreſſant ni plus terrible.



Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche, tu n'as qu'à lire:
Sous le nom de Maurice Héraclius respire.
z) Tu fais après cela des contes superflus.

HÉRACLIUS.

a) Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.
J'étais Léonce alors, & j'ai cessé de l'être,
Quand Maurice immolé n'en a pû rien connaître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avait pû voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eutes trois ans la fortune diverse:
Cependant Léontine étant dans le château,
b) Reine de nos destins & de notre berceau,
Pour me rendre le rang *c*) qu'occupait votre race,
Prit Martian pour elle, & me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connutes rien;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le faible souvenir en trois ans s'en perdit,

z) *Tu fais après cela des contes superflus.*] Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont, ce n'est pas en cet endroit: c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble.

a) *Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.*] C'est encor un énigme, ou plutôt, un procès par écrit. Il faut au quatriéme acte, essuier encor une avant-scène, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé autrefois; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de *Phocas*, & rend le sort de *Martian* si douteux, qu'elle devient un coup de théatre pour les esprits extrêmement attentifs.

Vous prîtes aiſément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécumes tous deux ſous le nom l'un de l'autre :
Il paſſa pour ſon fils, je paſſai pour le vôtre ;
Et je ne jugeais pas ce chemin criminel
Pour remonter ſans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie,
Sans qui déja la mienne aurait été ravie,
Je me croirais, ſeigneur, coupable infiniment,
Si je ſouffrais encor un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui ſeul a fait ſon crime.
Conſervez votre haine, & changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'eſt promis.
d) Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.

MARTIAN *à Phocas.*

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort ſa vertu vient de faire,
Tyran, & ne pren pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi ſa générosité.

(*à Héraclius.*)

C'eſt trop, prince, c'eſt trop pour ce petit ſervice
Dont honora mon bras ma fortune propice.
Je vous ſauvai la vie, & ne la perdis pas ;

b) *Reine de nos deſtins & de notre berceau.*] On n'eſt point reine d'un deſtin, encor moins d'un berceau.

c) *Qu'occupait votre race.*] On ne peut ſe ſervir de *race* pour ſignifier *fils.* On déſirerait dans toute cette tirade un ſtile plus tragique & plus noble.

d) *Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.*] C'eſt encor un refrain ; on y voit peut-être encor trop d'aprêt. L'auteur ſe complait à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition eſt ici mieux placée que celle-ci, *montrez Héraclius au peuple*, laquelle revient trop ſouvent. La ſituation eſt très-intéreſſante.

Et pour moi vous cherchez un aſſuré trépas!
Ah, ſi vous m'en devez quelque reconnaiſſance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naiſſance.
Avoir tant de pitié d'un ſort ſi glorieux,
De crainte d'être ingrat c'eſt m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle diſpute!
A quels nouveaux malheurs m'expoſe-t-elle en bute!
Lequel croire, Exupère, & lequel démentir?
e) Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vai ſortir?
Si ce billet eſt vrai, le reſte eſt vraiſemblable.

EXUPERE.

Mais qui ſait ſi ce reſte eſt faux, ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pû tromper Phocas.

EXUPERE.

f) Elle a pû les changer, & ne les changer pas;
Et *g*) plus que vous, ſeigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble, & de l'incertitude.

---

e) *Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vai ſortir?*] Il faut, *ou bien vai-je en ſortir*? Ce *ſi* s'employait autrefois par abus en ſouſentendant, je demande, ou di moi, *ſi j'en vai ſortir*; mais c'eſt une faute contre la langue: il n'y a qu'un cas où ce *ſi* eſt admis, c'eſt en interrogation; *ſi* je parle? *ſi* j'obéis? *ſi* je commets ce crime? On ſouſentend, qu'arrivera-t-il? qu'en penſerez-vous? &c. Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *ſi* par une autre figure; il ne faut pas dire, parlai-je à un ſage, ou ſi je parle à un courtiſan?

f) *Elle a pû les changer, & ne les changer pas,*

. . . .
. . . .
. . . .

Elle a pu l'abuſer, & ne l'abuſer pas:]

HÉRACLIUS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis :
Vous voyez *h*) quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adreſſe
J'aporte à rejetter l'hymen de la princeſſe,
Où ſans doute aiſément mon cœur eût conſenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine ?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

i) Ah ciel ! quelle eſt ſa ruſe ?
Martian aime Eudoxe, & ſa mère l'abuſe ;
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit inceſtueux,
De ce prince à ſa fille elle aſſure les vœux ;
Et ſon ambition adroite à le ſéduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis ;
Mais de mon ignorance elle eſpérait ces fruits,

ſont des vers de comédie ; mais la force de la ſituation les rend tragiques. La conteſtation d'*Héraclius* & de *Martian* me paraît ſublime. Si *Phocas* joue un rôle faible & très-embarraſſant pour l'acteur pendant cette noble diſpute, il devient tout d'un coup noble & intéreſſant, dès qu'il parle.

g) *Plus que vous, ſeigneur, dedans l'inquiétude.*] Vers mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans ;* mais *Exupère* dit ce qu'il doit dire.

h) *Quels effets en ont été produits.*] Cet *en* eſt vicieux, & le vers eſt trop faible.

i) *Ah ciel ! quelle eſt ſa ruſe ?*] Ce mot *ruſe* ne doit point entrer dans le tragique, à moins qu'il ne ſoit relevé par une épithète noble.



Et me tiendrait encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS *à Exupère.*

La méchante l'abuse aussi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû *k*) l'abuser, & ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille *l*) a part au stratagême.

EXUPERE.

Et que la mère a pû l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottans!

EXUPERE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de tems.

PHOCAS.

Di moi, tout est-il prêt pour ce juste suplice?

EXUPERE.

Oui, si nous connaissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

---

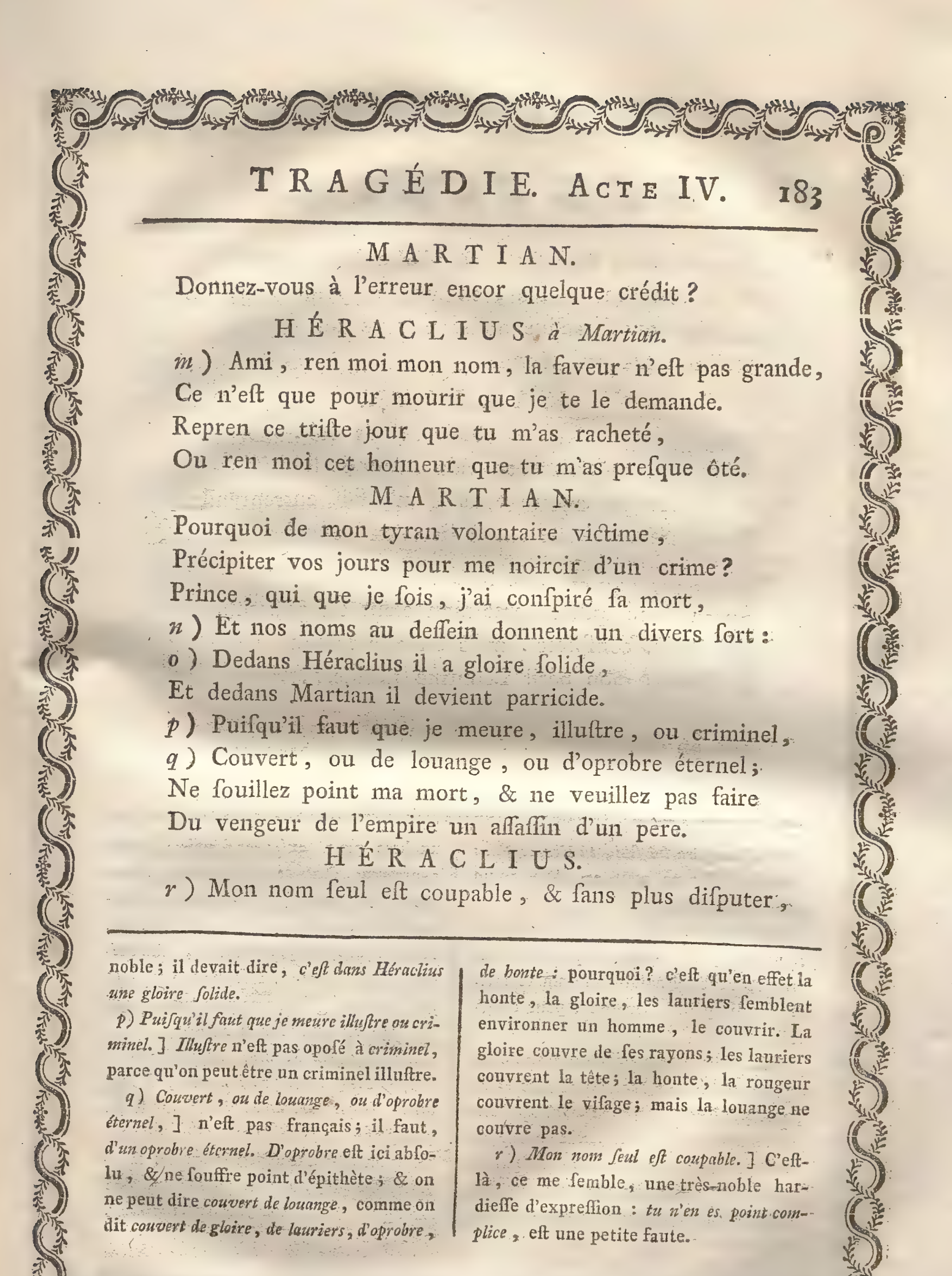
k) *L'abuser & ne l'abuser pas.*] Cette ressemblance affectée avec ce vers, *elle a pû les changer & ne les changer pas*, est un peu trop du stile de la comédie.

l) *A part au stratagême.*] Vers de comédie. Otez les noms d'empereur & de prince l'intrigue en effet & la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici. Mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un tróne, & par le danger des personnages.

m) *Ami, ren moi mon nom &c.*] Ici le dialogue se relève & s'échauffe; voilà du tragique.

n) *Et nos noms au dessein donnent un divers sort*,] est obscur, parce que *sort* n'est pas le mot propre; il veut dire, Nos noms mettent une grande différence dans notre action; mais cette différence n'est pas le sort.

o) *Dedans Héraclius il a gloire solide.*] *Il a gloire*, n'est pas permis dans le stile



MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLIUS *à Martian.*

m) Ami, ren moi mon nom, la faveur n'eſt pas grande,
Ce n'eſt que pour mourir que je te le demande.
Repren ce triſte jour que tu m'as racheté,
Ou ren moi cet honneur que tu m'as preſque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je ſois, j'ai conſpiré ſa mort,
n) Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort :
o) Dedans Héraclius il a gloire ſolide,
Et dedans Martian il devient parricide.
p) Puiſqu'il faut que je meure, illuſtre, ou criminel,
q) Couvert, ou de louange, ou d'oprobre éternel ;
Ne ſouillez point ma mort, & ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un aſſaſſin d'un père.

HÉRACLIUS.

r) Mon nom ſeul eſt coupable, & ſans plus diſputer,

---

noble ; il devait dire, *c'eſt dans Héraclius une gloire ſolide.*

p) *Puiſqu'il faut que je meure illuſtre ou criminel.*] *Illuſtre* n'eſt pas opoſé à *criminel*, parce qu'on peut être un criminel illuſtre.

q) *Couvert, ou de louange, ou d'oprobre éternel,*] n'eſt pas français ; il faut, *d'un oprobre éternel. D'oprobre* eſt ici abſolu, & ne ſouffre point d'épithète ; & on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *couvert de gloire, de lauriers, d'oprobre, de honte* : pourquoi ? c'eſt qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers ſemblent environner un homme, le couvrir. La gloire couvre de ſes rayons ; les lauriers couvrent la tête ; la honte, la rougeur couvrent le viſage ; mais la louange ne couvre pas.

r) *Mon nom ſeul eſt coupable.*] C'eſt-là, ce me ſemble, une très-noble hardieſſe d'expreſſion : *tu n'en es point complice*, eſt une petite faute.

Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter;
s) Il conſpira lui ſeul, tu n'en es point complice,
Ce n'eſt qu'Héraclius qu'on envoye au ſuplice.
Sois ſon fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avais été,
Seigneur, ce traître en vain m'aurait ſollicité;
t) Et lorſque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en ſecret aurait ſû m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apren donc qu'en ſecret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conſpirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pû voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

---

s) *Il conſpira lui ſeul, tu n'en es point complice.*] On ne peut pas dire qu'un nom a conſpiré.

t) *Et lorſque contre vous il m'a fait entreprendre.*] Ce verbe *entreprendre* eſt actif, & veut ici abſolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conſpirer*.

NB. C'eſt parler très-bien que de dire, *je ſais méditer*, *entreprendre & agir*, parce qu'alors *entreprendre*, *méditer*, ont un ſens indéfini. Il en eſt de même de pluſieurs verbes actifs qu'on laiſſe alors ſans régime. Il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour ſentir, un bras pour exécuter; mais *j'éxécute contre vous*, *j'entreprens contre vous*, *j'imagine contre vous*, n'eſt pas français: pourquoi? parce que ce défini *contre vous* fait attendre la choſe *qu'on imagine*, *qu'on exécute & qu'on entreprend.* Vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui eſt règle eſt fondé ſur la nature.

u) *Juge ſous les deux noms ton deſſein & tes feux*] n'eſt pas français, il faut un *de*. Juger avec un accuſatif, ne ſe dit que quand on juge un coupable, un procès: on juge une action bonne ou mauvaiſe. De plus, ce vers eſt obſcur, *Juge ton deſſein & tes feux ſous les deux noms.*

HÉRACLIUS.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
u) Juge sous les deux noms ton dessein, & tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un & l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
x) Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressait l'effet.
Mais elle m'empêchait de hazarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
y) Ce favorable aveu dont elle t'a séduit,
T'exposait aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'était ton succès qu'attendait sa prudence,
Pour découvrir au peuple, ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

z) Hélas, je ne puis voir qui des deux est mon fils!
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.

---

x) *Et n'eût pas eu pour moi l'horreur d'un grand forfait.*] *Pour moi*, n'est pas français ainsi placé, il veut dire, *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.*

y) *Ce favorable aveu dont elle t'a séduit.*] On ne peut pas dire, *elle t'a séduit d'un aveu;* il faut, *par un aveu;* & *aveu* n'est pas ici le mot propre, puisqu'*Héraclius* regarde cette confidence comme une feinte.

Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à *Corneille. Boileau* a dit, & répétons encor après lui.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après *Corneille*, mais non pas pour lui, non-seulement à cause du tems où il est venu, mais à cause de son génie.

z) *Hélas, je ne puis voir qui des deux est mon fils! &c.*] Ce que *Phocas* dit ici, est bien plus intéressant que dans *Caldéron :* & les quatre derniers beaux vers, *ô malheureux Phocas!* font, je crois, une impression bien plus touchante,

En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sais que je le vois, & ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échape à ma rigueur,
Et présent à mes yeux il se cache en mon cœur.
Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, & que prétens-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encor être père ?
a) De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me di rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang a fait naître,
Ou laisse moi le perdre, ou fai le moi connaître.

---

parce qu'ils sont mieux amenés. *Phocas*, dans l'espagnol, dit aux deux princes, *es-tu mon fils ?* tous deux répondent à la fois, *non ;* & c'est à ce mot que *Phocas* s'écrie, *O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice ! &c.*

Cette manière est fort belle, j'en conviens ; mais n'y a-t-il rien de trop brusque ? ces quatre beaux vers de *Caldéron* ne sont-ils pas un jeu d'esprit ? Il trouve d'abord que *Maurice* a deux fils, & que lui n'en a plus ; cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation ? Quand les deux enfans ont répondu *non*, la première chose qui doit échaper à *Phocas*, n'est-ce pas une expression de douleur, de colère, de reproche ? J'avoue que le *non* des deux princes est fort beau, & qu'il convient très-bien à deux sauvages comme eux.

On peut dire encor que *pour vivre après toi*, *pour régner après moi*, n'a pas l'énergie de l'espagnol. Ces deux fins de vers *après toi*, *après moi*, font languir le discours. *Caldéron* est bien plus précis.

O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un suplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
b) Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

Ah venturoso Mauricio!
Ah infeliz Phocas quien vio
Che para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y che quieran del tuyo
Ser lo para morir dos.

a] *De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait &c.*] Ces deux beaux vers de cette admirable tirade, ont été imités par *Pascal*, & c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de *Corneille*, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, & ne s'exprimait avec noblesse.

b) *Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie.*] Ces deux derniers vers faibles & languissans gâtent la tirade; il falait comme *Caldéron* finir à *para morir dos.* D'ailleurs, *les honneurs de la mort*, n'est pas juste; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie.* Y a-t-il eu dans *Maurice* de l'honneur à mourir? quels honneurs a-t-il eus? il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement.



SCENE V. c)

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, gardes.

CRISPE *à Phocas.*

SEigneur, ma diligence enfin a réussi.
J'ai trouvé Léontine, & je l'amène ici.

PHOCAS *à Léontine.*

Aproche, malheureuse.

HÉRACLIUS *à Léontine.*

Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE *à Héraclius.*

Quoi, seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!
Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter;
Il en croit ce billet & votre témoignage;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

c) Toute cette scène de *Léontine* est très-belle en son genre; car *Léontine* dit tout ce qu'elle doit dire, & le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette *Léontine*, qui semblait dès le second

PHOCAS.

N'atten pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, & j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, fai nous voir quelle haute prudence
En des tems si divers leur a fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE *en montrant les deux princes.*

Le secret n'en est sû ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes:
Devine, si tu peux, & choisi, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toûjours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouïra de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine, ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la piéce, & c'est ce que nous examinerons surtout au cinquiéme acte.



PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connaître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai, quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
d) Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnaissance, ingrate, tu me rens
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adorait!
Ren moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoûrait;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connaître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.

---

d) *Et de la même main son ordre.*] Un ordre n'a point de main, & la phrase est trop incorrecte. *Je verrai Phocas se couper le bras, & son ordre venger Héraclius de la même main !*

e) *Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture.*] Ce terme mérite d'être en usage; il est très-supérieur à *éducation*, qui étant trop long & composé de sillabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers.

f) *Il serait lâche, impie, inhumain comme toi.*] Remarquez que dans le cours de la piéce *Phocas* n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain; ces injures vagues sentent trop la déclamation : & encor une fois, une domestique ne parle point ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sousentendre toutes les injures que disent *Léontine & Pulchérie*, au lieu de les dire, que ce ménagement serait touchant & plein de force ! mais que ce vers est beau,

Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,
e) Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Domte ce mauvais sang qu'il eut de la nature.
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits,
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits :
Séduit par ton exemple & par sa complaisance ;
Il t'aurait ressemblé, s'il eût sû sa naissance ;
f) Il serait lâche, impie, inhumain comme toi ;
g) Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

EXUPERE.

L'impudence & l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne *h*) peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la moi, seigneur quelques momens en garde ;
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espère démêler cette confusion.

C'est du fils d'un tyran que j'ai fait un héros. Il est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent.

g) *Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.*] On dit indifféremment, *doi* & *dois*, *voi* & *vois*, *croi* & *crois*, *fais* & *fai*, *prends* & *pren*, *rends* & *ren*, *dis* & *di*, *avertis* & *averti* ; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre *je suis*, *je puis* ou *je peux* ; on ne peut dire *je pui*, *je peu*, *je sui* ; & toutes les fois que la terminaison est sans *s*, on ne peut y en ajouter une ; il n'est pas permis de dire, *je donnes*, *je soupires*, *je trembles*.

h) *Peu de jour pour un discernement ; quelques momens en garde*,] font de petits défauts. Le plus grand, si je ne me trompe, c'est que *Léontine* & cet *Exupère* traitent toujours un empereur éclairé & redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux.

Vous ſavez à quel point *i*) l'affaire m'intéreſſe.

PHOCAS.

Achève, ſi tu peux, par force, ou par adreſſe,
Exupère, & ſois ſûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je ſaurai cependant prendre à part l'un & l'autre;
k) Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agi de ton côté, je la laiſſe avec toi.
Gêne, flate, ſurpren. *l*) Vous autres, ſuivez moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LÉONTINE.

EXUPERE.

m) ON ne peut nous entendre. Il eſt juſte, madame,
Que je vous ouvre enfin juſqu'au fond de mon ame.

C'eſt



i) *L'affaire m'intéreſſe.*] Comment ce ſubalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéreſſe particuliérement ? quel autre intérêt peut-il être ſupoſé y prendre devant *Phocas* que l'intérêt d'obéir à ſon maître ? mais il répond à ſa penſée, il entend qu'il y va de ſa vie s'il ne vient à bout de trahir *Phocas*.

k) *Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.*] Le *nôtre* eſt incorrect & comique; il eſt incorrect, parce que ce *nôtre* ne ſe raporte à rien; il eſt comique, parce que *le nôtre* eſt familier, & qu'un prince qui veut dire, *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point en changeant tout d'un coup le ſingulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre*.

l) *Vous autres ſuivez moi.*] *Vous autres* ne ſe dit point dans le ſtile noble.

m) *On ne peut nous entendre.*] Quoi! ils ſont dans la chambre même de l'empereur, & on ne peut les entendre!

C'eſt paſſer trop longtems pour traître auprès de vous:
Vous haïſſez Phocas, nous le haïſſons tous...

LÉONTINE.

Oui, c'eſt bien lui montrer ta haine, & ta colère,
Que lui vendre ton prince, & le ſang de ton père.

EXUPERE.

L'aparence vous trompe, & je ſuis en effet....

LÉONTINE.

n) L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui paſſe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble, & fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puiſque vous l'ignorez?
Conſidérez l'état de tous nos conjurés;
Il n'eſt aucun de nous à qui ſa violence
N'ait o) donné trop de lieu d'une juſte vengeance;

---

n) *L'homme le plus méchant que la nature ait fait.*] Ce n'eſt pas là, je crois, ce que *Léontine* devrait dire; ce n'eſt pas là cette femme ſi adroite, ſi ſupérieure, qui ſe vantait de venir à bout de tout; il me ſemble qu'elle aurait dû, dans le cours de la piéce, faire l'impoſſible pour s'entendre avec *Exupère.* Elle a traité les deux princes comme des enfans; & *Exupère* qui n'eſt qu'un ſubalterne l'a traitée comme une petite fille. Elle n'a point confié ſon ſecret qu'elle devait confier, & *Exupère* ne lui a point dit le ſien: c'eſt une conſpiration dans laquelle perſonne n'eſt d'intelligence; & par cela ſeul, toute l'intrigue eſt peut-être hors de la vraiſemblance.

Ce vers, *L'homme le plus méchant que la nature ait fait*, eſt du ton de la comédie.

o) *Donné trop de lieu d'une juſte vengeance.*] C'eſt un ſolécisme; on *donne lieu*



Et nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falait rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouïr avec cet artifice?

EXUPERE.

Madame, aprenez tout. Je n'ai rien hazardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour & de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous aprocher de lui?
p) Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui;
Il me parle, il m'écoute, il me croit, & lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagême.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice éparse à chaque coin des ruës
A laissé du palais les portes presque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tous prêts, c'en est fait, il est mort:
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,

à quelque chose, & non *de quelque chose. Il donne lieu à mes soupçons*, & non *de mes soupçons*. Quand on met un *de*, il faut un verbe : *Il m'a donné lieu de le haïr. Lieu* est prosaïque.

p) *Vous voyez la posture.*] Le mot de *posture* n'est pas assez noble.

q) *Esprit lâche & grossier, quelle brutalité.*] Il me semble qu'au contraire elle doit dire, Est-il bien vrai? ne me trompez-vous point? quelle preuve pouvez-vous me donner? faites moi parler à quelques conjurés, je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un; je devais être d'intelligence avec vous; nous détestons tous deux le tyran, il a immolé votre père, il m'en coute mon fils; le même intérêt nous joint, il est ridicule que je ne sache rien; mettez

Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai ſa couronne.
Mais après mes deſſeins pleinement découverts,
De grace, faites moi connaître qui je ſers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aſpire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

q) Eſprit lâche & groſſier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité?
Va, d'un piége ſi lourd l'apas eſt inutile,
Traître, & ſi tu n'as pas de ruſe plus ſubtile...

EXUPERE.

Je vous dis vrai, madame, & vous dirai de plus...

LÉONTINE.

r) Ne me fai point ici de contes ſuperflus:
L'effet à tes diſcours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien, demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, & ne vous dis plus rien.
Gardez votre ſecret, je garderai le mien.
Puiſque je paſſe encor pour homme à vous ſéduire,

---

moi au fait de tout, & je verrai ce que je dois croire, & ce que je dois faire. Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle apelle *Exupère* lâche, groſſier & brutal.

r) *Ne me fai point ici de contes ſuperflus.*] Elle doit au moins attendre qu'*Exupère* lui ait fait ces contes.

Je ne fais ſi je me trompe, mais la fin de cette ſcène entre deux ſubalternes, aproche un peu trop d'une ſcène de comédie, dans laquelle perſonne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la piéce; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux ſubalternes qui ne s'entendent point, & qui devraient s'entendre? que font pendant ce tems-là les deux héros de la piéce? rien du tout; il paraît qu'il ferait mieux de les faire agir.



Venez dans la priſon où je vais vous conduire ;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous ſaurez qui je ſuis.

Fin du quatriéme acte.

---

a) On a preſque toujours retranché aux repréſentations ces ſtances ; elles ne valent ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid* ; ce n'eſt qu'une ode du poete, ſur l'incertitude où les héros de la piéce ſont de leur deſtinée ; ce n'eſt qu'une répétition de tous les ſentimens tant de fois étalés dans la piéce ; & puiſque



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HÉRACLIUS. *a)*

QUELLE confuſion étrange
De deux princes fait un mélange,
Qui met en diſcord deux amis!
Un père ne ſait où ſe prendre,
Et plus tous deux s'oſent défendre
Du titre infame de ſon fils,
Plus eux-mêmes ceſſent d'entendre
Les ſecrets qu'on leur a commis.
  Léontine avec tant de ruſe
Ou me favoriſe, ou m'abuſe,
Qu'elle brouille tout notre ſort;
Ce que j'en eus de connaiſſance
Brave une orgueilleuſe puiſſance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naiſſance,
Quand on me refuſe la mort.

---

c'eſt une répétition, c'eſt un défaut.

Un mélange de deux princes, deux amis en diſcord, un ſort brouillé, ce qu'Héraclius *a de connaiſſance qui brave une orgueilleuſe puiſſance*; ne font pas des manières de parler qui puiſſent entrer ni dans une tragédie, ni dans des ſtances.

Ce fier tyran qui me careſſe
Montre pour moi tant de tendreſſe,
Que mon cœur s'en laiſſe allarmer :
Lorſqu'il me prie & me conjure,
Son amitié parait ſi pure,
Que je ne ſaurais préſumer
Si c'eſt par inſtinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.
Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des tranſports de haine
Que je ne conſerve pas bien :
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne, & trouble ma colère,
Et je n'oſe réſoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.
Retien, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obſcurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connaître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritais de l'être

b) *Le tyran qui veut que je vous voye.*] On ſent ici que le terrein manque à l'auteur ; cette ſcène eſt entiérement inutile au dénouement de la piéce ; mais non-ſeulement elle eſt inutile, elle n'eſt pas vraiſemblable. Il n'eſt pas poſſible que *Phocas* ſe ſerve ici de la fille de *Maurice*, comme il employerait un confident ſur lequel il compterait ; il l'a menacée vingt fois de la mort ; elle lui a parlé avec la plus grande horreur, & le plus profond mépris, & il l'envoye tranquilement pour ſurprendre le ſecret d'*Héraclius*. Une telle diſparate, un tel changement

Si je ne le ſuis en effet.
Soutien ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fai voir... Mais il m'exauce, on vient me ſecourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O Ciel quel bon démon devers moi vous envoye,
Madame ?

PULCHERIE.

b) Le tyran qui veut que je vous voye,
Et met tout en uſage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il penſe *c*) réuſſir!

PULCHERIE.

d) Il le penſe, ſeigneur, & ce brutal eſpère
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frère;
e) Comme ſi j'étais fille à ne lui rien céler

---

dans le caractère devrait au moins être excuſé, s'il peut l'être, par une expoſition patétique du trouble extrême où eſt *Phocas*, & qui le réduit à implorer le ſecours de *Pulchérie* même ſa mortelle ennemie.

c) Réuſſir en un trouble ?

d) *Il le penſe, ſeigneur, & ce brutal eſpère.*] Il faut qu'en effet il ſoit non-ſeulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ſes intérêts entre les mains de *Pulchérie*.

e) *Comme ſi j'étais fille &c.*] Tout cela eſt écrit du ſtile de la comédie, &



De tout *f*) ce que le ſang pourrait me revéler.

HÉRACLIUS.

Puiſſe-t-il par un trait de lumière fidèle
g) Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle!
Aidez moi cependant, madame, à repouſſer
Les indignes frayeurs dont je me ſens preſſer...?

PULCHERIE.

Ah, prince, il ne faut point d'aſſurance plus claire;
h) Si vous craignez la mort, vous n'ètes point mon frère:
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah, je m'y ſuis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoye au ſuplice,
Je ſuis Héraclius, je ſuis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'enſevelir,
Et m'étonne ſi peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flate, il m'embraſſe;
Je n'en puis arracher une ſeule menace:

i) J'ai

c'eſt dans un moment qui devrait être très-tragique.

f) *Vous le mieux revéler qu'il ne me le revèle.*] Voilà trois *revèle.* Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au diſcours; & *qu'il ne me le* fait un ſon déſagréable.

g) *Ce que le ſang pourrait lui révéler.*] *Un ſang révéle* eſt une expreſſion bien impropre, bien obſcure, bien irrégulière. Les plus beaux ſentimens révolteraient avec un ſi mauvais ſtile.

h) *Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère.*] Cela eſt bien ſubtil: ce ne ſont pas là des raiſons; elle ſe preſſe trop; elle joue ſur le mot de *frayeur.* Tout ce que diſent ici *Héraclius* & *Pulchérie*, n'ajoûte rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. *Aſſurance plus claire* n'eſt ni un mot noble, ni le mot propre; on a une ferme aſſurance, une preuve claire.

i) *J'ai beau faire & beau dire.*] Cela n'a pas beſoin de commentaire; mais de

i) J'ai beau faire & beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute ſi peu qu'il me force à douter.
Malgré moi comme fils toujours *k*) il me regarde ;
Au lieu d'être en priſon, je n'ai pas même un garde.
Je ne ſais qui je ſuis, & crains de le ſavoir.
Je veux ce que je dois, & chercher mon devoir.
Je crains de le haïr, ſi j'en tiens la naiſſance ;
Je le plains de m'aimer, ſi je m'en dois vengeance ;
Et mon cœur indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, & tremble de pitié.
De tous ſes mouvemens mon eſprit ſe défie ;
Il condamne auſſi-tôt tout ce qu'il juſtifie.
La colère, l'amour, la haine, & le reſpect,
Ne me préſentent rien qui ne me ſoit ſuſpect.
Je crains tout, je fuis tout ; & dans cette avanture,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHERIE.

l) Ah ! vous ne l'êtes point, puiſque vous en doutez.

ſi baſſes trivialités étonnent toujours.

k) *Il me regarde comme fils*,] il faut, *comme ſon fils*.

l) *Ah ! vous ne l'êtes point, puiſque vous en doutez.*] C'eſt encor une de ces ſubtilités qui ne vont point au cœur, qui ne cauſent ni terreur, ni trouble ; il faut dans un cinquiéme acte, autre choſe que du raiſonnement ; & ce raiſonnement de *Pulchérie* n'eſt pas juſte. *Héraclius* peut très-bien douter qu'il ſoit fils de *Maurice*, & cependant être ſon fils ; il a même les plus grandes raiſons pour en douter. *Boileau* condamnait hautement dans *Corneille* toutes ces ſcènes de raiſonnemens, & ſurtout celles qui refroidiſſent toutes les piéces qu'il fit après *Héraclius*.

En vain vous étalez une ſcène ſavante,
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiédir
Le ſpectateur toujours pareſſeux d'aplaudir,

Celui qui comme vous prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flate, il y fait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter;
Et le sang par un double & secret artifice
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connaissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, & la reconnaissance:
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi:
La haine qu'il lui doit ne saurait le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute, & si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur qui sans cesse en sa faveur se flatte

Et qui des vains efforts de votre rhétorique.
Justement fatigué s'endort ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'*Héraclius* explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout.

m) *L'œil le plus éclairé sur de telles matières.*] Cette expression de comédie, & la réflexion *sur notre sexe*, achèvent de refroidir.

n) *Et quoique la pitié montre un cœur généreux.*] Ce terme *montre* n'est pas propre; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences seraient à peine

Cherche qui le ſoutienne, & non pas qui l'abatte ;
Il demande ſecours pour mes ſens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'aſſaſſinez.

PULCHERIE.

m) L'œil le plus éclairé ſur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières ;
Et comme notre ſexe oſe aſſez promtement
Suivre l'impreſſion d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop perſuadée.
Son amour eſt pour vous un poiſon dangereux ;
n) Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
o) Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
p) Vous le devez haïr, & fût-il votre père,
Si ce titre eſt douteux, ſon crime ne l'eſt pas.
Qu'il vous offre ſa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'eſt pas moins tyran quand il vous favoriſe,
Puiſque c'eſt ce cœur même alors qu'il tyranniſe ;
Et que votre devoir par-là mieux combattu,
Prince, met en péril juſqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïſſez, & quoi qu'il exécute,
Je douterai du nom qu'un autre vous diſpute ;

remarquables, ſi elles n'étaient fréquentes, & ces inattentions étaient très-pardonnables pour le tems. Il falait peut-être *prouve un cœur généreux*, ou bien, *quoique la pitié ſoit d'un cœur généreux.*

o) *Celle qu'on a pour lui, de ce rang dégénère.*] De quel rang? eſt-ce du rang des cœurs généreux ? On ne dégénère point d'un rang.

p) *Vous le devez haïr, & fût-il votre père.*] Cela n'eſt pas vrai : un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendreſſe ; ce ſentiment eſt pardonnable dans la bouche de *Pulchérie* ; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant ?

En douter lorſqu'en moi vous cherchez quelque apui !
Si c'eſt trop peu pour vous, c'eſt aſſez contre lui.
L'un de vous eſt mon frère, & l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix ſe peut méprendre ;
Mais je ne puis faillir, dans votre ſort douteux,
A chérir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
J'eſpère encor pourtant : on murmure, on menace :
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place :
Exupère eſt allé fondre ſur ces mutins ;
Et peut-être de là dépendent nos deſtins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, gardes.

PHOCAS.

HÉ bien, ſe rendra-t-il, madame?

PULCHERIE.

q) Quelque effort que je faſſe à lire dans ſon ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis.

---

q) *Quelque effort que je faſſe à lire, Je n'en vois que l'effet.*] Cela n'eſt pas français ; *on a de la peine à lire ; on fait effort pour lire ;* & *l'effet d'un effort* n'a pas un ſens aſſez clair.

r) *Je trouve trop d'un frère, & vous trop peu d'un fils.*] Elle ne fait là que répéter ce que *Phocas* a dit au quatriéme acte ; & cette antithèſe de *trop* & de *trop peu* eſt ſouvent répétée.

r) Je trouve trop d'un frère, & vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainſi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

s) Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte.
Ce frère qu'il me rend ſerait déja perdu,
Si dedans votre ſang il ne l'eût confondu.

PHOCAS *à Pulchérie.*

Cette confuſion peut perdre l'un & l'autre.
En faveur de mon ſang, je ferai grace au vôtre;
Mais je veux le connaître; & ce n'eſt qu'à ce prix,
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(*à Héraclius.*)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure,
Car enfin c'eſt vers toi que panche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empreſſemens
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
t) En crois-tu mes ſoupirs? en croiras-tu mes larmes?
Songe avec quel amour mes ſoins t'ont élevé,
Avec quelle valeur ſon bras t'a conſervé.
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnaiſſance

---

s) *Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte.*] *Le ciel qui tient une naiſſance couverte!* ce n'eſt pas le mot propre. *Couvert* ne veut pas dire, *incertain*, *obſcur.*

t) *En crois-tu mes ſoupirs? en croiras-tu mes larmes?*] Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie; c'eſt qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni ſoupirer, ni pleurer,



Je vous rens votre fils, je lui rens ſa naiſſance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, & le laiſſes mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, & pour le ſecourir.

PHOCAS.

u) C'eſt me l'ôter aſſez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que le faire connaître.

PHOCAS.

C'eſt me l'ôter aſſez que me le ſupoſer.

HÉRACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que vous déſabuſer.

PHOCAS.

Laiſſe-moi mon erreur, puiſqu'elle m'eſt ſi chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père.
Fai vivre Héraclius *x*) ſous l'un ou l'autre ſort;
Pour moi, pour toi, pour lui fai toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

y) Ah, c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée
Dépouille un vieux reſpect où je l'avais forcée.
De quelle ignominie oſez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on ſe laiſſe adopter,

---

ceux dont les larmes ne font ſoupirer ni pleurer perſonne. Pour peu qu'on connaiſſe le cœur humain, on ſent bien que les ſoupirs & les larmes d'un *Phocas* reſſemblent à la voix du loup berger.

u) *C'eſt me l'ôter aſſez &c.*] Ces trois répétitions, *ôter aſſez*, *rendre aſſez*, font une eſpèce de jeu de mots, & de ſimétrie, qui n'ajoutant rien à la ſituation, peuvent faire languir.

x) *Sous l'un ou l'autre ſort.*] On ne peut dire, *vivre ſous un ſort.*

y) *Ah! c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée.*] Je ne ſais ſi *Héraclius*, dans

On veut une maiſon illuſtre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, & non de l'infamie ;
Et ce ſerait un monſtre horrible à vos états,
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, ceſſe d'eſpérer la mort que tu mérites ;
Ce n'eſt que contre lui, lâche, que tu m'irrites ;
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ;
Je m'en prens à la cauſe, & j'épargne mon ſang.
Puiſque ton amitié de ma foi ſe défie,
Juſqu'à prendre ſon nom pour lui ſauver la vie,
Soldats, ſans plus tarder, qu'on l'immole à ſes yeux,
Et ſois après ſa mort mon fils, ſi tu le veux.

HÉRACLIUS *aux ſoldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah, que voulez-vous faire,
Prince ?

HÉRACLIUS.

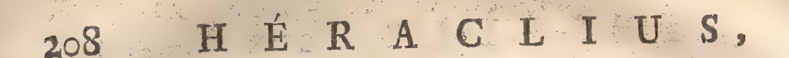
Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conſervez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous :
Ne troublez point un ſort qui lui ſemble ſi doux.

---

l'incertitude où il eſt de ſa naiſſance, doit répondre avec tant d'indignation & de mépris, à un empereur qui eſt peut-être ſon père. Cette ſcène, d'ailleurs, fait un grand effet, quoique la perplexité où eſt le ſpectateur n'ait point augmenté ; mais c'eſt beaucoup que dans un tel ſujet, elle ſoit toujours entretenue ; c'eſt un très-grand art d'y être parvenu, & c'eſt une grande reſſource de génie. *Martian* fait ſeulement un perſonnage froid dans la ſcène ; il n'y parle qu'une fois, & eſt un perſonnage purement paſſif.



C'eſt avec aſſez d'heur qu'Héraclius expire,
Puiſque c'eſt en vos mains que tombe ſon empire.
Le ciel daigne bénir votre ſceptre, & vos jours !

PHOCAS.

C'eſt trop perdre de tems à ſouffrir ces diſcours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS *à Octavian.*

N'attente rien, barbare.
Je ſuis...

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare ;
Et mon cœur...

PHOCAS *à Héraclius.*

Tu pouras à loiſir y penſer.
(*à Octavian.*)
Frape.

HÉRACLIUS.

Arrête, je ſuis... Puis-je le prononcer ?

PHOCAS.

Achève, ou...

HÉRACLIUS.

Je ſuis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je ſois pour lui ſauver la vie.
Oui,

(z) *J'accepte en ſa faveur.*] Toute cette tirade eſt véritablement tragique ; voilà de la force, du patétique, & de beaux vers.

Oui, je lui dois aſſez, ſeigneur, quoi qu'il en ſoit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, & ſincère,
Et tel qu'Héraclius l'aurait pour ſon vrai père.
z) J'accepte en ſa faveur ſes parens pour les miens;
Mais ſachez que vos jours me répondront des ſiens.
Vous me ſerez garant des hazards de la guerre,
Des ennemis ſecrets, de l'éclat du tonnerre;
Et de quelque façon que le couroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'eſt ſi précieux,
Je vengerai ſur vous, & fuſſiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait ſur lui leur injuſte colère.

PHOCAS.

Ne crain rien, de tous deux je ferai mon apui;
L'amour qu'il a pour toi m'aſſure trop de lui;
Mon cœur pâme de joye, & mon ame n'aſpire
Qu'à vous aſſocier l'un & l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils; mais ſois-le tout-à-fait,
a) Et donne m'en pour marque un véritable effet;
Ne laiſſe plus de place à la b) ſupercherie;
Pour achever ma joye, épouſe Pulchérie.

HÉRACLIUS

Seigneur, elle eſt ma ſœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puiſque ſi lâchement déja tu t'en dédis.

---

a) *Et donne m'en un effet.*] Cela n'eſt pas français.

b) *Supercherie.*] Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie.



PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?
Quoi, son consentement étoufferait ma haine ?
Pour l'avoir étonné tu m'aurais fait changer ?
J'aurais *c*) pour cette honte un cœur assez léger ?
Je pourrais épouser, ou ton fils, ou mon frère ?

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, gardes.

CRISPE.

d) SEigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère,
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins,
Lui seul & ses amis ont domté vos mutins,
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Di-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

c) *Pour cette honte un cœur assez léger.*] Cela n'est pas français : *un cœur léger pour une honte !* & cette légéreté consisterait à épouser son frère. Cette scène ne finit pas heureusement.

d) *Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère.*] On dirait à ce mot de *grand cœur*, qu'*Exupère* est un héros qui a offert son secours à *Phocas* ; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, & qui a arrêté des séditieux : & comment n'a-t-il employé que ses amis ? l'empereur n'avait-il pas des gardes ?

e) *Trouve, ou choisi mon fils, & l'épouse sur l'heure.*] Est-ce là le tems d'un mariage ? De plus, *Phocas* doit-il faire sur le champ sa belle-fille d'une personne



SCENE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN, gardes.

PHOCAS *à Héraclius.*

TOi cependant, ingrat, ſois mon fils, ſi tu veux.
En l'état où je ſuis je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins ſont domtés, & je ceſſe de craindre.
Je vous laiſſe tous trois.

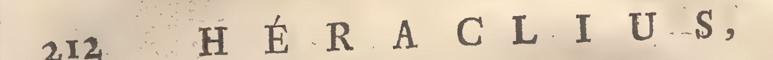
(*à Pulchérie.*)

Uſe bien du moment
Que je prens pour en faire un juſte châtiment;
Et ſi tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure,
e) Trouve, ou choiſi mon fils, & l'épouſe ſur l'heure:
Autrement, ſi leur ſort demeure encor douteux,
f) Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, *g*) & mon amour pour gêne.
Toi...

dont il connaît la haine implacable ? il n'a nul beſoin d'elle, puiſqu'il ſe croit maître de l'état : Il les laiſſe tous trois; qu'en eſpère-t-il ? Il a vû qu'il eſt haï de tous les trois. Il doit penſer qu'ils tiendront conſeil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'eſt uniquement pour ménager une ſcène entre *Pulchérie* & les deux princes ?

f) *Je jure à mon retour.*] Il faut, *je jure qu'à mon retour ils.*

g) *Et mon amour pour gêne.*] On ne prend point un amour pour gêne. Il veut dire que ſa tendreſſe gêne *Héraclius.* On ne dit pas non plus, *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront.*



PULCHÉRIE.

Ne menace point, je fuis prête à mourir.

PHOCAS.

h) A mourir! Jufques-là je pourrais te chérir!
N'efpère pas de moi cette faveur fuprême;
Et penfe...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran?

PHOCAS.

i) A m'époufer moi-même,
Au milieu de leur fang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

k) Quel fuplice!

PHOCAS.

Il eft grand pour toi; mais il t'eft dû.
Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère.
Il eft en toi de perdre, ou de fauver ton frère;
Et du moins, quelque erreur qui puiffe me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

---

h) *A mourir! jufques-là je pourrais te chérir!*] Convenons que rien n'eft plus outré. Un tyran furieux peut bien dire à fon ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs fuplices que de lui donner la mort : mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas affez pour te faire mourir?*

i) *A m'époufer moi-même.*] On ne s'attendait point à cette alternative; elle aurait quelque chofe de trop comique, fi cette faillie d'un vieillard n'était tout d'un coup rélevée par le vers fuivant.

k) *Quel fuplice! — Il eft grand, &c.*] Si on ne confidère ici que la fille de *Maurice*, ce n'eft guère un plus grand fuplice pour elle d'être impératrice, que d'être bru de l'empereur régnant; mais l'âge d'un vieillard qui fe préfente pour époux au

SCENE VI.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE.

PULCHÉRIE.

LE lâche ! Il vous flattait lorſqu'il tremblait dans l'ame ;
Mais tel eſt d'un tyran le naturel infame ;
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il oprime ; & s'il n'oprime, il craint.
L'une & l'autre fortune en montre la faibleſſe ;
L'une n'eſt qu'inſolence, *l*) & l'autre que baſſeſſe.
A peine eſt-il ſorti de ſes lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puiſqu'enfin vous voulez tous d'eux l'être,
Si vous m'aimez en ſœur, faites le moi paraître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorſqu'on tranche nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conſeil eſt un puiſſant ſecours.

---

lieu de ſon fils, pourrait donner du ridicule à ces expreſſions ; *quel ſuplice ! il eſt grand*.

Remarquez que cette menace ſoudaine & inattendue que *Phocas* fait à *Pulchérie* de l'épouſer, donne lieu à une diſſertation dans la ſcène ſuivante. Il ſemble que l'empereur ne laiſſe *Martian*, *Héraclius* & *Pulchérie* enſemble, que pour leur donner lieu d'amuſer la ſcène, en attendant le dénouement.

l) *Et l'autre que baſſeſſe.*] Si *Pulchérie* & ces princes étaient des perſonnages agiſſans, *Pulchérie* ne débiterait pas des ſentences. *Phocas* n'a point montré de baſſeſſe ; c'eſt un père qui cherche à connaître ſon fils : il n'y a là rien de bas.

MARTIAN.

m) Il n'eſt point de conſeil qui vous ſoit ſalutaire,
Que d'épouſer le fils pour éviter le père :
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit diſpoſer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, ſi je veux l'épouſer ?
Et dans cet hyménée à ma gloire funeſte,
Qui me garantira des périls de l'inceſte ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre, & pour vous, & pour nous ;
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuſer du tyran la race forcenée,
n) Et vivre en frère & ſœur ſous un feint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre, & nous abaiſſer à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'eſt générosité ;
Et c'eſt mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis ſecrets auprès de ſa perſonne,
Qui dans leur juſte haine animés & conſtans,

---

m) *Il n'eſt point de conſeil que d'épouſer.*] La ſyntaxe demandait, *il n'eſt de conſeil ſalutaire pour vous que d'épouſer le fils. Eviter le père* eſt trop faible.

n) *Et vivre en frère & ſœur.*] Cette expreſſion eſt trop familière, & n'eſt pas correcte. *Pulchérie* demande conſeil; *Martian* lui conſeille d'épouſer *Héraclius* ſans uſer des droits du mariage ; il faut convenir que c'eſt là un très-petit artifice, & indigne de la tragédie. Ces converſations dans un cinquiéme acte, lorſqu'on doit agir, ſont preſque toujours très-languiſſantes. Je ne ſais s'il n'y a pas dans la piéce extravagante & monſtrueuſe de *Caldéron* un plus grand fonds de tragique, quand le fils de *Phocas* veut tuer ſon père. C'était même pour un parricide que *Léontine* l'avait réſervé ; elle s'en explique dès le ſecond acte : on s'attend à cette cataſtrophe. Le fils de *Phocas* prêt de tuer cet empereur, & *Héraclius* vou-

Sur l'ennemi commun sauront prendre leur tems,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours & fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, & j'y résiste en vain.
o) Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi *p*) la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

---

lant le sauver, pouvaient former un beau coup de théatre; cependant il n'arrive rien de ce que *Léontine* a projetté, & *Martian* ne fait autre chose dans tout le cours de la piéce, que dire, *qui suis-je?*

o) *Sus donc.*] On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier: il veut dire, *vite*, *allons*, *courage*, *dépêchez-vous.*

Sus, sus, du vin partout; versez, garçon, versez. *Pourceaugnac.*
Mais *Pulchérie* ne peut dire, *Allons vite*, *sus*, *qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouser pour ne point jouir des droits du mariage?*

p) *La traiter de maîtresse.*] Cette contestation est-elle convenable à la tragédie? *Traiter de maîtresse*, n'est ni français, ni noble.



PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut ſe démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour ſouffrir ſans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connaiſſais trop pour juger autrement,
Et de votre conſeil, & de l'événement;
Et je n'y déférais que pour vous voir dédire.
Toute fourbe eſt honteuſe aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout ſans conſentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur eſt le mien.
q) L'obſcure vérité que de mon ſang je ſigne,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne:
On n'en croit pas ma mort, & je perds mon trépas,
Puiſque mourant pour lui je ne le ſauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle eſt ma deſtinée,
Madame: dans le cours d'une ſeule journée,
Je ſuis Héraclius, Léonce, & Martian;
Je ſors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce déſordre en un jour me fait naître,

Pour

q) *L'obſcure vérité.*] Ces vers ne ſont pas moins obſcurs. *L'obſcure vérité* qu'il *ſigne ne peut* le *rendre digne du nom qui* le *perd.*

r) *Il a fait contre vous un violent effort.*] Un ſort qui fait un effort! preſque aucune expreſſion n'eſt ni pure, ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois perſonnages n'aboutit à rien. Ils n'agiſſent, ni n'ont aucun deſſein arrêté dans toute la piéce.

s) . . . . *Mon bras*
Vient de laver ce nom dans le ſang de Phocas.

Je ne parle point ici d'un bras qui lave

Pour me faire mourir enfin ſans me connaître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon ſort.
r) Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur eſt grand; mais quoi qu'il en ſuccède,
La mort qu'on me refuſe en ſera le remède;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide?

SCENE VII.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS.

s) MOn bras
Vient de laver ce nom dans le ſang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres,
t) Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les maîtres.

un nom, on ſent aſſez combien le terme eſt impropre; mais j'inſiſte ſur ce perſonnage ſubalterne d'*Amintas*, qui n'a dit que quatre mots dans toute la piéce, & qui en fait le dénouement. Jamais en aucun cas on ne doit imiter un tel exemple; il faut toujours que les premiers perſonnages agiſſent.

t) *Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les maîtres.*] Ce mot n'eſt-il pas déplacé? car il s'adreſſe sûrement au fils de *Phocas* comme au fils de *Maurice*: il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de ſon père.



HÉRACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

u) Et par toi ?

AMINTAS.

Non, seigneur,
Un autre en a la gloire, & j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru, c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui qui me trahissait ?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner ;
Il ne vous trahissait que pour vous couronner.

---

u) *Et par toi ?*
Non seigneur.]
Il doit au contraire répondre, *oui seigneur*, puisqu'au vers suivant, il dit, *J'ai part à cet honneur.*

x) *Mutinerie.*] Ce mot est trop familier : *révolte*, *sédition*, *tumulte*, *soulévement &c.* sont les termes usités dans le stile tragique.

y) *Admirez Que ces prisonniers même avec lui conjurés &c.*] *Admirez qu'ils couraient* n'est pas français. Cet événement est en effet bien étonnant ; & jamais l'histoire n'a rien fourni de si improbable. On peut assassiner un roi au milieu de sa garde ; on peut tuer *César* dans le sénat ; mais il n'est guères possible que dans le tems que *Phocas* fait attaquer des conjurés, il n'ait pris aucune mesure pour être le plus fort chez lui. Un homme qui de simple soldat est devenu empereur, n'est pas imbécille au point de recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les gar-



HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitait seul cette *x*) mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois ?

AMINTAS.

y) Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés
z) Sous cette illusion couraient à leur vengeance.
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son apartement.
La garde y restait faible, & sans aucun ombrage :
Crispe même à Phocas porte notre message ;
Il vient ; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal *a*) leurs poignards les premiers ;
Le reste impatient dans sa noble colère

---

der ; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans son apartement, avec des poignards sous leurs robes ; on les fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point à eux ; ainsi la vraisemblance est partout violée.

Remarquez que dans la règle il faut *ces prisonniers mêmes* ; mais s'il n'est pas permis à un poëte de retrancher un *s* en cette occasion, il n'y aura aucune licence pardonnable. *Corneille* retranche presque toujours cet *s*, & fait un adverbe de *même* au lieu de le décliner.

z) *Sous cette illusion couraient à la vengeance.*] Cela n'est pas français ; on ne court pas à la vengeance sous une illusion.

a) *Leurs poignards les premiers. — Crispe porte notre message. — Tant de nos mains la sienne est suivie.*] Ces expressions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, & lui ôtent toute sa chaleur.



Enferme la victime, & ſoudain Exupère,
Qu'on arrête, dit-il, *le premier coup m'eſt dû*,
C'eſt lui qui me rendra b) *l'honneur preſque perdu.*
Il frape, & le tyran tombe auſſi-tôt ſans vie,
Tant de nos mains la ſienne eſt promtement ſuivie.
Il s'élève un grand bruit, & mille cris confus
Ne laiſſent diſcerner que *Vive Héraclius!*
Nous ſaiſiſſons la porte, & les gardes ſe rendent.
Mêmes cris auſſi-tôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de ſoldats qui lui ſervaient d'apui,
Phocas après ſa mort n'en a pas un pour lui.

PULCHERIE.

c) Quel chemin Exupère a pris pour ſa ruine!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

Oreſte dans l'*Andromaque*, en faiſant un récit à peu près ſemblable, s'exprime ainſi :

> A ces mots qui du peuple attiraient le ſuffrage,
> Nos grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
> L'infidèle s'eſt vû partout envelopper,
> Et je n'ai pû trouver de place pour fraper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt.

b) *L'honneur preſque perdu.*] Ce *preſque perdu* affaiblit encor la narration. Le ſpectateur s'embarraſſe trop peu qu'un perſonnage auſſi ſubalterne qu'*Exupère* ait preſque perdu ſon honneur.

c) *Quel chemin Exupère a pris pour ſa ruine!*] Prendre un chemin pour une ruine, eſt une expreſſion vicieuſe, un barbariſme; & cette réflexion de *Pulchérie* eſt trop froide, quand elle aprend la mort de ſon tyran.

d) *Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable.*] *Léontine* a très-grande raiſon de concevoir à peine une choſe qui n'eſt nullement vraiſemblable. Elle dit que

SCENE DERNIERE.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, gardes.

HÉRACLIUS *à Léontine.*

Est-il donc vrai, madame, & changeons-nous de ſort?
Amintas nous fait-il un fidèle raport?

LÉONTINE.

d) Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable,
Et d'un ſi grand deſſein la conduite admirable...

HÉRACLIUS *à Exupère.*

e) Perfide généreux, hâte toi d'embraſſer

la conduite de ce deſſein eſt admirable; mais c'était à elle à conduire ce deſſein, puiſqu'elle avait tant promis de tout faire. C'eſt une ſubalterne qui a voulu jouer un rôle principal, & qui ne l'a pas joué; il ſe trouve qu'elle ne fait autre choſe dans les premiers actes, & dans le dernier, que de montrer des billets; elle a été, auſſi-bien que *Phocas*, la dupe d'un autre ſubalterne. *Héraclius*, *Martian*, *Pulchérie*, *Eudoxe*, n'ont contribué en rien, ni au nœud, ni au dénouement. La tragédie a été une mépriſe continuelle; & enfin *Exupère* a tout fait par une eſpèce de prodige. Remarquez encor que cette mort de *Phocas* n'eſt là qu'un événement inattendu qui ne dépend point du tout du fonds du ſujet, qui n'y eſt point contenu, qui n'eſt point tiré, comme on dit des entrailles de la piéce, autant vaudrait que *Phocas* mourût d'apopléxie. Du moins *Caldéron* fait mourir *Phocas* en combattant contre *Héraclius*.

e) *Perfide généreux.*] Une nuée de critiques s'eſt élevée contre *La Mote*, pour avoir affecté de joindre ainſi des épithètes qui ſemblent incompatibles. On ne s'aviſe pas de reprendre le *perfide géné-*



Deux princes impuissans à te récompenser.

EXUPERE *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre.
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le votre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler;
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature;
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

---

reux de *Corneille.* Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, & qu'un siécle entier a mis le sceau à sa gloire, on aprouve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève *Shakespear* au-dessus de *Corneille*, & où l'on sifle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression.

f) *Quelle autre sûreté pourrions-nous demander.*] Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en raporter au témoignage seul de *Léontine*, que sa conduite mystérieuse a pû rendre très-suspecte; & dans de si grands intérêts il faut des preuves claires.

g) *Croyez l'impératrice.*] La naissance des deux princes n'est enfin éclaircie que par un billet de *Constantine*, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que *Constantine* ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jetter dans les derniers actes aucun incident principal, qui ne soit bien préparé dans les

MARTIAN.

f) Quelle autre ſûreté pourrions-nous demander?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor ſuſpecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, *g*) croyez l'impératrice.
(*à Pulchérie lui donnant un billet.*)
Vous connaiſſez ſa main, madame, & c'eſt à vous
Que je remets le ſort d'un frère & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laiſſa votre mère.

PULCHERIE.

J'en baiſe en ſoupirant le ſacré caractère.

LÉONTINE.

h) Aprenez d'elle enfin quel ſang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS *à Eudoxe.*

Qui que je ſois, c'eſt à vous que je ſuis.

---

premiers, & attendu même avec impatience.

Toutes ces raiſons qui me paraiſſent évidentes, font que le cinquiéme acte d'*Héraclius* eſt de beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La piéce eſt d'un ſingulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions.

h) *Aprenez d'elle enfin.*] La reconnaiſſance ſuit ici la cataſtrophe. On doit très-rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaiſſance précède. Cette règle eſt dans la nature; car lorſque la péripétie eſt arrivée, quand le tyran eſt tué, perſonne ne s'intéreſſe au reſte. Qu'importe qui des deux princes ſoit *Héraclius*? Si *Joas* n'était reconnu qu'après la mort d'*Athalie*, la piéce finirait très-froidement. Il me ſemble qu'il ſe préſentait une ſituation, une péripétie bien théatrale. *Phocas* méconnaiſſant ſon fils *Martian* voudrait le faire périr; *Héraclius* ſon ami en le deffendant tuerait *Phocas* & croirait avoir commis un parricide, *Léontine* lui dirait alors: Vous croyez vous être ſouillé du ſang de votre père. Vous avez puni l'aſſaſſin du vôtre.



PULCHÉRIE.

Parmi tant de malheurs mon bonheur eſt étrange!
Après avoir donné hh) *ſon fils au lieu du mien,*
Léontine à mes yeux, par un ſecond échange,
Donne encor à Phocas mon fils au lieu du ſien.
Vous qui pourez douter d'un ſi rare ſervice,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran:
Celui qu'on croit Léonce eſt le vrai Martian,
Et le faux Martian eſt vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHERIE *à Héraclius.*

Ah! vous êtes mon frère.

HÉRACLIUS *à Pulchérie.*

Et c'eſt heureuſement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE *à Héraclius.*

Vous en ſaviez aſſez pour éviter l'inceſte,
Et non pas pour vous rendre un tel ſecret funeſte.
(*à Martian.*)

Mais

hh) *Son fils au lieu du mien, ſon fils au lieu du ſien, le vrai Martian, le faux Martian;* tout cela reſſemble peut-être plus à une queſtion d'état, à un procès par écrit, qu'au patétique d'une tragédie.

i) *Donc pour mieux l'oublier.*] On a déja dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers.

k) *Aimez ſes ennemis.*] Il ſemble que ce ſoient les ennemis de *Léonce*. Il entend aparemment les ennemis de *Phocas*.

l) *En échange d'un cœur qui pour le mien ſoupire.*] On ne peut dire que dans le ſtile de la comédie, *en échange d'un cœur*. Un homme ne doit jamais dire d'une femme, *elle ſoupire pour moi.*

Remarquez encor que ce mariage n'eſt

Mais pardonnez, ſeigneur à mon zèle parfait
Ce que j'ai voulu faire, & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'opoſe point à la commune joye;
Mais ſouffrez des ſoupirs que la nature envoye;
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour:
Ce n'eſt pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

i) Donc pour mieux l'oublier, ſoyez encor Léonce;
Sous ce nom glorieux *k*) aimez ſes ennemis,
Et meure du tyran juſqu'au nom de ſon fils!
(*à Eudoxe.*)
Vous, madame, acceptez & ma main, & l'empire,
l) En échange d'un cœur qui pour le mien ſoupire.

EUDOXE *à Héraclius.*

m) Seigneur, vous agiſſez en prince généreux.

HÉRACLIUS *à Exupère & à Amintas.*

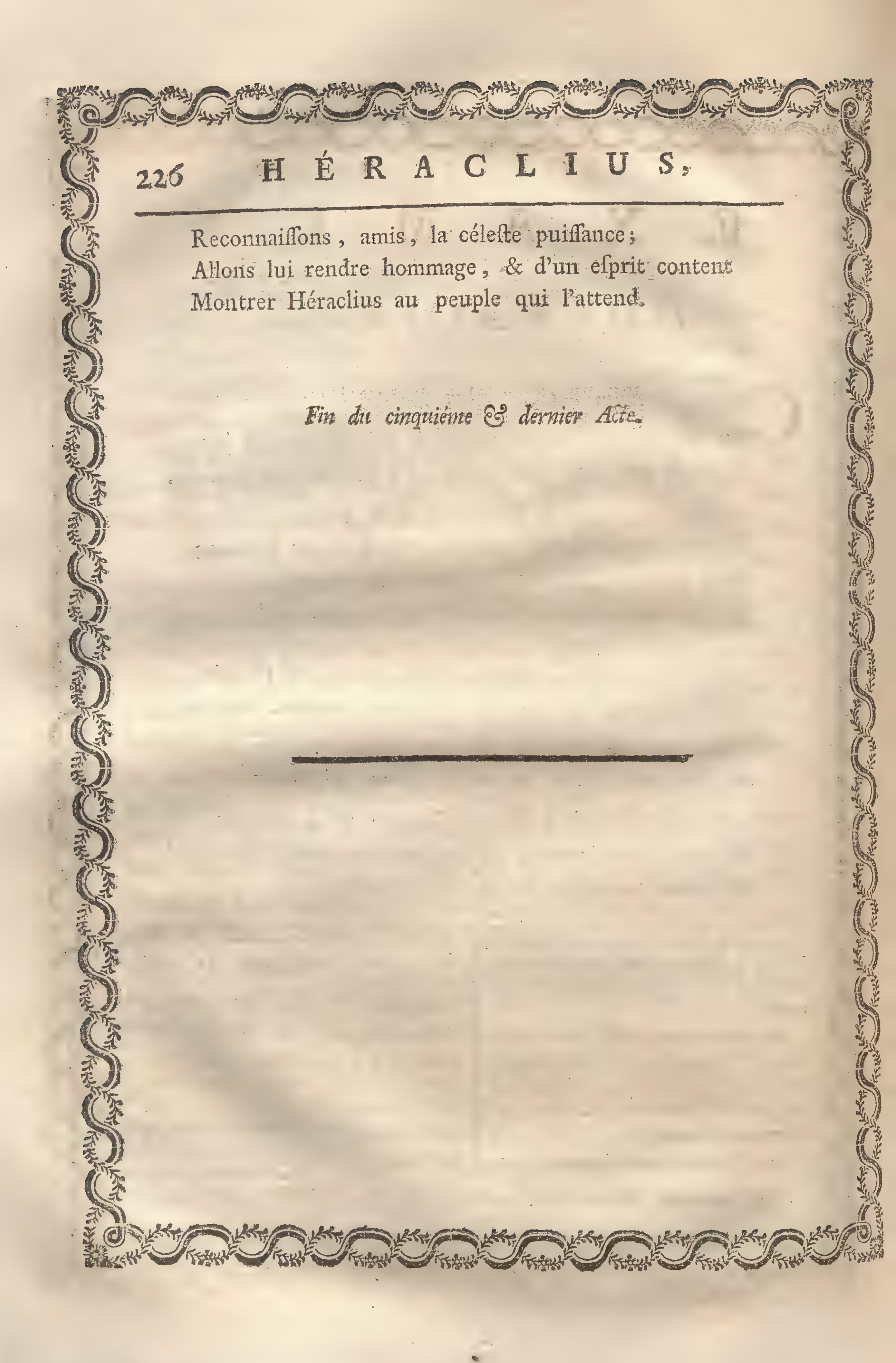
Et vous, dont la vertu *n*) me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnaiſſance,

point un échange d'un cœur contre une main; ce ſont deux perſonnes qui s'aiment.

m) *Seigneur, vous agiſſez en prince généreux.*] Il faut dans la tragédie autre choſe que des complimens; & celui-ci ne paraît pas convenable entre deux perſonnes qui s'aiment.

n) *Me rend ce trouble heureux.*] *Rendre un trouble heureux à quelqu'un;*] Cela n'eſt pas français.

En général la diction dans cette piéce n'eſt pas aſſez pure, aſſez élégante, aſſez noble. Il y a de très-beaux morceaux; l'intrigue occupe l'eſprit continuellement; elle excite la curioſité; & je crois qu'elle réuſſit plus à la repréſentation qu'à la lecture.



Reconnaiſſons, amis, la céleſte puiſſance;
Allons lui rendre hommage, & d'un eſprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

Fin du cinquième & dernier Acte.

EXAMEN

D'HÉRACLIUS.

CETTE tragédie a encor plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, & je puis dire que c'eſt un heureux original, dont il s'eſt fait beaucoup de belles copies, ſi-tôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour ſont pratiquées par occaſion en divers lieux avec adreſſe, & toujours dites & écoutées avec intérêt, ſans qu'il y en ait pas une de ſang froid, comme celle de *Laonice.* Elles ſont éparſes ici dans tout le poëme, & ne font connaître à la fois que ce qu'il eſt beſoin qu'on ſache pour l'intelligence de la ſcène qui ſuit. Ainſi dès la premiè-re, *Phocas* allarmé du bruit qui court qu'*Héraclius* eſt vivant, récite les particularités de ſa mort, pour montrer la fauſſeté de ce bruit; & *Criſpe*, ſon gendre, en lui propoſant un remède aux troubles qu'il apréhende, fait connaître comme en perdant toute la famille de *Maurice*, il a réſervé *Pulchérie* pour la faire épouſer à ſon fils *Martian*, & le pouſſe d'autant plus à preſſer ce mariage que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, & que ſans *Léonce* il fût demeuré au dernier combat. C'eſt par-là qu'il inſtruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai *Héraclius* qui paſſe pour *Martian*, au vrai *Martian* qui paſſe pour *Léonce*; & cela ſert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de ſa vie au quatriéme acte, pour le ſauver du péril où l'expoſe cette erreur des noms. Sur cette propoſition, *Phocas* ſe plaignant de l'averſion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de *Pulchérie* à l'inſtruction qu'elle a reçue de ſa mère, & aprend

ainſi aux ſpectateurs, comme en paſſant, qu'il l'a laiſſée trop vivre après la mort de l'empereur *Maurice* ſon mari. Il falait tout cela pour faire entendre la ſcène qui ſuit entre *Pulchérie* & lui; mais je n'ai pû avoir aſſez d'adreſſe pour faire entendre les équivoques ingénieux, dont eſt rempli tout ce que dit *Héraclius* à la fin de ce premier acte, & on ne les peut comprendre que par une réflexion, après que la piéce eſt finie, & qu'il eſt entiérement reconnu, ou dans une ſeconde repréſentation.

Sur-tout la manière dont *Eudoxe* fait connaître au ſecond acte le double échange que ſa mère a fait des deux princes, eſt une des choſes les plus ſpirituelles qui ſoient ſorties de ma plume *. *Léontine* l'accuſe d'avoir révélé le ſecret d'*Héraclius*, & d'être cauſe du bruit qui court, qui les met en péril de la vie; pour s'en juſtifier, elle explique tout ce qu'elle en fait, & conclut que puiſqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en ſache pas tant qu'elle. Il eſt vrai que cette narration eſt ſi courte, qu'elle laiſſerait beaucoup d'obſcurité, ſi *Héraclius* ne l'expliquait plus au long au quatriéme acte, quand il eſt beſoin que cette vérité faſſe ſon plein effet; mais elle n'en pouvait pas dire davantage à une perſonne qui ſavait cette hiſtoire mieux qu'elle; & ce peu qu'elle en dit ſuffit à jetter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'eſt pas beſoin alors d'éclaircir plus entiérement.

L'artifice de la dernière ſcène de ce quatriéme acte paſſe encor celui-ci. *Exupère* y fait connaître tout ſon deſſein à *Léon-*

* Il n'eſt plus permis aujourd'hui de parler ainſi de ſoi-même, & il n'eſt pas trop ſpirituel de dire qu'on a fait des choſes ſpirituelles. J'avoue que je ne

tine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le ſoupçonner de fourberie, & de n'avoir autre deſſein que de tirer d'elle le ſecret d'*Héraclius* pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, & ne ſait qu'en juger. Mais après que la conſpiration a eu ſon effet par la mort de *Phocas*, cette confidence anticipée exemte *Exupère* de ſe purger de tous les juſtes ſoupçons qu'on avait eus de lui, & de délivrer l'auditeur d'un récit qui lui aurait été fort ennuyeux après le dénouement de la piéce, où toute la patience que peut avoir ſa curioſité, ſe borne à ſavoir qui eſt le vrai *Héraclius* des deux qui prétendent l'être.

Le ſtratagème d'*Exupère* avec toute ſon induſtrie a quelque choſe d'un peu délicat, & d'une nature à ne ſe faire qu'au théatre, où l'auteur eſt maître des événemens qu'il tient dans ſa main, & non pas dans la vie civile où les hommes en diſpoſent ſelon leurs intérets & leur pouvoir. Quand il découvre *Héraclius* à *Phocas*, & le fait arrêter priſonnier, ſon intention eſt fort bonne, & lui réuſſit; mais il n'y avait que moi qui lui pût répondre du ſuccès. Il acquiert la confiance du tyran par-là & ſe fait remettre entre les mains la garde d'*Héraclius*, & ſa conduite au ſuplice; mais le contraire pouvait arriver, & *Phocas*, au lieu de déférer à ſes avis qui le réſolvent à faire couper la tête à ce prince en la place publique, pouvait s'en defaire ſur l'heure, & ſe défier de lui & de ſes amis, comme de gens qu'il avait offenſés, & dont il ne devait jamais eſpérer un zèle bien ſincère à le ſervir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme pri-

trouve rien de ſpirituel dans le rôle d'*Eudoxe*, ni même rien d'intéreſſant; ce qui eſt bien plus néceſſaire que d'être ſpirituel.

ſonniers pour le poignarder, eſt imaginée avec juſteſſe; mais juſques-là toute ſa conduite eſt de ces choſes qu'il faut ſouffrir au théatre, parce qu'elles ont un éclat dont la ſurpriſe éblouït, & qu'il ne ferait pas bon tirer en exemple, pour conduire une action véritable ſur leur plan.

Je ne ſais ſi on voudra me pardonner d'avoir fait une piéce d'invention ſous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'*Ariſtote* le défende, & j'en trouve aſſez d'exemples chez les anciens. Les deux Electres de *Sophocle* & d'*Euripide* aboutiſſent à la même action par des moyens ſi divers, qu'il faut de néceſſité que l'une des deux ſoit entiérement inventée. L'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature; & l'*Hélène*, où *Euripide* ſupoſe qu'elle n'a jamais été à Troye, & que *Pâris* n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui reſſemblait, ne peut avoir aucune action épiſodique, ni principale, qui ne parte de la ſeule imagination de ſon auteur.

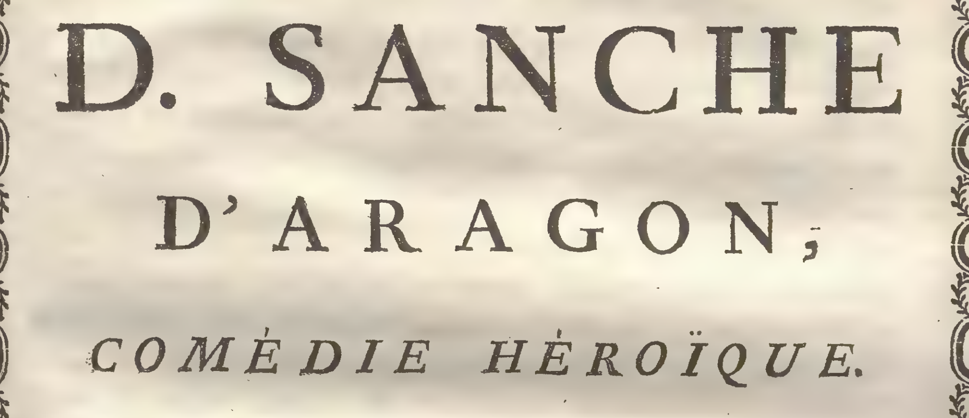
Je n'ai conſervé ici pour toute vérité hiſtorique que l'ordre de la ſucceſſion des empereurs *Tibère*, *Maurice*, *Phocas*, & *Héraclius*. J'ai falſifié la naiſſance de ce dernier, pour lui en donner une plus illuſtre, en le faiſant fils de *Maurice*, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique, qui portait même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de *Phocas*, & lui ai donné *Martian* pour fils, quoique l'hiſtoire ne parle que d'une fille nommée *Domitia*, qu'il maria à *Criſpe*, dont je fais un de mes perſonnages. Ce fils & *Héraclius*, qui ſont confondus l'un avec l'autre par les échanges de *Léontine*, n'auraient pas été en état d'agir, ſi je ne l'euſſe fait régner que les huit ans qu'il régna, puiſque pour faire ces échanges il falait qu'ils fuſſent tous deux au berceau, quand

il commença de régner. C'eſt par cette même raiſon que j'ai prolongé la vie de l'impératrice *Conſtantine*, que je n'ai fait mourir qu'en la quinziéme année de ſa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à ſa ſûreté dès la cinquiéme ; & je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ſes inſtructions en mourant, & d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui voulait faire épouſer.

La ſupoſition que fait *Léontine* d'un de ſes fils pour mourir au lieu d'*Héraclius* n'eſt point vraiſemblable, mais elle eſt hiſtorique, & n'a point beſoin de vraiſemblance, puiſqu'elle a l'apui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent aporter les difficiles. *Baronius* attribue cette action à une nourrice, & je l'ai trouvée aſſez généreuſe pour la faire produire à une perſonne plus illuſtre, & qui ſoutint mieux la dignité du théatre. L'empereur *Maurice* reconnut cette ſupoſition, & l'empècha d'avoir ſon effet, pour ne s'opoſer pas au juſte jugement de Dieu qui voulait exterminer toute ſa famille ; mais quant à ce qui eſt de la mère, elle avait ſurmonté l'affection maternelle en faveur de ſon prince ; & comme on pouvait dire que ſon fils était mort pour ſon regard, je me ſuis cru aſſez autoriſé par ce qu'elle avait voulu faire, à rendre cet échange effectif, & à le faire ſervir de fondement aux nouveautés ſurprenantes de ce ſujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu, qu'à *Rodogune.* La plûpart des poëmes qui ſuivent en ont beſoin, & je me diſpenſerai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, & l'action ſe pourrait paſſer en cinq ou ſix heures ; mais le poëme eſt ſi embarraſſé, qu'il

demande une merveilleuſe attention. J'ai vû de fort bons eſprits, & des perſonnes des plus qualifiées de la cour, ſe plaindre de ce que ſa repréſentation fatiguait autant l'eſprit qu'une étude ſérieuſe. Elle n'a pas laiſſé de plaire ; mais je crois qu'il l'a falu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.



D. SANCHE D'ARAGON,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

1650.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

CE genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, & de tout ce qui fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant *Corneille. Don Bernard de Cabrera*, *Laure persécutée*, & plusieurs autres piéces sont dans ce goût; c'est ce qu'on apellait *comédie héroïque*, genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. La comédie de l'*Ambitieux* de *Destouches* est à peu près du même genre, quoique beaucoup au-dessous de *Don Sanche d'Aragon*, & même de *Laure*. Ces espèces de comédies furent inventées par les Espagnols. Il y en a beaucoup dans *Lopes de Vega*. Celle-ci est tirée d'une piéce espagnole, intitulée *El palacio confuso*, & du roman de *Pélage*.

Peut-être les comédies héroïques sont-elles préférables à ce qu'on apelle la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, absolument privée de comique, n'est au fond qu'un monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique.

Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des avantures bourgeoises attendrissantes: il n'a pas le don du comique; il cherche à y supléer par l'intérêt: il ne peut s'élever au cothurne; il réhausse un peu le brodequin.

Il peut arriver sans doute des avantures très-funestes à de simples citoyens; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme *Pompée*; mais la mort de *Pompée* fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois.

Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le ſtile de *Mitridate*, il n'y a plus de convenance ; ſi vous repréſentez une avanture terrible d'un homme du commun en ſtile familier, cette diction familière convenable au perſonnage ne l'eſt plus au ſujet. Il ne faut point tranſpoſer les bornes des arts ; la comédie doit s'élever, & la tragédie doit s'abaiſſer à propos ; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature.

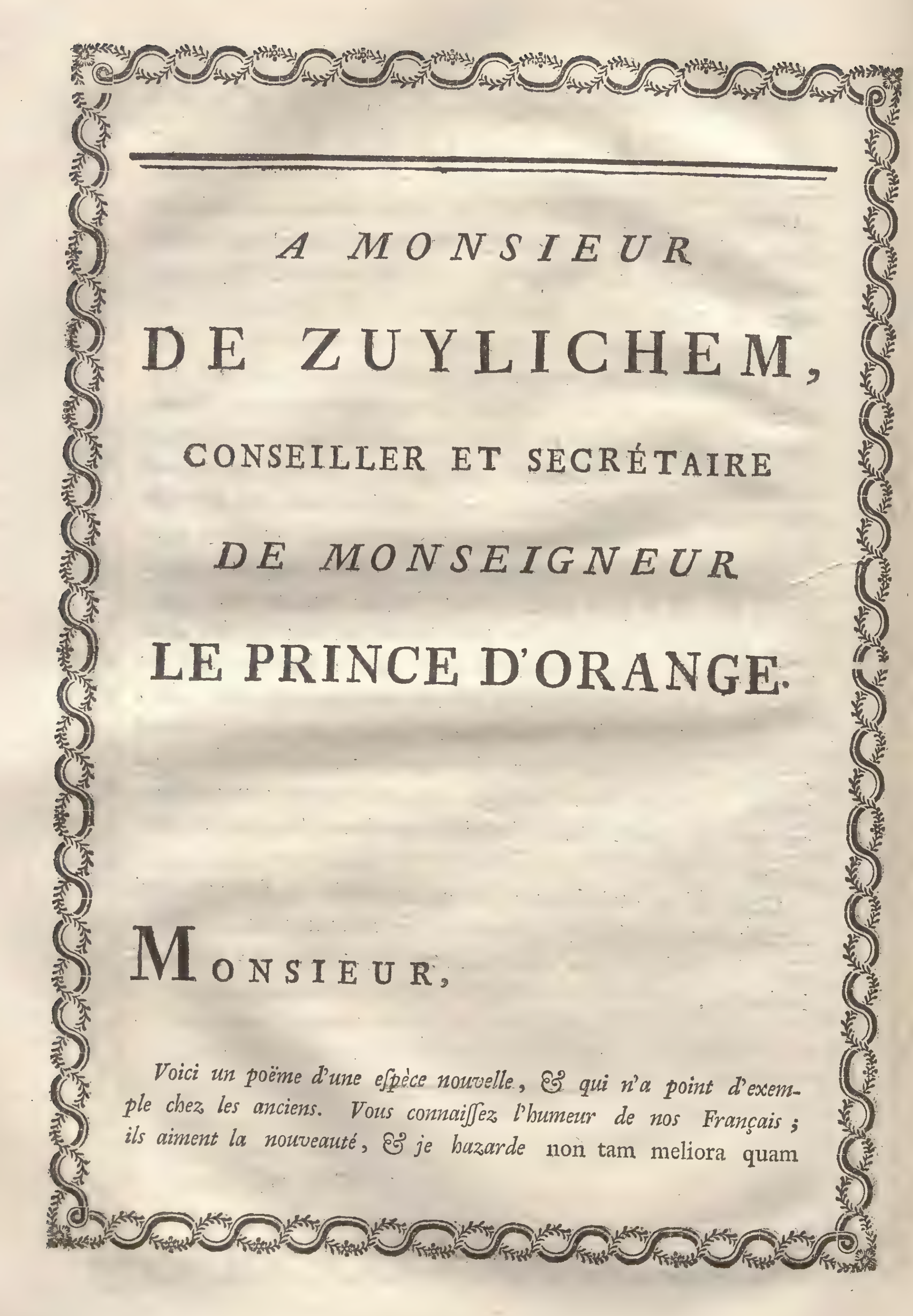
Corneille prétend que le refus d'un ſuffrage illuſtre fit tomber ſon *Don Sanche*. Le ſuffrage qui lui manqua fut celui du grand *Condé*. Mais *Corneille* devait ſe ſouvenir que les dégoûts & les critiques du cardinal de *Richelieu*, homme plus accrédité dans la littérature que le grand *Condé*, n'avaient pû nuire au *Cid*. Il eſt plus aiſé à un prince de faire la guerre civile, que d'anéantir un bon ouvrage. *Phèdre* ſe releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puiſſans.

Si *Don Sanche* eſt preſque oublié, s'il n'eut jamais un grand ſuccès, c'eſt que trois princeſſes amoureuſes d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour & de fierté ; c'eſt qu'il ne s'agit que de ſavoir qui épouſera ces princeſſes ; c'eſt que perſonne ne ſe ſoucie qu'elles ſoient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les piéces ſuivantes de *Corneille*, du ſtile froid & entortillé des mauvais romans de ce tems-là. Vous ne verrez jamais les ſentimens du cœur dévelopés avec cette noble ſimplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatriéme livre de *Virgile*, dans certains morceaux d'*Ovide*, dans pluſieurs rôles de *Racine* ; mérite que depuis *Racine* perſonne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a aproché en Italie depuis le *Paſtor fido* ; mérite entiérement ignoré en Angleterre, & même dans le reſte de l'Europe.

Corneille eſt trop grand par les belles ſcènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, &c. pour qu'on puiſſe le rabaiſſer en diſant la vérité. Sa mémoire eſt reſpectable, la vérité l'eſt encor davantage. Ce commentaire eſt principalement deſtiné à l'inſtruction des jeunes gens. La plûpart de ceux qui ont voulu imiter *Corneille*, & qui ont cru qu'une intrigue froide, ſoutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle politique, & d'inſolence qu'on appelle grandeur, pouraient ſoutenir leurs piéces, les ont vu tomber pour jamais. *Corneille* ſupoſe toujours dans tous les examens de ſes piéces, depuis *Théodore* & *Perthari*te, quelque petit défaut qui a nui à ſes ouvrages; & il oublie toujours que le froid, qui eſt le plus grand défaut, eſt ce qui les tue.

La grandeur héroïque de *Don Sanche* qui ſe croit fils d'un pêcheur, eſt d'une beauté dont le genre était inconnu en France; mais c'eſt la ſeule choſe qui pût ſoutenir cette piéce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le ſuccès dépend preſque toujours du ſujet. Pourquoi *Corneille* choiſit-il un roman eſpagnol, une comédie eſpagnole pour ſon modèle, au lieu de choiſir dans l'hiſtoire romaine, & dans la fable grecque?

C'eût été un très-beau ſujet qu'un ſoldat de fortune, qui rétablit ſur le trône ſa maîtreſſe & ſa mère ſans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel ſujet tout fût grand & intéreſſant.



A MONSIEUR

DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE

DE MONSEIGNEUR

LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

Voici un poëme d'une espèce nouvelle, & qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français; ils aiment la nouveauté, & je hazarde non tam meliora quam

nova, *sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le tems d'Æschyle,*

apud quos
Illecebris erat, & grata novitate morandus
Spectator.

Et si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains.

Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas,
Nec minimum meruere decus vestigia græca
Ausi deserere?

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite, je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pû me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon-homme Plaute, qui n'y cherchait point d'autre finesse; parce qu'il y a des dieux & des rois dans son Amphitrion, il veut que c'en soit une; & parce qu'il y a des valets qui boufonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, & lui donne l'un & l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui apartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, & considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, & les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là: & j'ose m'imaginer que ceux qui ont restraint cette sorte de poëme aux personnes illustres, n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue, qu'il n'y avait que la fortune des rois & des princes, qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à

ſa naiſſance, & ne s'attache qu'aux incidens de ſa vie, & à ſes mœurs. Il demande un homme qui ne ſoit ni tout méchant ni tout bon; il le demande perſécuté par quelqu'un de ſes plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conſerver : & je ne vois point que cela ne puiſſe arriver qu'à un prince, & que dans un moindre rang on ſoit à couvert de ces malheurs. L'hiſtoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils n'ayent accablé quelqu'une de ces grandes têtes, & c'eſt ſans doute pourquoi juſqu'à préſent la tragédie s'y eſt arrêtée. Elle a beſoin de ſon apui pour les événemens qu'elle traite; & comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils ſont hors de la vraiſemblance ordinaire, ils ne ſeraient pas croyables ſans ſon autorité, qui agit avec empire, & ſemble commander de croire ce qu'il veut perſuader. Mais je ne comprens point ce qui lui défend de deſcendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne ſoin de les imiter, & je ne puis croire que l'hoſpitalité violée en la perſonne des filles de Scédaſe, qui n'était qu'un payſan de Leuctres, ſoit moins digne d'elle, que l'aſſaſſinat d'Agamemnon par ſa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreſte ſur ſa propre mère. Quitte pour chauſſer le cothurne un peu plus bas.

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Je dirai plus, MONSIEUR : *la tragédie doit exciter de la pitié & de la crainte, & cela eſt de ſes parties eſſentielles, puiſqu'il entre dans ſa définition. Or s'il eſt vrai que ce dernier ſentiment ne s'excite en nous par ſa repréſentation, que quand nous voyons ſouffrir nos ſemblables, & que leurs infortunes nous en font apréhender de pareilles : n'eſt-il pas vrai auſſi qu'il y pourrait être excité plus fortement, par la vûe des malheurs arrivés aux per-*

ſonnes de notre condition, à qui nous reſſemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun raport, qu'en tant que nous ſommes ſuſceptibles des paſſions qui les ont jettés dans ce précipice, ce qui ne ſe rencontre pas toujours? Que ſi vous trouvez quelque aparence en ce raiſonnement, & ne déſaprouvez pas qu'on puiſſe faire une tragédie entre des perſonnes médiocres, quand leurs infortunes ne ſont pas au-deſſous de ſa dignité: permettez-moi de conclure à ſimili, *que nous pouvons faire une comédie entre des perſonnes illuſtres, quand nous en propoſons quelque avanture, qui ne s'élève point au-deſſus de ſa portée. Et certes, après avoir lû dans Ariſtote que la tragédie eſt une imitation des actions, & non pas des hommes, je penſe avoir quelque droit de dire la même choſe de la comédie, & de prendre pour maxime, que c'eſt par la ſeule conſidération des actions, ſans aucun égard aux perſonnages, qu'on doit déterminer de quelle eſpèce eſt un poëme dramatique. Voilà,* MONSIEUR, *bien du diſcours, dont il n'était pas beſoin pour vous attirer à mon parti, & gagner votre ſuffrage en faveur du titre que j'ai donné à D. Sanche. Vous ſavez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenſeriez pas que je vous fiſſe ſouvenir des choſes dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, & lui dirai que D. Sanche eſt une véritable comédie, quoique tous les acteurs y ſoient, ou rois, ou grands d'Eſpagne, puiſqu'on n'y voit naître aucun péril, par qui nous puiſſions être portés à la pitié, ou à la crainte. Notre avanturier Carlos n'y court aucun riſque. Deux de ſes rivaux ſont trop jaloux de leur rang pour ſe commettre avec lui, & trop généreux pour lui dreſſer quelques ſupercheries. Le mépris qu'ils en font ſur l'in-*

certitude de son origine ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, & se change en respect, si-tôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisiéme lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; & quand même elle s'achéverait par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable, ni de terrible, & par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, & qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies, que des amans qui vont mourir, s'ils ne possédent ce qu'ils aiment; & de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il apréhende: il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais en cet état même il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs: celui-ci soutient sa disgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion pour son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, & se peut ranger inter communia utriusque drammatis, *aussi-bien que la reconnaissance qui fait le dénouement de cette piéce. La crainte tragique ne dévance pas le malheur du héros, elle suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; & se produisant par une promte aplication que la vûe de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en*

voyons être la cauſe. Enfin je ne vois rien en ce poëme qui puiſſe mériter le nom de tragédie, ſi nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroés, qui l'appelle ſimplement un art de louer. *En ce cas nous ne lui pourons dénier ce titre ſans nous aveugler volontairement, & ne vouloir pas voir que toutes ſes parties ne ſont qu'une peinture des puiſſantes impreſſions que les rares qualités d'un honnête homme font ſur toutes ſortes d'eſprits, qui eſt une façon de loüer aſſez ingénieuſe, & hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mauvaiſe grace de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connais que ſur la foi d'une traduction latine; & puiſque ſa paraphraſe abrège le texte d'Ariſtote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'eſt pas que je n'aye héſité quelque tems ſur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrèment a été juſqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il était auſſi de ſon eſſence; & je ſerais encor dans ce ſcrupule, ſi je n'en avais été guéri par votre M. Heinſius, de qui je viens d'aprendre heureuſement que* Movere riſum non conſtituit comœdiam, ſed plebis aucupium eſt, & abuſus. *Après l'autorité d'un ſi grand homme, je ſerais coupable de chercher d'autres raiſons, & de craindre d'être mal fondé à ſoutenir que la comédie ſe peut paſſer du ridicule. J'ajoûte à celle-ci l'épithète de* héroïque, *pour ſatisfaire aucunement à la dignité de ſes perſonnages, qui pourrait profanée ſembler par la baſſeſſe d'un titre que jamais on n'a apliqué ſi haut. Mais après tout,* Monsieur, *ce n'eſt qu'un* interim, *juſqu'à ce que vous m'ayez apris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adreſſe que pour vous l'abandonner entiérement; & ſi vos Elzéviers ſe ſaiſiſſent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos*

provinces, ſous le titre que vous lui jugerez plus convenable, & nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attens de vous cette inſtruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières penſées, ou les rejetter comme de mauvaiſes tentations. Elles flotteront juſques-là; & ſi vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir apuyé une nouveauté, vous me laiſſerez du moins celle d'avoir paſſablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en conſolerai fort aiſément, parce que je ſuis très-aſſuré que vous ne ſauriez m'en ôter une qui m'eſt beaucoup plus précieuſe, c'eſt celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,

CORNEILLE.

ARGUMENT

DE D. SANCHE D'ARAGON.

DON Fernand roi d'Aragon, chaſſé de ſes états, par la révolte de Don Garcie d'Ayala, comte de Fuenſalida, n'avait plus ſous ſon obéiſſance que la ville de Catalaïud, & le territoire des environs, lorſque la reine D. Léonor ſa femme accoucha d'un fils qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince craignant qu'il ne demeurât expoſé aux fureurs de ce rebelle, le fit auſſi-tôt enlever par D. Raymond de Moncade ſon confident, afin de le faire nourrir ſecrétement. Ce cavalier trouvant dans le village de Rubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, ſans lui dire qui il était; mais ſeulement qu'un jour le roi & la reine d'Aragon le feraient grand, lorſqu'elle lui ferait préſenter par lui un petit écrain, qu'en même tems il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre, ſi bien que revenant au bout d'un an, il prit aiſément cet enfant pour ſien, & l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais ſavoir du roi où il avait fait porter ſon fils; & tout ce qu'elle en tira après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour quand on lui préſenterait cet écrain, où il avait mis leurs deux portraits avec un billet de ſa main, & quelques autres piéces de remarque: mais voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir ſavoir davantage, il arrèta ſa curioſité tout d'un coup, & lui dit qu'il était mort. Il ſoutint après cela cette malheureuſe guerre encor trois ou quatre ans, ayant toujours

quelque nouveau désavantage, & mourut enfin de déplaisir & de fatigue, laissant ses affaires désespérées, & la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entiérement l'Arragon, & de se réfugier en Castille. Elle exécuta ses ordres, & y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche qui se croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parens, & se jette dans les armées du roi de Castille, qui avait de grandes guerres contre les Maures; & de peur d'être connu pour ce qu'il pensait être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avait laissé, & prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alfonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille; mais comme ce monarque était prêt de le récompenser, il est surpris de la mort, & ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle sa sœur, & son héritiére, & de la jeune princesse d'Aragon D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avait portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devaient à la dignité de leur naissance. Lui-même avait conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, & étant prêts de former une guerre civile pour ce sujet, les états du royaume la suplient de choisir un mari pour éviter les malheurs qu'ils prévoyent devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connaissant pas assez particuliérement le mérite de ses prétendans, & leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils

en jugent les plus dignes, les assurant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, & lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, & D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, & offenser la reine, s'il eût rejetté l'honneur qu'il recevait de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Arragonois ennuyés de la tyrannie de D. Garcie & de D. Ramire son fils, les chassent de Saragosse, & les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoyent des députés à leurs princesses réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur apartenait. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond qu'ils y tenaient prisonnier depuis six ans, aprend à ces peuples que D. Sanche leur prince était vivant, & part aussi-tôt pour le chercher à Rubierça, où il aprend que le pêcheur qui le croyait son fils, l'avait perdu depuis huit ans, & l'était allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avait euës par un soldat qui avait servi sous lui contre les Maures: il pousse aussi-tôt de ce côté-là, & joint les députés comme ils étaient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'avanturier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche; après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avaient nommés, & D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui par cette reconnaissance se trouve être sa sœur.



ACTEURS.

D. ISABELLE, reine de Castille.

D. LÉONOR, reine d'Aragon.

D. ELVIRE, princesse d'Aragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.

D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.

D. LOPE DE GUSMAN,
D. MANRIQUE DE LARE,
D. ALVAR DE LUNE,
} Grands de Castille.

La scène est à Valladolid.

D. SANCHE.



Marquis, prenez ma bague ....

D. SANCHE D'ARAGON,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

a) APRÈS tant de malheurs enfin le ciel propice
S'eſt réſolu, ma fille, à nous faire juſtice,
Notre Aragon pour nous preſque tout révolté

a) *Après tant de malheurs &c.*] On a déja obſervé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connaître d'abord ſes perſonnages, & le lieu où ils ſont. Voilà une mère & une fille dont on ne connaît les noms que dans la liſte imprimée des acteurs. Comment les deviner? comment ſavoir que la ſcène eſt à Valladolid? on ne ſait pas non plus quelle eſt cette reine de Caſtille dont on parle. Si votre ſujet eſt grand & connu comme la mort de *Pompée*, vous pouvez tout d'un coup entrer en matière, les ſpectateurs ſont au fait, l'action commence dès le premier vers ſans obſcurité: mais ſi les héros de votre piéce ſont tous nouveaux pour les ſpectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent, ...

Enléve à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos loix, & reconnaît ses reines;
Et par ses députés qu'aujourd'hui l'on attend
Rend d'un si long *b*) exil le retour éclatant.
Comme nous la Castille attend cette journée,
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée:
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux;
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une faible & douteuse puissance:
Le trouble régne encor où vous devez régner:
Le peuple vous rapelle, & peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, *c*) au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère, & le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres & le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos états,
Et par des actions nobles, grandes & belles,
Dissiper les mutins, & domter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amans dignes de vous:
On aime votre sceptre, on vous aime, & sur tous,
Du *d*) comte Don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil, & durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, & se fit votre apui,
Quand vous le recouvrez est bien digne de *e*) lui.

---

b) Il semble par la phrase que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition.

c) *Au retour de Castille*] n'est pas plus français que le retour de l'exil, & est beaucoup plus obscur.

d) *Le comte Don Alvar qui aima Dona*

D. ELVIRE.

Ce comte eſt généreux, & me l'a fait paraître;
Auſſi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître,
Puiſque les Caſtillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
Et comme ſes rivaux lui cédent en mérite,
Un eſpoir à préſent plus doux le ſollicite:
Il régnera ſans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon ſe réſout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître?
Montons de grace au trône, & de-là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baiſſerons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaiſſez trop; *f*) une ſecrette flamme
A déja malgré moi fait ce choix dans votre ame:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout eſt illuſtre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais ſon ſang que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la ſource obſtinément...

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement;
Sa naiſſance inconnue eſt peut-être ſans tache:
Vous la préſumez baſſe à cauſe qu'il la cache;

Elvire ſur tous,] eſt bien moins français encore.

e) *Lui*] ne ſe dit jamais des choſes inanimées à la fin d'un vers cela paraît une biſarerie de la langue; mais c'eſt une règle.

f) Une ſecrette flamme qui fait un choix!

Mais combien a-t-on vû de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms suposés,
Domter des nations, *g*) gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes ?

D. LÉONOR.

Quoi, voilà donc enfin de quoi vous vous flattez ?

D. ELVIRE.

J'aime & prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble en qui tant de vaillance
N'arrache cette estime, & cette bienveillance :
Et l'innocent tribut de ses affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui deshonore une jeune princesse.
En cette qualité je l'aime, & le caresse; *h*)
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dûs :
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertu pour être téméraire ;
Et si jamais ses vœux s'échapaient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, & ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, & le mettre en usage !

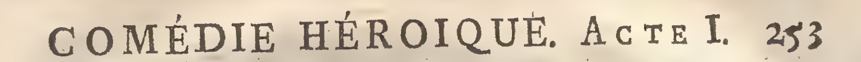
D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toûjours régner.

---

g) On ne dit point *gagner des diadêmes* ; c'est peut-être encor une bisarerie.

h) *Carlos* en qui tant de vaillance arrache l'estime & la bienveillance ; & l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions ; & *Dona Elvire* qui l'aime & le caresse en cette qualité ! Il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres & de fau-



D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jufqu'au lieu de votre obéiffance,
Vous rendre ces refpects dûs à votre naiffance,
Vous faire comme ici fa cour tout fimplement?

D. ELVIRE.

De fes pareils la guerre eft l'unique élément;
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers, & la gloire.
La prife de Séville, & les Mores défaits,
Laiffent à la Caftille une profonde paix:
S'y voyant fans emploi, fa grande ame inquiéte
Veut bien de *i*) Don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un refte de mutins,
De toute fa valeur hâter nos bons deftins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura fur le trône affermie,
Et *k*) jetté fous vos pieds la puiffance ennemie,
S'en ira-t-il foudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau, la gloire, & les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, *l*) la reine entre.

---

tes contre la fyntaxe, qui forment un étrange ftile.

i) Il faudrait que ce *Don Garcie* fût d'abord connu; le fpectateur ne fait ni où il eft, ni qui parle, ni de qui l'on parle.

k) Jetter une puiffance fous des pieds!

l) *La reine entre.*] Quelle reine? rien



SCENE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR.

AUjourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et d'un mot satisfaire aux plus ardens *m*) souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidéles sujets?

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt, qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un *n*) illustre attentat,
Pour me sacrifier au repos de l'état;
Que c'est un sort fâcheux & triste que le nôtre,
De ne pouvoir régner que sous les loix d'un autre!
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que pour le soutenir il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadême,
Que de tous les côtés j'entens dire qu'on m'aime;
Si toutefois sans crime, & sans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.

---

n'est annoncé, rien n'est dévélopé. C'est surtout dans ces sujets romanesques entiérement inconnus au public, qu'il faut avoir soin de faire l'exposition la plus nette & la plus précise.

J'aimerais encor mieux qu'il déclinât son nom
Et dit je suis Oreste ou bien Agamemnon.

m) Des souhaits qu'on pousse! & ma-

L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'aprèter à ma perte ;
Et pour trancher le cours de leurs dissensions
Il faut fermer la porte à leurs prétentions :
Il m'en faut choisir un, eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, & mes états m'en prient ;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Guzman, Don Manrique de Lare,
Et Don Alvar de Lune ont un mérite rare :
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire :
On vous obéira, *o*) qui qu'il vous plaise élire.
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, & dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos désirs un *p*) joug impérieux,
Et dédaigne l'avis & du cœur, & des yeux,
Qu'on ouvre. Juste ciel, voi ma peine, & m'inspire,
Et ce que je dois faire, & ce que je dois dire.

---

dame qui va rendre heureuse la flamme !

n) Et *Isabelle* qui fait un illustre attentat sur elle-même & un sceptre qui est cru !

o) *Qui qu'il vous plaise élire !*] Cela n'est ni élégant, ni harmonieux.

p) Un joug impérieux jetté sur des destins !

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément,
Que les deux méprisés, & tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître:
Car enfin je suis libre à disposer de moi;
Le choix de mes états ne m'est point une loi;
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par-là qu'on vous préfère à tous;
Vous m'en êtes plus chers, & plus considérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits:
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
q) Je veux en le faisant pouvoir ne le pas faire,

Et

q) *Je veux en le faisant pouvoir ne le pas faire.*] Quel vers! nous avons déja dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut.

r) *Ce n'est point*] est ici un solécisme, il faut *ce n'est ni son choix.*

s) *Au moindre de Castille.*] C'est un barbarisme, il faut, *au moindre guer-*

Et que vous avouïez, que pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière;
Votre état avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentimens,
Que par obéissance à vos commandemens.
r) Ce n'est point ni son choix, ni l'éclat de ma race,
Qui me font, grande reine, espèrer cette grace;
Je l'attens de vous seule, & de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service, ni famille,
Vous pouvez faire part s) au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, & non d'en murmurer;
Mais vous nous permettez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, Don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,

---

rier, au moindre gentilhomme de la Castille. La plus grande faute est que cela n'est pas vrai. Elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille.

Je vous dirai pourtant, comme à ma ſouveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le faſſiez en reine,
Que vous laiſſer borner, c'eſt vous-même affaiblir
La dignité du rang qui le doit annoblir :
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propoſe,
Le roi que vous feriez vous devrait peu de choſe,
Puiſqu'il tiendrait les noms de monarque & d'époux
Du choix de vos états auſſi-bien que de vous.
  Pour moi qui vous aimai ſans ſceptre & ſans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre perſonne,
Que même le feu roi daigna conſidérer
Juſqu'à ſouffrir ma flamme, & me faire eſpérer,
J'oſerai me promettre un ſort aſſez propice
De cet aveu d'un frère, & quatre ans de ſervice ;
Et ſur ce doux eſpoir dûſſai-je me trahir,
Puiſque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'eſt comme il faut m'aimer. Et Don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

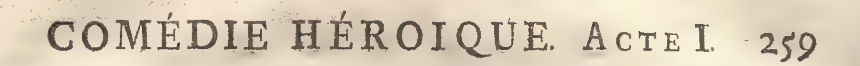
Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choiſiſſez hors des trois, tranchez abſolument,
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds reſpects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence ;

---

t.) *Tout beau, tout beau*] pourait être ailleurs bas & familier ; mais ici je le crois très-bien placé, cette manière de parler eſt aſſez convenable, d'un ſeigneur très-fier à un ſoldat de fortune. Cela forme une ſituation ſingulière & in-



Et comme votre cœur n'eſt pas ſans autre amour,
Vous ſavez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'eſt aſſez, que chacun prenne place.

Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil ; & après que les trois comtes & le reſte des grands qui ſont préſens ſe ſont aſſis ſur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vuide s'y veut ſeoir, & Don Manrique l'en empêche.

D. MANRIQUE.

t) Tout beau, tout beau, Carlos, d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pû vous établir?

CARLOS.

J'ai vû la place vuide, & crû la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un ſoldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je ſuis ne me fait point de honte.
Depuis plus de ſix ans il ne s'eſt fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de ſoldat.
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,
Madame, & par trois fois...

téreſſante, inconnue juſques-là au théatre. Elle donne lieu très-naturellement à *Carlos* de parler dignement de ſes grandes actions. La vertu qui s'éleve quand on veut l'avilir produit preſque toujours de belles choſes.

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vû *u*) faire
Et ſavons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes inſtruits, *x*) & je ne la ſuis pas;
Laiſſez le me l'aprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus *y*) rendre de dignes marques,
De les ſavoir connaître, & ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs ſujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

z) Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encor une fois laiſſez le me l'aprendre:
Nous aurons tems pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je ſuis, madame, en peu de mots.
On m'apelle ſoldat, je fais gloire de l'être;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendart de Caſtille à ſes yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi ſeul fut ſauvé:
Cette ſeule action rétablit la bataille,
Fit rechaſſer le More au pied de ſa muraille;
Et rendant le courage aux plus timides cœurs,

u) *Faire*] eſt ici plus ſuportable; mais il n'eſt que ſuportable. *Racine* n'aurait jamais dit nous vous avons vu faire.

x) *Et je ne la ſuis pas.*] Elle devrait certainement le ſavoir; *Carlos* eſt à ſa cour, *Carlos* a fait des actions connues de tout le monde, il a ſauvé la Caſtille, & elle dit qu'elle n'en ſait rien! Il était aiſé de ſauver cette faute, & la reine qui a de l'inclination pour *Carlos* pouvait prendre un autre tour. Obſervez qu'il faut, *& je ne le ſuis pas*. S'il y avait là pluſieurs reines, elle dirait, *nous ne le ſommes pas*; & non, *nous ne les ſommes pas*. Ce *le* eſt neu-



Rapella les vaincus, & défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit *a*) dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si longtems bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées ;
Et le même escadron qui vint le secourir,
Le ramena vainqueur, & moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit, & m'entend, & me méprise encore,
Qui gémirait sans moi dans les prisons du More.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour Don Lope, & pour moi ?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vû le roi,
Seigneur, & qui voudra parle à sa conscience.
b) Voilà dont le feu roi me promit récompense,
Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait ;

tre ; on a déja fait cette remarque ; mais on peut la répéter pour les étrangers.

y) *Rendre de dignes marques.*] C'est un barbarisme.

z) *Je ne me croyais pas être ici,*] c'est un solécisme ; il faut, *je ne croyais pas être ici.*

a) On a déja fait voir combien *dedans* est vicieux, & surtout quand il s'agit d'une province ; c'est alors un solécisme.

b) *Voilà dont*] c'est un solécisme ; il faut, *voilà les services, les exploits, les actions dont.*

Et moi, comme héritant ſon ſceptre & ſa couronne,
Je prens ſur moi ſa dette, *c*) & je vous la fais bonne.
Seyez vous, & quittons ces petits différens.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ſes parens.
Nous ne conteſtons point l'honneur de ſa vaillance,
Madame, & s'il en faut notre reconnaiſſance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un & l'autre ſans lui nous étions priſonniers;
Mais enfin la valeur ſans l'éclat de la race
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

d) Se pare qui voudra du nom de ſes ayeux,
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux:
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et ſuis aſſez connu ſans les faire connaître.
e) Mais pour en quelque ſorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits,
Ma valeur eſt ma race, & mon bras eſt mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, & la preuve en eſt claire,
Sans doute il n'eſt pas noble.

D. ISABELLE.

Hé bien, je l'annoblis,
Quelle que ſoit ſa race, & *f*) de qui qu'il ſoit fils.

---

c) *Et je vous la fais bonne*] eſt trop trivial, c'eſt le ſtile des marchands.

d) *Se pare qui voudra du nom de ſes ayeux.*] Cette tirade était digne d'être imitée par *Corneille*, & l'on voit que ſi elle n'était pas dans l'eſpagnol, il l'aurait faite. Il eſt vrai que *mon bras eſt mon père* eſt trop forcé.

Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encor un mot, de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'annoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
Tout autre qu'un marquis, ou comte le profane.

D. ISABELLE *à Carlos.*

Hé bien, seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame?
(*Don Manrique & Don Lope se lévent, & Carlos se sied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez, faites le roi, madame:
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler, que l'aprocher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas sans mystère;
Et ces nouveaux sermens qu'il nous a falu faire,
Montraient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, & nous l'avons juré,
Je suis prêt d'obéir, & loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains & vous, & votre empire.

---

e) *Mais pour en quelque sorte.*] Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe.

f) *De qui qu'il.*] Il faut éviter soigneusement ces cacophonies. On a déja remarqué cette faute.

Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrètez, insolent, votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte insolemment soupçonne,
Et pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut *g*) demeurer,
Que vous tenez encor même rang dans son ame,
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme,
Et qu'au lieu d'en punir *h*) le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipatie...

D. ISABELLE.

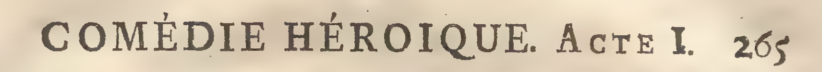
Ne *i*) faites point ici de fausse modestie;
J'ai trop vû votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal, & quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.

Je

g) *Demeurer au choix*] est un barbarisme; il faut, *s'en tenir au choix*, ou *demeurer attachée au choix des états*.

h) Le zèle injurieux d'un excès de flamme!

i) *Faire de fausse modestie*,] barbarisme & solécisme; il faut, *n'affectez point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas ici de *modestie* quand *Manrique* parle d'an-



Je veux qu'aujourd'hui même il puiſſe plus que moi :
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il faſſe un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il ſait quelle eſt la vôtre, & connaît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raiſon,
Que moi qui n'en connais que la race & le nom.
Marquis, prenez *k*) ma bague, & la *l*) donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en faſſe un monarque ;
Je vous laiſſe y penſer tout le reſte du jour.
Rivaux ambitieux, faites lui votre cour.
Qui me raportera l'anneau que je lui donne,
Recevra ſur le champ ma main, & ma couronne.
Allons, reines, allons, & laiſſons les juger
De quel côté l'amour avait ſû m'engager.

---

tipatie. C'eſt jouer au propos interrompu.

k) La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Aſtrate. Cela eſt tout eſpagnol.

l) *Donnez la pour marque que j'en faſſe un monarque*,] barbariſme & ſoléciſme.

SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

HÉ bien, ſeigneur marquis, nous dirés-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il eſt beſoin qu'on faſſe ?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être aſſez mal réuſſir.
Quittez ces contretems de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en eſt pas ſaiſon quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ni prions, & demeurons amis.
Je ſais ce que la reine en mes mains a remis ;
J'en uſerai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de ſe plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de ſon époux,
Je ſerais téméraire, & m'en ſens incapable,
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récuſable.
Je m'en récuſe donc, afin de vous donner

---

m) *A qui Carlos ? — à mon vainqueur.*] Cela eſt digne de la tragédie la plus ſublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les piéces eſpagnoles. Mais ces grands traits de lumière qui percent l'ombre de tems en tems,



Un juge que sans honte on ne peut soupçonner;
Ce sera votre épée, & votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadême;
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

D. LOPE.

m) A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur.
Qui poura me l'ôter l'ira rendre à la reine,
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre & du tems, & du lieu,
Je m'y rendrai sur l'heure, & vais l'attendre. Adieu.

SCENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui

---

ne suffisent pas; il faut un grand intérêt; nulle langueur ne doit l'interrompre; les raisonnemens politiques, les froids discours d'amour le glacent; & les pensées recherchées, les tours forcés l'affaiblissent.



Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat !

D. LOPE.

Des généraux d'armée
Jaloux de leur honneur & de leur renommée,
Ne se commettent point contre un avanturier.

D. ALVAR.

Ne mettez pas si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine qui nous brave, & sans égard au sang
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang ?

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables ;
Ils font comme il leur plaît, & défont nos semblables. n)

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret ?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par-là faire aprouver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore ;
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

---

n) Cela n'était pas vrai, dans ces tems-là, un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré.



D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort, mais y prétendez-vous ?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

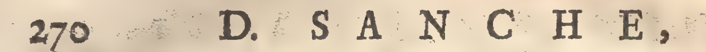
D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux, ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime ;
Et puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis Don Carlos cet anneau qu'il nous garde ;
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter,
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte,
Nous vous irons alors le disputer sans honte :
Nous ne dédaignons point un si digne rival ;
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE. a)

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLANCHE, as-tu rien connu d'égal à ma miſère?
Tu vois tous mes deſirs condamnés à ſe taire,
Mon cœur faire un beau choix ſans l'oſer accepter,
Et nourrir un beau feu ſans l'oſer écouter.
Voi par-là ce que c'eſt, Blanche, que d'être reine.
Comptable de moi-même au nom de ſouveraine,
Et ſujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, & ne puis rien pour moi.
  O ſceptres, s'il eſt vrai que tout vous ſoit poſſible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur inſenſible?

---

a) Cette ſcène, & toutes les longues diſſertations ſur l'amour & la fierté, ont toujours un défaut; & ce vice, le plus grand de tous, c'eſt l'ennui. On ne va au théatre que pour être ému. L'ame veut toujours être hors d'elle-même, ſoit par la gayeté, ſoit par l'attendriſſement, & au moins par la curioſité. Aucun de ces buts n'eſt atteint, quand une *Blanche* dit à ſa reine, *Vous l'avez honoré ſans vous deshonorer*; & que la reine replique, *que pour honorer ſa généroſité, l'amour s'eſt joué de ſon autorité, &c.*

Les ſcènes ſuivantes de cet acte ſont à peu près dans le même goût, & tout le nœud conſiſte à différer le combat annoncé, ſans aucun événement qui attache, ſans aucun ſentiment qui intéreſſe.

Il y a de l'amour comme dans toutes les piéces de *Corneille*; & cet amour eſt froid, parce qu'il n'eſt qu'amour. Ces



Pourquoi permettez-vous qu'il ſoit d'autres apas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je préſumais tantôt que vous les alliez croire ;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amans vous avez fait jurer,
Au choix de Don Carlos ſemblait tout préparer :
Je le nommais pour vous ; mais enfin par l'iſſue
Ma crainte s'eſt trouvée heureuſement déçue ;
L'effort de votre amour a ſu ſe modérer ;
Vous l'avez honoré ſans vous deshonorer,
Et ſatisfait enſemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine, & l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Di que pour honorer ſa généroſité
Mon amour s'eſt joué de mon autorité ;
Et qu'il a fait ſervir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au couroux de l'amante.
D'abord par ce diſcours qui t'a ſemblé ſuſpect,

---

reines qui ſe paſſionnent froidement pour un avanturier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, ſi le ſpectateur ne ſe doutait pas que *Carlos* eſt autre choſe qu'un ſoldat de fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non-ſeulement parce qu'elle eſt inutile, mais parce qu'elle ne parle que de ſon amour pour *Rodrigue*. On condamna de même dans ſon *Don Sanche* trois princeſſes épriſes d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choſes que le *Cid* ; & le pis de tout cela, c'eſt que l'amour de ces princeſſes ne produit rien du tout dans la piéce. Ces fautes ſont des auteurs eſpagnols ; mais *Corneille* ne devait pas les imiter.

A l'égard du ſtile, il eſt à la fois incorrect & recherché, obſcur & faible, dur & trainant. Il n'a rien de cette élégance & de ce piquant qui ſont abſolu-

Je voulais seulement *b*) essayer leur respect,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et comme enfin ce choix me donnait de la peine,
Perdre quelques momens, choisir un peu plus tard.
J'allais nommer pourtant, & nommer au hazard :
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner,
De montrer quelque estime, & la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée;
A l'intérêt du sceptre aussi-tôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché;
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paraître
Que ce change de nom ne fasse méconnaître.
J'ai fait Carlos marquis, & comte, & gouverneur,
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur;
M'en voulant faire avare, ils m'en faisaient prodigue;
Ce torrent grossissait rencontrant cette digue;
C'était plus les punir, que le favoriser.
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et l'ayant satisfait l'obliger à se taire :

Mais,

ment nécessaires dans un pareil sujet.

Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençans ce qu'ils doivent imiter, & ce qu'ils ne doivent pas suivre. Les solécismes & les barbarismes dont cette piéce fourmille seront assez sentis. Comme *Corneille* n'avait point encor de rivaux, il écrivait avec une extrême né-

Mais, hélas! en mon cœur il avait tant d'apui,
Que je n'ai pû jamais prononcer contre lui;
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème,
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roi, je l'ai fait davantage:
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
J'espérais que l'amour pourrait suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis, voilà ce que j'ai fait,
Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet.
Car mon ame pour lui, quoiqu'ardemment pressée,
Ne saurait se permettre une indigne pensée;
Et je mourrais encor avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée,
De m'en être remise à qui porte une épée;
Et trouve occasion dessous cette couleur
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devais par mon choix étouffer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,

gligence. Et quand il fut éclipsé par *Racine* il écrivit encor plus mal.

b) Essayer le respect; un choix qui donne la peine; il est bien dur à qui qui se voit régner; l'amour à la faveur trouve une pente aisée; il est attaché à l'intérêt du sceptre; un outrage invisible revêtu de gloire! Que dire d'un pareil galimathias! il faut se taire & ne pas continuer d'inutiles remarques sur



Et jette entre les grands amoureux de mon rang
Une néceſſité de répandre du ſang.
Mais j'y ſaurai pourvoir.

BLANCHE.

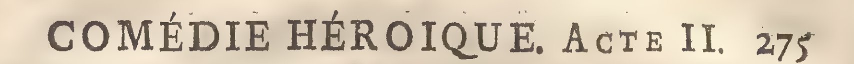
C'eſt un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autoriſe l'uſage,
Que les loix ont réglé, que les rois vos ayeux
Daignaient aſſez ſouvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point ſans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs eſt plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je ſais ce que tu dis, & n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront.
Lorſque le deshonneur ſouille l'obéiſſance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puiſſance;
Qui la hazarde alors n'en ſait pas bien uſer,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oſer.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu ſi je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pouront même m'aider.
Voici déja Carlos que je viens de mander.
Demeure, & tu verras avec combien d'adreſſe
Ma gloire de mon ame eſt toujours la maîtreſſe.

---

une piéce qu'il n'eſt pas poſſible de lire. Il y a quelques beaux morceaux ſur la fin. Nous en parlerons avec d'autant plus de plaiſir que nous reſſentons



SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

VOus avez bien servi, marquis, & jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi:
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux, & leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, & tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelqu'autre à souhaiter,
Parlez, & donnez-moi moyen de m'aquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content, & j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

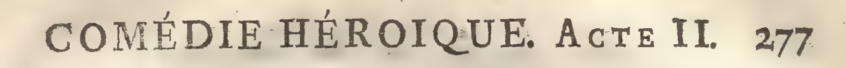
De moi?

plus de peine à être obligés de critiquer toujours. C'est suivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquiéme acte.



D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle ſans feindre.
Ecoutez. Votre bras a bien ſervi l'état,
Tant que vous n'avez eu que le nom de ſoldat ;
Dès que je vous fais grand, ſi-tôt que je vous donne
Le droit de diſpoſer de ma propre perſonne,
Ce même bras s'aprête à troubler ſon repos,
Comme ſi le marquis ceſſait d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à ſa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en ſont les plus fermes ſoutiens :
Vous attaquez en eux ſes apuis, & les miens ;
C'eſt ſon ſang le plus pur que vous voulez répandre ;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puiſque ce même état me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte eſt honnête ;
Vous en avez ſuivi la première chaleur ;
Mais leur mépris va-t-il juſqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un ſort que vous voulez cacher ;
Quand un doute ſi juſte aurait dû vous toucher,
J'avais pris quelque ſoin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, & non leur ennemi ;
Et ſi ſous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'eſt pour vous faire honneur, & non pour les détruire ;



C'eſt votre ſeul avis, non leur ſang que je veux,
Et c'eſt m'entendre mal que vous armer contr'eux.
N'auriez-vous point penſé que ſi ce grand courage
Vous pouvait ſur tous trois donner quelque avantage,
On dirait que l'état me cherchant un époux,
N'en aurait pû trouver de comparable à vous?
Ah! ſi je vous croyais ſi vain, ſi téméraire....

CARLOS.

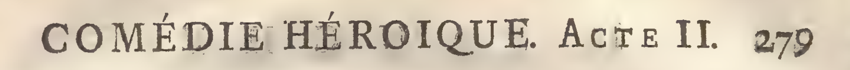
Madame, arrêtez-là votre juſte colère;
Je ſuis aſſez coupable, & n'ai que trop oſé,
Sans choiſir pour me perdre un crime ſupoſé.
Je ne me défens point des ſentimens d'eſtime
Que vos moindres ſujets auraient pour vous ſans crime.
Lorſque je vois en vous les céleſtes accords
Des graces de l'eſprit, & des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jetter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en ſecret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir eſpérer;
Et les yeux éblouis de cet éclat ſuprême,
Baiſſer ſoudain la vûe, & rentrer en moi-même.
Mais que je laiſſe aller d'ambitieux ſoupirs,
Un ridicule eſpoir, de criminels deſirs!
Je vous aime, madame, & vous eſtime en reine;
Et quand j'aurais des feux dignes de votre haine,
Si votre ame ſenſible à ces indignes feux
Se pouvait oublier juſqu'à ſouffrir mes vœux,
Si par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône juſqu'à moi je la voyais deſcendre,
Commençant auſſi-tôt à vous moins eſtimer,



Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire :
Je ne vous prétens point pour fruit de ma victoire ;
Je combats vos amans, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, & mourir ;
Et tiendrais mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.
Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hazarder ce choix à mon seul jugement ?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître :
Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne & vous, & vos états ;
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte & le regret :
Et même si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos, par de muets soupirs,
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis, je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme ;
Mais si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour ;
Et toute votre ardeur se ferait modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée :
Je le veux éclaircir, & vous mieux éclairer,
Afin de vous aprendre à me considérer.



Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime,
Mais l'amour de l'état plus fort que de moi-même,
Cherche au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et craignant que mes feux oſaſſent me ſéduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en inſtruire.
Mais je crois qu'il ſuffit que cet objet d'amour
Perde le trône, & moi, ſans perdre encor le jour:
Et mon cœur qu'on lui vole en ſouffre aſſez d'allarmes,
Sans que ſa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! ſi le ciel tantôt me daignait inſpirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile & ſoudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne penſez qu'à défendre, & vous, & votre gloire.
Quel qu'il ſoit, les reſpects qui l'auraient épargné
Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à ſon mérite,
Ne ſerait que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuſerai point du pouvoir abſolu,
Pour défendre un combat entre vous réſolu;
Je bleſſerais par-là l'honneur de tous les quatre;
Les loix vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'eſt à moi comme reine à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.



D. ISABELLE.

Don Alvar !

CARLOS.

Oui, Don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit, mais enfin
Lui ſeul juſqu'ici tente un ſi noble deſtin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage ;
Et nous verrons demain quel ſera ſon courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, ſon cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'eſt peu que ſon cartel ſi je ne l'ai donnée.
Qu'on le faſſe venir, pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous ſur-tout de ma défenſe,
Et vous aurez demain l'honneur de ma préſence.



SCENE III.

CARLOS *seul.*

COnſens-tu qu'on diffère ; honneur ? le conſens-tu ?
Cet ordre n'a-t-il rien qui ſouille ma vertu ?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illuſtre achète la licence ?
Tu murmures, ce ſemble ? Achève, explique-toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?
Tu n'es point ſon ſujet, l'Aragon m'a vû naître.
O ciel, je m'en ſouviens, & j'oſe encor paraître !
Et je puis ſous les noms de comte & de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils ?
　Heureuſe obſcurité qui ſeule me fait craindre !
Injurieux deſtin qui ſeul me rens à plaindre !
Plus on m'en fait ſortir, plus je crains d'y rentrer,
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel ſouvenir ſans fin me perſécute ;
Du rang où l'on m'élève il me montre la chûte :
Laſſe-toi déſormais de me faire trembler ;
Je parle à mon honneur, ne vien point le troubler ;
Laiſſe-le ſans remors m'aprocher des couronnes,
Et ne vien pas m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi, la guerre a conſumé
Tout cet indigne ſang dont tu m'avais formé.
J'ai quitté juſqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.



SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah, Carlos! car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien aquis,
Non qu'avecque justice il ne vous apartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumais n'apartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerais toutefois avec joye
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploye,
Et verrais sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
S'il avait comme lui son bras à mon service.
Je venais à la reine en demander justice;
Mais puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
  Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Écoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, & non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole,
Mais ce qu'il m'a donné le marquis me le vole;

C'eſt lui ſeul qui diſpoſe ainſi du bien d'autrui,
Et prodigue ſon bras quand il n'eſt plus à lui.
Carlos ſe ſouviendrait que ſa haute vaillance
Doit ranger Don Garcie à mon obéiſſance,
Qu'elle doit affermir mon ſceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
Mais ce Carlos n'eſt plus, le marquis lui ſuccède,
Qu'une autre ſoif de gloire, un autre objet poſſède,
Et qui du même bras que m'engageait ſa foi
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas ! ſi ces honneurs dont vous comble la reine
Réduiſent mon eſpoir en une attente vaine,
Si les nouveaux deſſeins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Peñafiel, Burgos, & Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque choſe de plus.

CARLOS.

Et Carlos, & marquis, je ſuis à vous, madame;
Le changement de rang ne change point mon ame :
Mais vous trouverez bon que par ces trois défis
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réſerver mon bras noirci d'une infamie,
Attirerait ſur vous la fortune ennemie,
Et vous hazarderait, par cette lâcheté,
Au juſte châtiment qu'il aurait mérité.
Quand deux occaſions preſſent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, ſans le rendre inconſtant,



Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie;
Mais bien que je vous doive immoler Don Garcie;
J'ai vû que vers la reine on perdait le respect,
Que d'une indigne amour son cœur était suspect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vûe outragée;
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprens rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidelle.

CARLOS.

Ce n'est pas en sujet que je cours au combat;
Peut-être suis-je né dedans quelque autre état:
Mais par un zèle entier, & pour l'une, & pour l'autre,
J'embrasse également son service, & le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de hazardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle,
S'il falait aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle, elle sans vous déplaire:
Cependant je ne puis servir elle, ni vous,
Sans de l'une ou de l'autre allumer le couroux.
Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines;
Et tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verrait déchiré par un égal amour,



Tels que ſont mes reſpects dans l'une & l'autre cour,
L'ame d'un tel amant triſtement balancée,
Sur d'éternels ſoucis voit flotter ſa penſée;
Et ne pouvant réſoudre à quels vœux ſe borner,
N'oſe rien acquérir, ni rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble; il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne ſujet de plainte;
Ses hommages par-tout ont de fauſſes couleurs,
Et ſon plus grand ſervice eſt un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Auſſi ſont-ce d'amour les premières maximes,
Que partager ſon ame eſt le plus grand des crimes.
Un cœur n'eſt à perſonne alors qu'il eſt à deux;
Auſſi-tôt qu'il les offre il dérobe ſes vœux;
Ce qu'il a de conſtance à choiſir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre inceſſamment perfide;
Et comme il n'eſt enfin ni rigueurs, ni mépris,
Qui d'un pareil amour ne ſoient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En ſervant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS.

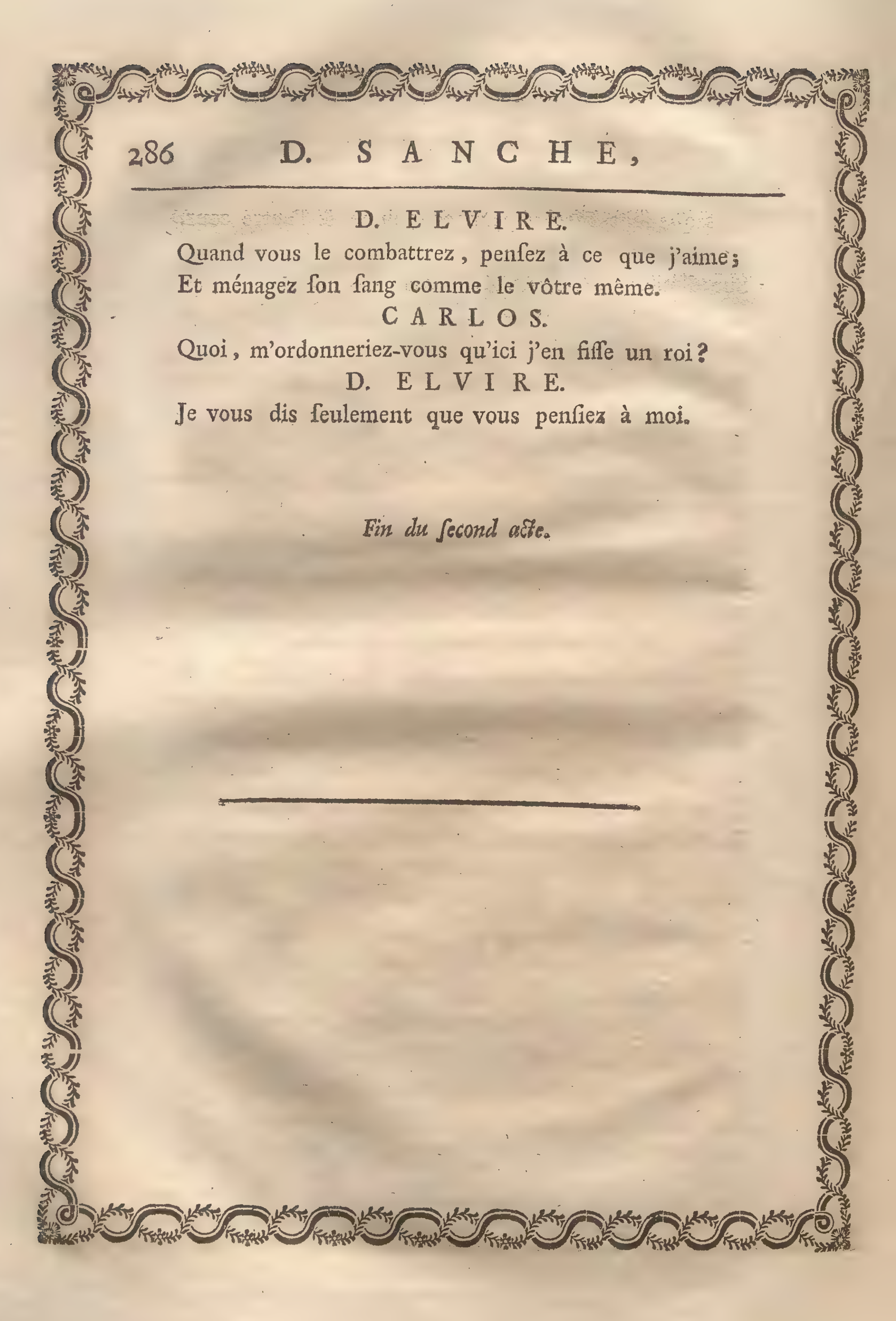
Vous ſeriez bien ſévère envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir ſi la reine agirait autrement,
S'il en devrait attendre un plus léger ſuplice.
Cependant Don Alvar le premier entre en lice,
Et vous ſavez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je ſais combien ſur lui vous avez de pouvoir.



D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, penſez à ce que j'aime;
Et ménagez ſon ſang comme le vôtre même.

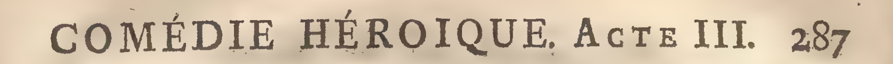
CARLOS.

Quoi, m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fiſſe un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis ſeulement que vous penſiez à moi.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

VOUS pouvez donc m'aimer, & d'une ame bien ſaine
Entreprendre un combat pour acquérir la reine !
Quel aſtre agit ſur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuſe :
Ou cet honneur ſe trompe, ou cet amour s'abuſe;
Et je ne comprens point dans un ſi mauvais tour,
Ni quel eſt cet honneur, ni quel eſt cet amour.
Tout l'honneur d'un amant c'eſt d'être amant fidelle;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
Et ſi vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
La mépriſerez-vous quand vous l'aurez acquiſe ?

D. ALVAR.

Qu'étant né ſon ſujet jamais je la mépriſe !

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? Vaincu par Don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos ?
En ſerez-vous plus digne ? & par cette victoire
Répandra-t-il ſur vous quelque rayon de gloire ?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

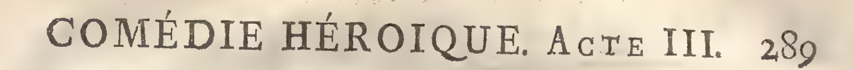
D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés par un heureux effet,
M'auraient sû garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi,
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi;
J'en crains également l'une & l'autre fortune;
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous;
Vaincu, j'en suis indigne, & vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de suplice.
Aussi quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la personne,
Et me pouvais ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire opose un invincible obstacle;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du tems qu'un peu d'amour vous fit mal employer.

Ma



Ma couronne eſt douteuſe, & la ſienne affermie ;
L'avantage du change en ôte l'infamie ;
Allez, n'en perdez pas la digne occaſion,
Pourſuivez la ſans honte & ſans confuſion ;
La légéreté même où tant d'honneur engage,
Eſt moins légéreté que grandeur de courage :
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah! laiſſez-moi, madame, adorer ce couroux.
J'avais cru juſqu'ici mon combat magnanime,
Mais je ſuis trop heureux s'il paſſe pour un crime,
Et ſi quand de vos loix l'honneur me fait ſortir,
Vous m'eſtimez aſſez pour vous en reſſentir.
De ce crime vers vous quels que ſoient les ſuplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes ſervices,
Puiſqu'il me fait connaître alors qu'il me déplait,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, Don Alvar, dont je ſemble irritée,
C'eſt qu'on me perſécute après m'avoir quittée ;
Et pour vous dire encor quelque choſe de plus,
Je me fâche d'entendre accuſer mes refus.
Je ſuis reine ſans ſceptre, & n'en ai que le titre ;
Le pouvoir m'en eſt dû, le tems en eſt l'arbitre.
Si vous m'avez ſervie en généreux amant,
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'eſtime
Que pouvait en attendre un cœur ſi magnanime.
Pouvais-je en cet exil davantage ſur moi ?

Je ne veux point d'époux que je n'en faſſe un roi;
Et je n'ai pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour en faire un apui de ma triſte fortune.
C'eſt chez moi, Don Alvar, dans la pompe & l'éclat,
Que me le doit choiſir le bien de mon état.
Il falait arracher mon ſceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle.
Je vous aurais peut-être alors conſidéré
Plus que ne m'a permis un ſort ſi déploré.
Mais une occaſion plus promte & plus brillante
A ſurpris cependant votre amour chancelante;
Et ſoit que votre cœur s'y trouvât diſpoſé,
Soit qu'un trop long refus l'y laiſſât expoſé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée;
De plus conſtans que vous l'auraient bien écoutée.
Quelle qu'en ſoit pourtant la cauſe, ou la couleur,
Vous pouviez l'embraſſer avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, & par quelque aparence
Témoigner que l'honneur vous faiſait violence.
De cette illuſion l'artifice ſecret
M'eût forcée à vous plaindre, & vous perdre à regret:
Mais courir au-devant, & vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échapent avec joie!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Juſqu'à ce qu'un rival eût épuiſé ſes forces?
Que...



D. ELVIRE.

Vous achéverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse,
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux? la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t-elle auprès de Donne Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous cèder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.



D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir longtems hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On poura vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promtement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

LAissez moi, Don Alvar, leur parler un moment;
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,



Qu'à vous favoriſer plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne ſais qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

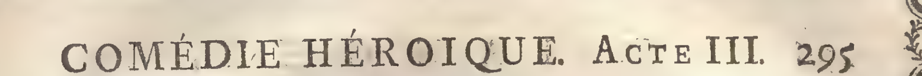
D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure,
Que choiſir par autrui c'eſt me faire une injure;
Et puiſque de ma main le choix ſera plus beau,
Je veux choiſir moi-même, & reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous, des trois qu'on me propoſe,
J'en exclus Don Alvar, vous en ſavez la cauſe;
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ſes vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige,
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
  Vous êtes donc les ſeuls que je veux regarder;
Mais avant qu'à choiſir j'oſe me hazarder,
Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moi c'eſt moi qu'on aime, & non l'éclat de reine.
L'amour n'eſt, ce dit-on, qu'une union d'eſprits;
Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris,
Qui favoriſerait ce que je favoriſe,
Et qui mépriſerait tout ce que je mépriſe,

Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale ;
Je voudrais en tous deux voir une eſtime égale ;
Qu'il trouvât même honneur, même juſtice en vous ;
Car ne préſumez pas que je prenne un époux,
Pour m'expoſer moi-même à ce honteux outrage,
Qu'un roi fait de ma main détruiſe mon ouvrage.
N'y penſez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait ;
Et que par cet aveu je demeure aſſurée
Que tout ce qui m'a plû doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame, & toujours ſon bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre, & votre cœur ?
Mais puiſque c'eſt par-là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même aprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'eſtimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers ;
Notre liberté même eſt dûe à ſa vaillance ;
Et quoiqu'il ait tantôt montré quelque inſolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez ſupléé l'obſcurité du ſang ;
Ce qu'il vous plaît qu'il ſoit, il eſt digne de l'être ;
Nous lui devons beaucoup, & l'allions reconnaître,
L'honorer en ſoldat, & lui faire du bien ;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvait pour Carlos ne peut plus pour un comte ;
Il n'eſt rien en nos mains qu'il en reçût ſans honte ;
Et vous avez pris ſoin de le payer pour nous.



D. ISABELLE.

Il en eſt en vos mains des préſens aſſez doux,
Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude;
Il en eſt dont ſans honte il ſerait poſſeſſeur.
En un mot, vous avez l'un & l'autre une ſœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le faſſe ſon beau-frère,
Et que par cet hymen ſon deſtin affermi
Ne puiſſe en mon époux trouver ſon ennemi.
Ce n'eſt pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je ſais qu'en cet état je ſerai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que ſoit ſon projet,
Ne ſera ſous ce nom que mon premier ſujet;
Mais je ne me plais pas à contraindre perſonne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien ſe donne.
Répondez donc tous deux, n'y conſentez-vous pas?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs & plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées,
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'eſprits:
Votre ſceptre, madame, eſt trop cher à ce prix;
Et jamais . . .

D. ISABELLE.

Ainſi donc vous me faites connaître
Que ce que je l'ai fait il eſt digne de l'être?
Que je puis ſupléer l'obſcurité du ſang?

D. MANRIQUE.

Oui bien pour l'élever juſques à notre rang.

Jamais un ſouverain ne doit compte à perſonne
Des dignités qu'il fait, & des grandeurs qu'il donne:
S'il eſt d'un ſort indigne, ou l'auteur, ou l'apui,
Comme il le fait lui ſeul, la honte eſt toute à lui:
Mais diſpoſer d'un ſang que j'ai reçu ſans tache!
Avant que le ſouiller il faut qu'on me l'arrache;
J'en dois compte aux ayeux dont il eſt hérité,
A toute leur famille, à la poſtérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, & moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en diſpoſerai ſeule, & j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pû vous figurer
Que je me donne à vous pour vous deshonorer?
Que mon ſceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je ſuis juſques-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité de ſujet, ou d'amant,
M'oſez-vous expliquer ce noble ſentiment?
Ah! ſi vous n'aprenez à parler d'autre ſorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devait s'excuſer avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un & l'autre une ſœur;
Mais ſi j'oſe en parler avec quelque franchiſe,
A d'autres qu'au marquis l'une & l'autre eſt promiſe.

D. ISABELLE.

A qui, D. Lope?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.



D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amans, allez voir vos maîtreſſes;
Et parmi les douceurs de vos dignes careſſes,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes eſprits,
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force perſonne,
Et rens grace à l'état des amans qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la conſtance eſt belle au jugement de tous?
Qu'il n'eſt point de grandeurs qui la doivent ſéduire?
Quelques autres que vous m'en ſauront mieux inſtruire;
Et ſi cette vertu ne ſe doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je ſaurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, & ſouffrez qu'on s'explique.
Vous connaîtrez du moins D. Lope, & D. Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux ſans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainſi la ſource des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit ſi naturelles.
Ils ſe ſont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra ſa ſœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et ſi je ſuis à vous, je lui devrai la mienne.

Celui qui doit vous perdre ainſi malgré ſon ſort,
A s'aprocher de vous fait encor ſon effort;
Ainſi, pour conſoler l'une ou l'autre infortune,
L'une & l'autre eſt promiſe, & nous n'en devons qu'une;
Nous ignorons laquelle, & vous la choiſirez,
Puiſqu'enfin c'eſt la ſœur du roi que vous ferez.
Jugez donc ſi Carlos en peut être beau-frère,
Et ſi vous devez rompre un nœud ſi ſalutaire,
Hazarder un repos à votre état ſi doux,
Qu'affermit ſous vos loix la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne ſavez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos ſœurs par conſéquent mes premières ſujettes,
Les donner ſans mon ordre, & même malgré moi,
C'eſt dans mon propre état oſer faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agiſſez donc enfin, madame, en ſouveraine,
Et ſouffrez qu'on s'excuſe, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais ſans y conſentir.
Et pour vous dire tout, avant que de ſortir,
Carlos eſt généreux, il connaît ſa naiſſance;
Qu'il ſe juge en ſecret ſur cette connaiſſance;
Et s'il trouve ſon ſang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choiſiſſe des deux, & l'épouſe, s'il l'oſe.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre choſe;
Mettre en un tel hazard le choix de leur époux,
C'eſt juſqu'où nous pouvons nous abaiſſer pour vous;
Mais encor une fois, que Carlos y regarde,
Et penſe à quels périls cet hymen le hazarde.

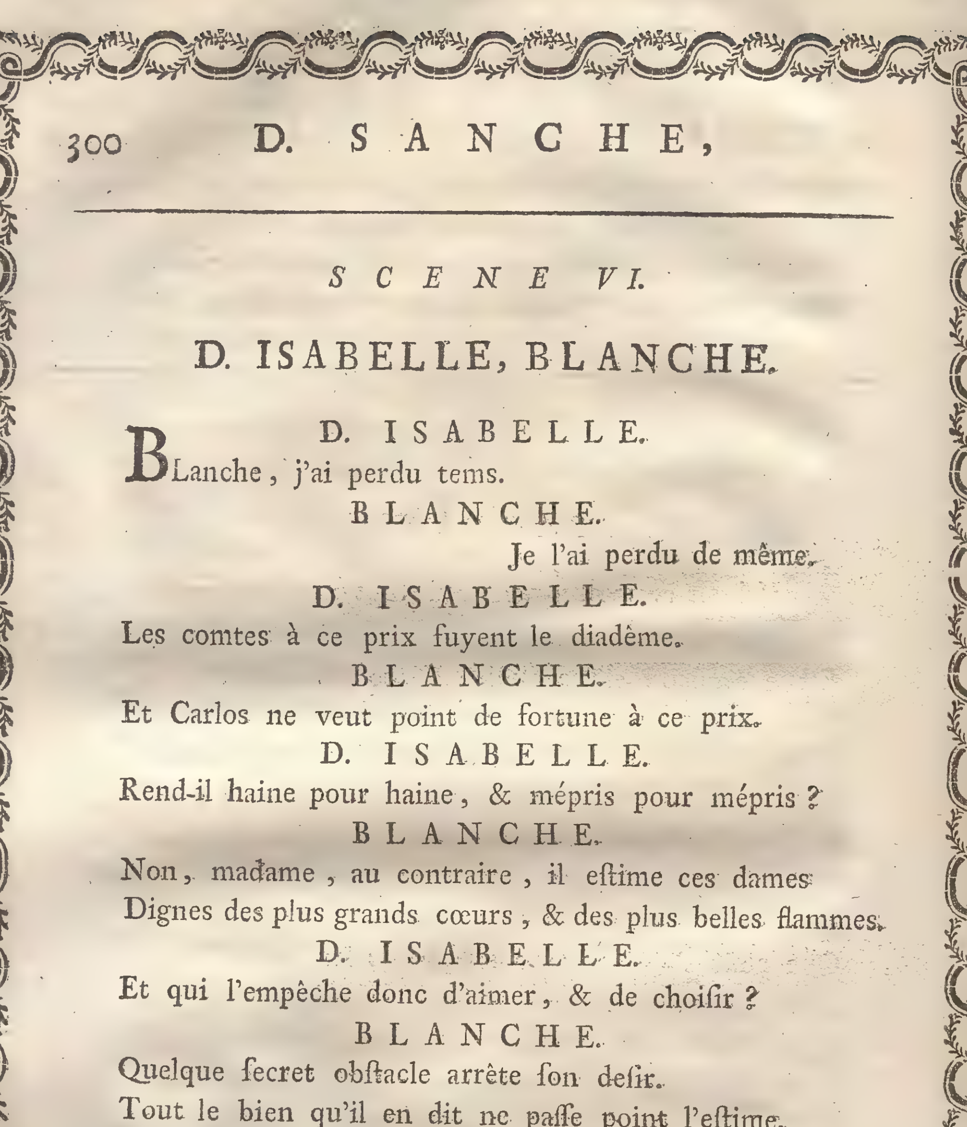
D. ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je ſais régner.

SCENE V.

D. ISABELLE *ſeule.*

QUel eſt ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorſque l'obéiſſance au trône les deſtine?
Eſt-ce orgueil? eſt-ce envie? eſt-ce animoſité?
Défiance, mépris, ou générosité?
N'eſt-ce point que le ciel ne conſent qu'avec peine
Cette triſte union d'un ſujet à ſa reine,
Et jette un promt obſtacle aux plus aiſés deſſeins
Qui laiſſent choir mon ſceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle baſſeſſe,
Que pour s'abaiſſer trop lorſque je les abaiſſe?
Quel deſtin à ma gloire opoſe mon ardeur?
Quel deſtin à ma flamme opoſe ma grandeur?
Si ce n'eſt que par-là que je m'en puis défendre,
Ciel, laiſſe-moi donner ce que je n'oſe prendre;
Et puiſqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes ſujets le moins indigne choix.



SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLanche, j'ai perdu tems.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, & mépris pour mépris ?

BLANCHE.

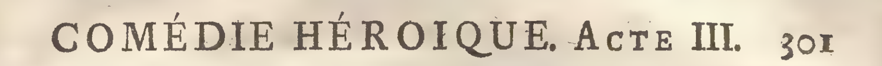
Non, madame, au contraire, il eſtime ces dames
Dignes des plus grands cœurs, & des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, & de choiſir ?

BLANCHE.

Quelque ſecret obſtacle arrête ſon deſir.
Tout le bien qu'il en dit ne paſſe point l'eſtime.
Charmantes qu'elles ſont, les aimer c'eſt un crime.
Il ne s'excuſe point ſur l'inégalité ;
Il ſemble plutôt craindre une infidélité ;
Et ſes diſcours obſcurs, ſous un confus mêlange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une averſion qui n'a pour fondement
Que les ſecrets liens d'un autre attachement.



D. ISABELLE.

Il aimerait ailleurs ?

BLANCHE.

Oui, ſi je ne m'abuſe ;
Il aime en lieu plus haut que n'eſt ce qu'il refuſe ;
Et ſi je ne craignais votre juſte couroux,
J'oſerais deviner, madame, que c'eſt vous.

D. ISABELLE.

Ah ! ce n'eſt pas pour moi qu'il eſt ſi téméraire ;
Tantôt dans ſes reſpects j'ai trop vû le contraire.
Si l'éclat de mon ſceptre avait pû le charmer,
Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu ſi haut, il aime Donne Elvire ;
Il doit l'accompagner juſques dans ſon empire ;
Et fait à mes amans ces défis généreux,
Non pas pour m'aquérir, mais pour ſe venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir diſparaître ;
Et qu'une reine ingrate à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avait mon état de plus doux à mes yeux :
Non, j'ai pris trop de ſoin de conſerver ſa vie ;
Qu'il combatte, qu'il meure, & j'en ſerai ravie ;
Je ſaurai par ſa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en ſaura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenſer ſa flamme, ou ſa retraite ;
Puiſque vous n'aſpirez qu'à vous en voir défaite ?
Je ne ſais pas s'il aime ou Donne Elvire, ou vous,
Mais je ne comprens point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprens point ! & c'eſt ce qui m'étonne.
Je veux donner ſon cœur, non que ſon cœur le donne.
Je veux que ſon reſpect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a ſû mieux allumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, & qu'un juſte ſilence
Faſſe à des feux pareils pareille violence,
Que l'inégalité lui donne même ennui,
Qu'il ſouffre autant pour moi que je ſouffre pour lui,
Que par le ſeul deſſein d'affermir ſa fortune,
Et non point par amour, il ſe donne à quelqu'une ;
Que par mon ordre ſeul il s'y laiſſe obliger ;
Que ce ſoit m'obéir, & non me négliger ;
Et que voyant ma flamme à l'honorer trop promte,
Il m'ôte de péril ſans me faire de honte.
Car enfin il l'a vûe, & la connaît trop bien ;
Mais il aſpire au trône, & ce n'eſt pas au mien ;
Il me préfère une autre ; & cette préférence
Forme de ſon reſpect la trompeuſe aparence.
Faux reſpect, qui me brave, & veut régner ſans moi !

BLANCHE.

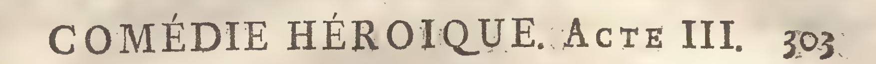
Pour aimer Donne Elvire, il n'eſt pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle eſt reine, & peut tout ſur l'eſprit de ſa mère.

BLANCHE.

Si ce n'eſt un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'eſt point mort, & vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon.
C'eſt ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.



D. ISABELLE.

Blanche, s'il eſt ainſi, que d'heur j'en dois attendre !
L'injuſtice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçait d'abaiſſer mes yeux ſur mes ſujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naiſſance,
Qui ne fût ſous l'hymen, ou More, ou dans l'enfance.
Mais s'il lui rend un frère, il m'envoye un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos, ni pour vous;
Et devenant par-là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne ſe ravale;
Et ne ſouffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces triſtes loix d'honneur.

BLANCHE.

La belle occaſion que votre jalouſie,
Douteuſe encor qu'elle eſt, a promtement ſaiſie !

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, & tâchons de voir
Quelle juſte eſpérance on peut en concevoir.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

QUOIQUE l'eſpoir du trône, & l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda ſans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis ſa foi,
Nous ceſſons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous ſavons nous connaître;
Et béniſſant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des ſujets, & non pas des rivaux;
Heureux ſi l'Aragon joint avec la Caſtille,
Du ſang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un & l'autre à l'état plus qu'à nous;
Et tous impatiens d'en voir la force unie
Des Mores nos voiſins domter la tyrannie,
Nous renonçons ſans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaiſſait trop les yeux.

D. LÉONOR.

La généroſité de votre déférence,

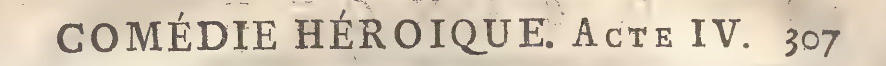


Comtes, flatte trop-tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attens fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, & me daignez aprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
  Les troubles d'Aragon vous sont assez connus;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus;
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent Don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyait déja monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils;
On le nomma Don Sanche, & pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître Don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort;
Lui-même au bout d'un an m'aprit qu'il était mort.
Quatre ans après il meurt, & me laisse une fille,
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
Je meurs, & je vous laisse en un sort déplorable;
Le ciel vous puisse un jour être plus favorable!
Don Raimond a pour vous des secrets importans,
Et vous les aprendra quand il en sera tems :
Fuyez dans la Castille. A ces mots il expire,
Et jamais Don Raimond ne me voulut rien dire.

Je partis sans lumière en ces obscurités ;
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate ;
Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte.
J'ai cru que du secret le tems était venu,
Et que Don Sanche était ce mystère inconnu,
Qu'il l'amenait ici reconnaître sa mère.
Hélas, que c'est en vain que mon amour l'espère!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci ;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici ;
Voyez quelle aparence, & si cette province
A jamais sû le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas ;
Et qu'on cherche Don Sanche, où Don Sanche n'est pas :
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie.
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux, qui tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadème ;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer ;
Ce promt consentement d'un peuple qui l'adore.
Madame, après cela j'ose le dire encore,



Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illuſtre prince eſt le vaillant Carlos.
Nous avons mépriſé ſa naiſſance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue;
Et verrions à regret qu'il falût aujourd'hui
Céder notre eſpérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, & non pas la naiſſance;
Et lui-même il en donne aſſez de connaiſſance;
Abandonnant la reine à choiſir parmi vous
Un roi pour la Caſtille, & pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que ſa valeur s'aprête
A faire ſur tous trois cette illuſtre conquête?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ſes ayeux?
Son grand cœur ſe dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir ſa grandeur entière à ſon courage.
Dans une cour ſi belle, & ſi pleine d'apas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR.

Le voici, nous ſaurons ce que lui-même en penſe.

SCENE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

MAdame, ſauvez moi d'un honneur qui m'offenſe.
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je ſois Don Sanche, & prince d'Aragon.
Puiſque par ſa préſence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure?
Ou ſi c'eſt une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuſe, & de vous, & de moi?

D. LÉONOR.

Quoi que vous préſumiez de la voix populaire,
Par de ſecrets rayons le ciel ſouvent l'éclaire.
Vous aprendrez par-là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand ſa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir;
Mais nous avions pour vous une eſtime aſſez haute,
Pour n'être pas forcés à commettre une faute:
Et notre honneur au vôtre en aveugle opoſé,
Méritait par pitié d'être déſabuſé.
Notre orgueil n'eſt pas tel qu'il s'attache aux perſonnes,

Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vû méprisé,
Nous respectons Don Sanche, & l'acceptons pour maître,
Si-tôt qu'à notre reine il se fera connaître;
Et sans doute son cœur nous en avoûra bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur, & d'un soldat quittant la fausse image;
Recevez comme roi notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris,
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre,
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hazard,
Et doutais qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie:
Mais puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouïr ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux.
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein.
La bague de la reine est encor en ma main;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.



Ce bras qui vous ſauva de la captivité,
Peut s'opoſer encor à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt juſqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyons être dû,
Nous ſaurons bien encor juſqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
 Que vous ſoyez Don Sanche, ou qu'un autre le ſoit,
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il ſache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que pour nous combattre il faut que le bon ſang
Aide un peu ſa valeur à ſoutenir ce rang;
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il ſe déclare :
Non que nous demandions qu'il ſoit Guzman, ou Lare,
Qu'il ſoit noble, il ſuffit pour nous traiter d'égal,
Nous le verrons tous deux comme un digne rival;
Et ſi Don Sanche enfin n'eſt qu'une attente vaine,
Nous lui diſputerons cet anneau de la reine.
Qu'il ſouffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un ſimple avanturier.
 Nous vous laiſſons, madame, éclaircir ce myſtère;
Le ſang a des ſecrets qu'entend mieux une mère;
Et dans les différends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.



SCENE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

MAdame, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète;
Mais s'il faut qu'il m'en coûte un ſecret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller longtems.

D. LÉONOR.

Laiſſons là ce combat, & parlons de Don Sanche.
Ce bruit eſt grand pour vous, toute la cour y panche.
De grace, dites-moi, vous connaiſſez-vous bien?

CARLOS.

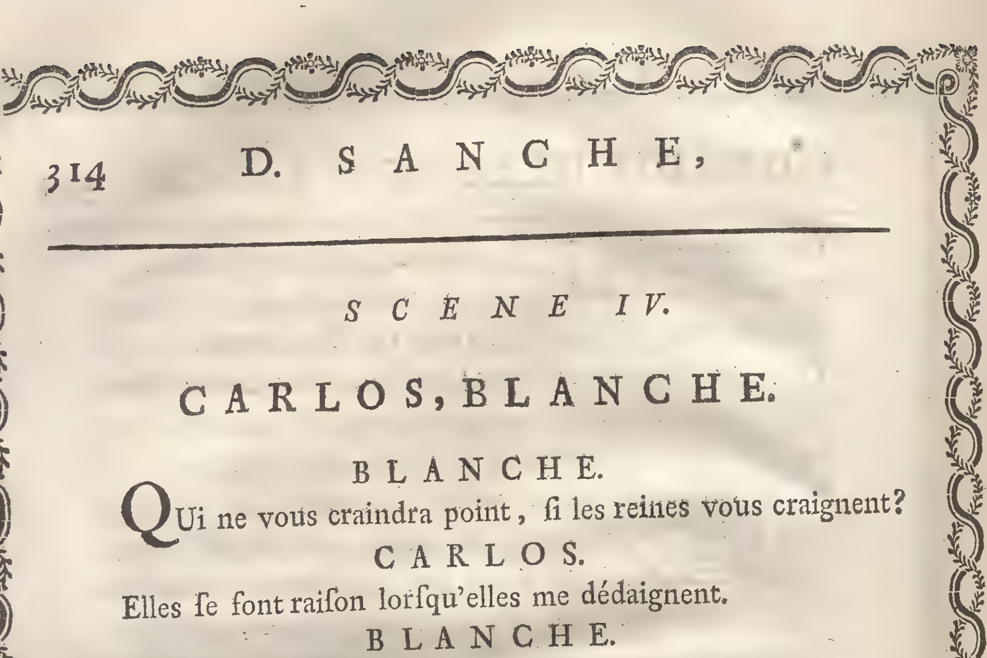
Plût à Dieu qu'en mon ſort je ne connuſſe rien!
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un déſert à la merci des bètes,
Expoſé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par hazard, & nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque eſpérance
Sur votre incertitude, & ſur mon ignorance.
Je me figurerais ces deſtins merveilleux
Qui tiraient du néant les héros fabuleux;
Et me revètirais des brillantes chimères
Qu'oſa former pour eux le loiſir de nos pères.
Car enfin je ſuis vain, & mon ambition
Ne peut s'examiner ſans indignation.
Je ne puis regarder ſceptre, ni diadème,

Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pouſſe vers le ciel un cœur préſomptueux,
Que ſoutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil ſur moi rabat ſoudain à terre!
Je ne ſuis point Don Sanche, & connais mes parens;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rens;
Gardez le pour ce prince; une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connaître.
Laiſſez moi cependant à cette obſcurité,
Qui ne fait que juſtice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, & ce que j'aime à croire
N'eſt qu'une illuſion que me fait votre gloire?
Mon cœur vous en dédit, un ſecret mouvement,
Qui le panche vers vous, malgré moi vous dément;
Mais je ne puis juger quelle ſource l'anime,
Si c'eſt l'ardeur du ſang, ou l'effort de l'eſtime,
Si la nature agit, ou ſi c'eſt le deſir,
Si c'eſt vous reconnaître, ou ſi c'eſt vous choiſir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable impoſture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'eſt ſi doux;
Mais où ſera mon fils, s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il ſoit ici, je n'en vois aucun ſigne;
On ignore, hormis vous quiconque en ſerait digne;
Et le vrai ſang des rois ſous le ſort abattu,
Peut cacher ſa naiſſance, & non pas ſa vertu.
Il porte ſur le front un luiſant caractère,

Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;
Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis,
Pouvait seul m'éblouïr si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites ;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité ;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur y consente :
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner ;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de Don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes ;
N'en cherchez plus la gloire, & quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire ; adieu, pensez-y bien ;
Et faites vous connaître, ou n'aspirez à rien.



SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, ſi les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles ſe font raiſon lorſqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi!

CARLOS.

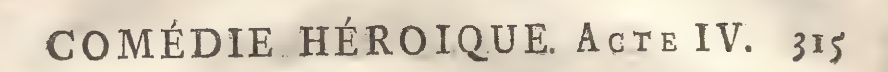
N'aide point à l'envie à ſe jouer de moi,
Blanche; & ſi tu te plais à ſeconder ſa haine,
Du moins reſpecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'eſt trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce ſilence vers elle eſt une ingratitude.
Ce qu'a fait pour Carlos ſa généroſité,
Méritait de Don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah, nom fatal pour moi, que tu me perſécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!



SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

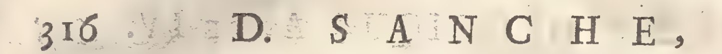
MAdame, commandez qu'on me laiſſe en repos,
Qu'on ne confonde plus Don Sanche avec Carlos ;
C'eſt faire au nom d'un prince une trop longue injure ;
Je ne veux que celui de votre créature ;
Et ſi le ſort jaloux, qui ſemble me flater,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que ſa fureur m'aprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu ;
Souffrez que je l'évite en vous diſant adieu,
Souffrez . . .

D. ISABELLE.

Quoi, ce grand cœur redoute une couronne ?
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne ?
Il veut fuir cette gloire, & ſe laiſſe allarmer
De ce que ſa vertu force d'en préſumer ?

CARLOS.

Ah, vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'eſt qu'une trahiſon de ma bonne fortune,
Que déja mes ſecrets ſont à demi trahis.
Je lui cachais en vain ma race, & mon pays,
En vain ſous un faux nom je me faiſais connaître,



Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
Elle a déja trouvé mon pays & mon nom.
Je suis Sanche, madame, & né dans l'Aragon;
Et je crois déja voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte & quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage,
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partait ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
Mais allez y du moins sans feindre une faiblesse;
Et puisque ce grand cœur s'attache à ses apas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah, madame, plutôt aprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné du roi le nom, & le courage;
Et depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine il n'a pû s'enflammer.

Voilà mon premier crime, & je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou Donne Elvire:
Mais je ſais que ce cœur des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'eſt point partagé,
Toujours prêt d'embraſſer ſon ſervice, & le vôtre,
Toujours prêt à mourir & pour l'une, & pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût falu choiſir,
Et ce choix eût été du moins quelque deſir,
Quelque eſpoir outrageux d'être mieux reçu d'elle;
Et j'ai cru moins de crime à paraître infidelle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des ſoupirs & des vœux.
Voilà mon ſecond crime, & quoique ma ſouffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'eſpérance,
Je ne puis, ſans mourir d'un deſeſpoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou Donne Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'aprêtait ce martyre,
Je voulais m'y ſouſtraire en ſuivant Donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le ſort
Par un ſemblable hymen m'eût envoyé la mort:
Depuis, l'occaſion que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le ſoin d'une telle retraite;
Ce trouble a quelque tems amuſé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte eſt devenu moins rude,
Lorſque j'en ai vû l'heure en quelque incertitude.
Et que j'ai pû me faire une ſi douce loi,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous Don Sanche un époux néceſſaire;

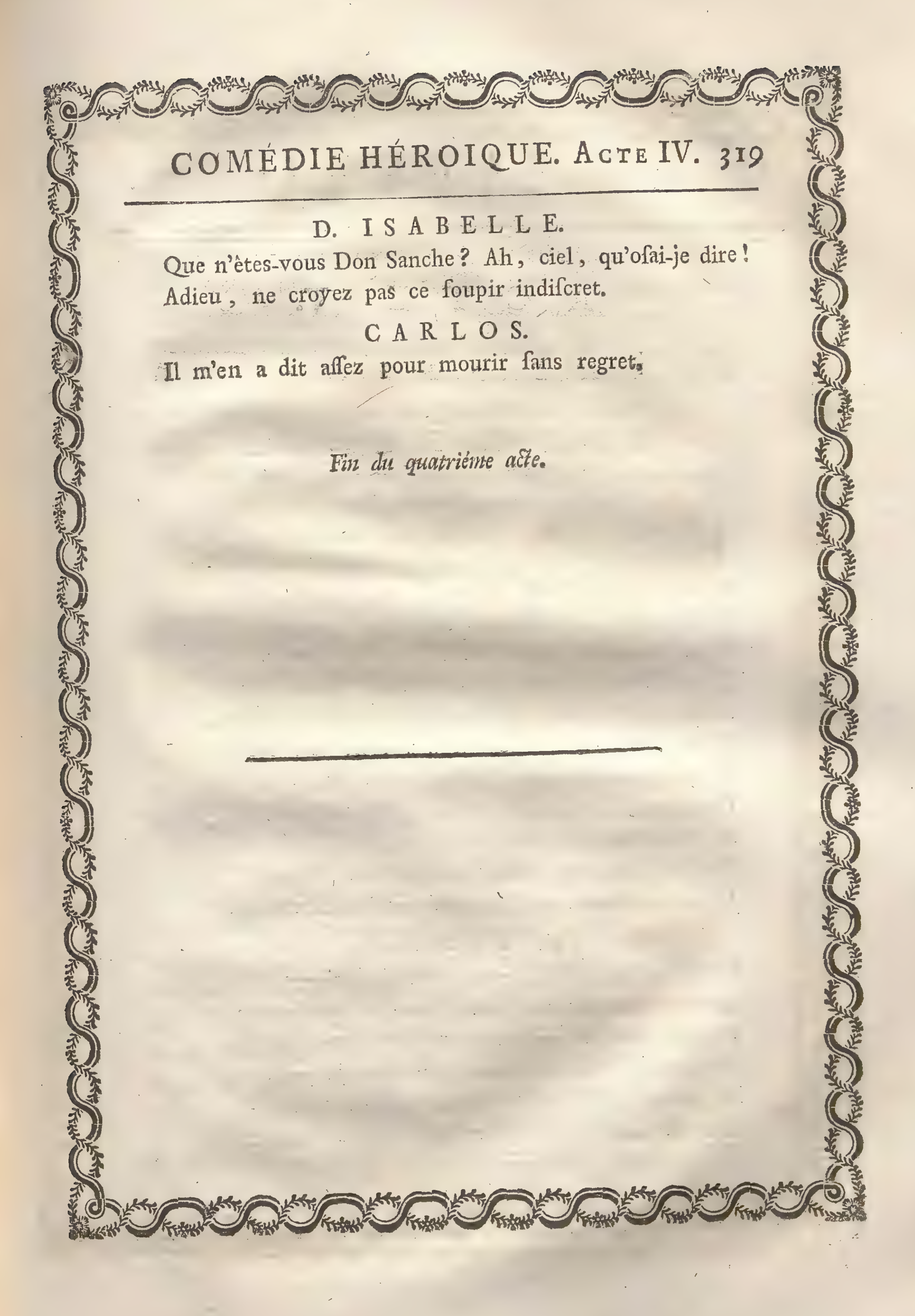
Car ce n'eſt point l'amour qui fait l'hymen des rois,
Les raiſons de l'état réglent toujours leur choix;
Leur ſévère grandeur jamais ne ſe ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et puiſque le ſaint nœud qui le fait votre époux,
Arrête comme ſœur Donne Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir ſans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vûe,
Et que je porte ailleurs les criminels ſoupirs
D'un reſte malheureux de tant de déplaiſirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites aſſez pour mériter ma haine,
Si je laiſſais agir les ſentimens de reine;
Par un double ſecret je les ſens confondus.
Partez, je le conſens, & ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir Don Sanche, attendez qu'on le voye;
Ce bruit peut être faux, & me rendre ma joye.
Que dis-je? allez, marquis, j'y conſens de nouveau;
Mais avant que partir donnez lui mon anneau,
Si ce n'eſt toutefois une faveur trop grande,
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, & je dois obéir,
Dût cette obéiſſance à mon ſort me trahir.
Je recevrai pour grace un ſi juſte ſuplice,
S'il en romt la menace, & prévient la malice,
Et ſouffre que Carlos en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom, & ſa gloire au tombeau.
C'eſt l'unique bonheur où ce coupable aſpire.



D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous Don Sanche? Ah, ciel, qu'osai-je dire!
Adieu, ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin après un ſort à mes vœux ſi contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoye un frère ;
Puiſque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuſe union me laiſſe tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'impoſait cette faveur publique,
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi ;
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triſte victoire ;
Et l'infidélité que vous faiſait ma gloire,
Conſent que mon amour de ſes loix dégagé,
Vous rende un inconſtant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance ;
Et cette promte ardeur de rentrer dans mes fers,
Me conſole trop tôt d'un trône que je pers.
Ma perte n'eſt encor qu'une rumeur confuſe,
Qui du nom de Carlos malgré Carlos abuſe ;

Et vous ne ſavez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre, & quels vœux on m'en peut conſoler.
Plus que vous ne penſez la couronne m'eſt chère ;
Je pers plus qu'on ne croit, ſi Carlos eſt mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits ;
Attendez que je ſache au vrai ce que je ſuis ;
Si le ciel m'ôte, ou laiſſe enfin le diadême,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère, ou de moi-même,
Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter,
Ou ſi j'ai ſeulement mon cœur à conſulter.

D. ALVAR.

Ah, ce n'eſt qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'eſt lui ſeul que je veux qui m'entende ;
Et mon propre bonheur m'accablerait d'ennui,
Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourai-je de ce frère implorer la puiſſance,
Pour ne vous obtenir que par obéiſſance,
Et par un lâche abus de ſon autorité,
M'élever en tyran ſur votre volonté ?

D. ELVIRE.

Avec peu de raiſon vous craignez qu'il arrive,
Qu'il ait des ſentimens que mon ame ne ſuive.
Le digne ſang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers ſujets obéiſſent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les ſoumiſſions cherchent des aſſurances ;
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux ;
Et vous obſtineriez dans ce reſpect extrême,

Jusques à me forcer à dire, *Je vous aime.*
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel tems vous aimez Donne Elvire.
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis,
Mais encor une fois sachons ce que je suis ;
Et si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'aprofondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame . . .

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joye, & ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCENE II.

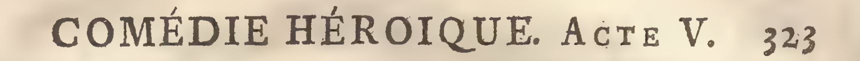
D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

DOn Alvar me fuit-il ?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.



J'ai craint en vous voyant un ſecours pour ſes feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne poura-t-il jamais gagner votre courage ?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir ayant votre ſuffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

D. ELVIRE.

Oui, ſi vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et ſi ce bruit eſt faux ? ſi vous demeurez reine ?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre en étant incertaine ?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire eſpérer.

D. ELVIRE.

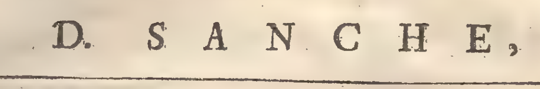
On peut attendre auſſi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir ſuprême . . .

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'Interroms vos ſecrets, mais j'y prens part moi-même;
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils,



Que j'oſe demander ce qui s'en eſt apris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de Don Garcie,
Vu que depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait ſeulement des peuples révoltés?

D. LÉONOR.

Je vous puis ſur ce point aiſément ſatisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raiſon aſſez claire.
On aſſiégeait encor, alors qu'ils ſont partis,
Dedans leur dernier fort Don Garcie, & ſon fils;
On l'a pris tôt après, & ſoudain par ſa priſe
Don Raimond priſonnier recouvrant ſa franchiſe,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai ſang de nos rois;
Que Don Sanche vivait, & part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de ſa préſence.
Il joint nos députés hier ſur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince était en votre cour.
C'eſt tout ce que j'ai pû tirer d'un domeſtique:
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur raport eſt confus;
Mais bientôt Don Raimond vous dira le ſurplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?



SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

AH, madame !

D. ISABELLE.

Qu'as-tu ?

BLANCHE.

La funeste journée !

Votre Carlos . . .

D. ISABELLE.

Hé bien ?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux,

Et n'est . . .

D. ISABELLE.

Quoi ?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit ?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux ?

BLANCHE.

Mes propres yeux.



D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en aprendre l'hiſtoire ?

D. ELVIRE.

Que le ciel eſt injuſte !

D. ISABELLE.

Il l'eſt, & nous fait voir,
Par cet injuſte effet, ſon abſolu pouvoir,
Qui du ſang le plus vil tire une ame ſi belle,
Et forme une vertu qui n'a luſtre que d'elle.
Parle, Blanche, & di nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, & plus encor de cœur.
Du haut de l'eſcalier je le voyais deſcendre ;
En vain de ce faux bruit il ſe voulait défendre ;
Votre cour obſtinée à lui changer de nom,
Murmurait tout autour, *Don Sanche d'Aragon*,
Quand un chétif vieillard le ſaiſit & l'embraſſe.
Lui qui le reconnaît frémit de ſa diſgrace ;
Puis laiſſant la nature à ſes pleins mouvemens,
Répond avec tendreſſe à ſes embraſſemens.
Ses pleurs mêlent aux ſiens une fierté ſincère ;
On n'entend que ſoupirs : *Ah mon fils ! ah mon père !*
O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !
Tu m'as rendu la vie, &, vous m'avez perdu.
Choſe étrange, à ces cris de douleur & de joye,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croye ;
Il s'aveugle ſoi-même ; & ce pauvre pêcheur
En dépit de Carlos paſſe pour impoſteur.

Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes ;
C'eſt un fourbe, un méchant ſuborné par les comtes.
Eux-mêmes, admirez leur généroſité,
S'efforcent d'affermir cette incrédulité ;
Non qu'ils prennent ſur eux de ſi lâches pratiques,
Mais ils en font auteur un de leurs domeſtiques,
Qui penſant bien leur plaire, a ſi mal-à-propos
Inſtruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette hiſtoire eſt reçue,
Chacun la tient trop vraie auſſi-tôt qu'elle eſt ſûe ;
Et pour plus de croyance à cette trahiſon,
Les comtes font traîner ce bon homme en priſon.
Carlos rend témoignage en vain contre ſoi-même ;
Les vérités qu'il dit cédent au ſtratagême ;
Et dans le deshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en ſauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, & bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende ſon père ;
On tremble devant lui ſans croire ſon couroux ;
Et rien... mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

HÉ bien, madame, enfin on connaît ma naiſſance.
Voilà le digne fruit de mon obéiſſance.
J'ai prévû ce malheur, & l'aurais évité,
Si vos commandemens ne m'euſſent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeſte,
Et l'on m'arrache encor le ſeul bien qui me reſte!
On me vole mon père, on le fait criminel!
On attache à ſon nom un oprobre éternel!
Je ſuis fils d'un pècheur, mais non pas d'un infame;
La baſſeſſe du ſang ne va point juſqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de comte & de marquis,
Avec bien plus d'honneur qu'aux ſentimens de fils.
Rien n'en peut effacer le ſacré caractère.
De grace, commandez qu'on me rende mon père;
Ce

a) *Je ſuis bien malheureux ſi je vous fais pitié.*] Tout ce que dit ici *Carlos* eſt grand ſans enflure, & d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers pris de l'eſpagnol, dont le bon goût puiſſe être mécontent.

A l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis ſurprennent ſouvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de ſe comparer à Dieu?

Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, & l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pû souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le More, & triompher nos rois,
Reçut de sa naissance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une source plus belle,
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser.
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

a) Je suis bien malheureux si je vous fais pitié!
Reprenez votre orgueil & votre inimitié!
Après que ma fortune a soûlé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie;
Et me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embuche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais son plus bel éclat serait trop acheté,
Si je le retenais par une lâcheté.

---

quel raport les actions d'un soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent, & dont vous ne trouverez jamais d'exemple, ni dans *Virgile*, ni dans *Ciceron*, ni dans *Horace*, ni dans *Racine*.

Remarquez encor que le mot de *ciel*

Si ma naiſſance eſt baſſe, elle eſt du moins ſans tache;
Puiſque vous la ſavez, je veux bien qu'on la ſache.
Sanche, fils d'un pêcheur, & non d'un impoſteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur:
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait n'aguère en peine
Deux illuſtres rivaux ſur le choix de leur reine:
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encor en ſa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un ſouverain;
Sanche enfin malgré lui dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a paſſé pour un prince.
Voilà ce qu'a pû faire, & qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravalait le nom de ſes ayeux.
La gloire qui m'en reſte après cette diſgrace,
Eclate encor aſſez pour honorer ma race,
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien,
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté déſavoue un tel père,
Et par un témoignage à ſoi-même contraire,
Obſcurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainſi;
Et ſon ame paraît ſi dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai ſemée.
Je le ſoutiens, Carlos, vous n'êtes point ſon fils,
La juſtice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendreſſes du ſang vous font une impoſture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.

n'eſt pas ici à ſa place, attendu que Dieu a créé le ciel & la terre, & qu'on ne peut dire en cette occaſion que le ciel a fait beaucoup de rien.

Ne vous repentez point de tant de dignités,
Dont il vous plut orner ses rares qualités :
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame ; il les relève avec ce grand courage ;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut apui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire,
Me met dans un état de n'avoir que leur dire,
Et dans la nouveauté de ces événemens,
Par un illustre effort prévient mes sentimens.
Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent ;
Et ne dédaignez pas l'illustre & rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abjet.
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pècheur je m'en trouve surprise.
Et vous que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous ètes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez ?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire ?
Je vous tiens malheureux d'ètre né d'un tel père ;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point,
b) D'ètre né d'un tel père, & de n'en rougir point ;

b) *D'être né d'un tel père & de n'en rougir point*,] est un très-beau vers & digne de *Corneille*. Au reste le dénouement est à l'espagnole.

Et de ce qu'un grand cœur mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse, ni crainte,
Ne saurait se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, & n'en fais que sortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal-à-propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qui le perd d'honneur à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer.
J'ai même à ces raisons ajouté la menace :
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race;
Et quant à ce qu'il perd de fortune & d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a sû de sa femme,
(Voyez qu'il est crédule & simple au fond de l'ame,)
Que voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandirait son fils.

(à D. Léonor.)

Si vous le recevez avec autant de joye,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoye,
Vous donnerez ſans doute à cet illuſtre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paraît l'ame toute comblée.

(D. Alvar préſente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre ſans clef, au moyen d'un reſſort ſecret.)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aſpect vous paraiſſez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien ſujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en ſaurai ſi mon fils vit, ou non;
Et c'eſt où le feu roi déguiſant ſa naiſſance,
D'un ſort ſi précieux mit la reconnaiſſance.
Diſons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah, Sanche, ſi par-là je puis le découvrir,
Vous pouvez être ſûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage;
Et qu'après ce tréſor que vous m'aurez rendu,
Vous recevrez le prix qui vous en ſera dû.
Mais à ce doux transport c'eſt déja trop permettre;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce préſent donc enferme un tiſſu de cheveux
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux;
Son portrait, & le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le ſoleil ſous les climats barbares;
Et pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de ſa main.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, un garde.

LE GARDE.

MAdame, Don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir, & de l'entretenir,
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE DERNIERE.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

LAissez là, Don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement Don Sanche à ses parens.
Vit-il ? peut-il braver nos fières destinées ?



D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère;
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Dom.
Là j'ai sû qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déja d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'était dérobé;
Que déguisant son nom, & cachant sa famille,
Il avait fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin depuis peu de retour
L'avait vû plein de gloire, & fort bien à la cour;
Que du bruit de son nom elle était toute pleine;
Qu'il était connu même, & chéri de la reine;
Si bien que ce pêcheur d'aise tout transporté,
Avait couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvaient le reconnaître...

D. RAIMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah, seigneur, ah, mon maître!

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé, grand prince, rendez vous;
La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?



CARLOS.

Je crains encor du ſort un revers ridicule;
Mais, madame, voyez ſi le billet du roi
Accorde à Don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR *ouvre l'écrin, & en tire un billet qu'elle lit.*

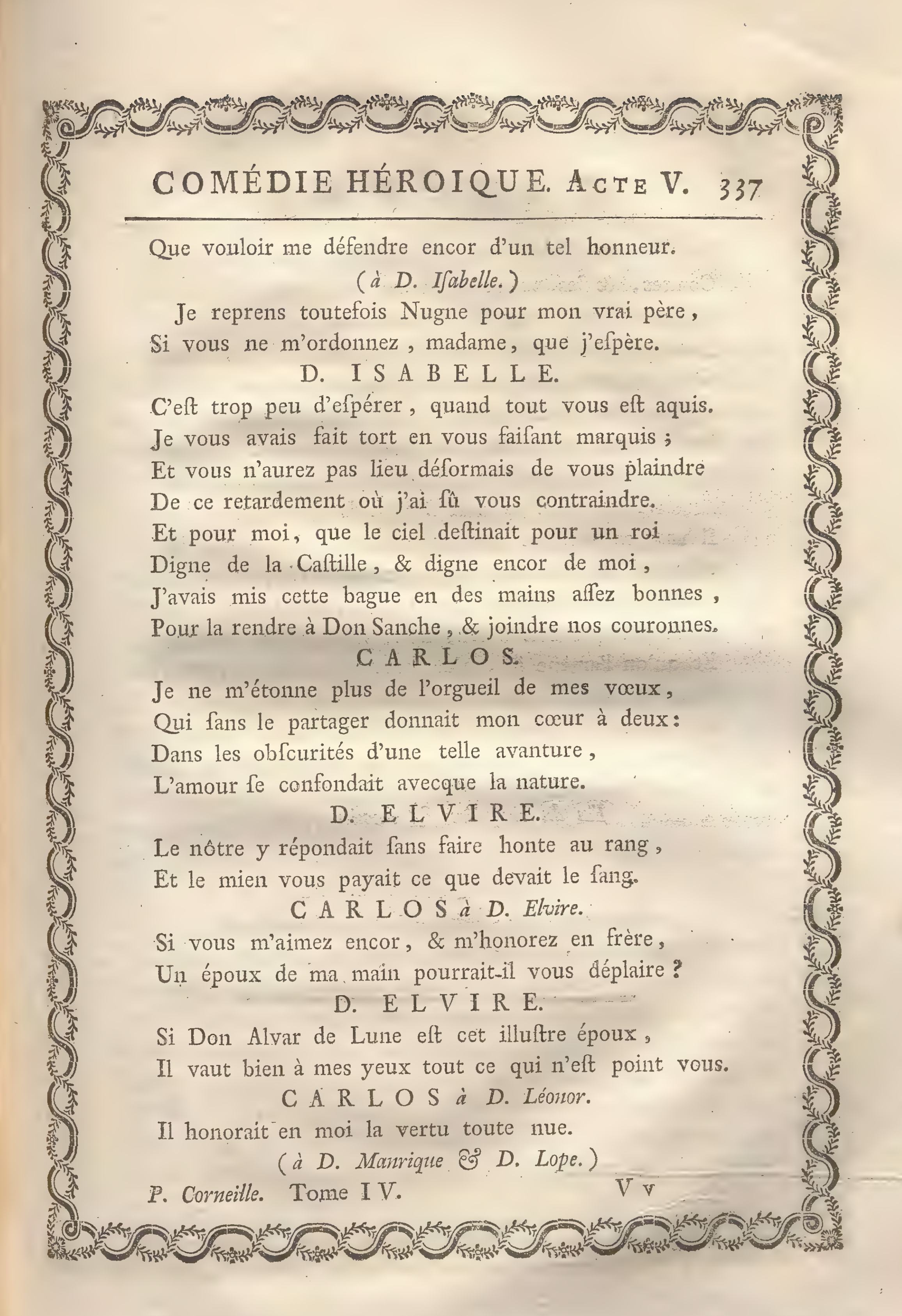
Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même:
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer;
Cette erreur lui peut rendre un jour le diadême,
Et je vous l'ai caché pour le mieux aſſurer.
Si ma feinte vers vous paſſe pour criminelle,
Pardonnez moi les maux qu'elle vous fait ſouffrir,
De crainte que les ſoins de l'amour maternelle,
Par leurs empreſſemens le fiſſent découvrir.
Nugne, un pauvre pêcheur, en croit être le père;
Sa femme en ſon abſence accouchant d'un fils mort,
Elle reçut le vôtre, & ſut ſi bien ſe taire,
Que le père & le fils en ignorent le ſort.
Elle-même l'ignore, & d'un ſi grand échange
Elle ſait ſeulement qu'il n'eſt pas de ſon ſang,
Et croit que ce préſent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre ſon vrai rang.
A ces marques un jour daignez le reconnaître;
Et puiſſe l'Aragon, retournant ſous vos loix,
Aprendre ainſi que vous de moi qui l'ai vû naître,
Que Sanche, fils de Nugne, eſt le ſang de ſes rois!

DON FERNAND D'ARAGON.

Ah, mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus & votre grand courage.

CARLOS *à D. Léonor.*

Ce ſerait mal répondre à ce rare bonheur,



Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(*à D. Isabelle.*)

Je reprens toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est aquis.
Je vous avais fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai sû vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi
Digne de la Castille, & digne encor de moi,
J'avais mis cette bague en des mains assez bonnes,
Pour la rendre à Don Sanche, & joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui sans le partager donnait mon cœur à deux:
Dans les obscurités d'une telle avanture,
L'amour se confondait avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondait sans faire honte au rang,
Et le mien vous payait ce que devait le sang.

CARLOS *à D. Elvire.*

Si vous m'aimez encor, & m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si Don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS *à D. Léonor.*

Il honorait en moi la vertu toute nue.

(*à D. Manrique & D. Lope.*)



Et vous qui dédaigniez ma naiſſance inconnue,
Comtes, & les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur ſi véritablement,
Votre dédain fut juſte autant que ſon eſtime;
C'eſt la même vertu ſous une autre maxime.

D. RAIMOND *à D. Iſabelle.*

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne ſe montrer.
Nos députés, madame, impatiens d'entrer....

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons, & cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être aporté;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne penſe,
Recevoir de ſes ſoins la digne récompenſe.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN

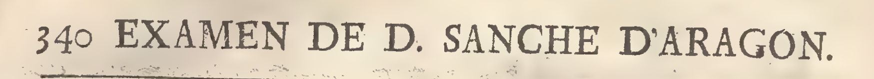
DE D. SANCHE D'ARAGON.

CETTE piéce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte, est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso*; & la double reconnaissance qui finit le cinquiéme est prise du roman de D. Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théatre; mais une disgrace particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les aplaudissemens que le public lui avait donnés trop libéralement, & anéantit si bien tous les arrêts que Paris & le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque tems elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encor son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu assez honnête homme pour se faire aimer des deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes & demi; & quand il faut de nécessité finir la piéce, un bon homme semble tomber des nues pour faire déveloper le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnaître pour frère de l'autre.

Hæc eadem à summo expectes minimoque poëta.

D. Raimond & ce pêcheur ne suivent point la régle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou apellé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'était aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatriéme; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, & que le roi son mari lui eût apris en mourant que D. Raimond avait un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raimond, qu'il vient



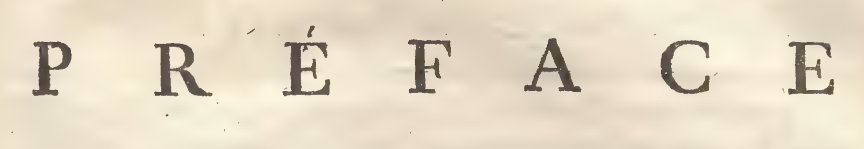
avec des députés d'Aragon dont il eſt parlé au premier acte, & qu'ainſi il ſatisfait aucunement à cette régle; mais ce n'eſt que par hazard qu'il vient à eux. C'était le pêcheur qu'il était allé chercher, & non pas eux; & il ne les joint ſur le chemin qu'à cauſe de ce qu'il a apris chez ce pêcheur, qui de ſon côté vient en Caſtille de ſon ſeul mouvement, ſans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protaſe, & il n'a point de raiſon d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, ſinon que la piéce n'aurait pû finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour eſt ſi peu violentée, qu'on peut ſoutenir que l'action ne demande pour ſa durée que le tems de la repréſentation. Pour celle de lieu, j'ai déja dit que je n'en parlerais plus ſur les piéces qui reſtaient à examiner. Les ſentimens du ſecond acte ont autant ou plus de délicateſſe qu'aucuns que j'aye mis ſur le théatre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très-viſible, malgré le ſoin & l'adreſſe que toutes les deux aportent à le cacher dans leurs différens caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, & l'autre plus de tendreſſe. La confidence qu'y fait celle de Caſtille avec Blanche eſt aſſez ingénieuſe; & par une réflexion ſur ce qui s'eſt paſſé au premier acte, elle prend occaſion de faire ſavoir aux ſpectateurs ſa paſſion pour ce brave inconnu, qu'elle a ſi bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainſi on ne peut dire qu'elle choiſiſſe ſans raiſon ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le ſecret, puiſqu'il paraît qu'elle le ſait déja, & qu'elles ne font que raiſonner enſemble ſur ce qu'on vient de voir repréſenter.

NICOMÈDE,

TRAGEDIE.

1657.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

NIcomède est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon.* Les Espagnols, comme on l'a déja dit, sont les inventeurs de ce genre qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur, ni la pitié de la vraie tragédie. Ce sont des avantures extraordinaires, des bravades, des sentimens généreux, & une intrigue dont le dénoüement heureux ne coûte ni de sang aux personnages ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples; la vie commune, la vie champêtre, les païsages, les grotesques même, entrent dans cet art. *Raphaël* a peint les horreurs de la mort, & les noces de *Psyché.* C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante.

Lorsqu'on rejoua en 1756. *Nicomède*, oubliée pendant plus de quatre-vingt ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette piéce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de *Corneille*, & je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théatral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit si bien *Horace*:

Ille per extinctum funem mihi posse videtur
Ire poëta meum qui pectus inaniter angit,
Irritat & mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus & modo me Thebis modo ponit Athenis.



Ce genre de tragédie ne ſe ſoutenant point par un ſujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des paſſions, l'auteur ne peut qu'exciter un ſentiment d'admiration pour le héros de la piéce. L'admiration n'émeut guères l'ame, ne la trouble point. C'eſt de tous les ſentimens celui qui ſe refroidit le plutôt : Le caractère de *Nicomède* avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre.

AU LECTEUR.

VOICI une piéce d'une constitution assez extraordinaire, aussi est-ce la vingt & uniéme que j'ai fait voir sur le théatre; & après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien mal-aisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, & se mettre au hazard de s'égarer. La tendresse & les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la grandeur de courage y régne seule, & regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par sa politique, & n'opose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, & qui ne veut point d'autre apui que celui de sa vertu, & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est de Justin, & voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatriéme livre.

En même tems Prusias, roi de Bithynie prit dessein de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils qu'il avait eus d'une autre femme, & qu'il faisait élever à Rome: mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avaient entrepris. Ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel, & à faire retomber sur sa tête les embuches qu'il lui avait préparées, & n'eurent pas grande peine à le persuader. Si-tôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père, qui l'avait appellé auprès de lui, il fut proclamé roi; & Prusias chassé du trône, & délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué par ce fils, & perdit la vie par un crime aussi grand que celui qu'il avait commis, en donnant les ordres de l'assassiner.

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare,

& n'ai donné ni au père ni au fils aucun deſſein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voiſine donnât plus d'ombrage aux romains, & leur fît prendre plus de ſoin d'y mettre plus d'obſtacle de leur part. J'ai aproché de cette hiſtoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, & dont le nom n'eſt pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède diſciple, pour lui prêter plus de valeur & plus de fierté contre les romains; & prenant l'occaſion de l'ambaſſade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commiſſion ſecrette de traverſer ce mariage, qui leur devait donner de la jalouſie. J'ai fait que pour gagner l'eſprit de la reine, qui ſuivant l'ordinaire des ſecondes femmes avait tout pouvoir ſur celui de ſon vieux mari, il lui ramène un de ſes fils que mon auteur m'aprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuſe, & de l'autre, il opoſe à Nicomède un rival apuyé de toute la faveur des romains, jaloux de ſa gloire & de ſa grandeur naiſſante.

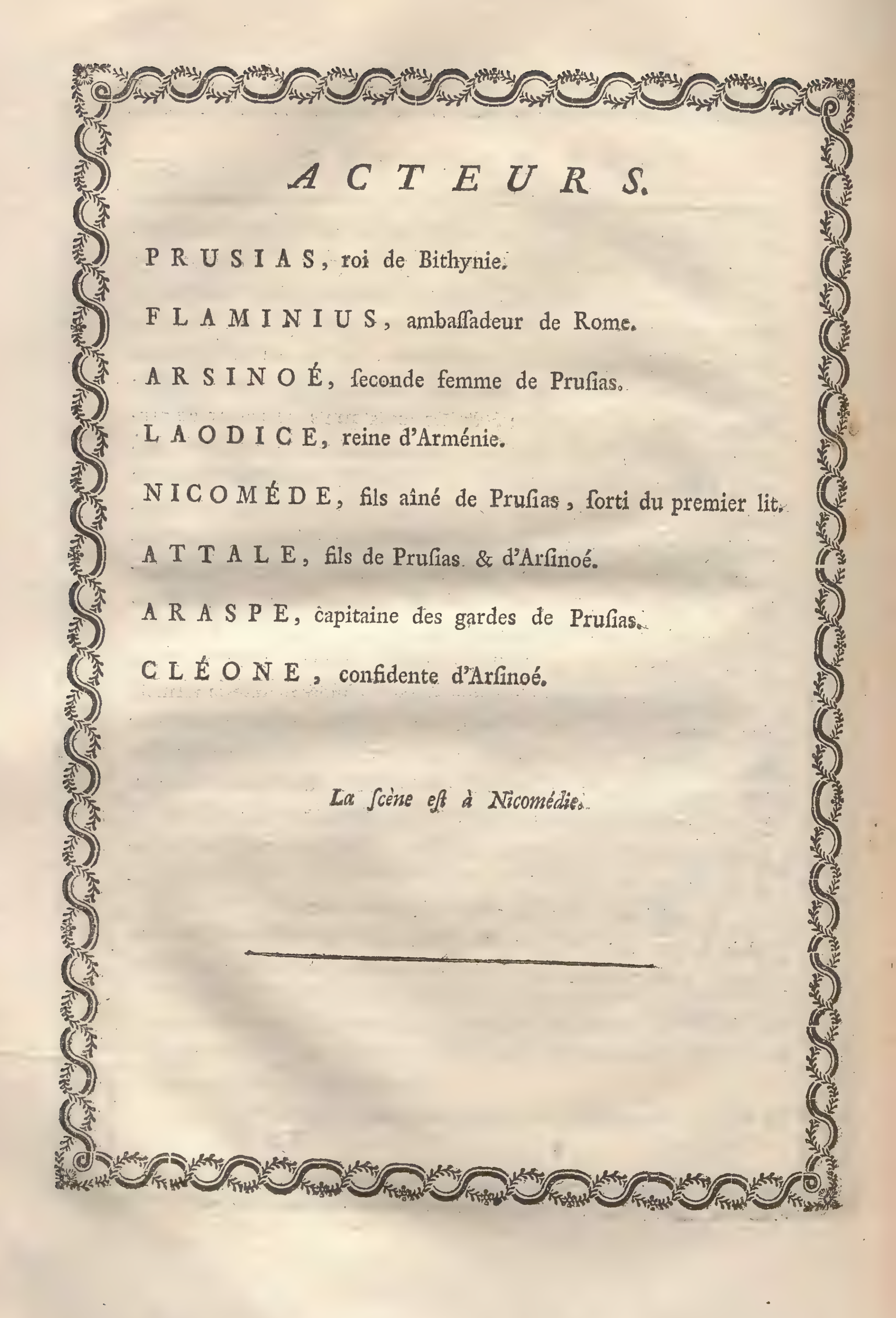
Les aſſaſſins qui découvrirent à ce prince les ſanglans deſſeins de ſon père, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embuches que ſa belle-mère lui avait préparées; & pour la fin, je l'ai réduite en ſorte que tous mes perſonnages y agiſſent avec généroſité, & que les uns rendans ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurans dans la fermeté de leur devoir, laiſſent un exemple aſſez illuſtre, & une concluſion aſſez agréable.

La repréſentation n'en a pas déplu; & comme ce ne ſont pas

les moindres vers qui ſoient partis de ma main, j'ai ſujet d'eſpérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'eſt acquiſe juſqu'ici, & ne le fera point juger indigne de ſuivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des romains au dehors, & comme ils agiſſaient impérieuſement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empècher de s'accroître, & les ſoins qu'ils prenaient de traverſer leur grandeur quand elle commençait à leur devenir ſuſpecte à force de s'augmenter & de ſe rendre conſidérables par de nouvelles conquêtes. C'eſt le caractère que j'ai donné à leur république en la perſonne de ſon ambaſſadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit ſa perte aſſurée ſans s'ébranler, & brave l'orgueilleuſe maſſe de leur puiſſance, lors même qu'il en eſt accablé. Ce héros de ma façon ſort un peu des régles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ſes malheurs; mais le ſuccès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du ſpectateur, eſt quelquefois auſſi agréable que la compaſſion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il eſt bon de hazarder un peu, & ne s'attacher pas toujours ſi ſervilement à ſes préceptes, ne fut-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace:

Et mihi res, non me rebus ſubmittere conor.

Mais il faut que l'événement juſtifie cette hardieſſe; & dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.



ACTEURS.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambaſſadeur de Rome.

ARSINOÉ, ſeconde femme de Pruſias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÉDE, fils aîné de Pruſias, ſorti du premier lit.

ATTALE, fils de Pruſias & d'Arſinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Pruſias.

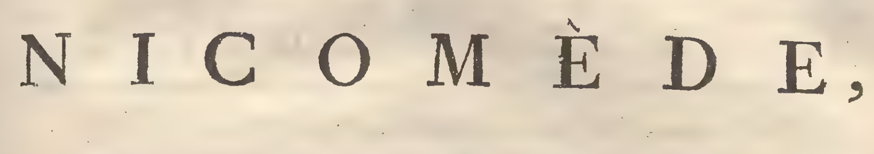
CLÉONE, confidente d'Arſinoé.

La ſcène eſt à Nicomédie.

Gravelot inven.

N. le Mire Sculp.

Ou laiſſez-moi parler, Sire, ou ſaites-moi taire.



NICOMÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NICOMÉDE, LAODICE.

LAODICE.

APRÈS tant de hauts faits, il m'eſt bien doux, ſeigneur,
a) De voir encor mes yeux régner ſur votre cœur,
b) De voir ſous les lauriers qui vous couvrent la tête,
c) Un ſi grand conquérant être encor ma conquête,

---

a) *De voir encor mes yeux.*] On ne voit point ſes yeux. Cette figure manque un peu de juſteſſe, mais c'eſt une faute légère.

b) *De voir ſous les lauriers qui vous couvrent la tête.*] Ce *vous* rend l'expreſſion trop vulgaire. Je me ſuis couvert la tête ; vous vous êtes fait mal au pied. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner ſon ſtile.

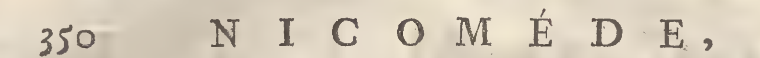
c) *Un ſi grand conquérant être encor ma conquête.*] *Corneille* paraît affectionner ces vers d'antithèſes :

Ce qu'il doit au vaincu brulant pour le vainqueur.

Et pour être invaincu l'on n'eſt pas invincible.

J'irai ſous mes ciprès accabler ſes lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. *Racine* s'en ſert très-rarement.



Et de toute la gloire acquiſe à ſes travaux
d) Faire un illuſtre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoye,
Mon cœur épouvanté ſe refuſe à la joye.
Je vous vois à regret, tant e) mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un ſéjour dangereux:
Votre marâtre y régne; & le roi votre père
Ne voit que par ſes yeux, ſeule la conſidère,
Pour ſouveraine loi n'a que ſa volonté;
Jugez après cela de votre ſûreté.
f) La haine que pour vous elle a ſi naturelle,
g) A mon occaſion encor ſe renouvelle.
Votre frère ſon fils depuis peu de retour...

Cependant il a imité ce vers dans *Andromaque* :

Mener en conquérant ſa ſuperbe conquête.

Il dit auſſi,

Vous ne voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.

Non ego paucis offendar maculis.

d) Faire un illuſtre hommage à ce peu que je vaux.] Cette manière de s'exprimer eſt abſolument bannie. On dirait à préſent dans le ſtile familier, *au peu que je vaux.* L'épithète d'*illuſtre* gâte preſque tous les vers où elle entre, parce qu'elle ne ſert qu'à remplir le vers, qu'elle eſt vague, qu'elle n'ajoute rien au ſens.

e) Mon cœur amoureux.] Il ne ſied point à une princeſſe de dire qu'elle eſt amoureuſe; & ſur tout de commencer une tragédie par ces expreſſions qui ne conviennent qu'à une bergère naive. Nous avons obſervé ailleurs qu'un perſonnage doit faire connaître ſes ſentimens ſans les exprimer groſſièrement. Il faut qu'on découvre ſon ambition ſans qu'il ait beſoin de dire je ſuis ambitieux; ſa jalouſie, ſa colère, ſes ſoupçons, & qu'il ne diſe pas je ſuis colère, je ſuis ſoupçonneux, jaloux, à moins que ce ne ſoit un aveu qu'il faſſe de ſes paſſions.

f) La haine que pour vous elle a ſi naturelle.] L'inverſion de ce vers gâte & obſcurcit un ſens clair, qui eſt, la haine naturelle qu'elle a pour vous. Que *Racine* dit la même choſe bien plus élégamment!

NICOMÉDE.

h) Je le fais, ma princeffe, & qu'il vous fait la cour.
Je fais que les romains, qui l'avaient en ôtage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à fa mère était le prix fatal
i) Dont leur Flaminius marchandait Annibal;
Que le roi par fon ordre eût livré ce grand homme,
k) S'il n'eût par le poifon lui-même évité Rome,
l) Et rompu par fa mort les fpectacles pompeux
Où l'effroi de fon nom le deftinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyais réunie
La Capadoce entière avec la Bithynie,
Lorfqu'à cette nouvelle enflammé de couroux

Des droits de fes enfans une mère jaloufe
Pardonne rarement au fils d'une autre époufe.

g) *A mon occafion encor fe renouvelle.*] *A mon occafion*, eft de la profe rampante.

h) *Je le fais, ma princeffe, & qu'il vous fait la cour.*] *Faire la cour*, dans cette acception, eft bannie du ftile tragique. *Ma princeffe*, eft devenu comique, & ne l'était point alors.

i) *Dont leur Flaminius marchandait Annibal.*] Cette expreffion populaire *marchandait* devient ici très-énergique & très-noble, par l'oppofition du grand nom d'*Annibal* qui infpire du refpect. On dirait très-bien, même en profe, Cet empereur après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du fang des nations. mais ce *don dont leur Flaminius*, n'eft ni harmonieux ni français, on ne marchande point d'un don.

k) *S'il n'eût par le poifon lui-même évité Rome.*] Éviter une ville par le poifon eft une efpèce de barbarifme; il veut dire, éviter par le poifon la honte d'être livré aux romains, l'oprobre qu'on lui deftinait à Rome.

l) *Et rompu par fa mort les fpectacles pompeux.*] *Rompre des fpectacles* n'eft pas français. Par une fingularité commune à toutes les langues, on interrompt des fpectacles, quoiqu'on ne les rompe pas. On corrompt le goût, on ne le rompt pas. Souvent le compofé eft en ufage quand le fimple n'eft pas admis. Il y en a mille exemples.

D'avoir perdu mon maître, & de craindre pour vous,
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, & je le voi,
Puisque Flaminius obsède encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour *m*) aider à mon frère à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine:
Annibal qu'elle vient de lui sacrifier,
n) L'engage en sa querelle, & m'en fait défier;
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurais tort de m'en plaindre;
Et quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire & mon amour peuvent bien peu sur moi,
o) S'il faut votre présence à soutenir ma foi;
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie;

Attale,

m) Aider à quelqu'un est une expression populaire, aidez lui à marcher. Il faut pour aider mon frère.

n) *L'engage en sa querelle, & m'en fait défier.*] A quoi se raporte cet *en*? *Me fait défier* n'est pas français. Il veut dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier d'elle.*

o) *S'il faut votre présence à soutenir ma foi.*] *Une présence à soutenir la foi* n'est pas français. On dit, *il faut soutenir*, & non *à soutenir.*

p) *Une crainte servile qui tremble à voir.*] *La crainte qui tremble* paraît une expression faible & négligée, un pléonasme. Ce vers est très-beau, *Qui tremble à voir un aigle, & respecte un édile.*

Attale, qu'en ôtage ont nourri les romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur *p*) qu'une crainte servile,
Qui tremble à voir un aigle, & respecte un édile!

NICOMÉDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentimens si peu dignes de vous;
Je crains la violence, & non votre faiblesse:
q) Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur, & Rome a beau tonner,
Elle, ni votre roi, n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon père;
Il m'a donnée à vous, & nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, & me choisir un roi.
Par son ordre & le mien la reine d'Arménie
Est dûe à l'héritier du roi de Bithynie,
r) Et ne prendra jamais un cœur assez abjet
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez vous en repos.

q) *Et si Rome une fois contre nous s'intéresse.*] On se ligue, on entreprend, on agit, on conspire contre; mais *on s'intéresse pour.* On peut dire, Rome est intéressée dans un traité contre nous; *Contre*, tombe alors sur le traité. Cependant je crois qu'on peut dire en vers, *s'intéresse contre nous.* C'est une espèce d'ellipse.

r) *Et ne prendra jamais un cœur assez abjet.*] Cette expression de *prendre un cœur* pour signifier *prendre des sentimens*, n'est guères permise que quand on dit, *prenez un cœur nouveau*, ou bien, *reprendre cœur*, *reprendre courage.*

NICOMÉDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme,
Qui pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfraindre.
Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder *s*) même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège?
t) Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, & m'expose après vous.
u) Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime;
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère & le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon apui se voudront immoler.

s) *Même qu'elle a gardée*,] est un solécisme; il faut, *la même fidélité*, ou *cette fidélité*.

t) *Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups &c.*]
On ne rompt pas plus des coups que des spectacles.

u) *Comme il est fait sans ordre.*] *Faire un retour* est un barbarisme.

x) *Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne.*] Il faudrait pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne. En général, voici la règle. Quand les Latins employent le *ne*, nous l'employons aussi. *Vereor ne cadat*, je crains qu'il ne tombe. Mais quand les Latins se servent d'*ut*, d'*utrum*, nous suprimons ce *ne*. *Dubito utrum eas*, je doute que vous alliez: *opto ut vivas*, je souhaite que vous viviez. Quand *je doute* est accompagné d'une négation, *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la chose; *je ne doute pas que vous ne l'aimiez.* La suppression du *ne*, dans les cas où il est d'usage, est une licence qui

x) Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, & pour me protéger
Montrez cent mille bras tous prêts à me venger;
Parlez la force en main, & hors de leur atteinte.
y) S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte;
Et ne vous flatez point, ni sur votre grand cœur,
Ni *z*) sur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.
a) Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
b) Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre;
Et fussiez-vous du monde & l'amour, & l'effroi,
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée,
Ne montrez à la cour que votre renommée;
Assurez votre sort pour assurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, & je ne craindrai rien.

NICOMÉDE.

Retourner à l'armée! ah, sachez que la reine

---

n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner.

y) *S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte,*] n'est pas français, & n'a de sens en aucune langue. Il veut dire, Tout est sûr pour eux, ils n'ont rien à craindre, ils sont maîtres de tout, ils peuvent tout, tout les rassure.

z) *Sur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.*] *Un nom* n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait. On dit alors noblement, *son nom seul a vaincu.* Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, *cent & cent fois.*

a) *Quelque haute valeur que puisse être la vôtre.*] Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile; mais ce sont ces mêmes difficultés, qui lorsqu'elles sont vaincues rendent la belle poësie si supérieure à la prose.

b) *Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.*] Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettait trop souvent dans le stile noble.

La féme d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y sont découverts que j'amène avec moi,
c) Afin de la convaincre, & détromper le roi.
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
Et quand il forcera la nature à se taire,
d) Trois sceptres à son trône attachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle, & ne se tairont pas.
Que si notre fortune à ma perte animée,
La prépare à la cour aussi-bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons nous de courage, & nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, & hait ces cœurs infames;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.

---

c) *Afin de la convaincre, & détromper le roi.*] Il faut, pour l'exactitude, *& de détromper.* Mais cette licence est souvent très-excusable en vers. Il n'est pas permis de la prendre en prose.

d) *Trois sceptres à son trône attachés par mon bras*
Parleront au lieu d'elle, & ne se tairont pas.]
Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre. Mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône & qui parlent? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux; ils retombent quelquefois dans ce qu'on apelle le stile niais; *hélas! s'il n'était pas mort, il serait encor en vie.*

e) *Il ne m'a jamais vû, ne me découvrez pas.*] Il ferait mieux, à mon avis, que *Nicomède* aportât quelque raison qui fit voir qu'il ne doit pas être reconnu par

Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÉDE.

e) Il ne m'a jamais vû, ne me découvrez pas.

SCENE II.

LAODICE, NICOMÉDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi, madame, toujours un front inexorable ?
Ne pourai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

f) Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

---

son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que *Nicomède* veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, & que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théatrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie. Elle est attachante, & quoiqu'elle ne produise rien dans la piéce, elle fait plaisir.

f) *Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre.*] *Mal propre*, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du stile noble ; & par la construction il semble que le front de *Laodice* soit mal propre à acquérir le front d'*Attale*. De plus, *prendre un front* est un barbarisme. On dit bien, *il prit un visage sévère*, *un front serein* ou *triste* ; mais en général on ne peut pas dire *prendre un front*, parce qu'on ne peut pas prendre ce qu'on a. Il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage.



ATTALE.

g) Vous ne l'acquerrez point, puiſqu'il eſt tout à vous.

LAODICE.

h) Je n'ai donc pas beſoin d'un viſage plus doux.

ATTALE.

Conſervez le, de grace, après l'avoir ſû prendre.

LAODICE.

i) C'eſt un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'eſtimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous eſtime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang & le mien ne ſauraient le permettre;
k) Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre;
l) La place eſt occupée, & je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce diſcours vous dût être interdit;

---

g) *Vous ne l'acquerrez point.*] Ces complimens, ces dialogues de converſation ne doivent pas entrer dans le tragique.

h) *Je n'ai donc pas beſoin d'un viſage plus doux.*] Avoir beſoin d'un viſage!

i) *C'eſt un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.*] *Laodice* commence à prendre le ton de l'ironie. *Corneille* l'a prodiguée dans cette piéce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas ſoutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fût noble; mais *un bien mal acquis* eſt comique.

k) *Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre.*] Après les beaux vers que *Laodice* a débités dans la ſcène précédente & va débiter encore, on ne peut ſans chagrin lui voir prendre ſi ſouvent le ton du bas comique. Ce vers ſerait à peine ſouffert dans une farce.

l) *La place eſt occupée,*] reſſemble trop à la *Signora e impedita* des italiens. On ne doit jamais employer de ces expreſſions familières qui rapellent des idées comiques. C'eſt alors ſurtout qu'on doit chercher des tours nobles.

m) *Que celui qui l'occupe a de bonne for-*

On le ſouffre d'abord, mais la ſuite importune.

ATTALE.

m) Que celui qui l'occupe a de bonne fortune!
n) Et que ſerait heureux, qui pourrait aujourd'hui
Diſputer cette place, & l'emporter ſur lui!

NICOMÉDE.

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,
Seigneur; ce conquerant garde bien ſes conquêtes;
Et l'on ignore encor parmi ſes ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de ſorte
o) Que tout vaillant qu'il eſt, il faudra qu'il en ſorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

---

tune,] eſt comique, & n'eſt pas français. On ne dit point, *il a bonne fortune*, *mauvaiſe fortune*; & on ſait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la converſation; c'eſt préciſément par cette raiſon que cette expreſſion doit être bannie du théatre tragique.

n) *Et que ſerait heureux qui pourrait aujourd'hui.*] *Que ſerait heureux qui* n'eſt pas français. *Qu'ils ſont heureux ceux qui peuvent aimer!* eſt un fort joli vers. *Que ſont heureux ceux qui peuvent aimer!* eſt un barbariſme. Remarquez qu'un ſeul mot de plus ou de moins ſuffit pour gâter abſolument les plus nobles penſées & les plus belles expreſſions.

o) *Que tout vaillant qu'il eſt, il faudra qu'il en ſorte.*] Toutes les fois que l'on employe un pronom dans une phraſe, il ſe raporte au dernier nom ſubſtantif; ainſi dans cette phraſe, *celui-ci* ſe raporte au *fort*, & les deux pronoms *il* ſe raportent à *celui-ci.* Le ſens grammatical eſt, *quelque vaillant que ſoit ce fort*, *il faudra qu'il ſorte* : & l'on voit aſſez combien ce ſens eſt vicieux. *Corneille* veut dire, *quelque vaillant que ſoit le conquérant*; mais il ne le dit pas.

ATTALE.

p) Et ſi le roi le veut?

LAODICE.

Le roi juſte & prudent ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur ſouveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas ſi haut, s'il eſt roi, je ſuis reine;
Et vers moi tout l'effort de ſon autorité
q) N'agit que par prière, & par civilité.

ATTALE.

Non, mais agir ainſi ſouvent c'eſt beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans ſon empire;
Et ſi ce n'eſt aſſez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÉDE.

Rome, ſeigneur!

ATTALE.

Oui, Rome, en êtes-vous en doute?

NICOMÉDE.

p) *Et ſi le roi le veut.*] On peut faire ici une réflexion. *Attale* parle de ſon amour, & des intérêts de l'état, & des ſecrets du roi devant un inconnu. Cela n'eſt pas conforme à la prudence dont *Attale* eſt ſouvent loué dans la piéce. Mais auſſi ſans ce défaut, la ſcène ne ſubſiſterait pas; & quelquefois on ſouffre des fautes qui amènent des beautés.

q) *N'agit que par prière & par civilité.*] *Civilité*, terme de comédie. Ce ſentiment de fierté eſt beau dans *Laodice*; mais eſt-il bien fondé? elle eſt reine d'Arménie; mais elle n'eſt point dans ſon royaume, elle eſt à la cour de *Pruſias*, qui de ſon aveu eſt le dépoſitaire de *ſes jeunes ans*, qui a ſur elle les plus grands droits par l'ordre de ſon père, qui eſt le maître enfin, & dont les prières ſont des ordres. La jeune *Laodice* peut avec bienſéance n'écouter que ſa fierté, & ſe tromper un peu par

NICOMÉDE.

Seigneur, *r*) je crains pour vous qu'un romain vous écoute ;
Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'apui dont vous parlez,
Elle s'indignerait de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderait peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine,
En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes, ni rois,
Qu'elle daigne égaler *s*) à ses moindres bourgeois ?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle & de vous ;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous ;
Et sans plus l'abaisser à cette ignominie,
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins pour toucher votre cœur
La fille d'un tribun, ou celle d'un préteur ;

grandeur d'ame. Elle peut avoir tort dans le fonds ; mais il est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin, *n'agit que par prière*, peut signifier, *ne doit agir que par prière*.

r) *Je crains pour vous qu'un romain vous écoute.*] Voyez la note ci-dessus. C'est encor ici une expression de doute, & la négation *ne* est nécessaire : *Je crains qu'un romain ne vous écoute ;* mais en poësie on peut se dispenser de cette règle.

s) *A ses moindres bourgeois.*] Cette expression est bannie du stile noble. Elle y était admise à Rome, & l'est encor dans les républiques : *le droit de bourgeoisie*, *le titre de bourgeois*. Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parce que nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois dans une république est en général un homme capable de parvenir aux emplois ; dans un état monarchique, c'est un homme

Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous aurait exclus le défaut de naiſſance,
Si l'honneur ſouverain de ſon adoption
Ne vous autoriſait à tant d'ambition.
Forcez, rompez, briſez de ſi honteuſes chaînes;
Aux rois qu'elle mépriſe abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous ſont réſervés.

ATTALE.

Si cet homme eſt à vous, impoſez lui ſilence,
Madame, & retenez une telle inſolence.
Pour voir juſqu'à quel point elle pourrait aller,
J'ai forcé ma colère à le laiſſer parler;
t) Mais je crains qu'elle échape, & que s'il continue,
Je ne m'obſtine plus à tant de retenue.

NICOMÉDE.

Seigneur, ſi j'ai raiſon, qu'importe à qui je ſois?
Perd-elle de ſon prix pour emprunter ma voix?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain eſt un précieux titre,
Et la reine, & le roi l'ont aſſez acheté
Pour ne ſe plaire pas à le voir rejetté,

du commun. Auſſi ce mot eſt-il ironique dans la bouche de *Nicomède*, & n'ôte rien à la noble fermeté de ſon diſcours.

t) *Mais je crains qu'elle échape.*] Voyez les notes ci-deſſus; il faudrait, *qu'elle n'échape*.

u) *Puiſqu'ils ſe ſont privés pour ce nom d'importance.*] Une affaire eſt d'importance, un nom ne l'eſt pas.

x) *Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné.*] Ce vers eſt très-adroit; il paraît ſans artifice; & il y a beaucoup d'art à donner ainſi une raiſon qui empêche

u) Puiſqu'ils ſe ſont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
x) Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné :
Jugez ſi c'eſt pour voir ce titre dédaigné ;
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avaient à la grandeur Romaine.
D'un ſi rare tréſor l'un & l'autre jaloux....

ATTALE.

y) Madame, encor un coup, cet homme eſt-il à vous ?
z) Et pour vous divertir eſt-il ſi néceſſaire,
Que vous ne lui puiſſiez ordonner de ſe taire ?

LAODICE.

Puiſqu'il vous a déplû vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de ſouverain.
 En cette qualité vous devez reconnaître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, & ſavoir que le ſang
Ne vous empêche pas de différer de rang ;
Lui garder le reſpect qu'exige ſa naiſſance,
Et *a*) loin de lui voler ſon bien en ſon abſence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous eſt maintenant ſon bien,

évidemment qu'*Attale* ne reconnaiſſe ſon frère.

y) *Madame encore un coup.*] Ce terme trop familier a été employé par *Racine* dans *Bérénice* : *Madame, encor un coup, qu'en peut-il arriver ?* Ce ſont des négligences qui étaient pardonnables.

z) *Et pour vous divertir eſt-il ſi néceſſaire.*] Le mot *divertir*, & même les trois vers que dit *Attale*, ſont abſolument du ſtile comique.

a) *Loin de lui voler ſon bien en ſon abſence.*] Le mot *voler* eſt bas : on employe dans le ſtile noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, &c.

Dites un mot, madame, & ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en romain.
b) Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, & pour vivre sans maître;
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet.
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma personne;
Mais telle que je suis, & ma couronne, & moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi;
Et s'il était ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir! Mon courage amoureux...

NICOMÉDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux;
Seigneur, s'il les savait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent, est-ce enfin le respect qui m'est dû?

---

b) *Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître &c.*] Ces deux vers sont de la tragédie de *Cinna* dans le rôle d'*Emilie*; mais ils conviennent bien mieux à *Emilie* romaine, qu'à un prince arménien.

Au reste, cette scène est très-atta-

NICOMÉDE.

Je ne ſais de nous deux, ſeigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connaître, & tenir ce langage ?

NICOMÉDE.

Je ſais à qui je parle, & c'eſt mon avantage,
Que n'étant point connu, prince, vous ne ſavez
Si je vous dois reſpect, ou ſi vous m'en devez.

ATTALE.

Ah, madame, ſouffrez que ma juſte colère...

LAODICE.

Conſultez-en, ſeigneur, la reine votre mère ;
Elle entre.

SCENE III. c)

NICOMÉDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÉDE.

INſtruiſez mieux le prince votre fils,
Madame, & dites-lui, de grace, qui je ſuis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;

chante : toutes les fois que deux perſonnages ſe bravent ſans ſe connaître, le ſuccès de la ſcène eſt ſûr.

c) Preſque toute la fin de la ſcène ſeconde & le commencement de celle-ci ſont une ironie perpétuelle.



Et ce désordre eſt mal dans une ame ſi rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, *d*) vous êtes donc ici ?

NICOMÉDE.

Oui, madame, *e*) j'y ſuis, & Métrobate auſſi.

ARSINOÉ.

Métrobate ! Ah, le traître !

NICOMÉDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jetter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cauſe, ſeigneur, ce retour ſurprenant ?
Et votre armée ?

NICOMÉDE.

Elle eſt ſous un bon lieutenant ;
Et quant à mon retour, peu de choſe le preſſe.
J'avais ici laiſſé mon maître, *f*) & ma maîtreſſe :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les romains,
Et je viens ſauver l'autre, & d'eux, & de vos mains.

ARSINOÉ.

C'eſt ce qui vous amène ?

---

d) *Vous êtes donc ici.*] C'eſt une naïveté qui échape à tout le monde, quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité & cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie.

e) *J'y ſuis, & Métrobate auſſi.*] Si *Nicomède* eût établi dans la premiére ſcène que ce *Métrobate* était un des aſſaſſins gagés par *Arſinoé*, ce vers ferait un grand effet ; mais il en fait moins, parce qu'on ne connaît pas encor *Métrobate*.

f) *Et ma maîtreſſe.*] On permettait alors ce terme peu tragique. *Maître* & *maîtreſſe* ſemblent faire ici un jeu de mots peu noble.

g) *Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je*

NICOMÉDE.

Oui, madame, & j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÉDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

g) Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÉDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?

ARSINOÉ.

Tenez vous assuré que je n'oublirai rien.

NICOMÉDE.

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOMÉDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

h) Ah, seigneur, excusez si vous connaissant mal...

---

ne passe.] Souvent en ce tems là on supprimait le *ne* quand il falait l'employer, & on s'en servait quand il falait l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire, *il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte*, &c. : *il ne tient qu'à vous* est la même chose *qu'il tient à vous*; donc le *ne* suivant est un solécisme.

h) *Ah, seigneur, excusez si vous connaissant mal.*] On connaît mal, quand on se trompe au caractère : *Laodice* dit à *Cléopatre*, Je vous connaissais mal : *Photin* dit, J'ai mal connu *César*. Mais quand on ignore quel est l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaissais pas*.

NICOMÉDE.

i) Prince, faites-moi voir un plus digne rival.
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace:
Mais comme à son secours je n'amène que moi,
Ne la menacez plus de Rome, ni du roi.
Je la défendrai seul; attaquez-la de même,
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.
Je veux bien mettre à part avec le nom d'aîné
Le rang de vôtre maître où je suis destiné;
Et nous verrons ainsi k) qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu, pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCENE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi, tu faisais excuse à qui m'osait braver!

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?

Ce

---

i) *Prince, faites moi voir un plus digne rival.*] Tout ce discours est noble, ferme, élevé : c'est là de la véritable grandeur; il n'y a ni ironie, ni enflure.

k) *Qui fait mieux des leçons, &c.*] Dans la règle, il faut *qui font*; & *faire mieux un brave homme* n'est pas élégant.

Ce promt retour me perd, & romt votre entreprise.

ARSINOÉ.

l) Tu l'entens mal; Attale, il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'ambassadeur Romain;
m) Dedans mon cabinet amène le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'apréhende rien;
Et pour avancer tout hâte cet entretien.

SCENE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

VOus lui cachez, madame, un dessein qui le touche!

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'aprenant son cœur ne s'effarouche.
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe, ni crime,

---

l) *Tu l'entens mal, Attale, il la met dans ma main.*] *Tu l'entens mal* est comique: & *mettre dans la main* n'est pas noble.

m) *Dedans mon cabinet.*] Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans*.

n) Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurais cru les Romains un peu moins ſcrupuleux ;
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injuſtice ;
Un Romain ſeul l'a faite, & par mon artifice.
o) Rome l'eût laiſſé vivre, & ſa légalité
N'eût point forcé les loix de l'hoſpitalité.
p) Savante à ſes dépens de ce qu'il ſavait faire,
Elle le ſouffrait mal auprès d'un adverſaire ;
Mais quoique par ce triſte & prudent ſouvenir,
q) De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle aurait vû couler ſans crainte, & ſans envie,
Chez un prince allié les reſtes de ſa vie.

n) *Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime*] eſt de la converſation la plus négligée, & ce ſentiment eſt intolérable. On retrouve le même défaut, toutes les fois que *Corneille* fait raiſonner un prince, un miniſtre ; tous diſent qu'il faut être fourbe & méchant pour régner. On a déja remarqué, que jamais homme d'état ne parle ainſi. Ce défaut vient de ce qu'il eſt très-difficile de ménager ſes expreſſions, & de faire entendre avec art des choſes qui révoltent. C'eſt une grande imprudence, & une grande baſſeſſe dans une reine de dire qu'il faut être fourbe, & criminel pour régner. *Un trône acquis par-là* eſt une expreſſion de comédie.

o) *Rome l'eût laiſſé vivre, & ſa légalité.*] *Légalité* n'a jamais ſignifié juſtice, *équité, magnanimité* ; il ſignifie *autenticité d'une loi, revêtue des formes ordinaires.*

p) *Savante de ce qu'il ſavait faire.*] *Savante de* eſt un barbariſme. *Savante, ſavait*, répétition fautive.

q) *De chez.*] Expreſſion trop baſſe, *de chez lui, de chez nous.*

r) *Car je crois que tu ſais que quand l'aigle romaine.*] Tout écrivain doit éviter ces amas de monoſillabes qui ſe heurtent : *car que quand.* Mais ce qu'on doit plus éviter, c'eſt de dire à ſa confidente ce qu'elle ſait. Ce tour n'eſt pas aſſez adroit.

Le ſeul Flaminius trop piqué de l'affront
Que ſon père défait lui laiſſe ſur le front,
r) (Car je crois que tu ſais que quand l'aigle romaine
s) Vit choir ſes légions aux bords du Traſimène,
Flaminius ſon père en était général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal.)
t) Ce fils donc qu'a preſſé la ſoif de la vengeance,
u) S'eſt aiſément rendu de mon intelligence.
x) L'eſpoir d'en voir l'objet entre ſes mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils;
y) Par lui j'ai jetté Rome en haute jalouſie
De ce que Nicomède a conquis dans l'Aſie,
Et de voir Laodice unir tous ſes états,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Pruſias:
Si bien que le ſénat prenant un juſte ombrage

s) *Vit choir ſes légions aux bords du Traſimène.*] *Choir*, expreſſion abſolument vieillie.

t) *Ce fils donc qu'a preſſé la ſoif de la vengeance.*] Cacophonie qu'il faut éviter encore: *donc qu'a*.

u) *S'eſt aiſément rendu de mon intelligence*] n'eſt pas français. On eſt en *intelligence*, on ſe rend du parti de quelqu'un.

x) *L'eſpoir d'en voir l'objet.*] Il faut un effort pour deviner quel eſt cet *objet*. C'eſt par la phraſe, l'objet de leur intelligence: par le ſens, c'eſt *Laodice*. La première loi eſt d'être clair; il ne faut jamais y manquer.

y) *Par lui j'ai jetté Rome en haute jalouſie*,] n'eſt pas français. On inſpire de la *jalouſie*, on la fait naître. La *jalouſie* ne peut être haute; elle eſt grande, elle eſt violente, ſoupçonneuſe, &c.

z) *Il s'en eſt fait nommer lui-même.*] Cet *il* ſe raporte au prince *Attale*; mais il en eſt trop loin. Cela rend la phraſe obſcure; de même que *borner ſa grandeur*; il ſemble que ce ſoit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés jettent toujours de l'embarras dans le ſtile; c'eſt le plus grand inconvénient de la langue françaiſe, qui eſt d'ailleurs ſi amie de la clarté.

D'un empire ſi grand ſous un ſi grand courage,
z) Il s'en eſt fait nommer lui-même ambaſſadeur,
Pour rompre cet hymen, & borner ſa grandeur;
a) Et voilà le ſeul point où Rome s'intéreſſe.

CLÉONE.

b) Attale à ce deſſein entreprend ſa maîtreſſe;
Mais que n'agiſſait Rome, avant que le retour
De cet amant ſi cher affermit ſon amour?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à ſuivre en tous lieux ſa colère allumée,
C'était trop hazarder, c) & j'ai cru pour le mieux
Qu'il falait de ſon fort l'attirer en ces lieux.
d) Métrobate l'a fait par des terreurs paniques,
e) Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques;
Et pour l'aſſaſſiner ſe diſant ſuborné,
Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander juſtice,
Et ſa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun ſouci de m'en fortifier,

---

a) *Et voilà le ſeul point où Rome s'intéreſſe.*] Pourquoi *Arſinoé* dit-elle tout cela à une confidente inutile? *Cléopatre* dans *Rodogune* tombe dans le même défaut. La plûpart des confidences ſont froides & déplacées, à moins qu'elles ne ſoient néceſſaires. Il faut qu'un perſonnage paraiſſe avoir beſoin de parler, & non pas envie de parler.

b) *Attale à ce deſſein entreprend ſa maîtreſſe.*] On *entreprend* de faire quelque choſe, ou bien, on *entreprend* quelque choſe; mais on n'*entreprend* pas quelqu'un. Cela ne ſe pourrait dire à toute force que dans le bas comique, & encor c'eſt dans un autre ſens; cela veut dire, *attaquer*, *demander raiſon*, *embarraſſer*, *faire querelle*. Ce vers n'eſt pas français.

c) *Et j'ai cru pour le mieux.*] Expreſſion de comédie.

d) *Métrobate l'a fait par des terreurs*

Je ſaurai m'en ſervir à me juſtifier.
Tantôt en le voyant *f*) j'ai fait de l'effrayée,
J'ai changé de couleur, je me ſuis écriée;
Il a crû me ſurprendre, & l'a crû bien en vain,
Puiſque ſon retour même eſt l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais quoi que Rome faſſe, & qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ſes yeux Laodice ſe rende?

ARSINOÉ.

Et je n'engage auſſi mon fils en cet amour,
Qu'à deſſein d'éblouir le roi, Rome, & la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au ſceptre d'Arménie,
Je cherche à m'aſſurer celui de Bithynie;
Et ſi ce diadême *g*) une fois eſt à nous,
Que cette reine après ſe choiſiſſe un époux.
Je ne la vai preſſer que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de ſon amant & d'elle.
Le roi que le Romain pouſſera vivement
h) De peur d'offenſer Rome agira chaudement;
Et ce prince *i*) piqué d'une juſte colère,

---

paniques.] *L'a fait*, & *terreurs paniques*, expreſſions qui n'ont rien de noble.

e) *Feignant de lui trahir*] eſt un barbariſme; il faut, *de lui dévoiler*, *de lui déceler*, *de lui aprendre*, *de trahir mes ordres tyranniques en ſa faveur.*

f) *J'ai fait de l'effrayée.*] Les comédiens ont corrigé, *j'ai feint d'être effrayée*; mais la choſe n'en eſt pas moins petite, & moins indigne de la grandeur du tragique.

g) *Une fois eſt à nous.*] Cet *une fois* eſt une explétive trop triviale.

h) *De peur d'offenſer Rome, agira chaudement.*] Cet adverbe eſt proſcrit du ſtile noble.

i) *Piqué d'une juſte colère.*] n'eſt pas français : on eſt piqué d'un procédé & animé de colère.



S'emportera ſans doute & bravera ſon père.
S'il eſt promt & bouillant, le roi ne l'eſt pas moins;
k) Et comme à l'échauffer j'apliquerai mes ſoins,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant ſoit ſenſible,
Mon entrepriſe eſt ſûre, & ſa perte infaillible.
l) Voilà mon cœur ouvert, & tout ce qu'il prétend.
m) Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.
Allons, & garde bien le ſecret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connaiſſez trop *n*) pour vous en mettre en peine.

Fin du premier acte.

---

k) *Et comme à l'échauffer j'apliquerai mes ſoins.*] Cette phraſe & ce tour qui commencent par *comme* ſont familiers à *Corneille*. Il n'y en a aucun exemple dans *Racine*. Ce tour eſt un peu trop proſaïque. Il réuſſit quelquefois; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent uſage.

l) *Voilà mon cœur ouvert.*] Mais pourquoi a-t-elle ouvert ſon cœur à *Cléone?* qu'en réſulte-t-il? Je ſais qu'il eſt permis d'ouvrir ſon cœur; ces confidences ſont pardonnées aux paſſions. Une jeune princeſſe peut avouer à ſa confidente des ſentimens qui échapent à ſon cœur; mais une reine politique ne doit faire part de ſes projets qu'à ceux qui les doivent ſervir. Cette ſcène eſt froide & mal écrite.

m) *Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.*] Il eſt clair que *Flaminius* attend la reine, qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter ſon entre-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

REVENIR ſans mon ordre, & ſe montrer ici!

ARASPE.

Seigneur, vous auriez tort d'en prendre aucun ſouci;
Et la *a*) haute vertu du prince Nicomède
Pour ce qu'on peut en craindre eſt un puiſſant remède;
Mais tout autre que lui devrait être ſuſpect:
b) Un retour ſi ſoudain manque un peu de reſpect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des ſecrettes raiſons de tant d'impatience.

---

tien avec lui. *Nicomède* eſt arrivé; il va trouver le roi; il n'y a pas un moment à perdre : cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à *Cléone* des projets qui ſont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les ſeconder. Cette manière d'inſtruire le ſpectateur eſt ſans art & ſans intérêt.

n) *Pour vous en mettre en peine.*] Cela eſt trop trivial, & ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de *Cléone*. C'eſt un très-grand art de ſavoir intéreſſer les confidens à l'action. *Néarque* dans *Polyeucte* montre comment un confident peut être néceſſaire.

a) . Une *haute vertu* . . . . .
Pour ce qu'on peut en craindre eſt un puiſſant remède.] Une *haute vertu*, *remède pour ce qu'on en peut craindre*, n'eſt ni correct ni clair.

b) *Un retour* qui *manque de reſpect!*



PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, & sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité ;
Il n'en veut plus dépendre, & croit que ses conquêtes
c) Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes,
Qu'il est lui seul sa régle, & que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent.
d) A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent;
e) Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'armée, & parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Di tout, Araspe, di que le nom de sujet
f) Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet ;

Que

---

c) *Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes.*] *Des têtes au-dessus des bras!* Il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1657. mais *Corneille* ne châtia jamais son stile : il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression. Cependant observez que toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble & juste, & ses vers sont bons.

d) *A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent.*] Il semble que les hauts faits suivent un devoir, & qu'ils se ternissent en le suivant. Ce n'est pas parler sa langue.

e) *Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats.*] *Des cœurs enflés de bruit*, sont aussi intolérables que *des têtes au-dessus des bras.*

f) *Réduit toute la gloire en un rang trop abjet.*] Qu'est-ce que le rang d'une gloire ? On ne réduit pas *en*, on réduit *à*. Presque tout le stile de cette piéce est vicieux ; la raison en est, que l'auteur employe le ton de la conversation fami-

Que bien que leur naiſſance au trône les deſtine,
g) Si ſon ordre eſt trop lent, leur grand cœur s'en mutine:
Qu'un père garde trop un bien qui leur eſt dû,
Et qui perd de ſon prix étant trop attendu:
Qu'on voit naître de-là mille ſourdes pratiques
h) Dans le gros de ſon peuple, & dans ſes domeſtiques;
Et que ſi l'on ne va juſqu'à trancher le cours
De ſon régne ennuyeux, & de ſes triſtes jours,
Du moins une inſolente & fauſſe obéiſſance,
Lui laiſſant un vain titre, uſurpe ſa puiſſance.

ARASPE.

C'eſt ce que de tout autre il faudrait redouter,
Seigneur, & qu'en tout autre il faudrait arrêter.
Mais ce n'eſt pas pour vous un avis néceſſaire;
Le prince eſt vertueux, & vous êtes bon père.

PRUSIAS.

i) Si je n'étais bon père, il ſerait criminel;
Il doit ſon innocence à l'amour paternel;

---

lière; dans laquelle on ſe permet beaucoup d'impropriétés, & ſouvent des ſolécismes & des barbariſmes. Le ſtile de la converſation peut être admis dans une comédie héroïque; mais il faut que ce ſoit la converſation des *Condés*, des *la Rochefoucault*, des *Rets*, des *Paſcals*, des *Arnauds*.

g) *Si ſon ordre eſt trop lent.*] L'ordre de qui? de la naiſſance? cela ne fait point de ſens; & *mutine* n'eſt ni aſſez fort, ni aſſez relevé.

h) *Dans le gros de ſon peuple & dans ſes domeſtiques.*] Ces expreſſions n'apartiennent qu'au ſtile familier de la comédie.

i) *Si je n'étais bon père.*] On retrouve un peu *Corneille* dans cette tirade, quoique la même penſée y ſoit répétée & retournée en pluſieurs façons; ce qui était un vice commun en ce tems là. Mais à quoi bon tous ces diſcours? Que veut *Pruſias*? rien. Quelle réſolution prend-il avec *Araſpe*? aucune. Cette ſcè-



C'eſt lui ſeul qui l'excuſe, & qui le juſtifie,
Ou lui ſeul qui me trompe, & qui me ſacrifie.
Car je dois craindre enfin que ſa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en ſon cœur la nature à ſe taire.
Qui ſe laſſe d'un roi peut ſe laſſer d'un père;
Mille exemples ſanglans nous peuvent l'enſeigner;
Il n'eſt rien qui ne cède à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous *k*) inquiette,
La nature eſt aveugle, & la vertu muette.
Te le dirai-je, Araſpe? Il m'a trop bien ſervi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi;
Il n'eſt plus mon ſujet qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait régner en effet eſt mon maître.
Pour paraître à mes yeux ſon mérite eſt trop grand.
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'aproche;
Et ſa ſeule préſence eſt un ſecret reproche.
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi,
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
Et que ſi je lui laiſſe un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que ſa valeur me donne.

---

ne paraît peu néceſſaire, ainſi que celle d'*Arſinoé* & de ſa confidente. En général toute ſcène entre un perſonnage principal & un confident eſt froide à moins que ce perſonnage n'ait un ſecret important à confier, un grand deſſein à faire réuſſir, une paſſion furieuſe à déveloper.

k) *Inquiette*] n'eſt pas le mot propre; *depuis* eſt ici un ſolécisme. Le ſens eſt, Dès qu'une fois cette paſſion s'eſt emparée de nous.

l) *Qui m'en donne trois, peut m'en ôter une.*
. . . il peut tout ce qu'il veut.
. . . s'il veut tout ce qu'il peut.

J'en rougis dans mon ame ; & ma confuſion,
Qui renouvelle & croît à chaque occaſion,
Sans ceſſe offre à mes yeux cette vûe importune,
Que *l*) qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, & peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araſpe, où j'en ſuis, s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je ſais comme s'explique
La règle de la vraie & ſaine politique.
Auſſi-tôt qu'un ſujet s'eſt rendu trop puiſſant,
Encor qu'il ſoit ſans crime, il n'eſt pas innocent :
On n'attend point alors qu'il s'oſe tout permettre ;
C'eſt un crime d'état que d'en pouvoir commettre ;
Et qui ſait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juſte & plus grand châtiment ;
Et prévient par un ordre à tous deux ſalutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.
Mais, ſeigneur, pour le prince, il a trop de vertu,
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?
Me ſeras-tu garant de ce qu'il poura faire

Ces antithèſes & ces figures de mots, comme on l'a déja remarqué, doivent être bien rares. La verſification héroïque exige que les vers ne finiſſent point par des verbes en monoſillabes, l'harmonie en ſouffre : *il peut*, *il veut*, *il fait*, *il court*, ſont des ſillabes sèches & rudes ; il n'en eſt pas de même dans les rimes féminines ; *il vole*, *il preſſe*, *il prie* ; ces mots ſont plus ſoutenus, ils ne valent qu'une ſillabe. Mais on ſent qu'il y en a deux qui forment une ſillabe longue & harmonieuſe. Ces petites fineſſes de l'art ſont à peine connues, & n'en ſont pas moins importantes.

Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère ?
m) Et le prens-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frère, & la mort d'Annibal ?
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance,
Il en a le prétexte, il en a la puissance;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes états ;
Il est le Dieu du peuple, & celui des soldats.
Sûr de ceux-ci sans doute m) il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre :
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse n),
Le chasser avec gloire, & mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment.
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voye à craindre,
Dussai-je voir par-là tout l'état hazardé...

ARASPE.

Il vient.

---

m) *Et le prens-tu pour homme. . .*
. . . Il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre.]
Expressions vicieuses. On ne peut dire *l'autre* que quand on l'opose à *l'un*. Le *nôtre* ne peut se dire à la place du *mien*, à moins qu'on n'ait déja parlé au pluriel. Je le répete encore, rien n'est si difficile & si rare que de bien écrire.

n) Tout cela est d'un stile confus, obscur. *Le reste du notre qui n'est pas tout à fait impuissant*, *& bien peu de rudesse*, *& le prix d'un mérite mêlé doucement à un*

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! Et qui vous a mandé?

NICOMÉDE.

La ſeule ambition de pouvoir en perſonne
Mettre à vos pieds, ſeigneur, encor une couronne,
De jouïr de l'honneur de vos embraſſemens,
Et d'être le témoin de vos contentemens.
Après la Capadoce heureuſement unie
Aux royaumes du Pont & de la Bithynie,
Je viens remercier & mon père, & mon roi,
D'avoir eu la bonté de s'y ſervir de moi,
o) D'avoir choiſi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber ſur moi l'honneur de ſa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous paſſer de mes embraſſemens p),
Me faire par écrit de tels remercimens;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire q) ajoute à votre eſtime.

---

reſſentiment! il n'y a pas là deux mots qui ſoient faits l'un pour l'autre.

o) *D'avoir choiſi mon bras pour une telle gloire.*] On ne choiſit point un bras pour une gloire.

p) Il a promis à ſon confident d'avoir bien peu de rudeſſe, & il commence par lui dire la choſe du monde la plus rude. Il le déclare criminel d'état.

q) *Ajoute à votre eſtime*,] n'eſt pas français en ce ſens : l'eſtime où nous ſommes n'eſt pas notre eſtime. On ne peut dire *votre eſtime*, comme on dit *votre gloire*, *votre vertu*.

Abandonner mon camp en eſt un capital,
Inexcuſable en tous, & plus r) au général;
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant ſans mon ordre eût payé de ſa tête.

NICOMÉDE.

J'ai failli, je l'avoue, & mon cœur imprudent
A trop crû les tranſports d'un déſir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offenſe,
Lui ſeul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
Je ſerais innocent; mais ſi loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, ſeigneur, en perdre un peu d'eſtime,
s) Et qu'un bonheur ſi grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus ſévère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaiſe excuſe eſt aſſez pour un père,
Et ſous le nom d'un fils toute faute eſt légère.
Je ne veux voir en vous que mon unique apui.

r) *Au général*] eſt un ſolécisme; il faut *dans un général.*

s) *Et qu'un bonheur ſi grand me coûte un petit crime.*] *Un petit crime*; cette épithète n'eſt pas du ſtile de la tragédie. Le crime de *Nicomède* eſt en effet bien faible. *Nicomède* parle ici ironiquement à ſon père, comme il a parlé à ſon frère; car par ce *déſir trop ardent* il entend le déſir qu'il avait de voir ſa maîtreſſe. Il n'a point du tout d'*amour* pour ſon père; le public n'en eſt pas faché. On mépriſe *Pruſias*; on aime beaucoup la hauteur d'un héros perſécuté. *Petit crime*, *bonheur ſi grand*; ces contraſtes affectés font un mauvais effet.

t) *Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend.*] On rend un honneur; on ne rend point un titre d'honneur.

u) *Seul*] ſemble dire que *Pruſias* abdique. Et il eſt ſi loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer ſon fils. C'eſt trop ſe contredire.

x) La marque haute!

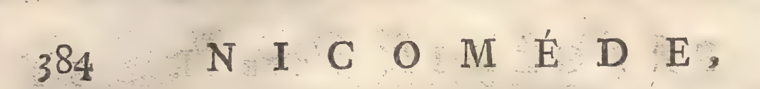
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur Romain me demande audience,
Il verra ce qu'en vous je prens de confiance;
Vous l'écouterez, prince, & répondrez pour moi.
Vous êtes aussi-bien le véritable roi,
Je n'en suis plus que l'ombre, & l'âge ne m'en laisse
t) Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder.
L'intérêt de l'état vous doit *u*) seul regarder.
Prenez-en aujourd'hui *x*) la marque la plus haute:
Mais gardez vous aussi d'oublier votre faute;
y) Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
z) Remettez en éclat la puissance absolue;
Attendez la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière; & n'autorisez pas
De plus méchans que vous *a*) à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiraient sur votre propre exemple.

---

y) *Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain.*] Cette expression *faire brèche* n'est plus d'usage; ce n'est pas que l'idée ne soit noble, mais en français toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire* assaut, *faire* force de voiles, *faire* de nécessité vertu, *faire* ferme, *faire* brèche, *faire* alte &c. Toutes expressions bannies du vers héroïque.

z) *Remettez en éclat la puissance absolue.*] Comme on ne peut rien; on n'y remet rien; on donne de l'éclat, on met en lumière, en évidence, en honneur, en son jour.

a) *A la mettre plus bas.*] Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, & n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosillabe; ne finissez jamais un vers par *bas*, à *bas*, plus *bas*, *haut*, plus *haut*.



Donnez leur en un autre, & montrez à leurs yeux
Que nos premiers ſujets obéiſſent le mieux.

NICOMÉDE.

J'obéirai, ſeigneur, & plus tôt qu'on ne penſe;
Mais je demande un prix de mon obéiſſance,
La reine d'Arménie eſt dûe à ſes états,
Et j'en vois les chemins ouvers par nos combats.
b) Il eſt tems qu'en ſon ciel cet aſtre aille reluire;
De grace, accordez moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'apartient qu'à vous, & cet illuſtre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi:
Mais pour la renvoyer juſqu'en ſon Arménie,
c) Vous ſavez qu'il y faut quelque cérémonie.
Tandis que je ferai préparer ſon départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÉDE.

d) Elle eſt prête à partir ſans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à ſon rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambaſſadeur entre, il le faut écouter;
e) Puis nous verrons quel ordre on y doit aporter.

SCENE

---

b) *Il eſt tems qu'en ſon ciel cet aſtre aille reluire.*] Cette métaphore eſt vicieuſe, en ce qu'elle ſupoſe que cet aſtre de *Laodice* eſt deſcendu du ciel en terre.

c) *Vous ſavez qu'il y faut quelque cérémonie.*] *Pruſias* veut auſſi railler. Cette piéce eſt trop pleine de railleries & d'ironies.

d) *Elle eſt prête à partir ſans plus grand équipage.*] Ce dernier hémiſtiche eſt abſolument du ſtile de la comédie.

e) *Puis nous verrons quel ordre on y doit*

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMÉDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

SUr le point de partir, Rome, ſeigneur, me mande
Que je vous faſſe encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des ſoins qu'elle en a pris,
Par les hautes vertus, & les *f*) illuſtres marques
Qui font briller en lui le ſang de vos monarques.
Sur-tout il eſt inſtruit en l'art de bien régner;
C'eſt à vous de le croire, & de le témoigner.
g) Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il régne, elle vous en conjure;
h) Et vous offenſeriez l'eſtime qu'elle en fait,
Si vous le laiſſiez vivre & mourir en ſujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puiſſe dire,
Où vous lui deſtinez un ſouverain empire.

PRUSIAS.

Les ſoins qu'ont pris de lui le peuple & le ſénat,

---

aporter.] Vers trop familier : mais à quoi ſe raporte cet *ordre ?* à l'*ambaſſadeur*, à l'*outrage*, ou à l'*équipage ?*

f) *Illuſtres marques.*] On a déja pluſieurs fois remarqué ce mot vague qui n'eſt que pour la rime.

g) *Si vous faites état de cette nourriture.*] *Nourriture* eſt ici pour *éducation*; & dans ce ſens il ne ſe dit plus ; c'eſt peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* eſt auſſi aboli.

h) *Et vous offenſeriez l'eſtime qu'elle en*



Ne trouveront en moi jamais un père ingrat ;
i) Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites :
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire.
k.) Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÉDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÉDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, & d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état ?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,

---

fait.] On ne fait point l'estime : cela n'a jamais été français ; on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime ; & c'est précisément parce qu'on la sent, qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié : on ne fait de l'amour ni de l'amitié.

i) *Je crois que pour régner il en a les mérites.*] Ni ces expressions, ni cette construction ne sont françaises : *Il en a les mérites pour régner !*

k.) *Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.*] Le roi *Prusias*, qui n'est déja pas trop respectable, est peut-être encor plus avili dans cette scène, où *Nicomède* lui donne en présence de l'ambassadeur de Rome des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que connaissant la fierté de son fils, & sachant combien ce disciple d'*Annibal* hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. *Prusias* n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, & il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par *Nicomède*.

Il a commencé par dire à son fils, vous êtes criminel d'état, vous mérités d'être

Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÉDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort;
Et de pareils amis en bonne politique . . .

PRUSIAS.

Ah, ne me brouillez point avec la république,
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÉDE.

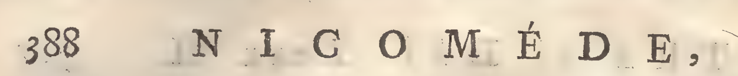
Je ne puis voir sous eux les rois humiliés;
Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoye,
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joye.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor *l*) qu'elle devait garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

---

puni de mort. Et il finit par lui dire, répondez pour moi à l'ambassadeur de Rome en ma présence. Faites le personnage de roi, tandis que je ferai celui de subalterne. C'est au fonds une scène de lazzi; passe encor si cette scène était nécessaire, mais elle ne sert à rien. *Prusias* joue un rôle avilissant, mais celui de *Nicomède* est noble & imposant. Ces personnages plaisent toujours à la multitude, & révoltent quelquefois les honnêtes gens.

C'est toujours un problême à résoudre, si les caractères bas & faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'élève contr'eux à une première représentation. On aime à faire tomber sur l'auteur le mépris que lui-même inspire pour le personnage. Les critiques se déchainent. Cependant ces caractères sont dans la nature. *Maxime* dans *Cinna*, *Félix* dans *Polyeucte*.

l) *Qu'elle devait garder, Et conserver sa chère nourriture.*] Cela n'est pas français; & *conserver* ne se lie pas avec *qu'elle devait*. *Nicomède* a déja parlé de bonne nourriture, *Si vous faites état de cette nourriture.*



FLAMINIUS *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine,
m) N'en a mis en son cœur que mépris & que haine.

NICOMÉDE.

Non, mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.
On me croit son disciple, *n*) & je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison,
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager.

NICOMÉDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;
Parlez, & nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMÉDE.

Hé bien, s'il est besoin de répondre autre chose,

---

m) *N'en a mis en son cœur que mépris.*] Cela n'est pas français; *n'en mettre que mépris!*

n) *Et je le tiens à gloire.*] Cette manière de s'exprimer a vieilli.

o) *Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande.*] Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés. En effet cette distinction du cœur, de l'esprit & de l'ame, cette énumération de parties faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie, & cette répétition de *grand & grande* est comique.

Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
o) Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi;
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne:
Donnez lui votre armée, & voyons ces grands coups;
p) Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous;
Qu'il régne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tète.
Je lui prête mon bras, & veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des romains m'autorise q) à le faire;
Le fameux Scipion le fut bien de son frère;
Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Egée,
r) Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,
Offrent une matière à son ambition....

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;

---

p) *Qu'il en fasse pour lui &c.*] On ne devine pas d'abord ce que veut cet *en*; il est très-inutile, & il se raporte à *vertu* qui est deux vers plus haut.

q) *A le faire.*] On a déja dit que cette expression ne doit jamais être admise; elle est ici vicieuse, parce que *le faire* se raporte à *être*, & signifie à la lettre, *faire son lieutenant*.

r) *Le reste de l'Asie à nos côtes rangée.*] On dit *ranger les côtes*; mais non *rangée aux côtes*, pour *située*. C'est un barbarisme.

Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer ſur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÉDE.

J'ignore ſur ce point les volontés du roi :
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obſtacle à mes nouveaux deſſeins,
Diſpoſer de bonne heure un ſecours de Romains ;
Et *s*) ſi Flaminius en eſt le capitaine,
Nous pourons lui trouver un lac de Traſimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abuſez trop tôt de ma bonté.
Le rang d'ambaſſadeur doit être reſpecté ;
Et l'honneur ſouverain qu'ici je vous défère...

NICOMÉDE.

t) Ou laiſſez moi parler, ſire, ou faites moi taire.
Je ne ſais point répondre autrement pour un roi,
A qui deſſus ſon trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offenſez moi-même en parlant de la ſorte ;
Et vous devez domter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÉDE.

Quoi ? je verrai, ſeigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma courſe on m'arrête le bras,

s) *Si Flaminius.*] Ce n'eſt pas le même *Flaminius*, mais l'inſulte n'en eſt pas moindre.

t) *Ou laiſſez moi parler, ſire, ou faites moi taire.*] Il eſt clair qu'il n'y a pas de milieu ; le ſens eſt, *puiſque vous m'avez fait répondre pour vous, laiſſez moi parler.*

Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace?
Et je remercîrai qui me dit hautement
Qu'il ne m'eſt plus permis de vaincre impunément?

PRUSIAS *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux *u*) chaleurs de ſon âge;
Le tems & la raiſon *x*) pouront le rendre ſage.

NICOMÉDE.

La raiſon & le tems m'ouvrent aſſez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avais juſqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'apelle ainſi quand elle eſt ſans effets,
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits,
Dont il a vû dans Rome éclater le mérite,
N'eſt pas grande vertu ſi l'on ne les imite:)
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ſes héros,
Elle me laiſſerait la Bithynie entière,
Telle que de tout tems l'ainé la tient d'un père,
Et s'empreſſerait moins à le faire régner,
Si vos armes ſous moi n'avaient ſû rien gagner.
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois ſceptres conquis trop de puiſſance unie,
Il faut la diviſer, & dans ce beau projet

u) *Chaleurs de ſon âge.*] Mauvais terme.

x) *Pouront le rendre ſage.*] C'eſt ce qu'on dit à un enfant mal moriginé; ce n'eſt pas ainſi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes; & ſi ce jeune homme n'eſt pas ſage, pourquoi *Pruſias* l'a-t-il chargé de parler pour lui?

Ce prince eſt trop bien né pour vivre mon ſujet ;
y) Puiſqu'il peut la ſervir à me faire deſcendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;
z) Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes ayeux, ou le prix de mon ſang.
Graces aux immortels, l'effort de mon courage,
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, ſeigneur, & promtement ;
Mais n'exigez d'un fils aucun conſentement.
Le maître qui prit ſoin d'inſtruire ma jeuneſſe,
Ne m'a jamais apris à faire une baſſeſſe.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pû faire
N'ont *a*) jetté qu'un dépôt ſur la tête d'un père ;
Il n'eſt que gardien de leur illuſtre prix ;
Et ce n'eſt que pour vous que vous avez conquis,
Puiſque cette grandeur à ſon trône attachée

Sur

y) *Puiſqu'il peut la ſervir à me faire deſcendre.*] Ce vers eſt inintelligible. A quoi ſe raporte ce *la ſervir?* au dernier ſubſtantif, à la puiſſance de *Nicomède* que Rome veut diviſer! *me faire deſcendre*; il faut dire d'*où l'on deſcend*, & *monté ſur le faite, il aſpire à deſcendre.*

z) *Et je lui dois quitter.*] On ne dit point *quitter à*, on dit, *quitter pour*; *je dois quitter pour lui*, ou, *je lui dois céder, laiſſer, abandonner.*

a) *Jetter un dépôt ſur une tête ; être gardien d'un illuſtre prix ; une grandeur épanchée.*] Toutes expreſſions impropres & incorrectes. De plus, ce diſcours de *Flaminius* ſemble un peu ſophiſtique. L'exemple de *Scipion* qui ne prit point Carthage pour lui, & qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince

Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes, je vous croyais un peu plus généreux.
Quand les romains le ſont, ils ne ſont rien pour eux.
Scipion dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne voulait point régner ſur les murs de Carthage;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire Romain,
Il n'en eut que la gloire & le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu ſi pure;
Le reſte de la terre eſt d'une autre nature.
  Quant aux raiſons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
b) Si vous en conſultiez des têtes bien ſenſées,
Elles vous déferaient de ces belles penſées;
Par reſpect pour le roi je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loiſir de rêver là-deſſus;
c) Laiſſez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourez avoir des viſions plus claires.

NICOMÉDE.

Le tems poura donner quelque déciſion,
d) Si la penſée eſt belle, ou ſi c'eſt viſion.

---

qui n'eſt pas républicain, & qui a des droits ſur ſes conquêtes.

b) *Si vous en conſultiez des têtes bien ſenſées,*
Elles vous déferaient de ces belles penſées.
Prenez quelque loiſir de rêver.]
Des têtes bien ſenſées & de belles penſées, cela eſt du ſtile de madame *Pernelle* dans *Molière*.

c) *Laiſſez moins de fumée à vos feux militaires,*
Et vous pourez avoir des viſions plus claires.
Laiſſer de la fumée eſt inintelligible. D'ailleurs la fumée des feux militaires eſt une figure trop bizarre. Le ſecond vers eſt du bas comique.

d) *Si la penſée eſt belle, ou ſi c'eſt viſion.*] Même ſtile & même défaut.

Cependant . . .

FLAMINIUS.

Cependant, ſi vous trouvez des charmes
A *e*) pouſſer plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point; mais comme il eſt permis
Contre qui que ce ſoit de ſervir ſes amis,
Si vous ne le ſavez, je veux bien vous l'aprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas ſurprendre.
Au reſte, ſoyez ſûr que vous poſſéderez
Tout ce qu'en votre cœur déja vous dévorez:
Le Pont ſera pour vous avec la Galatie,
Avec la Capadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos ayeux, ce prix de votre ſang,
Ne mettront point Attale en votre illuſtre rang;
Et puiſque leur partage eſt pour vous un ſuplice,
Rome n'a pas deſſein de vous faire injuſtice.
Ce prince régnera ſans rien prendre ſur vous.

(*à Pruſias.*)

La reine d'Arménie a beſoin d'un époux,
Seigneur, l'occaſion ne peut être plus belle;
Elle vit ſous vos loix, & vous diſpoſez d'elle.

---

e) Pouſſer plus avant une gloire!

f) *La piéce eſt délicate & ceux qui l'ont tiſſue.*] Le mot de *piéce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire. C'eſt d'ailleurs une expreſſion populaire lorſqu'elle ſignifie *intrigue.*

g) *Etant ſans intérêt.*] Comment peut-il dire qu'il eſt ſans intérêt, après avoir dit publiquement au premier acte que *Laodice* eſt ſa maîtreſſe, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre ſa défenſe? Voudrait-il cacher ſon amour à *Flaminius*, & le tromper? Un tel deſſein convient-il à la fierté du caractère de *Nicomède? Flaminius* ne doit-il pas être inſtruit?

NICOMÉDE.

Voilà le vrai ſecret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, ſans rien prendre ſur moi.
f) La piéce eſt délicate, & ceux qui l'ont tiſſue
A de ſi longs détours ſont une digne iſſue.
Je n'y répons qu'un mot, *g*) étant ſans intérêt.
Traitez cette princeſſe en reine *h*) comme elle eſt;
Ne touchez point en elle aux droits du diadême,
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, & que jamais les rois,
Pour vivre en nos états, ne vivent ſous nos loix;
Qu'elle ſeule en ces lieux d'elle-même diſpoſe.

PRUSIAS.

i) N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre choſe?

NICOMÉDE.

Non, ſeigneur, ſi ce n'eſt que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, *k*) me pouſſe trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre inſolence?

NICOMÉDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le ſilence.

---

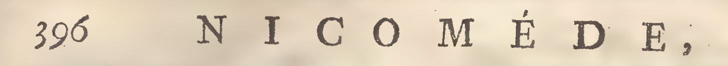
h) *Comme elle eſt;*] il faut, *comme elle l'eſt* pour l'exactitude; mais *comme elle l'eſt* ſerait encore plus mauvais.

i) *N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre choſe?*] Cette interrogation de *Pruſias*, qui n'a rien dit pendant le cours de cette ſcène, n'a-t-elle pas quelque choſe de comique?

k) *Me pouſſe trop à bout.*] Cette expreſſion eſt encor comique, ou du moins familière; *Racine* s'en eſt ſervi dans *Bajazet* :

Pouſſons à bout l'ingrat;

mais le mot *ingrat* qui finit la phraſe la relève. Ce ſont de petites nuances qui diſtinguent ſouvent le bon du mauvais.



Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est:
C'est moi qui vous en prie.

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

HÉ quoi, *l*) toujours obstacle?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur *m*) nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
n) L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;
Et les raisons d'état plus fortes que ses nœuds,

l) *Toujours obstacle*] n'est pas français; & *grand miracle* n'est pas noble, il est du bas comique.

m) *Nous empêcher l'accès.*] On ne dit point *empêcher à*, cela n'est pas français. *Il nous empêche l'accès de cette maison. Nous* est là au datif; c'est un solécisme, il faut dire, on nous défend l'accès de cette maison, on nous interdit l'accès, on nous défend, on nous empêche d'entrer.

n) *L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée.*] Ce tour est impropre. Il semble que des rois se marient l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement.

o) *Des raisons d'état plus fortes que des nœuds qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds.*] Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce stile.

p) *Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.*] Et ce vers & l'idée qu'il représente apartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque tou-

Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux. *o*)

FLAMINIUS.

p) Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non, je vous répons, ſeigneur, de Laodice;
Mais enfin elle eſt reine, & cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai ſur elle après tout une puiſſance entière,
Mais j'aime à la cacher ſous le nom de prière.
Rendons lui donc viſite, & comme ambaſſadeur
q) Propoſez cet hymen vous-même à ſa grandeur.
Je ſeconderai Rome, & veux vous introduire,
r) Puiſqu'elle eſt en nos mains, l'amour ne nous peut nuire.
s) Allons de ſa réponſe à votre compliment
Prendre l'occaſion de parler hautement.

Fin du ſecond acte.

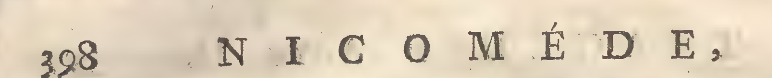
---

jours. C'eſt un ſtile trop incorrect, trop négligé, trop lâche, & qu'il ne faut jamais ſe permettre.

q) *Propoſez cet hymen vous-même à ſa grandeur.*] Il ſemble qu'il apelle ici la reine Laodice *ſa grandeur*, comme on dit *ſa majeſté*, *ſon alteſſe*.

r) *Puiſqu'elle eſt en nos mains.*] Le pronom *elle* ſe raporte à Rome qui eſt le dernier nom. La conſtruction dit, *Puiſque Rome eſt en nos mains*; & l'auteur veut dire, *Puiſque Laodice eſt en nos mains. Voyez* la note au premier acte.

s) *Allons de ſa réponſe à votre compliment.*] Ces deux vers ſont trop mal conſtruits; le mot de *compliment* ne ſe peut recevoir dans la tragédie, s'il n'eſt annobli par une épithète. Pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le ſtile héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être annobli, c'eſt le rôle de *Pruſias*.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puiſque ce titre a pour vous tant de charmes,
a) Sa perte vous devrait donner quelques allarmes.
b) Qui tranche trop du roi ne règne pas long-tems.

LAODICE.

J'obſerverai, ſeigneur, ces avis importans;
Et ſi jamais je régne, on verra la pratique
D'une ſi ſalutaire & noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au *c*) chemin de régner.

---

a) *Sa perte vous devrait donner quelques allarmes.*] L'auteur n'exprime pas ſa penſée; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre.* Mais *ſa perte* ſignifie qu'elle l'a déja perdu. Or, une perte donne des regrets, & non des allarmes.

b) *Qui tranche trop du roi.*] Cette manière de s'exprimer n'apartient plus qu'au comique. D'ailleurs un roi qui ſait gouverner peut *trancher du roi* & régner long-tems.

c) *Chemin de régner*] ne peut ſe dire. Toutes ces façons de parler ſont trop baſſes.

d) *Vous devriez faire*] à la fin d'un vers, & *plus d'eſtime* au commencement de l'autre, eſt ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'eſt pas permis dans la poëſie héroïque. Nous avons juſqu'ici négligé de remarquer cette faute. Le lecteur la remarquera aiſément par-tout où elle ſe trouve. Nous avons

LAODICE.

Seigneur, ſi je m'égare, on peut me l'enſeigner.

PRUSIAS.

Vous mépriſez trop Rome, & *d*) vous devriez faire
Plus d'eſtime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rens ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'eſt qu'être roi.
e) Recevoir ambaſſade en qualité de reine,
Ce ſerait à vos yeux faire la ſouveraine,
Entreprendre ſur vous, & dedans votre état,
Sur votre autorité commettre un attentat.
Je la refuſe donc, ſeigneur, & me dénie
L'honneur qui ne m'eſt dû que dans mon Arménie.
C'eſt là que ſur mon trône avec plus de ſplendeur
Je puis honorer Rome en ſon ambaſſadeur,
Faire réponſe en reine, & comme le mérite
Et de qui l'on me parle, & qui m'en ſollicite.
f) Ici c'eſt un métier que je n'entens pas bien,
Car *g*) hors de l'Arménie enfin je ne ſuis rien;

---

déja obſervé que *faire eſtime*, *faire plus d'eſtime*, n'eſt pas français.

e) *Recevoir ambaſſade en qualité de reine.*] Ces petites diſcuſſions, ces ſubtilités politiques ſont toujours très-froides. D'ailleurs elle peut fort bien négocier avec *Flaminius* chez *Pruſias* qui lui ſert de tuteur : & en effet elle lui parle en particulier le moment d'après.

f) *Ici c'eſt un métier.*] Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expreſſion qui le fortifie, comme *le métier des armes*. Il eſt heureuſement employé par *Racine* dans le ſens le plus bas. *Athalie* dit à *Joas* :

Laiſſez-là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le ſacerdoce des juifs.

g) *Hors de l'Arménie enfin je ne ſuis rien.*] Si elle *n'eſt rien* hors de l'Arménie,

Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, & n'avoir *b*) en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison, & les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, & le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
Et vous pourez peut-être aprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie:
i) Je vais vous y remettre en bonne compagnie;
Partons, & dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés,
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
k) Des montagnes de morts, des rivières de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes états, & garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette

Me

pourquoi dit-elle tant de fois, qu'elle conserve toujours le titre & la dignité de reine, qu'on ne peut lui ravir? Etre reine & en tenir le rang, c'est être quelque chose. *Corneille* n'aurait-il pas mis, *Hors de l'Arménie, je ne puis rien?* alors cette phrase & celles qui la suivent deviennent claires. Je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine; & en cette qualité je ne connais de véritables souverains que les dieux.

b) *En tous lieux*] ne peut signifier que l'Arménie; car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une aparence de contradiction; & *en tous lieux* est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut.

i) *Je vais vous y remettre en bonne compagnie.*] C'est-à-dire, accompagnée d'une armée; mais cette expression, pour vou-

Me feront votre esclave, & non votre sujette.
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indomté;
Et quand vos yeux frapés de toutes ces misères
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors, peut-être, alors, vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusques-là votre guerre m'engage,
l) Je serai bien changée & d'ame & de courage.
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin;
Les dieux, de ma fortune auront un peu de soin;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre apui;
Mais il court à sa perte, & vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, & faites-vous justice;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice;

---

loir être ironique, ne devient-elle pas comique?

k) *Des montagnes de morts, des rivières de sang.*] Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à *Laodice* la main d'*Attale*; sans cela ce long détail de menaces paraîtrait déplacé; le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter: elle vient par déférence pour le roi de refuser la visite d'un ambassadeur; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible *Prusias* qui parle tout d'un coup de *montagnes*, *de morts* à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, & qui sont hardis avec les faibles?

l) *Je serai bien changée & d'ame & de*



Et pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
m) Adieu.

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

MAdame, *n)* enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, *o)* votre ambassade est faite;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois, ni ne veux l'écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,

---

courage.] Mauvaise façon de parler. *Ame & courage*, pléonasme.

m) Adieu.] Remarquez qu'un ambassadeur de Rome, qui ne dit mot dans cette scène, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler. C'est un défaut essentiel. Cette scène de petites bravades, de petites piquoteries, de petites discussions entre *Prusias* & *Laodice* n'a rien de tragique, & *Flaminius* qui ne dit mot est insuportable.

n) Enfin une vertu parfaite.] Ce n'est guères que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très-petite; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention.

o) Votre ambassade est faite] est un peu comique. *Sosie* dit dans *Amphitrion*:

O juste ciel, j'ai fait une belle ambassade!

Mais aussi c'est *Sosie* qui parle.

Et qui touché du ſort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.
J'oſe donc comme ami vous dire en confidence,
Qu'une vertu parfaite a beſoin de prudence,
Et doit conſidérer, pour ſon propre intérêt,
Et les tems où l'on vit, & les lieux où l'on eſt.
La grandeur de courage en une ame royale
p) N'eſt ſans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que ſon mérite aveugle, & qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même ſe livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne ſe fait admirer que pour ſe faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand ſoupir,
J'avais droit de régner, & n'ai sû m'en ſervir.
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuſe, obéiſſante, à vaincre accoutumée.
Vous êtes en ſes mains, vous vivez dans ſa cour.

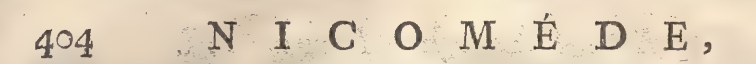
LAODICE.

q) Je ne ſais ſi l'honneur eut jamais un faux jour,

p) *N'eſt ſans cette vertu qu'une vertu brutale.*] Cette expreſſion eſt très-brutale, ſurtout d'un ambaſſadeur à une princeſſe. D'ailleurs ce diſcours de *Flaminius*, pour être fin & adroit, n'en eſt pas moins entortillé & obſcur. *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur, qui ſe livre à ce qu'elle craint; & cette vertu brutale qui après un grand ſoupir* dit qu'*elle avait droit de régner.* Tout cela eſt bien étrange. La clarté, le naturel doivent être les premières qualités de la diction. Quelle différence quand *Néron* dit à *Junie* dans *Racine :*

Et ne préférez point à la ſolide gloire
Des honneurs dont Céſar a dû vous revêtir,
La gloire d'un refus, ſujet au repentir !

q) *Je ne ſais ſi l'honneur eut jamais un*



Seigneur, mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma *r*) prudence n'eſt pas tout-à-fait endormie;
Et ſans examiner par quel deſtin jaloux
s) La grandeur de courage eſt ſi mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'eſt pas tant qu'il vous ſemble une vertu brutale;
Que ſi j'ai droit au trône, elle s'en veut ſervir,
Et ſait bien repouſſer qui me le veut ravir.
Je vois ſur la frontière une puiſſante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, & ſous quel général?
t) Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal;
Et s'il voulait paſſer de ſon pays au nôtre,
u) Je lui conſeillerais de s'aſſurer d'un autre.
Mais je vis dans ſa cour, je ſuis dans ſes états,
Et j'ai peu de raiſon de ne le craindre pas.
Seigneur, dans ſa cour même, & hors de l'Arménie,
x) La vertu trouve apui contre la tyrannie.
y) Tout ſon peuple a des yeux, pour voir quel attentat

---

faux jour.] Il ſemble que *Laodice* par ce vers reproche à *Flaminius* les expreſſions impropres, les phraſes obſcures dont il s'eſt ſervi, & ſon galimathias qui n'était pas le ſtile des ambaſſadeurs romains.

r) *Prudence endormie, répondre en amie &c.*] Toutes ces expreſſions ſont familières; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie.

s) *La grandeur de courage eſt ſi mal avec vous.*] Stile de converſation familière.

t) *Le roi, s'il s'en fait fort.*] Se faire fort de quelque choſe, ne peut être employé pour *s'en prévaloir*; il ſignifie, J'en réponds, je prends ſur moi l'entrepriſe, je me flate d'y réuſſir. *Se faire fort*, ne peut être employé qu'en proſe. Pluſieurs étrangers ſe ſont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la proſe & pour la poëſie; ils ſe ſont bien trompés.

u) *Je lui conſeillerais de s'aſſurer d'un autre.*] *Autre* ſe raporte à *pays*, & non à *général*, qui eſt trois vers plus haut.

Font sur le bien public les maximes d'état.
Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre ;
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connaît d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moi que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevrait de moi,
S'il tenait de ma main la qualité de roi.
Je le regarderais comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux ; & le nœud conjugal
Ne le tirerait pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime ;
Ce serait trop, seigneur, pour un cœur magnanime ;
Mon refus lui fait grace ; & malgré ses desirs
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

z) Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine ;

---

x) *La vertu trouve apui.*] Il faut, *trouve un apui*, ou *de l'apui* ; *trouve un secours*, *du secours* ; & non *trouve secours*.

y) *Tout son peuple a des yeux.*] Ce vers & les cinq suivans sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'éléve tout d'un coup au cinquiéme acte. Reste à savoir s'ils la préparent assez, & s'ils suffisent pour la rendre vraisemblable ; mais un attentat que des maximes d'état font sur le bien public, forme une phrase trop incorrecte, trop irréguliére ; & ce n'est pas parler sa langue.

z) *Si vous me dites vrai.*] Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques qui ne menent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant sont aujourd'hui bannies du théatre. *Flaminius* & *Laodice* ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre *Acomat* dans *Bajazeth*, & *Flaminius* dans *Nicomède* ? *Acomat* se trouve entre *Bajazeth* & *Roxane* qu'il veut réunir ; entre *Roxane* & *Athalide* ; entre *Athalide* & *Bajazeth* ; comme il

Sur l'armée & la cour je vous vois ſouveraine.
&) Le roi n'eſt qu'une idée, & n'a de ſon pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laiſſez avoir.
Quoi, même vous allez juſques à faire grace!
Après cela, madame, excuſez mon audace;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix:
Recevoir ambaſſade eſt encor de vos droits:
Ou ſi ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme ſimple romain ſouffrez que je vous die,
Qu'être allié de Rome, & s'en faire un apui,
C'eſt l'unique moyen de régner aujourd'hui:
Que c'eſt par-là qu'on tient ſes voiſins en contrainte,
Ses peuples en repos, ſes ennemis en crainte:
Qu'un prince eſt dans ſon trône à jamais affermi,
Quand il eſt honoré du nom de ſon ami:
Qu'Attale avec ce titre eſt plus roi, plus monarque,
Que tous ceux dont le front oſe en porter la marque;
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il ſuffit, *a*) je vois bien ce que c'eſt:
Tous les rois ne ſont rois *b*) qu'autant comme il vous plaît.
Mais ſi de leurs états Rome à ſon gré diſpoſe,
Certes, pour ſon Attale elle fait peu de choſe;

parle convenablement, noblement, prudemment à tous les trois, & quel tragique dans tous ces intérêts! quelle force de raiſons! quelle pureté de langage! quels vers admirables, mais dans *Nicomède* tout eſt petit, preſque tout eſt groſſier; la diction eſt ſi vicieuſe qu'elle déparerait le fonds le plus intéreſſant.

&) *Le roi n'eſt qu'une idée.*] On dit bien, *n'eſt qu'un fantôme*, mais non pas, *n'eſt qu'une idée.* La raiſon en eſt que *fantôme* exclut la réalité, & qu'*idée* ne l'exclut pas.

a) *Je vois bien ce que c'eſt*] eſt du ſtile co-

Et qui tient dans sa main tant de quoi lui donner,
A mendier pour lui devrait moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne;
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet,
S'il venait par votre ordre, & si votre alliance
Souillait entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir:
Je ne veux point de rois qui sachent obéir;
Et puisque vous voyez mon ame toute entière,
Seigneur, ne perdez plus menace, ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encor un coup, pensez-y mûrement;
Songez mieux ce qu'est Rome, & ce qu'elle peut faire;
Et si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet.
Tout fléchit sur la terre, & tout tremble sur l'onde;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

c) La maîtresse du monde! ah, vous me feriez peur,

mique. C'est en général celui de la piéce.

b) *Qu'autant comme il vous plait.*] Il faut, *autant que.*

c) *La maîtresse du monde! ah vous me feriez peur.*] Cette expression placée ici ironiquement dégénère peut-être trop en comique. Ce n'est pas là une bonne traduction de cet admirable passage d'*Horace*, *Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis.* Ajoutez que *tout tremble sur l'onde* est ce qu'on apelle une cheville malheureusement amenée par la rime, comme on l'a déja remarqué tant de fois.

S'il ne s'en falait pas l'Arménie, & mon cœur,
Si le grand Annibal n'avait qui lui ſuccède,
S'il ne revivait pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avait laiſſé dans de ſi dignes mains
L'infaillible ſecret de vaincre les Romains.
Un ſi vaillant diſciple aura bien le courage
D'en mettre juſqu'au bout les leçons en uſage :
L'Aſie en fait l'épreuve, où trois ſceptres conquis
d) Font voir en quelle école il en a tant apris.
Ce ſont des coups d'eſſai, mais ſi grands, que peut-être
e) Le capitole a lieu d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puiſſe un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour eſt encor loin,
Madame ; & quelques-uns vous diront au beſoin,
f) Quels dieux du haut en bas renverſent les profanes ;
Et que même au ſortir de Trébie, & de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome ſi fatal.

SCENE

---

d) *Font voir en quelle école il en a tant apris.*] Le mot *école* eſt du ſtile familier ; mais quand il s'agit d'un diſciple d'*Annibal*, ces mots, *diſciple*, *école*, &c. acquiérent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures.

e) *Le capitole a lieu d'en craindre un coup de maître.*] *Coup d'eſſai*, *coup de maître*, figure employée dans le *Cid*, & qu'il ne faudrait pas imiter ſouvent.

f) *Quels dieux du haut en bas.*] Ce mot qui n'eſt mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux & les profanes ne ſont pas là non plus à leur place. Un ambaſſadeur ne doit pas parler en poëte : un poëte même ne doit pas dire que ſon ſénat eſt compoſé de dieux, que les rois ſont des profanes, & que l'ombre du capitole fit trembler *Annibal*. Un très-



SCENE III.

NICOMÉDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÉDE.

g) OU Rome à ſes agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je ſais quel eſt mon ordre; & ſi j'en ſors, ou non,
C'eſt à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raiſon.

NICOMÉDE.

Allez-y donc, de grace, & laiſſez à ma h) flamme
Le bonheur à ſon tour d'entretenir madame.
Vous avez dans ſon cœur fait de ſi grands progrès,
Et vos diſcours pour elle ont de ſi grands attraits,
Que ſans de grands efforts je n'y pourai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge i) une indigne amitié,
Me faiſaient lui donner un conſeil par pitié.

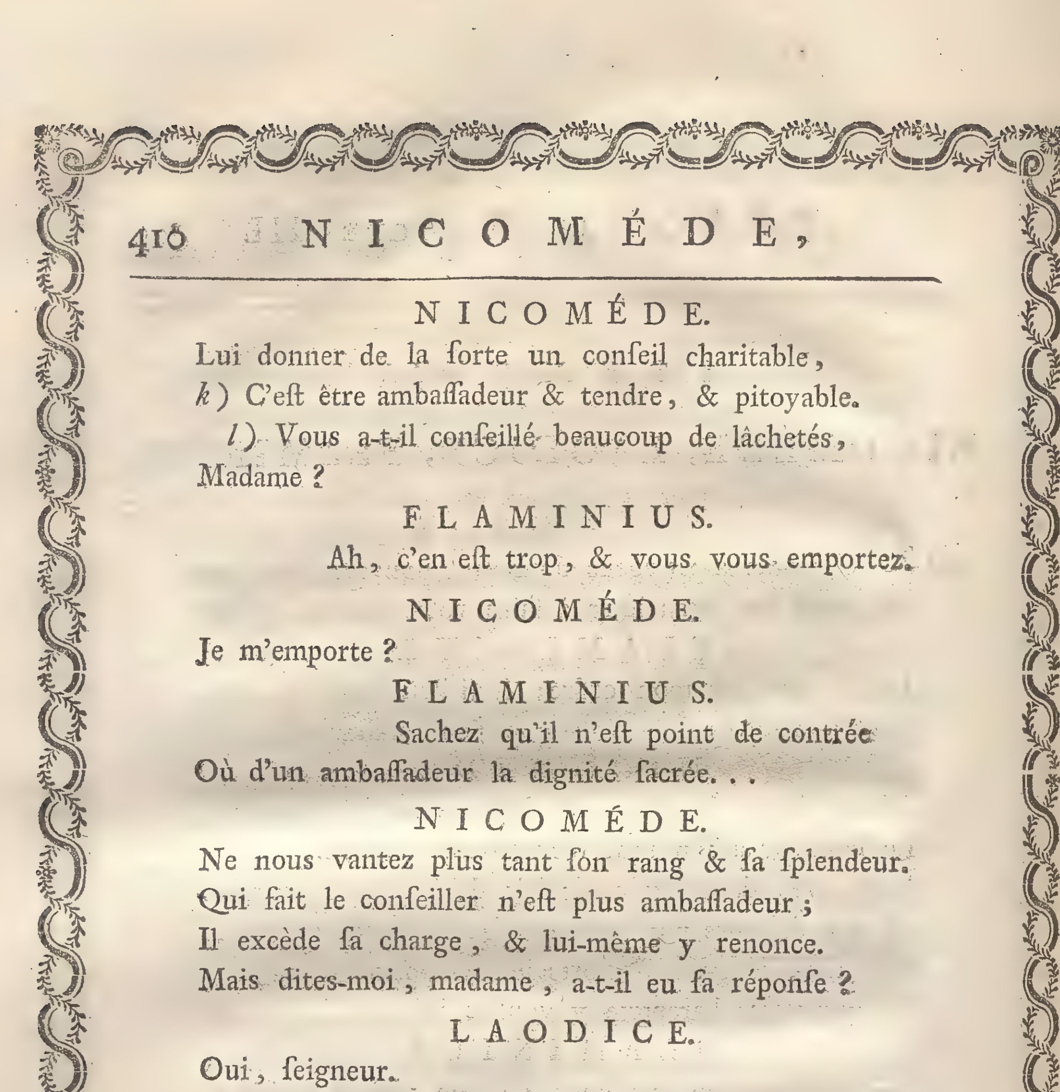
---

grand défaut encor eſt ce mélange d'enflure & de familiarité : *Quelques-uns vous diront au beſoin, quels dieux du haut en bas renverſent les profanes.* Ce ſtile eſt entiérement vicieux.

g) *Ou Rome à ſes agens donne un pouvoir bien large.*] Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été auſſi corrigés par les comédiens. Ce n'eſt plus ici une ironie, qui peut quelquefois être annoblie; c'eſt une plaiſanterie baſſe, abſolument indigne de la tragédie & de la comédie.

h) *Une flamme qui veut à ſon tour avoir le bonheur d'entretenir madame*] eſt du comique le plus négligé.

i) *Une indigne amitié.*] *Flaminius* qui ſe donne pour un ambaſſadeur prudent



NICOMÉDE.

Lui donner de la ſorte un conſeil charitable,
k) C'eſt être ambaſſadeur & tendre, & pitoyable.
l) Vous a-t-il conſeillé beaucoup de lâchetés,
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah, c'en eſt trop, & vous vous emportez.

NICOMÉDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'eſt point de contrée
Où d'un ambaſſadeur la dignité ſacrée. . .

NICOMÉDE.

Ne nous vantez plus tant ſon rang & ſa ſplendeur.
Qui fait le conſeiller n'eſt plus ambaſſadeur ;
Il excède ſa charge, & lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu ſa réponſe ?

LAODICE.

Oui, ſeigneur.

NICOMÉDE.

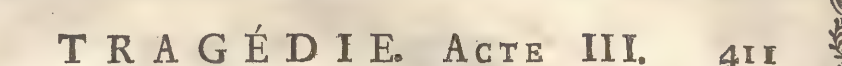
Sachez donc que je ne vous prens plus
Que pour l'agent d'Attale, & pour Flaminius :

---

ne doit pas dire qu'un homme tel que *Nicomède* n'eſt pas digne de l'amitié de *Laodice*. Il n'a certainement aucune eſpérance de brouiller ces deux amans. Par-conſéquent ſa ſcène avec *Laodice* était inutile, & il ne reſte ici avec *Nicomède* que pour en recevoir des nazardes. Quel ambaſſadeur !

k) *C'eſt être ambaſſadeur & tendre, & pitoyable.*] Le mot *pitoyable* ſignifiait alors *compatiſſant*, auſſi-bien que *digne de pitié.* Cela forme une équivoque, qui tourne l'ambaſſadeur en ridicule, & on devait retrancher *pitoyable*, auſſi-bien que *le long & le large.*

l) *Vous a-t-il conſeillé beaucoup de lâ-*



Et si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être,
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi;
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père,
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMÉDE.

Allez de l'un & l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront, prince, pensez à vous.

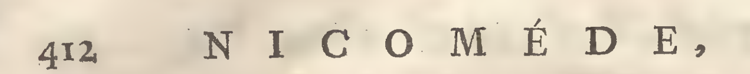
NICOMÉDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

---

chetés.] Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette piéce est du stile burlesque. Mais il y a de tems en tems un air de grandeur qui impose, & surtout qui intéresse pour *Nicomède*; ce qui est un très-grand point.

Au reste jusqu'ici la plûpart des scènes ne sont que des conversations assez étrangères à l'intrigue : en général toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau & d'intéressant.



SCENE IV.

NICOMÉDE, LAODICE.

NICOMÉDE.

MA générosité cède enfin à sa haine.
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assassinats ;
Mais enfin on m'y force, & tout son crime éclate.
m) J'ai fait entendre au roi Zénon, & Métrobate *n*) ;
Et comme leur raport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprens point toute cette conduite,

---

m) *J'ai fait entendre au roi Zénon & Métrobate.*] Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce *Zénon.* Il ne sait encore quel il est : on sait seulement que *Nicomède* a conduit deux traîtres avec lui ; mais on ignore que *Zénon* soit un des deux.

n) Voilà le sujet & l'intrigue de la piéce. Mais quel sujet & quelle intrigue, deux malheureux que la reine *Arsinoé* a subornés pour l'accuser faussement elle-même, & pour faire retomber la calomnie sur *Nicomède !* il n'y a rien de si bas que cette invention ; c'est pourtant là le nœud, & le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encor vu paraître cette reine *Arsinoé*, on n'a dit qu'un mot d'un *Métrobate*, & cependant on est au milieu du troisiéme acte.

o) *Que les plus clairvoyans y sont bien empêchés.*] Le mot *clairvoyans* est aujourd'hui banni du stile noble. On ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose*, cela est à peine souffert dans le comique.

Rien n'est plus utile que de comparer ; opposons à ces vers ceux que *Junie* dit à *Britanicus*, & qui expriment un sentiment à peu près semblable, quoique dans une circonstance différente.

Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, & moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÉDE.

Elle prévient ma plainte, & cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte & couvre sa faiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés,
o) Que les plus clairvoyans y sont bien empêchés.
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre;
Rome ne songeait point à troubler notre amour;
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;

Je ne connais Néron, & la cour que d'un jour:
Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joye on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger & pour elle & pour moi!

Voilà le stile de la nature. Ce sont là des vers, c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura si longtems entre les gens de lettres sur le mérite de *Corneille* & de *Racine*. Qu'importe à la connaissance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du stile, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, & soit parti de plus loin, & que l'autre ait trouvé la route aplanie? Ces frivoles questions n'aprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne peux trop le redire, est de tâcher de former des poëtes, & de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers.

Et dans ce même jour Rome en votre préſence
Avec chaleur pour lui preſſe mon alliance.
p) Pour moi, je ne vois goute en ce raiſonnement,
Qui n'attend point le tems de votre éloignement;
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage,
Qui m'offuſque la vûe, & m'y jette un ombrage.
Le roi chérit ſa femme, il craint Rome, & pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne ſaurais vous taire,
q) Qu'il eſt trop bon mari pour être aſſez bon père.
r) Voyez quel contretems Attale prend ici,
s) Qui l'apelle avec nous, quel projet, quel ſouci.
Je conçois mal, ſeigneur, ce qu'il faut que j'en penſe;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma préſence.
Je vous quitte.

---

p) *Pour moi je ne vois goute.*] Expreſſion populaire & baſſe.

q) *Qu'il eſt trop bon mari, pour être aſſez bon père.*] On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Juſqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue & de petites jalouſies. Ce qui eſt encor bien plus du reſſort de la comédie, c'eſt cet *Attale* qui vient n'ayant rien à dire, & à qui *Laodice* dit qu'il eſt un importun.

r) *Voyez quel contretems Attale prend ici.*] On ne dit point *prendre un contretems*; & quand on le dirait, il ne faudrait pas ſe ſervir de ces tours trop familiers.

s) *Qui l'apelle avec nous, &c.*] Eſt-ce le contretems qui apelle? A quoi ſe ra-

SCENE V.

NICOMÉDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

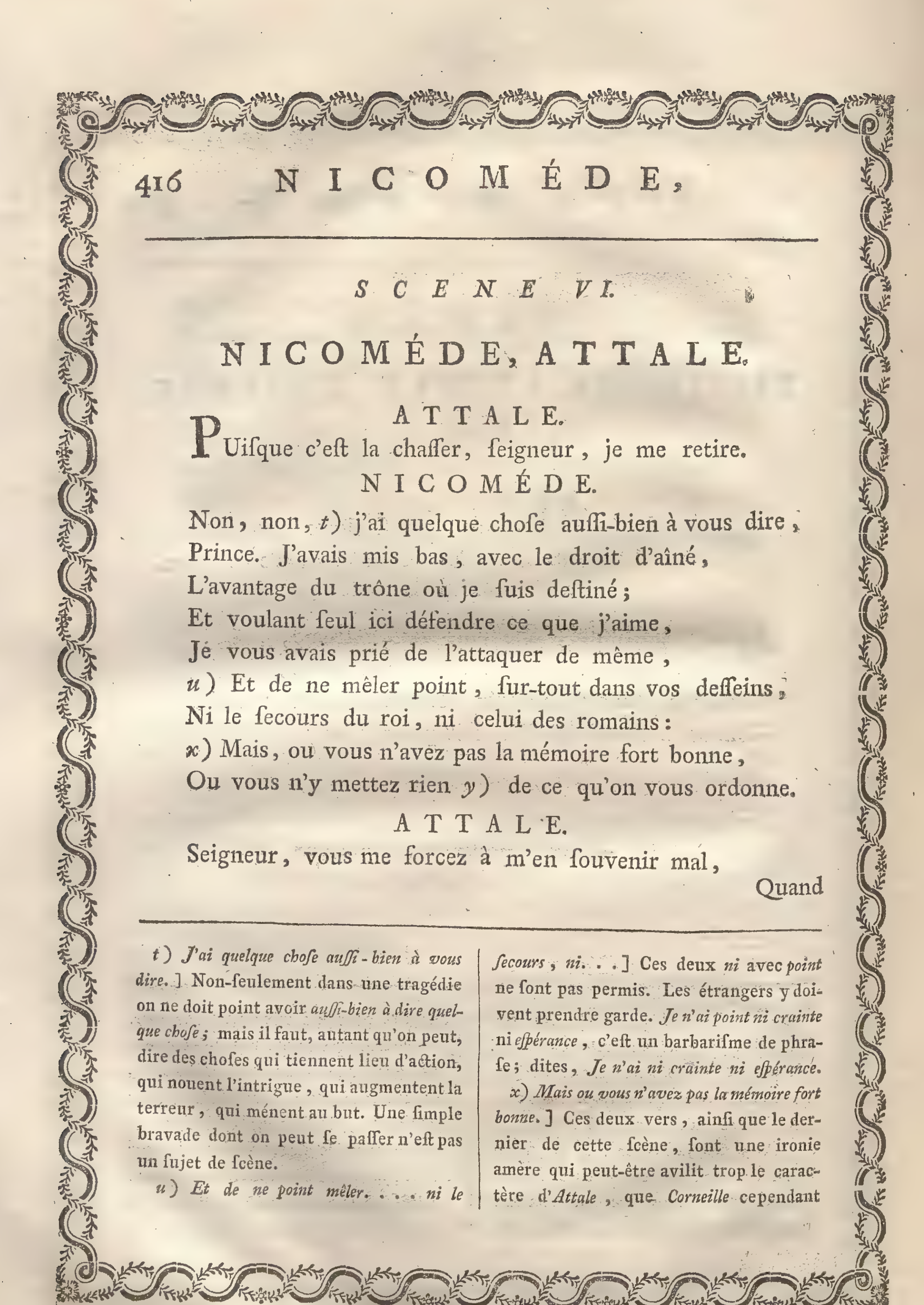
MAdame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous, quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même;
Il connaît tout mon cœur, & répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

---

portent *quel projet! quel souci!* quel mot que celui de *souci* en cette occasion! elle *connaît mal ce qu'il faut* qu'elle *pense; mais elle en rompra le coup.* Est-ce le coup de ce qu'elle pense? *Rompre un coup s'il y faut sa présence!* Il n'y a pas là un vers qui ne soit obscur, faible, vicieux, & qui ne pêche contre la langue. Elle sort en disant, *Je vous quitte*, sans dire pourquoi elle quitte *Nicomède.* Les personnages importans doivent toujours avoir une raison d'entrer & de sortir; & quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se donnent bien de garde de dire, *Je sors*, de peur que le spectateur trop averti de la faute, ne dise, *Pourquoi sortez-vous?*



SCENE VI.

NICOMÉDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMÉDE.

Non, non, *t*) j'ai quelque chose aussi-bien à vous dire,
Prince. J'avais mis bas, avec le droit d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avais prié de l'attaquer de même,
u) Et de ne mêler point, sur-tout dans vos desseins,
Ni le secours du roi, ni celui des romains:
x) Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien *y*) de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,

Quand

t) *J'ai quelque chose aussi-bien à vous dire.*] Non-seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi-bien à dire quelque chose;* mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui nouent l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui ménent au but. Une simple bravade dont on peut se passer n'est pas un sujet de scène.

u) *Et de ne point mêler. . . . ni le secours, ni. . .*] Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis. Les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance*, c'est un barbarisme de phrase; dites, *Je n'ai ni crainte ni espérance.*

x) *Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne.*] Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'*Attale*, que *Corneille* cependant

Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aîneſſe,
Mais vous défaites-vous du cœur de la princeſſe,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui ſavent tout charmer,
De trois ſceptres conquis, z) du gain de ſix batailles,
z) Des glorieux aſſauts de plus de cent murailles?
Avec de tels ſeconds rien n'eſt pour vous douteux.
a) Rendez donc la princeſſe égale entre nous deux:
Ne lui laiſſez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains ſur vous a verſé la victoire;
Et faites qu'elle puiſſe oublier une fois
Et vos rares vertus, & vos fameux exploits;
Ou contre ſon amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome & le roi dedans l'autre balance.
Le peu qu'ils ont gagné vous fait aſſez juger,
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids léger.

NICOMÉDE.

C'eſt n'avoir pas perdu tout votre tems à Rome,

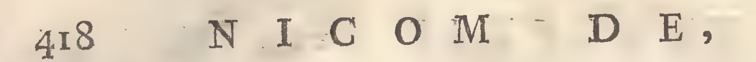
veut rendre intéreſſant. Il paraît étonnant que *Nicomède* mette de la grandeur d'ame à injurier tout le monde, & qu'*Attale* qui eſt brave & généreux, & qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaiſance de le ſouffrir.

Plus on examine cette piéce, plus on trouve qu'il falait l'intituler *comédie*, ainſi que *Don Sanche d'Aragon*.

y) *De ce qu'on vous ordonne*] eſt trop fort, & ne s'accorde pas avec le mot de *prière*.

z) *Du gain, & des glorieux aſſauts.*] On ne ſe défait pas d'un gain de batailles & d'un aſſaut. Le mot de *ſe défaire*, qui d'ailleurs eſt familier, convient à des droits d'aîneſſe; mais il eſt impropre avec des aſſauts & des batailles gagnées.

a) *Rendez la princeſſe égale.*] Il falait, *rendez le combat égal.*



Que vous savoir ainsi défendre en galant homme.
Vous avez de l'esprit, *b*) si vous n'avez du cœur.

SCENE VII. c)

ARSINOÉ, NICOMÉDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

SEigneur, le roi vous mande.

NICOMÉDE.

Il me mande?

ARÁSPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÉDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,

b) *Si vous n'avez du cœur.*] Il ne doit pas traiter son frère de poltron, puisque ce frère va faire une action très-belle, & que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire.

c) Cette scène est encor une scène inutile de picoterie & d'ironie entre *Arsinoé* & *Nicomède*. A quel propos *Arsinoé* vient-elle? quel est son but? Le roi mande *Nicomède*. Voilà une action petite

Prince, vous n'auriez pas, ſous l'eſpoir qui vous flate,
Amené de ſi loin Zénon & Métrobate.

NICOMÉDE.

Je m'obſtinais, madame, à tout diſſimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, & mieux que vos largeſſes.
d) Ces hommes du commun tiennent mal leurs promeſſes;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient réſolu.

NICOMÉDE.

J'en ſuis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encore, & je n'en ſuis fachée,
Que d'avoir vû par-là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais ſuborneur.

NICOMÉDE.

Je les ai ſubornés contre vous *e)* à ce compte?

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaiſir, vous en aurez la honte.

NICOMÉDE.

Et vous penſez par-là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, ſeigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

à la vérité, mais qui peut produire quelque effet. *Arſinoé* n'en produit aucun.

d) Ces hommes du commun.] Ces mots ſeuls font la condamnation de la piéce. *Deux hommes du commun ſubornés!* il y a dans cette invention de la froideur & de la baſſeſſe.

e) A ce compte.] On voit aſſez combien ces termes populaires doivent être proſcrits.



NICOMÉDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaiſe, & que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÉDE.

Peut-on ſavoir de vous ces deux mots importans?

ARASPE.

f) Seigneur, le roi s'ennuie, & vous tardez longtems.

ARSINOÉ.

Vous les ſaurez de lui, c'eſt trop le faire attendre.

NICOMÉDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal chaſſant le paternel,
Vous fera l'innocente, & moi le criminel.
Mais . . .

ARSINOÉ.

g) Achevez, ſeigneur, ce mais, que veut-il dire?

NICOMÉDE.

Deux mots de vérité qui font que je reſpire.

ARSINOÉ.

Peut-on ſavoir de vous ces deux mots importans?

---

f) *Seigneur, le roi s'ennuie, & vous tardez longtems.*] *Le roi s'ennuie* n'eſt pas bien noble; & on eſt étonné peut-être qu'*Araſpe*, un ſimple officier, parle d'une manière ſi preſſante à un prince tel que *Nicomède.*

g) *Achevez, ſeigneur, ce mais que veut-il dire?*] Cette interrogation qui reſſemble au ſtile de la comédie, n'eſt évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers ſuivans qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces répétitions; elles ne ſont plus ſouffertes aujourd'hui. *Ce mais* eſt intolérable.

h) Cette fauſſe accuſation ménagée par *Arſinoé* n'eſt pas ſans quelque habileté, mais elle eſt ſans nobleſſe & ſans

NICOMÉDE.

Vous les ſaurez du roi, je tarde trop longtems.

SCENE VIII. h)

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale, & ce grand Nicomède
Voit quelle digne iſſue à ſes fourbes ſuccède.
Les deux accuſateurs que lui-même a produits,
Que pour l'aſſaſſiner je dois avoir ſéduits,
Pour me calomnier ſubornés par lui-même,
N'ont ſû bien ſoutenir un ſi noir ſtratagême.
Tous deux m'ont accuſée, & tous deux avoué
L'infame & lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en préſence des rois *i*) les vérités ſont fortes !
k) Que pour ſortir d'un cœur elles trouvent de portes !
Qu'on en voit le menſonge aiſément confondu !
Tous deux voulaient me perdre, & tous deux l'ont perdu.

tragique, & *Arſinoé* eſt plus baſſe encor que *Pruſias*. Pourquoi les petits moyens déplaiſent-ils, & que les grands crimes font tant d'effet ? c'eſt que les uns inſpirent la terreur, les autres le mépris ; c'eſt par la même raiſon qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant, plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. *Arſinoé* n'eſt qu'une bourgeoiſe qui accuſe ſon beau fils d'une friponerie, pour mieux marier ſon propre fils.

i) *Les vérités ſont fortes.*] Ce ne ſont point ces vérités qui ſont fortes, c'eſt la préſence des rois qui eſt ſupoſée ici aſſez forte pour forcer la vérité de paraître.

k) *Que pour ſortir d'un cœur elles trouvent de portes.*] On a déja dit que toute



ATTALE.

Je ſuis ravi de voir qu'une telle impoſture
Ait laiſſé votre gloire & plus grande, & plus pure;
Mais pour l'examiner, & *l*) bien voir ce que c'eſt,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, ſans un peu de ſcrupule,
Avoir pour deux méchans une ame ſi crédule.
Ces perfides tous deux ſe ſont dits aujourd'hui
Et ſubornés par vous, & ſubornés par lui;
Contre tant de vertus, *l*) contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames ſi noires?
Qui ſe confeſſe traître eſt indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, & je le voi;
Même de vos rivaux la gloire vous eſt chère.

ATTALE.

Si je ſuis ſon rival, je ſuis auſſi ſon frère.
m) Nous ne ſommes qu'un ſang, & ce ſang dans mon cœur
n) A peine à le paſſer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

o) Et vous en avez moins à me croire aſſaſſine,
Moi dont la perte eſt ſûre à moins que ſa ruine?

---

métaphore pour être bonne doit fournir un tableau à un peintre. Il eſt difficile de peindre des vérités qui ſortent d'un cœur par pluſieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il eſt à croire que l'auteur fit cette piéce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuſe facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impoſſibilité d'écrire élégamment.

l) *Bien voir ce que c'eſt.* — *Devoir de la croyance contre des victoires.*] Le premier eſt trop familier, le ſecond n'eſt pas exact.

ATTÀLE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accuſaient, je les croyais bien moins.
Votre vertu, madame, eſt au-deſſus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'eſtime.
La ſienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
Et ce lâche attentat n'eſt qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une ſi belle vie.
  Pour moi, ſi par ſoi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je ſens en moi, je le préſume en lui.
Contre un ſi grand rival j'agis à force ouverte,
Sans bleſſer ſon honneur, ſans pratiquer ſa perte.
J'emprunte du ſecours, & le fais hautement:
Je crois qu'il n'agit pas moins généreuſement,
Qu'il n'a que les deſſeins où ſa gloire l'invite,
Et n'opoſe à mes vœux que ſon propre mérite.

ARSINOÉ.

p) Vous êtes peu du monde, & ſavez mal la cour.

ATTALE.

Eſt-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ.

p) Vous le traitez, mon fils, & parlez en jeune homme.

---

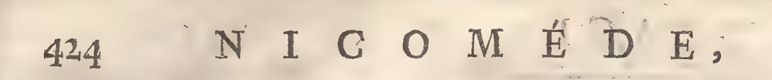
m) *Nous ne ſommes qu'un ſang.*] Je crois que cette expreſſion peut s'admettre, quoiqu'on ne diſe pas *deux ſangs*.

n) *A peine à le paſſer*] n'eſt pas français; on dit dans le comique, *Je le paſſe pour honnête homme.*

o) *Et vous en avez moins à me croire aſſaſſine.*] Je ne ſais ſi le mot *aſſaſſine* pris comme ſubſtantif féminin ſe peut dire; il eſt certain du moins qu'il n'eſt pas d'uſage.

p) *Vous êtes peu du monde.* . . .

. . . . . .



ATTALE.

Madame, je n'ai vû que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le tems vous aprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la ſuite des rois.
Cependant ſi le prince eſt encor votre frère,
Souvenez vous auſſi que je ſuis votre mère;
Et malgré les ſoupçons que vous avez conçus,
Venez ſavoir du roi ce qu'il croit là-deſſus.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE

Vous le traitez, mon fils, & parlez en jeune homme.
Stile comique; mais le caractère d'*Attale* trop avili commence ici à ſe déveloper, & devient intéreſſant.

On ne peut terminer un acte plus froidement. La raiſon eſt, que l'intrigue eſt très-froide, parce que perſonne n'eſt véritablement en danger.

a) *Arſinoé* joue préciſément le rôle de



ACTE IV.

SCENE PREMIERE. a)

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

FAITES venir le prince, Araſpe.
(*Araſpe rentre.*)
Et vous, madame,
Retenez des ſoupirs dont vous me percez l'ame.
Quel beſoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout ſans le ſecours des pleurs?
Quel beſoin que ces pleurs prennent votre défenſe?
Doutai-je de ſon crime, ou de votre innocence?
Et reconnaiſſez-vous que tout ce qu'il m'a dit,
Par quelque impreſſion ébranle mon eſprit?

ARSINOÉ.

Ah, ſeigneur, eſt-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'impoſture?

---

la femme du *Malade imaginaire*, & *Pruſias* celui du *Malade qui croit ſa femme*. Très-ſouvent des ſcènes tragiques ont le même fonds que des ſcènes de comédie; c'eſt alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le ſtile la faibleſſe du ſujet. On ne peut cacher entiérement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poëſie. Ainſi dans *Mitridate*, dans *Britannicus* &c.

Et peut-on voir menſonge aſſez tôt avorté,
Pour rendre à la vertu toute ſa pureté?
Il en reſte toujours quelque indigne mémoire,
Qui porte une ſouillure à la plus haute gloire.
Combien dans vôtre cour eſt-il de médiſans,
Combien le prince a-t-il d'aveugles partiſans,
Qui ſachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a ſeul juſtifiée?
Et ſi la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conſerve un ſoupçon,
Suis-je digne de vous? & de telles allarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah, c'eſt trop de ſcrupule, & trop mal préſumer
D'un mari qui vous aime, & qui vous doit aimer.
La gloire eſt plus ſolide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, & je veux qu'aujourd'hui...

---

b) *A ce preneur de villes.*] C'eſt encor ici de l'ironie. *Nicomède* ne doit pas répondre ſur le même ton, & ne faire que répéter qu'il a pris des villes.

c) *Qui n'a que la vertu de ſon intelli-*

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÉDE, ARASPE, gardes.

ARSINOÉ.

GRace, grace, ſeigneur, à notre unique apui,
Grace à tant de lauriers en ſa main ſi fertiles,
Grace à ce conquérant, *b*) à ce preneur de villes,
Grace . . .

NICOMÉDE.

De quoi, madame? eſt-ce d'avoir conquis
Trois ſceptres que ma perte expoſe à votre fils?
D'avoir porté ſi loin vos armes dans l'Aſie,
Que même votre Rome en a pris jalouſie?
D'avoir trop ſoutenu la majeſté des rois?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moi, choiſiſſez de mes crimes,
Les voilà tous, madame; & ſi vous y joignez
D'avoir crû des méchans par quelqu'autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchiſe entière,
Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
C'eſt gloire, & non pas crime à qui ne voit le jour,
Qu'au milieu d'une armée, & loin de votre cour,
c) Qui n'a que la vertu de ſon intelligence,

gence;] Cela veut dire, *qui ne s'entend qu'avec la vertu;* mais cela eſt très-mal dit. Il ſemble qu'il n'ait d'autre vertu que l'*intelligence*.

Et vivant ſans remors, marche ſans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, ſeigneur, il n'eſt point criminel;
S'il m'a voulu noircir d'un oprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ſes pareils le nom de belle-mère.
De cette averſion ſon cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il ſe ſent frapé.
Que ſon maître Annibal, malgré la foi publique,
d) S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique,
Que ce vieillard confie & gloire & liberté
Plutôt au déſeſpoir qu'à l'hoſpitalité;
Ces terreurs, ces fureurs ſont de mon artifice.
Quelque apas que lui-même il trouve en Laodice,
C'eſt moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui,
C'eſt moi qui force Rome à lui ſervir d'apui.
De cette ſeule main part tout ce qui le bleſſe;
Et pour venger ce maître, & ſauver ſa maîtreſſe,
S'il a tâché, ſeigneur, de m'éloigner de vous,
Tout eſt trop excuſable en un amant jaloux.
Ce faible & vain effort ne touche point mon ame.
Je ſais que tout mon crime eſt d'être votre femme,
Que ce nom ſeul l'oblige à me perſécuter:

---

d) *S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique.*] *Fureurs d'une terreur* eſt un contreſens: *fureur* eſt le contraire de la *crainte*.

e) *Hors de là.*] C'eſt toujours le ſtile de la comédie.

f) *Puiſſamment ſecourir.*] Qui? il faut le dire, *ſecourir* n'eſt point un verbe ſans régime comme *patir*. Partout des ſoléciſmes.

g) Il y a de l'ironie dans ce vers; *Mais tout eſt excuſable en un amant jaloux*.

Car enfin *e*) hors de là que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a falu *f*) puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent,
Pour hâter les renforts & d'hommes & d'argent?
Vous le savez, seigneur, & pour reconnaissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous:
g) Mais tout est excusable en un amant jaloux,
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Ingrat, que peux-tu dire?

NICOMÉDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissans secours,
Dont elle a conservé mon honneur & mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale,

Et le pauvre *Prusias* ne le sent pas; il ne sent rien. Tranchons le mot, il joue le rôle d'un vieux père de famille imbécille. Mais dira-t-on, cela n'est pas dans la nature? n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très-mal leurs familles, qui sont trompés par leurs femmes, & méprisés par leurs enfans? oui, mais il ne faut pas les mettre sur le théatre tragique? pourquoi? c'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'*Arbelles* ou de *Pharsale*.

Que par mon propre bras elle *h*) amassait pour lui,
Et préparait dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques sentimens qu'elle ait été poussée,
J'én laisse le ciel juge, il connait sa pensée;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des voeux,
Il lui rendra justice, & peut-être à tous deux.
  Cependant, puisqu'enfin l'aparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez longtems deux méchans à punir.
Envoyez Métrobate & Zénon au suplice;
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice;
Tous deux l'ont accusée, & s'ils s'en sont dédits,
Pour la faire innocente, & charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, & leur mort est trop juste,
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang,
i) Ne se répare point que par des flots de sang.
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire,
Il faut sous les tourmens que l'imposture expire,

h) *Amasser par mon propre bras.*] *Amasser!* Quoi? c'est le même solécisme que celui de *puissamment secourir.*

i) *Ne se répare point que par des flots de sang.*] *Point que*, n'est pas français; il faut, *ne se répare que par des flots.*

k) *S'il met en sûreté de telles calomnies.*] L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies.* On ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité.

l) *C'est être trop adroit, prince, & trop bien l'entendre.*] Ce ton bourgeois rend encor le rôle d'*Arsinoé* plus bas & plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jetter du tragique dans la piéce; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité.

m) *Laisse là Métrobate, & songe à te défendre.*] Ce discours est d'un prince imbécile; c'est précisément de *Métrobate*

Où vous exposeriez tout votre ſang royal
A la légéreté d'un eſprit déloyal.
L'exemple eſt dangereux, & hazarde nos vies,
k) S'il met en ſûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ.

Quoi, ſeigneur, les punir de la ſincérité
Qui ſoudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi ſa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme, & m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt,
Et couvrir tout cela de mon ſeul intérêt!
l) C'eſt être trop adroit, prince, & trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

m) Laiſſe là Métrobate, & ſonge à te défendre.
Purge toi d'un forfait ſi honteux & ſi bas.

NICOMÉDE.

n) M'en purger! moi, ſeigneur! vous ne le croyez pas.
Vous ne ſavez que trop *o*) qu'un homme de ma ſorte,
Quand il ſe rend coupable, un peu plus haut ſe porte;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter ſon devoir,

---

dont il s'agit. Le roi ne peut ſavoir la vérité qu'en faiſant donner la queſtion à ces deux miſérables, & cette vérité qu'il néglige lui importe infiniment.

n) *M'en purger! moi, ſeigneur! vous ne le croyez pas.*] Ce vers eſt beau, noble, convenable au caractère & à la ſituation; il fait voir tous les défauts précédens.

o) *Qu'un homme de ma ſorte.*] *Un homme de ſa ſorte, qui un peu plus haut ſe porte, & à qui il faut un grand crime à tenter ſon devoir*, n'a pas un ſtile digne de ce beau vers,

M'en purger! moi, ſeigneur! vous ne le croyez pas.

Il y a de la grandeur dans ce que dit *Nicomède*; mais il faut que la grandeur & la pureté du ſtile y répondent.

Où ſa gloire ſe ſauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, & jetter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine oprimée,
Venir le bras levé la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale & l'effort des romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie,
Avec tous vos ſoldats, & toute l'Arménie;
C'eſt ce que pourrait faire un homme tel que moi,
S'il pouvait ſe réſoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'eſt le jeu que des petites ames,
p) Et c'eſt là proprement le partage des femmes.
Puniſſez donc, ſeigneur, Métrobate & Zénon;
Pour la reine, ou pour moi, faites vous en raiſon.
q) A ce dernier moment la conſcience preſſe;
Pour rendre compte aux dieux tout reſpect humain ceſſe;
r) Et ces eſprits légers aprochant des abois,
Pourraient bien ſe dédire une ſeconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur...

NICOMÉDE.

Parlez, madame, & dites quelle cauſe

A leur

p) *Et c'eſt là proprement le partage des femmes.*] Ce vers quoiqu'indirectement adreſſé à *Arſinoé*, n'eſt-il pas un trait un peu fort contre tout le ſexe? Quoique *Corneille* ait pris plaiſir à faire des rôles de femmes, nobles, fiers & intéreſſans, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas.

q) *A ce dernier moment la conſcience preſſe.*] Ces idées ſont belles & juſtes; elles devraient être exprimées avec plus de force & d'élégance.

r) *Et ces eſprits légers aprochant des abois.*] Cette expreſſion *des abois*, qui par elle-même n'eſt pas noble, n'eſt plus

A leur juſte ſuplice obſtinément s'opoſe ;
Ou laiſſez-nous penſer qu'aux portes du trépas
Ils auraient des remors qui ne vous plairaient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point ſa haine m'eſt cruelle ;
Quand je le juſtifie, il me fait criminelle :
Mais ſans doute, ſeigneur, ma préſence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra ſon eſprit ;
Il rendra quelque calme à ſon cœur magnanime,
Et lui poura ſans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compaſſion
s) Vous aſſuriez un ſceptre à ma protection,
Ni que pour garantir la perſonne d'Attale,
Vous partagiez entr'eux la puiſſance royale.
Si vos amis de Rome en ont pris quelque ſoin,
C'était ſans mon aveu, je n'en ai pas beſoin.
t) Je n'aime point ſi mal que de ne vous pas ſuivre,
Si-tôt qu'entre mes bras vous ceſſerez de vivre ;
Et ſur votre tombeau mes premières douleurs
Verſeront tout enſemble & mon ſang, & mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah, madame !

noble, n'eſt plus d'uſage aujourd'hui. *Un eſprit léger qui aproche des abois* eſt une impropriété trop grande.

s) *Vous aſſuriez un ſceptre à ma protection.*] Le ſens n'eſt pas aſſez clair ; elle veut dire, *que ma protection aſſure le ſceptre à mon fils.*

t) *Je n'aime point ſi mal que de ne vous pas ſuivre.*] Cela n'eſt pas français ; il falait, *je vous aime trop pour ne vous pas ſuivre :* ou plutôt, il ne falait pas exprimer ce ſentiment, qui eſt admirable quand il eſt vrai, & ridicule quand il eſt faux.

ARSINOÉ.

Oui, ſeigneur, cette heure infortunée
u) Par mes derniers ſoupirs clorra ma deſtinée;
Et puiſqu'ainſi jamais il ne ſera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déja lui donne tant d'ombrage,
C'eſt que chez les romains il retourne achever
Des jours que dans leur ſein vous fites élever:
Qu'il retourne y traîner, ſans péril & ſans gloire,
De votre amour pour moi l'impuiſſante mémoire.
Ce grand prince vous ſert, & vous ſervira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui lui bleſſe les yeux.
Et n'apréhendez point Rome, ni ſa vengeance;
Contre tout ſon pouvoir il a trop de vaillance;
x) Il ſait tous les ſecrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux ſi fatal,
Que l'Aſie & l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, & qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendreſſes du ſang preſſent votre bonté;

u) *Par mes derniers ſoupirs clorra ma deſtinée.*] *Clore*, *clos*, n'eſt abſolument point d'uſage dans le ſtile tragique. L'intérêt devrait être preſſant dans cette ſcène, & ne l'eſt pas. C'eſt que *Pruſias* ſur qui ſe fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme & un fils, ne dit rien d'intéreſſant; il eſt même encor avili. On voit que ſa femme le trompe ridiculement, & que ſon fils le brave. On ne craint rien au fonds pour *Nicomède*; on mépriſe le roi, on hait la reine.

x) *Il ſait tous les ſecrets du fameux Annibal.*] *Il ſait tous les ſecrets*, eſt une expreſſion bien baſſe, pour ſignifier, *il eſt l'élève du grand Annibal, il a été formé par lui dans l'art de la guerre & de la politique. Arſinoé* parle avec trop d'ironie, & laiſſe

Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en couroux
Contre un fils si vaillant & si digne de vous.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ARASPE.

PRUSIAS.

y) NIcomède, en deux mots, ce désordre me fâche;
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche:
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
z) Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.
a) J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentimens que j'aime à voir durer
Ne régnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour & la nature,
Etre père, & mari dans cette conjoncture...

peut-être trop voir sa haine, dans le tems qu'elle veut la dissimuler.

y) *Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.*] Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique & trivial jette du ridicule sur le caractère de *Prusias*, & fait trop apercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie.

z) *Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.*] Le mot d'*assurer* n'est pas français; ici il faut, *de rassurer*. On assure une vérité; on rassure une ame intimidée.

a) *J'ai tendresse, j'ai passion.*] Il faut pour l'exactitude, *j'ai de la tendresse*, *j'ai de la passion*; & pour la noblesse & l'élégance, il faut un autre tour.



NICOMÉDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne ſoyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

b) Et que dois-je être?

NICOMÉDE.

Roi.
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'eſt ni mari, ni père,
Il regarde ſon trône, & rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puiſſance & ſi vaſte, & ſi grande,
Vous pouvez déja voir comme elle m'apréhende,
Combien en me perdant elle eſpère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je ſaurai régner.

PRUSIAS.

Jè règne donc, ingrat, puiſque tu me l'ordonnes.
Choiſis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes;
Ton roi fait ce partage entre ton frère & toi.
Je ne ſuis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÉDE.

Si vous étiez auſſi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque juſtice;

---

b) *Et que dois-je être? — Roi, &c.*] Ce morceau ſublime jetté dans cette comédie fait voir combien le reſte eſt petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures piéces de *Corneille*. Ce vrai ſublime fait ſentir combien l'ampoulé doit déplaire aux eſprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne ſoit ſimple & noble. Rien de trop ni de trop peu. L'idée eſt grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de paſſage qui l'emporte ſur celui-ci. Il falait que toute la piéce fût ſur ce ton héroïque. Je ne veux pas

Je vous demanderais le loisir d'y penser :
Mais enfin pour vous plaire, & ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans repliques frivoles,
A vos intentions, & non à vos paroles.
 A ce frère si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame !
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme ?
c) Tu la préfères, lâche, à ces prix glorieux,
Que ta valeur unit au bien de tes ayeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMÉDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils,
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadême ?

NICOMÉDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
Que cédai-je à mon frère en cédant vos états ?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?

---

dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point; mais tout doit être noble. *Nicomède* insulte ici un peu son père, mais *Prusias* le mérite.

c) *Tu la préfères, lâche.*] *Prusias* ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il est *indigne de vivre après cette infamie.* Il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils, & ce que ce prince lui explique bientôt après.

Pardonnez moi ce mot, il eſt fâcheux à dire;
d) Mais un monarque enfin comme un autre homme expire;
Et vos peuples alors ayant beſoin d'un roi,
Voudront choiſir peut-être entre ce prince & moi.
Seigneur, nous n'avons pas ſi grande reſſemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'aîneſſe eſt ſouvent ſi puiſſant,
Que pour remplir un trône il rapelle un abſent.
Que ſi leurs ſentimens ſe réglent ſur les vôtres,
Sous le joug de vos loix j'en ai bien rangé d'autres;
Et dûſſent vos romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÉDE.

Oui, ſi leur artifice
De votre ſang par vous ſe fait un ſacrifice;
Autrement vos états à ce prince livrés,
Ne ſeront en ſes mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'eſt point en ſecret que je vous le déclare,
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare;
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, ſans verſer mon ſang,

d) *Mais un monarque enfin comme un autre homme expire.*] Quoique ce vers ſoit un peu proſaïque, il eſt ſi vrai, ſi ferme, ſi naturel, ſi convenable au caractère de *Nicomède*, qu'il doit plaire beaucoup, ainſi que le reſte de la tirade. On aime ces vérités dures & fières, ſurtout quand elles ſont dans la bouche d'un perſonnage qui les relève encor par ſa ſituation.

Je ſaurai bien, ingrat, l'aſſurer en ce rang.
Et demain . . .

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, gardes.

FLAMINIUS.

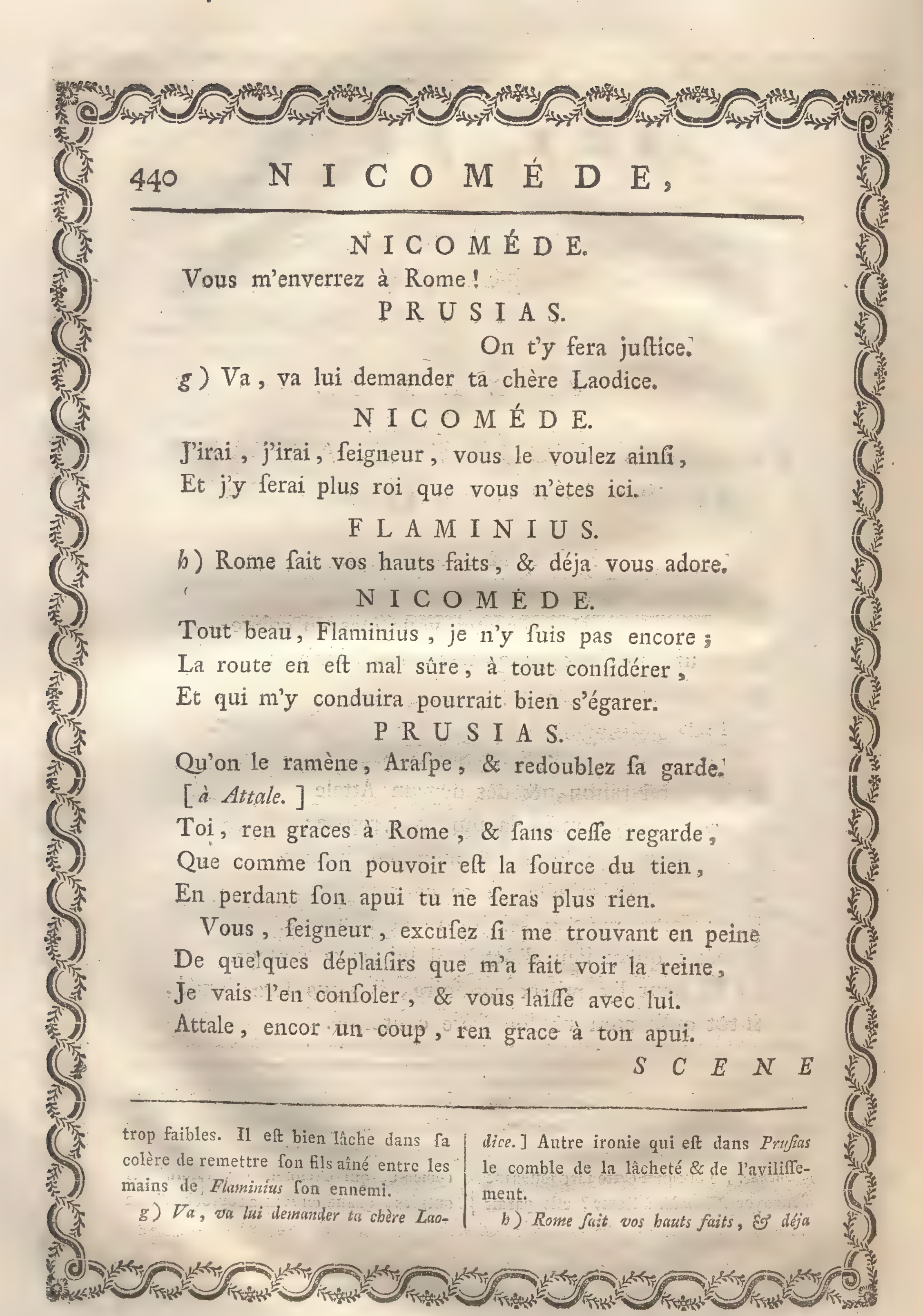
SI pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offenſe légère :
Le ſénat en effet poura s'en indigner,
e) Mais j'ai quelques amis qui ſauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raiſon, & dès demain Attale
Recevra de ma main la puiſſance royale :
Je le fais roi de Pont, & mon ſeul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous & lui jugera de l'outrage.
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui ſerve d'ôtage.
f) Et pour l'y mieux conduire, il vous ſera donné,
Si-tôt qu'il aura vû ſon frère couronné.

e) *Mais j'ai quelques amis qui ſauront le gagner.*] Autre ironie de *Flaminius.*

f) *Et pour l'y mieux conduire il vous ſera donné.*] Pourquoi cette idée ſoudaine d'envoyer *Nicomède* à Rome ? elle paraît bizarre : *Flaminius* ne l'a point demandé ; il n'en a jamais été queſtion. *Pruſias* eſt un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des réſolutions outrées, quand on leur a reproché d'être



NICOMÉDE.

Vous m'enverrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.
g) Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMÉDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi,
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

h) Rome sait vos hauts faits, & déja vous adore.

NICOMÉDE.

Tout beau, Flaminius, je n'y suis pas encore;
La route en est mal sûre, à tout considérer,
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le ramène, Araspe, & redoublez sa garde.
[*à Attale.*]
Toi, ren graces à Rome, & sans cesse regarde,
Que comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son apui tu ne seras plus rien.
Vous, seigneur, excusez si me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, & vous laisse avec lui.
Attale, encor un coup, ren grace à ton apui.

SCENE

trop faibles. Il est bien lâche dans sa colère de remettre son fils aîné entre les mains de *Flaminius* son ennemi.

g) *Va, va lui demander ta chère Laodice.*] Autre ironie qui est dans *Prusias* le comble de la lâcheté & de l'avilissement.

h) *Rome sait vos hauts faits, & déja*

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, & votre affection
Passe votre promesse, & mon ambition.
Je l'avoûrai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère.
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocens.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, *i*) l'occasion fait un cœur différent:
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est dûe à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle, & reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.

---

vous adore.] Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé.

i) *L'occasion fait un cœur différent.*] *Faire* au lieu de *rendre* ne se dit plus. On n'écrit point; *Cela vous fait heureux*, mais, *cela vous rend heureux*. Cette remarque,



Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ?
En vous qui la privez d'un si cher protecteur ?
En vous qui de sa chûte êtes l'unique auteur ?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle ?
Qui contre Rome & nous soutiendra sa querelle ?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours :
Pour ne vous point flater, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce serait bien, seigneur, de tout point me confondre ;
Et je serais moins roi, qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.
Mais je m'allarme trop, & Rome est plus égale ;
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau :
Mais pour le roi de Pont, il faut ordre nouveau.

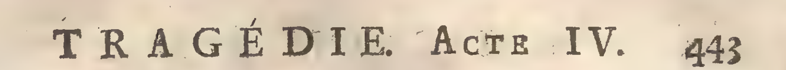
ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi, se pourrait-il faire

---

ainsi que toutes celles purement grammaticales, sont pour les étrangers principalement.

Cette scène est toute de politique, & par conséquent très-froide : quand on veut de la politique, il faut lire *Tacite* : quand on veut une tragédie, il faut lire *Phèdre*. Cette politique de *Flaminius* est d'ailleurs trop grossière. Il dit que Rome faisait une injustice en procurant le royaume de *Laodice* au prince *Attale*, & que lui *Flaminius* s'était chargé de cette injustice ; n'est-ce pas perdre tout son crédit ? Quel



Qu'à l'œuvre de ſes mains Rome devint contraire?
Que ma grandeur naiſſante y fit quelques jaloux?

FLAMINIUS.

Que préſumez-vous, prince, & que me dites-vous?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi, comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république?

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, & veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuſe où vous ſemblez courir.
Rome qui vous ſervait auprès de Laodice,
Pour vous donner ſon trône eût fait une injuſtice:
Son amitié pour vous lui faiſait cette loi:
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi;
Et le ſoin de ſa gloire à préſent la diſpenſe
De ſe porter pour vous à cette violence.
Laiſſez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos deſirs de quelqu'autre côté.
Rome de votre hymen prendra ſoin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

Ce ſerait mettre encor Rome *k*) dans le hazard

---

ambaſſadeur a jamais dit, On m'a chargé d'être un fripon? Ces expreſſions, *ce n'eſt pas loi pour elle*, *reine comme elle eſt*, *à bien parler*, &c. ne relèvent pas cette ſcène.

k) , . . *Dans le hazard*
Que l'on crût artifice ou force de ſa part.]

La plûpart de tous ces vers ſont des barbariſmes. Celui-ci en eſt un; il veut dire, Ce ſerait expoſer le ſénat à paſſer pour fourbe ou pour tyran.

Que l'on crût artifice, ou force de ſa part ;
Cet hymen jetterait une ombre ſur ſa gloire.
Prince, n'y penſez plus, ſi vous m'en pouvez croire ;
Ou ſi de mes conſeils vous faites peu d'état,
N'y penſez plus du moins ſans l'aveu du ſénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour ſuccède,
l) Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède ;
Et lorſqu'à mes deſirs elle a feint d'aplaudir,
Elle a voulu le perdre, & non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponſe trop rude
Sur ce beau coup d'eſſai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offenſez vos amis,
Vous êtes ſouverain, & tout vous eſt permis.
Mais *m*) puiſqu'enfin ce jour vous doit faire connaître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant ſon apui vous ne ſerez plus rien,
m) Que le roi vous l'a dit, ſouvenez-vous en bien.

---

l) *Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède.*] Ce vers excellent eſt fait pour ſervir de maxime à jamais.

m) *Puiſqu'enfin ce jour vous doit faire connaître*, &c.

Que le roi vous l'a dit, ſouvenez-vous en bien,]

Tâchons d'éviter ces phraſes louches & embarraſſées.

n) *Attale, était-ce ainſi que régnaient tes ancêtres ?*] Dans ce monologue qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince *Attale* prendre les ſentimens qui conviennent au fils d'un roi qui va régner lui-même. Mais *Flaminius* lui a laiſſé très-imprudemment voir que Rome hait *Nicomède* ſans aimer *Attale*. Mais ſi *Flaminius* eſt un peu mal adroit, *Attale* eſt un peu imprudent d'abandon-

SCENE VI.

ATTALE *seul.*

n) ATtale, était-ce ainsi que régnaient tes ancètres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
Ah, ce titre à ce prix déja m'est importun;
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux romains il serve de victime.
Montrons leur hautement que nous avons des yeux;
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérets tout ce qu'ils font s'aplique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
o) Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

Fin du quatriéme acte.

ner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, & cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant. Mais le monologue plaît, parce qu'il est noble. Il est toujours desagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parce qu'il s'aperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé. Je ne sais s'il n'eût pas mieux valu qu'il eût puisé ces nobles sentimens dans son caractère à la vue des lâches intrigues qu'on faisait (même en sa faveur) contre son frère.

o) *Et comme ils font, faisons,*] est encor du stile comique.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'AI prévû ce tumulte, & n'en vois rien à craindre ;
a) Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre ;
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine ;
Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge toi d'une ingrate, & quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trône, & non ses yeux, avait dû te charmer,
Tu vas régner sans elle, à quel propos l'aimer ?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes ;

---

a) *Comme un moment l'allume.*] On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue. C'est une machine qu'il n'est plus guère permis d'employer aujourd'hui parce qu'elle est triviale, parce qu'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la piéce, parce que n'étant pas née du sujet elle est sans art & sans mérite. Cependant si cette sédition est sérieuse, *Arsinoé* & son fils perdent leur tems à raisonner sur la puissance & sur la politique des romains. *Arsinoé* lui dit froidement, *Vous me ravissez d'avoir cette prudence.* Ce vers co-

Puiſque te voilà roi, l'Aſie a d'autres reines,
Qui loin de te *b*) donner des rigueurs à ſouffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame . . .

ARSINOÉ.

Hé bien, ſoit, je veux qu'elle ſe rende;
Prévois-tu les malheurs qu'enſuite j'apréhende?
Si-tôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans ſa haine pour moi.
Mais, ô dieux, poura-t-elle y borner ſa vengeance?
Pouras-tu dans ſon lit dormir en aſſurance?
Et refuſera-t-elle à ſon reſſentiment
Le fer, ou le *c*) poiſon, pour venger ſon amant?
Qu'eſt-ce qu'en ſa fureur une femme n'eſſaie?

ATTALE.

Que de fauſſes *d*) raiſons pour me cacher la vraie!
Rome qui n'aime pas à voir un puiſſant roi,
L'a craint en Nicomède, & le craindrait en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre ſouveraine;
Et puiſque la fâcher ce ſerait me trahir,
Afin qu'elle me ſouffre, il vaut mieux obéir.

mique & les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette ſcène.

b) On ne donne point des rigueurs comme on donne des faveurs, cela n'eſt pas français, parce que cela n'eſt admis dans aucune langue.

c) Quelle idée! pourquoi lui dire que ſa femme l'empoiſonnera ou l'aſſaſſinera.

d) Ce n'eſt pas elle qui cache la vraie raiſon: ce qu'il dit à ſa mère ne doit être dit qu'à *Flaminius*, ce n'eſt pas aſſurément ſa mère qui craint qu'*Attale* ne ſoit trop puiſſant.

Je ſais par quels moyens ſa ſageſſe profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Auſſi-tôt qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chûte doit *e*) guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'eſt bleſſer les romains que faire une conquête,
Que *f*) mettre trop de bras ſous une ſeule tête;
Et leur guerre eſt trop juſte après cet attentat,
Que *g*) fait ſur leur grandeur un tel crime d'état.
Eux qui pour gouverner ſont les premiers des hommes,
Veulent que ſous leur ordre on ſoit ce que nous ſommes,
Veulent ſur tous les rois un ſi haut aſcendant,
Que leur empire ſeul demeure indépendant.
Je les connais, madame, & j'ai vû cet *h*) ombrage
Détruire Antiochus & renverſer Carthage.
De peur de choir comme eux je veux bien m'abaiſſer,
Et cède à *i*) des raiſons que je ne puis forcer.
D'autant plus juſtement mon impuiſſance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
Un ſi grand ennemi leur répond de ma foi;
C'eſt un lion tout prêt à déchaîner ſur moi.

ARSINOÉ.

C'eſt de quoi je voulais vous faire confidence;

Mais

---

e) On ne guérit point un ombrage, cette expreſſion eſt impropre.

f) Mettre des bras ſous une tête!

g) *Un attentat qu'un crime d'état fait ſur une grandeur.*] C'eſt à la fois un ſoléciſme & un barbariſme.

h) Un ombrage qui a détruit Carthage!

i) *Des raiſons qu'on ne peut forcer*] c'eſt un barbariſme.

k) *D'aſſurer des jaloux dont vous avez beſoin.*] *Aſſurer des jaloux* ne s'entend point. Quelque ſens qu'on donne à cette phraſe, elle eſt inintelligible.

l) Cette ſcène paraît jetter un peu

Mais vous me raviſſez d'avoir cette prudence.
Le tems poura changer ; cependant prenez ſoin
k) D'aſſurer des jaloux dont vous avez beſoin.

SCENE II. *l*)

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

SEigneur, c'eſt remporter une haute victoire,
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai ſû le ramener aux termes du devoir,
Et ſur lui la raiſon a repris ſon pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc ſi vous ſerez capable
De rendre également ce peuple raiſonnable.
Le mal croît, il eſt tems d'agir de votre part,
Ou quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce ſoit le confondre,
Que de le *m*) laiſſer faire, & ne lui point répondre.
Rome autrefois a vû de ces émotions,

de ridicule ſur la reine. *Flaminius* vient l'avertir elle & ſon fils, qu'il n'eſt pas ſage de parler de toute autre choſe que d'une ſédition qui eſt à craindre, & lui cite de vieux exemples de l'hiſtoire de Rome. Au lieu de s'adreſſer au roi, il vient parler à ſa femme, c'eſt traiter ce roi en vieillard de comédie qui n'eſt pas le maître chez lui.

m) *Laiſſer faire le peuple.*] Expreſſion trop triviale, *Ne point répondre au peuple*, expreſſion impropre. *L'eſcadron mutin qu'on aurait abandonné à ſa confuſion*, n'eſt pas meilleur.

Sans embraſſer jamais vos réſolutions.
Quand il falait calmer toute une populace,
Le ſénat n'épargnait promeſſe, ni menace,
Et rapellait par-là ſon eſcadron mutin,
Et du mont Quirinal, & du mont Aventin,
Dont il aurait vû faire une horrible deſcente,
S'il eût traité longtems ſa fureur d'impuiſſante,
Et l'eût abandonnée à ſa confuſion,
Comme vous ſemblez faire en cette occaſion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère.
Ce qu'a fait le ſénat montre ce qu'il faut faire;
Et le roi... mais il vient.

---

n) *Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.*] Mais que veut *Laodice?* ſauver ſon amant? c'eſt le perdre. Il n'eſt point libre; il eſt en la puiſſance du roi. *Laodice* en faiſant révolter le peuple en ſa faveur, le rend décidément criminel, & expoſe ſa vie & la ſienne, ſurtout dans une cour tirannique dont elle a dit; *Quiconque entre au palais porte ſa tête au roi.* On pardonnerait cette action violente & peu réfléchie à une amante emportée par ſa paſſion, à une *Hermione*; mais ce n'eſt

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

JE ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.
n) Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avais soupçonné déja son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse, & vos soins sont payés *o*)!

FLAMINIUS.

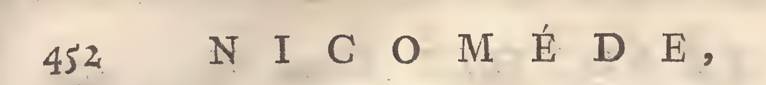
Seigneur, il faut agir, & si vous m'en croyez . . .

---

pas ainsi que *Corneille* a peint *Laodice*.

Les mutins n'entendent plus raison, dit *La Bruiére*. Dénouement vulgaire de tragédie. Ce dénouement n'était pas encor vulgaire du tems de *Corneille*; il ne l'avait employé que dans *Héraclius*. On ne conseillerait pas aujourd'hui d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés.

o) C'est ici une ironie d'*Attale*; il a dessein de sauver *Nicomède*.



SCENE IV. p)

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un promt remède;
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède:
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate, & Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes;
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes;
Elle s'aplaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre était sans chefs, & sans conduite,
Je voudrais comme vous en craindre moins la suite:
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci;
q) Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi;

---

p) C'est une règle invariable, que quand on introduit des personnages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révelé; le public s'y attend; on doit dans tous les cas lui tenir ce qu'on lui a promis. *Arsinoé* a été menacée de la délation de ces prisonniers. *Arsinoé* a fait accroire au roi que *Nicomède* les a subornés. Cet éclaircissment est la chose la plus importante, & il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple.

q) *Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi.*] *Flaminius* presse toujours d'agir; cependant le roi, la reine & le prince

Il ſuit toûjours ſon but juſqu'à ce qu'il *r*) l'emporte.
Le premier ſang verſé rend ſa fureur plus forte;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laiſſe plus ni pitié, ni terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

SEigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule;
Et ſuivant les diſcours qu'ici même j'entens,
Le prince entre mes mains ne ſera pas longtems,
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre
Ce précieux objet d'une amitié ſi tendre;
Obéiſſons, madame, à ce peuple ſans foi,
Qui las de m'obéir en veut faire ſon roi;

Attale reſtent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction eſt extraordinaire ſurtout de la part de la reine, dont le caractère eſt remuant. N'a-t-elle pas tort d'être tranquille, & de ne pas craindre qu'on la traite comme *Métrobate* & *Zénon*. Le peuple ne les a déchirés que parce qu'il les a cru apoſtés par elle. Si on a tué ſes complices, elle doit trembler pour elle-même. Il eſt beau de préſenter au public une reine intrépide; mais il faut qu'elle ſoit aſſez éclairée pour connaître ſon danger.

r) On n'emporte point un but. On n'éteint point une horreur. Toujours des termes impropres & ſans juſteſſe.

Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah, seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah, seigneur, c'est tout perdre, & livrer à sa rage
s) Tout ce qui de plus près touche votre courage ;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sureté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne ;
Je n'ai point d'autre choix ; & s'il est le plus fort,
Je dois à son idole, ou mon sceptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
t) C'est l'ôtage de Rome, & non plus votre fils.
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie :

s) *Tout ce qui touche de plus près un courage.*] Expression vicieuse.

t) *C'est l'ôtage de Rome & non plus votre fils.*] Tout ce discours de *Flaminius* est une conséquence de son caractère artificieux parfaitement soutenue. Mais remarquez que jamais des raisonnemens politiques ne font un grand effet dans un cinquiéme acte, où tout doit être action ou sentiment, où la terreur & la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs.

u) *Rien de votre part ne saurait me choquer.*] On sent assez que cette ma-

C'est attenter fur nous qu'ordonner de fa vie ;
J'en dois compte au fénat, & n'y puis confentir.
Ma galère eft au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte fecrette ;
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.
Souffrez que mon départ faffe connaître à tous
Que Rome a des confeils plus juftes & plus doux ;
Et ne l'expofez pas à ce honteux outrage,
De voir à fes yeux même immoler fon ôtage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, feigneur ; & puis-je m'expliquer!

PRUSIAS.

Ah, *u*) rien de votre part ne faurait me choquer.
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'infpire un deffein dont j'efpère
Et fatisfaire Rome, & ne vous pas déplaire.
S'il eft prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui fon ôtage aifément :
Cette porte fecrette ici nous favorife :
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprife,
Montrez vous à ce peuple, & flattant fon couroux,
x) Amufez-le du moins à débattre avec vous ;

nière de parler eft trop familière. Je paffe plufieurs termes déja obfervés ailleurs.

x) *Amufez-le du moins à débattre avec vous*.] *Débattre* eft un verbe réfléchi qui n'emporte point fon action avec lui. Il en eft ainfi de *plaindre*, *fouvenir* ; on dit, *fe plaindre*, *fe fouvenir*, *fe débattre*. Mais quand *débattre* eft actif, il faut un fujet, un objet, un régime. Nous avons *débattu* ce point ; cette opinion fut *débattue*.

Faites lui perdre tems, tandis qu'en aſſurance
La galère s'éloigne avec ſon eſpérance.
S'il force le palais, & ne l'y trouve plus,
y) Vous ferez comme lui le ſurpris, le confus;
Vous accuſerez Rome, & promettrez vengeance
Sur quiconque ſera de ſon intelligence.
Vous enverrez après, ſi-tôt qu'il ſera jour,
Et vous lui donnerez l'eſpoir d'un promt retour,
Où *z*) mille empêchemens que vous ferez vous-même
a) Pouront de toutes parts aider au ſtratagême.
Quelqu'aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il préſumera ſon effort inutile.
Ici la délivrance en parait trop facile;
Et s'il l'obtient, ſeigneur, il faut fuir vous & moi;
S'il le voit à ſa tète, il en fera ſon roi,
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

b) Ah, j'avoûrai, madame,
Que le ciel a verſé ce conſeil dans votre ame.
Seigneur, ſe peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

---

y) *Vous ferez comme lui le ſurpris le confus.*] C'eſt un vers de comédie, & le conſeil d'*Arſinoé* tient auſſi un peu du comique.

z) *Mille empêchemens que vous ferez*] n'eſt ni noble ni français, on ne fait point des empêchemens.

a) *Pouront de toutes parts aider au ſtratagême.*] Le roi & ſon épouſe, qui dans une ſituation ſi preſſante ont reſté ſi longtems paiſibles, ſe déterminent enfin à prendre un parti; mais il paraît que le lâche conſeil que donne *Arſinoé* eſt petit, indigne de la tragédie; & ſes expreſſions, *faire le ſurpris*, *le confus*, *ſi-tôt qu'il ſera jour*, & *fuir vous & moi*, ſont

FLAMINIUS.

c) Il vous assure & vie, & gloire, & liberté;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en ôtage:
Mais qui perd tems ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe, & trois soldats,
Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidelle:
J'irai chez Laodice, & m'assurerai d'elle.

SCENE VI.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

ATtale, où courez-vous?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
d) A votre stratagême en ajoûter quelqu'autre.

---

d'un stile aussi lâche que le conseil.

b) *Ah, j'avouerai, madame.*] C'est là que *Prusias* est plus que jamais un vieillard de *Molière* qui ne sait quel parti prendre & qui trouve toujours que sa femme a raison.

c) *Il vous assure vie!*

d) *A votre stratagême en ajouter quelqu'autre.*] Le projet que forme sur le champ le prince *Attale* de délivrer son frère est noble, grand, & produit dans la scène un très-bel effet; mais la manière dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie?



ARSINOÉ.

Songez que ce n'eſt qu'un que mon ſort & le vôtre,
Que vos ſeuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc: j'aperçois la reine d'Arménie.

SCENE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ. e)

LA cauſe de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame, & pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous répons déja de ſa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui ſavez ſon crime, ordonnez de ſa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaiſſement ſuffit pour une reine;

---

e) Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là. Si elle veut qu'*Arſinoé* ſoit ſa priſonniere, elle doit venir avec des gardes.

f) Tirer un diadême du front!

g) *Le ciel ne m'a point fait l'ame plus violente.*] Voici encore au cinquiéme acte, dans le moment où l'action eſt la plus vive, une ſcène d'ironie, mais remplie de beaux vers. *Laodice* en qualité de chef de parti, au lieu de venir braver la reine ſous le frivole prétexte de la prendre ſous ſa protection, devrait

C'eſt déja trop de voir ſon deſſein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de ſa témérité,
Qu'il lui faudrait *f*) du front tirer le diadême.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils ſavent oublier quand ils ont le deſſus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainſi qui peut vous croire aiſément ſe contente !

LAODICE.

g) Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des ſujets contre leur ſouverain,
Leur mettre à tous le fer, & la flamme en la main,
Juſque dans le palais pouſſer leur inſolence,
Vous apellez cela fort peu de violence ?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame, & je le voi;
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi. *h*)
Je ſuis hors de ſouci pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,

veiller plus ſoigneuſement à la ſuite de la révolte & à la ſureté du prince qu'elle apelle ſon époux. Elle vient inutilement; elle n'a rien à dire à *Arſinoé*. Ces deux femmes ſe bravent ſans ſavoir en quel état ſont leurs affaires : mais les ſcènes de bravades réuſſiſſent preſque toujours au théatre.

h) Ces mépriſes entre deux reines, ces équivoques ſemblent bien peu dignes de la tragédie.

Pour ne *i*) hazarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rapellez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa faveur peut les connaître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal ?
Vous par qui seule ici tout ce désordre arrive,
Vous qui dans ce palais vous voyez ma captive,
Vous qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang ;
Vous me parlez encor avec la même audace,
Que si j'avais besoin de vous demander grace !

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que quand il me plaira vous serez ma victime ;
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime.
Votre peuple est coupable, & dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits :
Mais pour moi qui suis reine, & qui dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame, & quoi qu'il en avienne,

i) *Hazarder une majesté au manque de respect !*] Encor s'il y avait *exposer*. Ce ne sont point là les *pompeux solécismes* que *Boileau* réprouve avec tant de raison, ce sont de très-plats solécismes.

Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'eſt fait de votre vie, & je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt ſur ma tombe,
Tout le ſang de vos rois ſervira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maiſon
Quelqu'autre Métrobate ou quelqu'autre Zénon?
N'apréhendez-vous point que tous vos domeſtiques
Ne ſoient déja gagnés par mes ſourdes pratiques?
En ſavez-vous quelqu'un ſi prêt à ſe trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?
Je ne veux point régner ſur votre Bithynie;
Ouvrez-moi ſeulement les chemins d'Arménie;
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre,
Flaminius l'y mène, & poura vous le rendre:
Mais hâtez-vous, de grace, *k*) & faites bien ramer,
Car déja ſa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah, ſi je le croyais!

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui ſaiſiſſent mon ame.

---

k) . . . . *Et faites bien ramer.*] Ironie, ou plutôt plaiſanterie, indigne de la nobleſſe tragique, ainſi que toutes celles qu'on a remarquées.

Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect, ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'ôtage, *l*)
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi-bien Annibal nommait une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voye au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras,
Et sous mon désespoir *m*) rangeant sa tyrannie.

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, & sans lui faire injure;
Puisque le roi veut bien *n*) n'être roi qu'en peinture,
Que lui doit importer qui donne ici la loi?
Et qui régne pour lui des Romains, ou de moi?
Mais un second ôtage entre mes mains se jette.

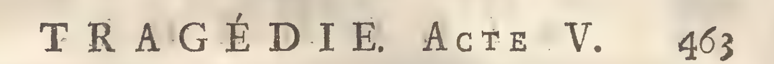
---

l) Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais. Elle devrait donc avoir des gardes.

m) Ranger une tiranie sous un désespoir! Quelle phrase, quelle barbarie de langage!

n) . . . *N'être roi qu'en peinture.*] Cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières.

o) *Dans les derniers malheurs nous ont précipités.*] C'est dommage que la belle



SCENE VIII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

ATtale, avez-vous ſû comme ils ont fait retraite ?

ATTALE.

Ah, madame !

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités

o) Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince eſt échapé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame,
La générosité déja rentre en mon ame.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaiſir à m'allarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le préſumer.
p) Le malheureux Araſpe, avec ſa faible eſcorte,

---

action d'*Attale* ne ſe preſente ici que ſous l'idée d'un menſonge & d'une ſuperche-rie. *Le prince eſt échapé* tient encor trop du comique.

p) *Le malheureux Araſpe.*] Je penſe qu'on doit rarement parler dans un cin-quiéme acte de perſonnages qui n'ont rien fait dans la piéce. *Araſpe* ſacrifié ici, n'eſt pas un objet aſſez important, & le prince qui l'a fait tuer eſt coupable d'une très-vilaine action.

L'avait déja conduit à cette fauſſe porte :
L'ambaſſadeur de Rome était déja paſſé,
Quand dans le ſein d'Araſpe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince ; il s'écrie, & ſa ſuite,
De peur d'un pareil ſort, prend auſſi-tôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pû le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze ſoldats qui ſemblaient la garder ;
Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah, mon fils, qu'il eſt partout de traîtres !
Qu'il eſt peu de ſujets fidèles à leurs maîtres !
Mais de qui ſavez-vous un déſaſtre ſi grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Araſpe, & d'Araſpe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me déſeſpère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père,
Il n'en était plus tems ; ce monarque étonné
A ſes frayeurs déja s'était abandonné, *q*)
Avait pris un eſquif pour tâcher de rejoindre
Ce romain dont l'effroi peut-être n'eſt pas moindre.

SCENE

---

q) Voilà ce pauvre bon homme de *Pruſias* avili plus que jamais, il eſt traité tour-à-tour par ſes deux enfans de ſot & de poltron.

r) *Non, non, nous revenons l'un & l'autre en ces lieux.*] *Corneille* dit lui-même dans ſon examen, qu'il avait d'abord fini ſa piéce, ſans faire revenir l'ambaſſadeur & le roi ; qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la fin d'une piéce tous les acteurs réunis. Il convient que ce retour avilit encor plus le caractère de *Pruſias*, de même que celui de *Flaminius*, qui ſe



SCENE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

r) NOn, non, nous revenons l'un & l'autre en ces lieux,
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ.

Mourons, s) mourons, feigneur, & dérobons nos vies
A l'abfolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, & montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à difpofer de nous.

LAODICE.

Ce défefpoir, madame, offenfe un fi grand homme,
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome:
Vous devez le connaître; & puifqu'il a ma foi,
Vous devez préfumer qu'il eft digne de moi.
Je le défavourais, s'il n'était magnanime,
S'il t) manquait à remplir l'effort de mon eftime,
S'il ne faifait paraître un cœur toujours égal.
Mais le voici, voyez fi je le connais mal.

---

trouve dans une fituation humiliante, puifqu'il femble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de fon ennemie. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impraticable.

s) *Mourons & montrons nous jaloux de l'honneur qu'on a de difpofer de nous.*] La penfée eft très-mal exprimée : il falait dire, *raviffons leur en mourant la gloire d'ordonner de notre fort ;* il fallait au moins s'énoncer avec plus de clarté & de jufteffe.

t) *Manquer à remplir l'effort d'une ef-*



S C E N E D E R N I E R E.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ARSINOE, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÉDE.

Tout eſt calme, ſeigneur, un moment de ma vûe
A ſoudain apaiſé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi, me viens-tu braver juſque dans mon palais,
Rebelle ?

NICOMÉDE.

C'eſt un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif inſolent d'avoir briſé ſa chaîne;
u) Je viens en bon ſujet vous rendre le repos,
Que d'autres intérêts troublaient mal-à-propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime.
Du grand art de régner elle ſuit la maxime;

---

time.] On s'indigne quand on voit la profuſion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbariſmes dans les belles ſcènes des *Horaces* & de *Cinna*. Par quelle fatalité *Corneille* écrivait-il toujours avec plus d'incorrection & dans un ſtile plus groſſier, à meſure que la langue ſe perfectionait ſous *Louis XIV*? Plus ſon goût & ſon ſtile devaient ſe perfectionner & plus ils ſe corrompaient.

u) *Je viens en bon ſujet vous rendre le repos.*] *Nicomède* toujours fier & dédaigneux, bravant toujours ſon père, ſa marâtre & les romains, devient généreux, & même docile, dans le mo-

Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir :
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne.
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne.
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
Faites-lui grace aussi, madame, & permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire ;
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes ;
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en aporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains & mes jours, & ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur

ment où ils veulent le perdre & où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours ; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'*Arsinoé*. Quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince *Attale*, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque ? & ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles & sensés qui la précèdent ? Au reste le retour de *Nicomède* dut faire grand plaisir aux spectateurs ; & je présume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie.

Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre,
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

x) Je me rens donc aussi, madame, & je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire;
Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÉDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
y) Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit ici raporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

NICOMÉDE.

Ah, laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,

x) *Je me rends donc aussi.*] Si *Prusias* n'est pas du commencement jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort.

y) *Mais il m'a demandé mon diamant pour gage.*] *Attale* paraît ici bien prudent, & *Nicomède* bien peu curieux; mais si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle. Il paraît seulement bien injuste & bien odieux qu'*Attale* ait assassiné un officier du roi son père qui faisait son devoir. Ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur? A l'égard du diamant, je ne sais si *Boi-*



Ceux du roi, de la reine, & les ſiens, & les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en ſauvant tout l'état.

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans ſon plus haut éclat ?
Pour la voir ſeule agir contre notre injuſtice,
Sans la préoccuper par ce faible ſervice,
Et me venger enfin, ou ſur vous, ou ſur moi,
Si j'euſſe mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame. . . .

ARSINOÉ.

Il ſuffit, voilà le ſtratagême
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.
(*à Nicomède.*)
Et j'ai l'eſprit, ſeigneur, d'autant plus ſatisfait,
Que mon ſang rompt le cours du mal que j'avais fait.

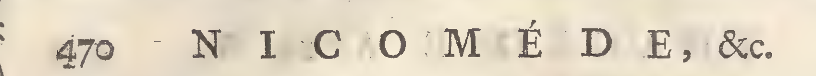
NICOMÉDE *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuſe
D'avoir votre amitié doit ſe tenir heureuſe;
z) Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix,
Qu'elle jette toujours ſur la tête des rois;
Nous vous la demandons hors de la ſervitude,
Ou le nom d'ennemi nous ſemblera moins rude.

---

leau qui blâmait tant l'anneau royal dans *Aſtrate* était content du diamant de *Nicomède.*

z) *Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix*
Qu'elle jette toujours ſur la tête des rois.] *Jetter des loix ſur la tête.* Cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de juſteſſe; parce qu'on ne peut jetter une loi comme on jette de l'oprobre, de l'infamie, du ridicule. Dans ces cas le mot *jetter* rapelle l'idée de quelque ſouillure



FLAMINIUS *à Nicomède.*

C'eſt de quoi le ſénat poura délibérer ;
Mais cependant pour lui j'oſe vous aſſurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez ſon eſtime,
Telle que doit l'attendre un cœur ſi magnanime ;
Et qu'il croira ſe faire un illuſtre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres réunis ſous de meilleurs auſpices,
Préparons à demain de juſtes ſacrifices ;
Et demandons aux dieux, nos dignes ſouverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des romains.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

---

dont on peut phyſiquement couvrir quelqu'un ; mais on ne peut couvrir un homme *d'une loi.* Je n'ai rien à dire de plus ſur la piéce de *Nicomède.* Il faut lire l'examen que l'auteur lui-même en a fait.

EXAMEN

DE NICOMÈDE.

VOICI une piéce d'une conſtitution aſſez extraordinaire, auſſi eſt-ce la vingt & uniéme que j'ai miſe ſur le théatre; & après y avoir fait réciter quarante mille vers, il eſt bien mal-aiſé de trouver quelque choſe de nouveau, ſans s'écarter un peu du grand chemin, & ſe mettre au hazard de s'égarer. La tendreſſe & les paſſions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la grandeur de courage y régne ſeule, & regarde ſon malheur d'un œil ſi dédaigneux, qu'il n'en ſaurait arracher une plainte. Elle y eſt combattue par la politique, & n'opoſe à ſes artifices qu'une prudence généreuſe, qui marche à viſage découvert, qui prévoit le péril ſans s'émouvoir, & qui ne veut point d'autre apui que celui de ſa vertu, & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'hiſtoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré, eſt tirée du quatriéme livre de Juſtin. J'ai ôté de ma ſcène l'horreur de ſa cataſtrophe, où le fils fait aſſaſſiner ſon père qui lui en avait voulu faire autant, & n'ai donné ni à Pruſias, ni à Nicomède aucun deſſein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voiſine à la ſienne donnât plus d'ombrage aux romains, & leur fit prendre plus de ſoin d'y mettre un obſtacle de leur part. J'ai aproché de cette hiſtoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, & dont le nom n'eſt pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède diſciple, pour lui prêter plus de valeur & plus de fierté contre les

romains ; & prenant l'occafion de l'ambaffade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commiffion fecrette de traverfer ce mariage, qui leur devait donner de la jaloufie. J'ai fait que pour gagner l'efprit de la reine, qui fuivant l'ordinaire des fecondes femmes, avait tout pouvoir fur celui de fon vieux mari, il lui ramène un de fes fils, que mon auteur m'aprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets ; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieufe ; & de l'autre, il oppofe à Nicomède un rival apuyé de toute la faveur des romains, jaloux de fa gloire, & de fa grandeur naiffante.

Les affaffins qui découvrirent à ce prince les fanglans desfeins de fon père, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embuches que fa belle-mère lui avait préparées ; & pour la fin, je l'ai réduite en forte que tous mes perfonnages y agiffent avec générofité, & que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laiffent un exemple affez illuftre, & une conclufion affez agréable.

La repréfentation n'en a point déplu, & ce ne font pas les moindres vers qui foient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des romains au dehors, & comme ils agiffaient impérieufement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, & les foins qu'ils prenaient de traverfer leur grandeur quand elle commençait à leur devenir fufpecte à force de s'augmenter, & de fe rendre confidérables par de nouvelles conquêtes. C'eft le caractère que j'ai donné à la république en la perfonne de

fon

ſon ambaſſadeur Flaminius, à qui j'opoſe un prince intrépide, qui voit ſa perte aſſurée ſans s'ébranler, & qui brave l'orgueilleuſe maſſe de leur puiſſance, lors même qu'il en eſt accablé. Ce héros de ma façon ſort un peu des régles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ſes infortunes : mais le ſuccès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du ſpectateur, eſt quelquefois auſſi agréable que la compaſſion que notre art nous ordonne d'y produire par la repréſentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas juſques à tirer des larmes. Son effet ſe borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, & à leur faire former des ſouhaits pour ſes proſpérités.

Dans l'admiration qu'on a pour ſa vertu, je trouve une manière de purger les paſſions, dont n'a point parlé Ariſtote, & qui eſt peut-être plus ſûre que celle qu'il preſcrit à la tragédie par le moyen de la pitié & de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laiſſe une averſion contre la puſillanimité ; & la généreuſe reconnaiſſance d'Héraclius qui expoſe ſa vie pour Martian, à qui il eſt redevable de la ſienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point diſſimuler que cette piéce eſt une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Auſſi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vîte, comme je l'ai dit ailleurs, & où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Pruſias & Flaminius, qui après avoir pris la fuite ſur la mer, s'aviſent tout d'un coup de rapeller leur courage, & viennent ſe ranger auprès de la reine Arſinoé, pour

mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avait pris de la diviser & les instructions qu'il en avait aportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine & du prince Attale, qu'il avait choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, & semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avais fini la piéce sans les faire revenir, & m'étais contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère un grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettait pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentait point l'effet historique, puisqu'il laissait sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

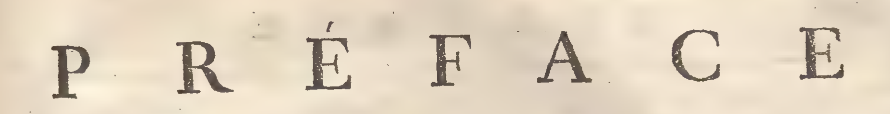
PERTHARITE,

ROI

DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE.

1659.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

CETTE piéce, comme on ſait, fut malheureuſe; elle ne put être repréſentée qu'une fois; le public fut juſte. *Corneille*, à la fin de l'examen de *Pertharite*, dit que les ſentimens en ſont *aſſez vifs & nobles*, *& les vers aſſez bien tournés.* Le reſpect pour la vérité, toujours plus fort que le reſpect pour *Corneille*, oblige d'avouer que les ſentimens ſont outrés, ou faibles, & rarement nobles; & que les vers, loin d'être bien tournés, ſont preſque tous d'une proſe comique rimée.

Dès la ſeconde ſcène *Eduige* dit à *Rodelinde*:

Je ne vous parle pas de votre Pertharite,
Mais il ſe poura faire enfin qu'il reſſuſcite,
Qu'il rende à vos deſirs leur juſte poſſeſſeur;
Et c'eſt dont je vous donne avis en bonne ſœur.

. . . .

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à ſuivre.
Pour vivre l'ame ſaine on n'a qu'à m'imiter;
Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter.

Les noms ſeuls des héros de cette piéce révoltent; c'eſt une *Eduige*, un *Grimoald*, un *Unulphe.* L'auteur de *Childebrant* ne choiſit pas plus mal ſon ſujet & ſon héros.

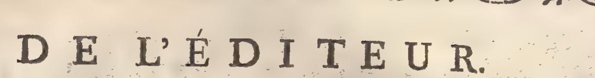
Il eſt peut-être utile pour l'avancement de l'eſprit humain, & pour celui de l'art théatral, de rechercher comment *Corneille*, qui devait s'élever toujours après ſes belles piéces, qui connaiſſait le théatre, c'eſt-à-dire, le cœur humain, qui était plein de la lecture des anciens, & dont l'expérience devait avoir fortifié le génie, tomba pourtant ſi bas, qu'on ne peut

ſuporter ni la conduite, ni les ſentimens, ni la diction de pluſieurs de ſes dernières piéces. N'eſt-ce point qu'ayant aquis un grand nom, & ne poſſédant pas une fortune digne de ſon mérite, il fut forcé ſouvent de travailler avec trop de hâte: *Conatibus obſtat res anguſta domi.* Peut-être n'avait-il pas d'ami éclairé & ſévère; il avait contracté une malheureuſe habitude de ſe permettre tout, & de parler mal ſa langue. Il ne ſavait pas, comme *Racine*, ſacrifier de beaux vers, & des ſcènes entières.

Les piéces précédentes de *Nicomède* & de *Don Sanche d'Aragon*, n'avaient pas eu un brillant ſuccès: cette décadence devait l'avertir de faire de nouveaux efforts; mais il ſe repoſait ſur ſa réputation; ſa gloire nuiſait à ſon génie; il ſe voyait ſans rival; on ne citait que lui; on ne connaiſſait que lui. Il lui arriva la même choſe qu'à *Lulli*, qui ayant excellé dans la muſique de déclamation, à l'aide de l'inimitable *Quinault*, fut très-faible, & ſe négligea ſouvent dans preſque tout le reſte; manquant de rival comme *Corneille*, il ne fit point d'efforts pour ſe ſurpaſſer lui-même. Ses contemporains ne connaiſſaient pas ſa faibleſſe; il a falu que long-tems après il ſoit venu un homme ſupérieur, pour que les français, qui ne jugent des arts que par comparaiſon, ſentiſſent combien la plûpart des airs détachés & des ſimphonies de *Lulli* ont de faibleſſe.

Ce ferait à regret que j'imprimerais la piéce de *Pertharite*, ſi je ne croyais y avoir découvert le germe de la belle tragédie d'*Andromaque*.

Serait-il poſſible que ce *Pertharite* fût en quelque façon le père de la tragédie patétique, élégante & forte d'*Andromaque*? piéce admirable, à quelques ſcènes de coquetterie près, dont



le vice même eſt déguiſé par le charme d'une poëſie parfaite, & par l'uſage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue françaiſe.

L'excellent *Racine* donna ſon *Andromaque* en 1668, neuf ans après *Pertharite.* Le lecteur peut conſulter le commentaire qu'on trouvera dans le ſecond acte; il y trouvera toute la diſpoſition de la tragédie d'*Andromaque*, & même la plûpart des ſentimens que *Racine* a mis en œuvre avec tant de ſupériorité; il verra comment d'un ſujet manqué, & qui paraît trèsmauvais, on peut tirer les plus grandes beautés, quand on ſait les mettre à leur place.

C'eſt le ſeul commentaire qu'on fera ſur la piéce infortunée de *Pertharite.* Les amateurs & les auteurs ajouteront aiſément leurs propres réflexions, au peu que nous dirons ſur cet honneur ſingulier qu'eut *Pertharite* de produire les plus beaux morceaux d'*Andromaque.*



AU LECTEUR,

SUR

PERTHARITE,

Imprimé en 1653.

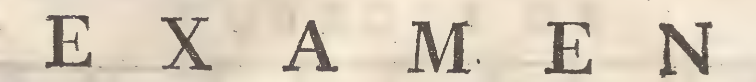
La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage, m'avertit qu'il est tems que je sonne la retraite, & que des préceptes de mon Horace, je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même, que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait ; & il est juste qu'après vingt années de travail, je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encor à la mode. J'en remporte cette satisfaction, que je laisse le théatre français en meilleur état que je ne l'ai trouvé, & du côté de l'art, & du côté des mœurs. Les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon tems, y ont beaucoup contribué, & je me flate jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui ; il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, & qui achéveront de l'épurer : je le souhaite de tout mon cœur. Cependant agréez que je joigne ce malheureux poëme aux vingt-un qui l'ont précédé avec plus d'éclat ; ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature ; non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre,

mais

mais il y a grande aparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien touchant la juſtification de Pertharite : ce n'eſt pas ma coutume de m'opoſer au jugement du public ; mais vous ne ſerez pas fâché que je vous faſſe voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous puiſſiez ſéparer le faux d'avec le vrai, & les embelliſſemens de nos feintes d'avec la pureté de l'hiſtoire. Celui qui l'a écrite le premier, a été Paul Diacre, à la fin de ſon quatriéme livre, & au commencement du cinquiéme des geſtes des Lombards ; &, pour n'y mêler rien du mien, je vous en donne la traduction fidèle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ſes diverſes leçons : j'y ajoute un mot d'Erycius Puteanus, pour quelques circonſtances en quoi ils diffèrent, & je le laiſſe en latin, de peur de corrompre la beauté de ſon langage par la faibleſſe de mes expreſſions. Flavius Blondus dans ſon hiſtoire de la décadence de l'empire romain, parle encor de Pertharite ; mais, comme il le fait chaſſer de ſon royaume, étant encore enfant, ſans nommer Rodelinde, je n'ai pas crû qu'il fût à propos de vous nommer un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.



EXAMEN DE PERTHARITE,

Imprimé en 1663.

LE ſuccès de cette tragédie a été ſi malheureux, que pour m'épargner le chagrin de m'en ſouvenir, je n'en dirai preſque rien. Le ſujet eſt écrit par Paul Diacre au 4. & 5. livre des geſtes des Lombards, & depuis lui par Erycius Puteanus au ſecond Livre de ſon hiſtoire des invaſions de l'Italie par les barbares. Ce qui l'a fait avorter au théatre, a été l'événement extraordinaire qui me l'avait fait choiſir. On n'y a pû ſuporter qu'un roi dépouillé de ſon royaume, après avoir fait tout ſon poſſible pour y rentrer, ſe voyant ſans forces, & ſans amis, en cède à ſon vainqueur les droits inutiles, afin de retirer ſa femme priſonnière de ſes mains, tant les vertus de bon mari ſont peu à la mode. On n'y a pas aimé la ſurpriſe avec laquelle Pertharite ſe préſente au troiſiéme acte, quoique le bruit de ſon retour ſoit épandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ſes affections à Eduige, ſi-tôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avoit crû mort juſques-là, le mettait dans l'impoſſibilité de réuſſir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des perſonnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes, & la réduit au ſecond ou au troiſiéme dans les deux derniers. J'ajoûte ici,

malgré ſa diſgrace, que les ſentimens en ſont aſſez vifs & nobles, les vers aſſez bien tournés, & que la façon dont le ſujet s'explique dans la première ſcène ne manque pas d'artifice.



ANTOINE DU VERDIER,

Livre IV. de ses diverses Leçons, Chapitre 12.

PERTHARITE fut fils d'Aripert, roi des Lombards, lequel, après la mort du père, régna à Milan, & Gundebert son frère à Pavie: & étant survenue quelque noise & querelle entre les deux frères, Gundebert envoya Garibalde, duc de Turin, par devers Grimoald, comte de Bénévent, capitaine généreux, le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesses de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde usant de trahison envers son seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume, qui, par la discorde des frères, était en mauvais état & prochain de sa ruine. Ce qu'entendant Grimoald se dépouilla de sa comté de Bénévent, de laquelle il fit comte son fils, & avec le plus de forces qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie, & par toutes les cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le royaume. Etant arrivé à Pavie, & parlé qu'il eut à Gundebert, il le tua par intelligence & le moyen de Garibalde, & occupa le royaume. Pertharite entendant ces nouvelles, abandonna Rodelinde sa femme & un sien petit-fils, lesquels Grimoald confina à Bénévent, & s'enfuit, & se retira vers Cacan, roi des Avarriens ou Huns. Grimoald ayant confirmé & établi son royaume à Pavie, entendant que Pertharite s'était sauvé vers

Cacan, lui envoya des ambaſſadeurs pour lui faire entendre que s'il gardait Pertharite en ſon royaume, il ne jouïrait plus de la paix qu'il avait eue avec les Lombards, & qu'il aurait un roi pour ennemi. Suivant laquelle ambaſſade le roi des Avarriens appella en ſecret Pertharite, lui diſant qu'il allât la part où il voudrait, afin que par lui les Avarriens ne tombaſſent en l'inimitié des Lombards. Ce qu'ayant entendu Pertharite, s'en retourna en Italie, vint trouver Grimoald, ſe fiant à ſa clémence; &, comme il fut près de la ville de Lodi, il envoya devant un ſien gentilhomme nommé Unulphe, auquel il ſe fiait grandement, pour avertir Grimoald de ſa venue. Unulphe ſe préſentant au nouveau roi, lui donna avis comme Pertharite avait recours à ſa bonté, à laquelle il ſe venait librement ſoumettre, s'il lui plaiſait l'accepter. Quoi entendant Grimoald, lui promit & jura de ne faire aucun déplaiſir à ſon maître, lequel pouvait venir ſûrement quand il voudrait ſur ſa foi. Unulphe ayant raporté telle réponſe à ſon ſeigneur Pertharite, celui-ci vint ſe préſenter à Grimoald, & ſe proſterner à ſes pieds, lequel le reçut gracieuſement, & le baiſa. Quoi fait, Pertharite lui dit, Je vous ſuis ſerviteur, & ſachant que vous êtes très-chrétien & ami de piété, bien que je puſſe vivre entre les payens, néanmoins, me confiant en votre douceur & débonnaireté, me ſuis venu rendre à leurs pieds. Lors Grimoald uſant de ſes ſermens accoûtumés, lui promit, diſant: *Par celui qui m'a fait naître, puiſque vous avez recours à ma foi, vous ne ſouffrirez mal aucun en choſe qui ſoit, & donnerai ordre que vous pourrez honnêtement vivre.* Ce dit, lui ayant fait donner un bon logis, commanda qu'il fût entretenu ſelon ſa qualité, & que toutes choſes à lui néceſſaires lui fuſſent abondamment baillées. Or,

comme Pertharite eut pris congé du roi, & se fut retiré en son logis, advint que soudain les citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir & le saluer, comme l'ayant auparavant connu & honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaise langue. Quelques flateurs malins ayant pris garde aux caresses faites par le peuple à Pertharite, vinrent trouver Grimoald, & lui firent entendre que si bientôt il ne faisait tuer Pertharite, il était en branle de perdre le royaume & la vie, lui assurant qu'à cette fin tous ceux de la ville lui faisaient la cour. Grimoald, homme facile à croire, & bien souvent trop de léger, s'étonna aucunement; & atteint de défiance, ayant mis en oubli sa promesse, s'enflamma subitement de colère, & dès lors jura la mort de l'innocent Pertharite, commençant à prendre avis en soi par quel moyen & en quelle sorte il lui pourrait le lendemain ôter la vie, pour ce que lors était trop tard; & à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes, & vins des plus friands en grande abondance pour le faire enyvrer, afin que trop boire & manger, & étant enseveli en vin & à dormir, il ne pût penser aucunement à son salut: mais un gentilhomme qui avait jadis été serviteur du père de Pertharite, qui lui portait de la viande de la part du roi, baissant la tête sous la table, comme s'il lui eût voulu faire la révérence & embrasser le genouil, lui fit savoir secrettement que Grimoald avait délibéré de le faire mourir; donc Pertharite commanda à l'instant à échanson qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas, qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les courtisans qui lui présentaient les viandes de diverses sortes, de faire brindes, & ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du roi: lui, pour l'honneur &

révérence de Grimoald, promettait de la vuider du tout ; & toutefois ce n'était qu'eau qu'il buvait. Les gentils-hommes & serviteurs raportèrent à Grimoald comme Pertharite haussait le gobelet, buvait à sa bonne grace démesurément : de quoi se réjouissant Grimoald, dit en riant, *Que cet yvrogne boive son saoul seulement, car demain il rendra le vin mêlé avec son sang.* Le soir même il envoya ses gardes entourer la maison de Pertharite, afin qu'il ne s'en pût fuir ; lequel, après qu'il eût soupé, & que tous furent sortis de la chambre, lui demeuré seul avec Unulphe & le page qui avait accoûtumé le vêtir, & lesquels étaient tous les deux plus fidéles serviteurs qu'il eût, leur découvrit comme Grimoald avait entrepris de le faire mourir ; pour à quoi obvier, Unulphe lui chargea sur les épaules les couvertes d'un lit, une coutre, & une peau d'ours qui lui couvrait le dos & le visage, &, comme si c'eût été quelque rustique ou faquin, commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâton hors de la chambre, & à lui faire plusieurs outrages & vilainies, tellement que chassé & ainsi battu, il se laissait cheoir souvent en terre. Ce que voyant les gardes de Grimoald qui étaient en sentinelle à l'entour de la maison, demandant à Unulphe que c'était : C'est, répondit-il, un maraut de valet que j'ai, qui, outre mon commandement, m'avait dressé mon lit en la chambre de cet yvrogne Perthaire, lequel est tellement rempli de vin qu'il dort comme un mort, & partant je le frape. Eux entendant ces paroles, les croyant véritables, se réjouïrent tous, & ne pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place & à Unulphe, & les laissèrent aller. La même nuit Pertharite arriva en la ville d'Ast, & de-là passa les monts, & vint en France. Or, comme il fût sorti, & Unulphe après le fidéle page avait dili-

gemment fermé la porte après lui, & demeuré ſeul dedans la chambre, là où le lendemain les meſſagers du roi vinrent pour mener Pertharite au palais, & ayant frapé à l'huis, le page priait d'attendre, diſant, Pour Dieu, ayez pitié de lui, & laiſſez le achever de dormir; car étant encor laſſé du chemin, il dort de profond ſommeil. Ce que lui ayant accordé, le raportèrent à Grimoald, lequel lui dit que tant mieux, & commanda que quoi que ce fût, on y retournât, & qu'ils l'amenaſſent; auquel commandement les ſoldats revinrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre, & le page les pria de permettre qu'il repoſât encor un peu: mais ils criaient & tempeſtaient de tant plus, diſant, N'aura meshuy dormi aſſez cet yvrogne? Et en même tems rompirent à coups de pied la porte, & entrés dedans cherchèrent Pertharite dans le lit; mais ne le trouvant point, demandèrent au page où il était, lequel leur dit qu'il s'en était fui. Lors ils prindrent le page par les cheveux, & le menèrent en grande furie au palais; & comme ils furent devant le roi, dirent que Pertharite avait fait vie, à quoi le page avait tenu la main, dont il méritait la mort. Grimoald demanda par ordre, par quel moyen Pertharite s'était ſauvé, & le page lui conta le fait de la ſorte qu'il était advenu. Grimoald connaiſſant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ſes pages, l'exhortant à garder cette foi qu'il avait à Pertharite, lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant ſa foi & ſa prudence: quelques jours après il lui demanda s'il ne voulait pas être bientôt avec Pertharite; à quoi Unulphe avec ſerment répondit, que plutôt il aurait voulu mourir avec Pertharite, que vivre en tout autre lieu en tout plaiſir & délices. Le roi fit

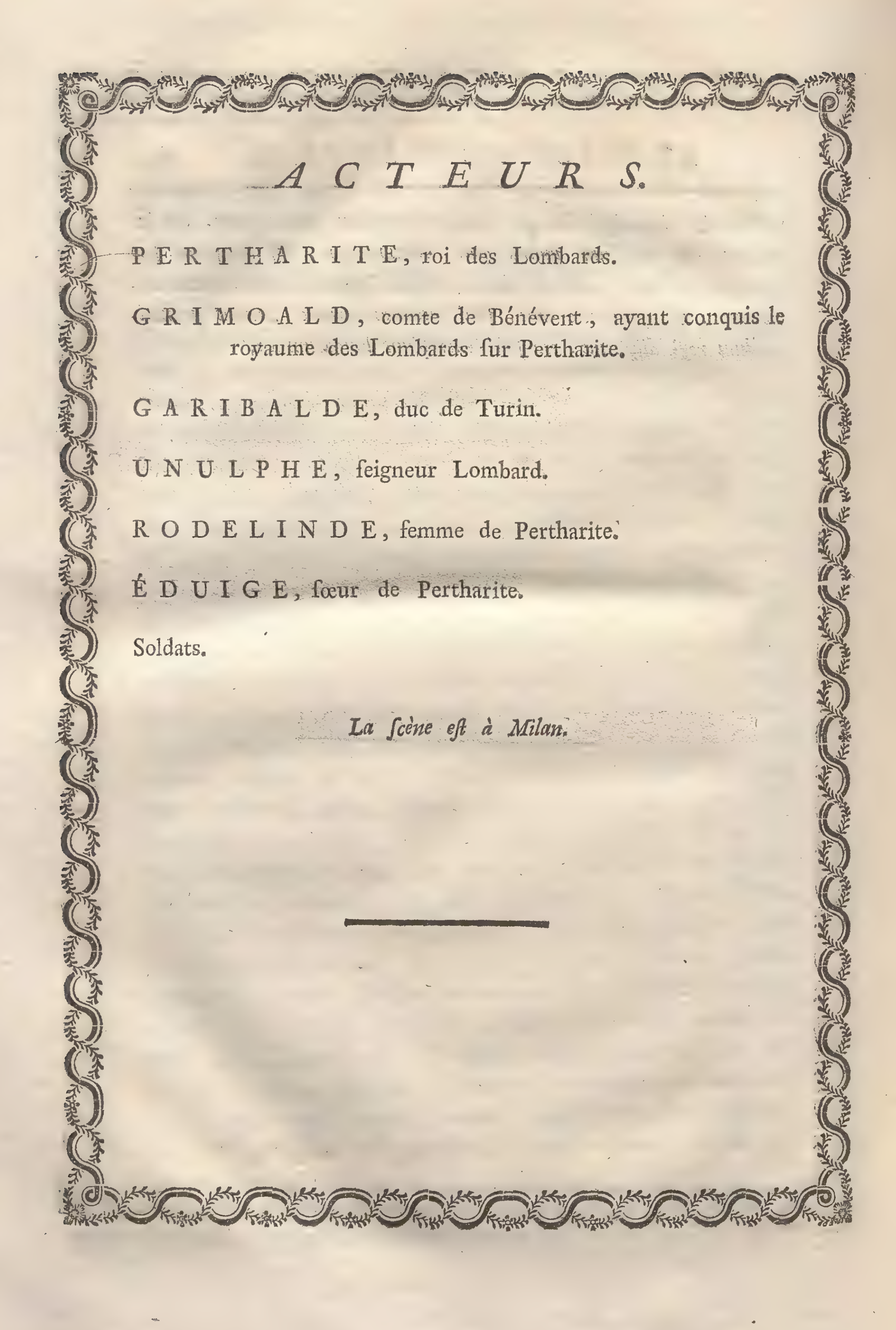
fit pareille demande au page, à ſavoir, s'il trouvait meilleur de demeurer avec ſoi au palais, que de vivre avec Pertharite en exil : mais le page lui ayant répondu comme Unulphe avait fait, le roi prenant en bonne part leurs paroles, & louant la foi de tous deux, commanda à Unulphe de demander tout ce qu'il voudrait de ſa maiſon, & qu'il s'en allât en toute ſûreté trouver Pertharite. Il licencia, & donna congé de même au page, lequel avec Unulphe, portant avec eux par la courtoiſie & libéralité du roi, ce qui leur était de beſoin pour leur voyage, s'en allèrent en France trouver leur deſiré ſeigneur Pertharite.

ERYCIUS PUTEANUS,

Hiſtoriæ Barbaricæ, libro 2°. n. XV.

JAM tragico nuncio obſtupefactus Pertharitus, ampliuſque tyrannum, quàm fratrem timens, fugam ad Cacanum Hunnorum regem arripuit, Rodelindâ uxore & filio Cuniperto Mediolani relictis; ſed jam magnâ ſui parte miſer, & in cariſſimis pignoribus captus, cùm à rege hoſpite rejiceretur, ad hoſtem redire ſtatuit, & cujus ſævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obeſſet? Non regnum, ſed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quaſi pati jam fortuna contumeliam poſſet, fratre occiſo, ſupplex eſſe ſuſtinuit: & quia ampliùs putavit Grimoaldus, reddere vitam, quàm regnum eripere, facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur: ut ne ſecurus eſſet, qui parcere voluit; nec liber à diſcrimine, quia ſalutem duntaxat pactus erat. Atque interea rex novus deſtinatis nuptiis potentiam firmaturus, deſponſam ſibi Virginem tori ſceptrique ſociam aſſumit. Et ſic in familiâ Ariperti, regium permanere nomen videbatur; quippe poſt filios gener diadema ſumpſerat. Venit igitur Ticinum Pertharitus, & ſuæ oblitus appellationis, ſororem reginam ſalutavit. Plenus mutuæ benevolentiæ hic congreſſus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, niſi quòd non imperaret. Domus & familia quaſi proximam nupero ſplendori vitam acturo datur. Quid fit? Viſendi & ſalutandi causâ cum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Inſubres, humanitatis regem pœnituit. Sic officia nocuere: & quia in exemplum benignitas miſerantis valuit, extincta eſt. A populo coli, & regnum moliri, juxtà habitum. Itaque, ut rex metu ſolveretur, ſecundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum deſtinat. Sed nihil inſidiæ, nihil percuſſores immiſſi potuere: elapſus eſt.

Amicâ & ingeniosâ Unulphi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum & obsessum ursinâ pelle circumtegens, & tanquàm pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant : & quia nox erat, falli satellites potuere. Facinus quemadmodum regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est.



ACTEURS.

PERTHARITE, roi des Lombards.

GRIMOALD, comte de Bénévent, ayant conquis le royaume des Lombards ſur Pertharite.

GARIBALDE, duc de Turin.

UNULPHE, ſeigneur Lombard.

RODELINDE, femme de Pertharite.

ÉDUIGE, ſœur de Pertharite.

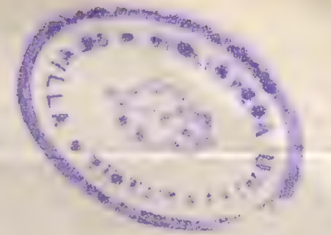
Soldats.

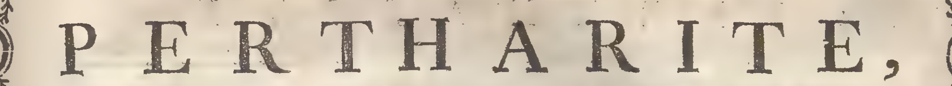
La ſcène eſt à Milan.



H. Gravelot Inv. De Longueil Sculp.

Tu me revois Tyran qui méconnois les Rois





PERTHARITE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

OUI, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager;
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer;
Ses conquêtes pour moi ſont des objets de haine,
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine;
Et comme ſon amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteſte amant.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être;
Et ce que vous direz au comte votre maître.

UNULPHE.

Dites au roi, madame.

RODELINDE.

Ah, je ne penſe pas
Que de moi Grimoald exige un cœur ſi bas;



S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance *a*)
Qui brave ma fortune, & remplit ma naiſſance.
Si d'un roi malheureux & la fuite & la mort
L'aſſurent dans ſon trône à titre du plus fort,
Ce n'eſt point à ſa veuve à traiter de monarque
Un prince qui ne l'eſt qu'à cette triſte marque.
Qu'il ne ſe flatte point d'un eſpoir décevant,
Il eſt toujours pour moi comte de Bénévent,
Toujours l'uſurpateur du ſceptre de nos pères,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes miſères.

UNULPHE.

C'eſt ne connaître pas la ſource de vos maux,
Que de les imputer à ſes nobles travaux;
Laiſſez à ſa vertu le prix qu'elle mérite;
Et n'en accuſez plus que votre Pertharite.
Son ambition ſeule...

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il était mon époux?

UNULPHE.

b) Non, mais vous oubliez que bien que la naiſſance
Donnât à ſon aîné la ſuprême puiſſance,
Il oſa toutefois partager avec lui

a) *Une digne arrogance qui remplit une naiſſance.*] On eſt toujours étonné de cette foule d'impropriétés, de cet amas de phraſes louches, irrégulières, incohérentes, obſcures, & de mots qui ne ſont point faits pour ſe trouver enſemble. Mais on ne remarquera pas ces fautes qui reviennent à tout moment dans *Pertharite.* Cette piéce eſt ſi au-deſſous des plus mauvaiſes de notre tems, que preſ-

Un ſceptre dont ſon bras devait être l'apui;
Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier piqué par un tel attentat
Voulut entre ſes mains réunir ſon état,
Et ne put voir long-tems en celles de ſon frère...

RODELINDE.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de ſon père.
Le roi qui connaiſſait ce qu'ils valaient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entr'eux.
Il vit en Pertharite une ame trop royale,
Pour ne lui pas laiſſer une fortune égale;
Et vit en Gundebert un cœur aſſez abjet,
Pour ne mériter pas ſon frère pour ſujet.
Ce n'eſt pas attenter aux droits d'une couronne,
Qu'en conſerver la part qu'un père nous en donne;
De ſon dernier vouloir c'eſt ſe faire des loix,
Honorer ſa mémoire, & défendre ſon choix.

UNULPHE.

Puiſque vous le voulez, j'excuſe ſon courage;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiſcret pour des fils généreux,
Les faiſant tous deux rois, les a perdu tous deux.
Ce mauvais politique avait dû reconnaître

---

que perſonne ne peut la lire. Les remarques ſont inutiles.

b) Cette expoſition eſt très-obſcure. Un *Unulphe*, un *Gundebert*, un *Grimoald* annonçent d'ailleurs une tragédie bien lombarde. C'eſt une grande erreur que tous ces noms barbares de goths, de lombards, de francs, puiſſent faire ſur la ſcène le même effet qu'*Achille*, *Iphigénie*, *Andromaque*, *Electre*, *Oreſte*, *Pirrhus*.



Que le plus grand état ne peut ſouffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône, & qu'une majeſté,
Que leurs enfans entr'eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naiſſance a ſon ordre infaillible,
Qui fait de leur couronne un point indiviſible.

RODELINDE.

Et toutefois le ciel par les événemens
Fit voir qu'il aprouvait ſes juſtes ſentimens.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuſe haine
Fondant ſur Pertharite, y trouva tôt ſa peine.
Une bataille entr'eux vuidait leur différend;
Il en ſortit défait, il en ſortit mourant;
Son trépas nous laiſſait toute la Lombardie,
Dont il nous enviait une faible partie;
Et j'ai verſé des pleurs qui n'auraient pas coulé,
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, & ſa main plus vaillante
Rendit après ſa mort ſa haine triomphante:
Quand nous croyons le ſceptre en la nôtre affermi,
Nous changeames de ſort en changeant d'ennemi;
Et le voyant régner où régnaient les deux frères,
Jugez à qui je puis imputer nos miſères.

UNULPHE.

Boileau ſe moque avec raiſon de celui *qui pour ſon héros va choiſir Childebrand.* Les italiens eurent grande raiſon, & montrerent le bon goût qui les anima longtems, lorſqu'ils firent renaître la tragédie au commencement du ſeizième ſiècle, ils prirent preſque tous les ſujets de leurs tragédies chez les grecs. Il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans la rue Tictonne ou dans la rue Barbet-

UNULPHE.

Excusez un amour que vos yeux ont éteint ;
Son cœur pour Éduige en était lors atteint ;
Et pour gagner la sœur à ses desirs trop chère,
Il falut épouser les passions du frère.
Il arma ses sujets, plus pour la conquérir,
Qu'à dessein de vous nuire, ou de le secourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendait l'ame,
Et sut en ce moment abuser de sa flamme.
Bien, dit-il, *que je touche à la fin de mes jours,*
Vous n'avez pas en vain amené du secours ;
Ma mort vous va laisser ma sœur, & ma querelle ;
Si vous l'osez aimer, vous combattrez pour elle.
Il la proclame reine, & sans retardement
Les chefs & les soldats ayant prêté serment,
Il en prend d'elle un autre, & de mon prince même :
Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
Je vous donne, dit-il, *Grimoald pour époux,*
Mais à condition qu'il soit digne de vous ;
Et vous ne croirez point, ma sœur, qu'il vous mérite,
Qu'il n'ait vengé ma mort, & détruit Pertharite,
Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
A la main d'une reine il faut celle d'un roi.
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,

te, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un Prévôt des Marchands nommé Marcel, que les sieurs Aubert & Fauconnau puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. Nous n'en dirons pas plus sur cette piéce, voyez seulement les endroits où *Racine* a taillé en diamans brillans les cailloux brutes de *Corneille*.



Voilà ſur quoi tous deux contre vous s'animèrent ;
Non que ſouvent mon prince, impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de ſon ſerment :
Mais contre ſon amour la princeſſe obſtinée
A toûjours opoſé la parole donnée ;
Si bien que ne voyant autre eſpoir de guérir,
Il a falu ſans ceſſe, & vaincre, & conquérir.
  Enfin après deux ans Milan par ſa conquête
Lui donnait Éduige en couronnant ſa tête,
Si ce même Milan dont elle était le prix,
N'eût fait perdre à ſes yeux ce qu'ils avaient conquis.
Avec un autre ſort il prit un cœur tout autre ;
Vous futes ſa captive, & le fites le vôtre ;
Et la princeſſe alors, par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu roi le perdit tout-à-fait.
Nous le vimes quitter ſes premières penſées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empreſſées,
Éviter Éduige, à peine lui parler,
Et ſous divers prétextes à ſon tour reculer.
Ce n'eſt pas que longtems il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avaient lieu de ſe plaindre ;
Et tant que dans ſa fuite a vécu votre époux,
N'étant plus à ſa ſœur, il n'oſait être à vous :
Mais ſi-tôt que ſa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'était juſques-là qu'un doux crime...

SCENE II.

RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

Madame, si j'étais d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéterais de le voir avec vous;
Je m'imaginerais, ce qui pourrait bien être,
Que ce fidèle agent vous parle pour son maître:
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret,
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,
La régler par votre ordre, & croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE.

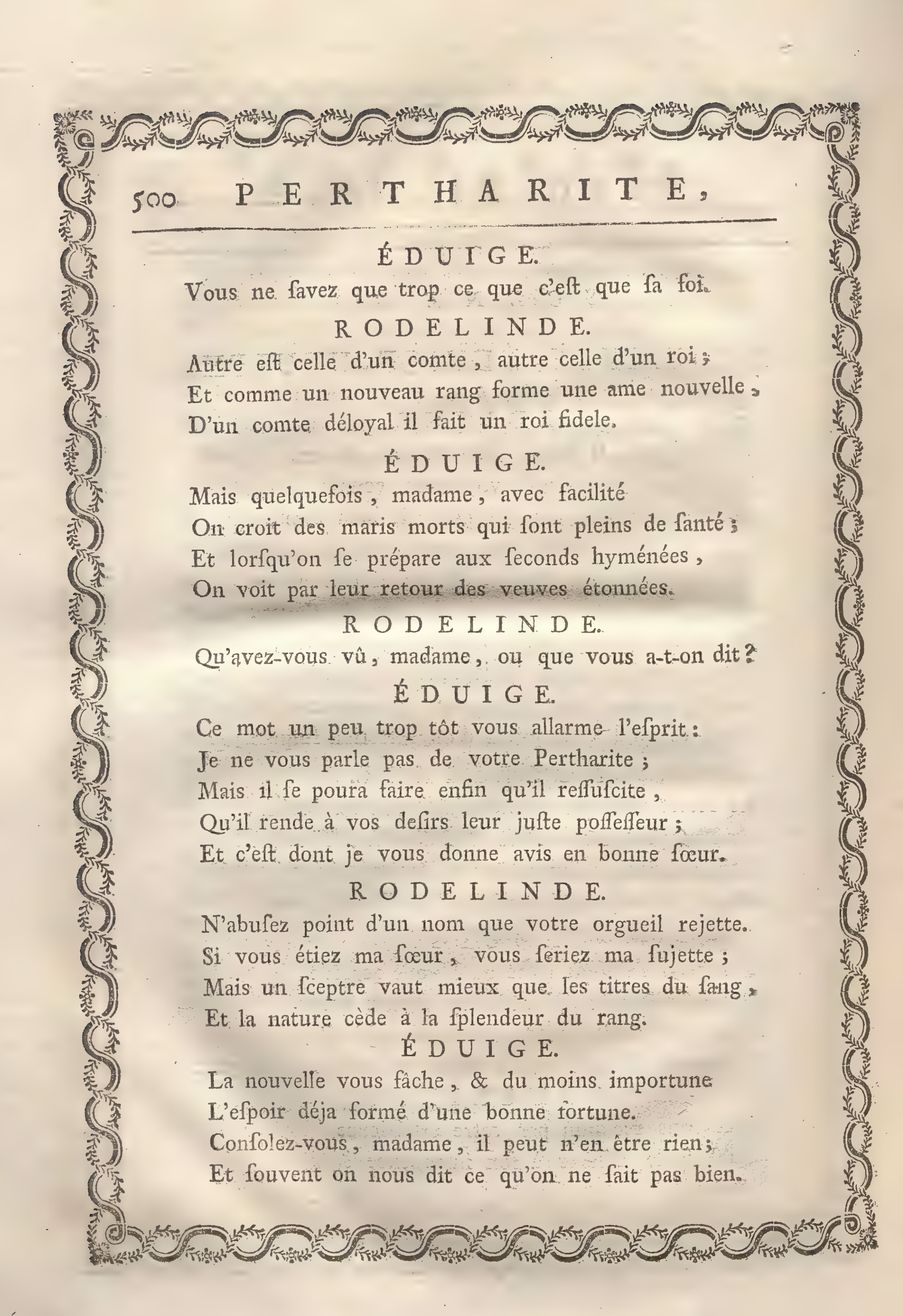
Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux,
Et s'il m'en pouvait croire, il en userait mieux.

ÉDUIGE.

Il a beau s'éblouïr alors qu'il vous regarde,
Il vous échapera, si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand & comme il lui plait.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience?



ÉDUIGE.

Vous ne ſavez que trop ce que c'eſt que ſa foi.

RODELINDE.

Autre eſt celle d'un comte, autre celle d'un roi;
Et comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidele.

ÉDUIGE.

Mais quelquefois, madame, avec facilité
On croit des maris morts qui ſont pleins de ſanté;
Et lorſqu'on ſe prépare aux ſeconds hyménées,
On voit par leur retour des veuves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous vû, madame, ou que vous a-t-on dit?

ÉDUIGE.

Ce mot un peu trop tôt vous allarme l'eſprit:
Je ne vous parle pas de votre Pertharite;
Mais il ſe poura faire enfin qu'il reſſuſcite,
Qu'il rende à vos deſirs leur juſte poſſeſſeur;
Et c'eſt dont je vous donne avis en bonne ſœur.

RODELINDE.

N'abuſez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma ſœur, vous ſeriez ma ſujette;
Mais un ſceptre vaut mieux que les titres du ſang,
Et la nature cède à la ſplendeur du rang.

ÉDUIGE.

La nouvelle vous fâche, & du moins importune
L'eſpoir déja formé d'une bonne fortune.
Conſolez-vous, madame, il peut n'en être rien;
Et ſouvent on nous dit ce qu'on ne ſait pas bien.

RODELINDE.

Il ſait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il eſt vaillant, il régne, & comme il faut régner;
Mais toutes ſes vertus me le font dédaigner.
Je hais dans ſa valeur l'effort qui le couronne;
Je hais dans ſa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans ſa prudence un grand peuple charmé;
Je hais dans ſa juſtice un tyran trop aimé;
Je hais ce grand ſecret d'aſſurer ſa conquête,
D'attacher fortement ma couronne à ſa tête;
Et le hais d'autant plus, que je vois moins de jour
A détruire un vainqueur qui régne avec amour.

ÉDUIGE.

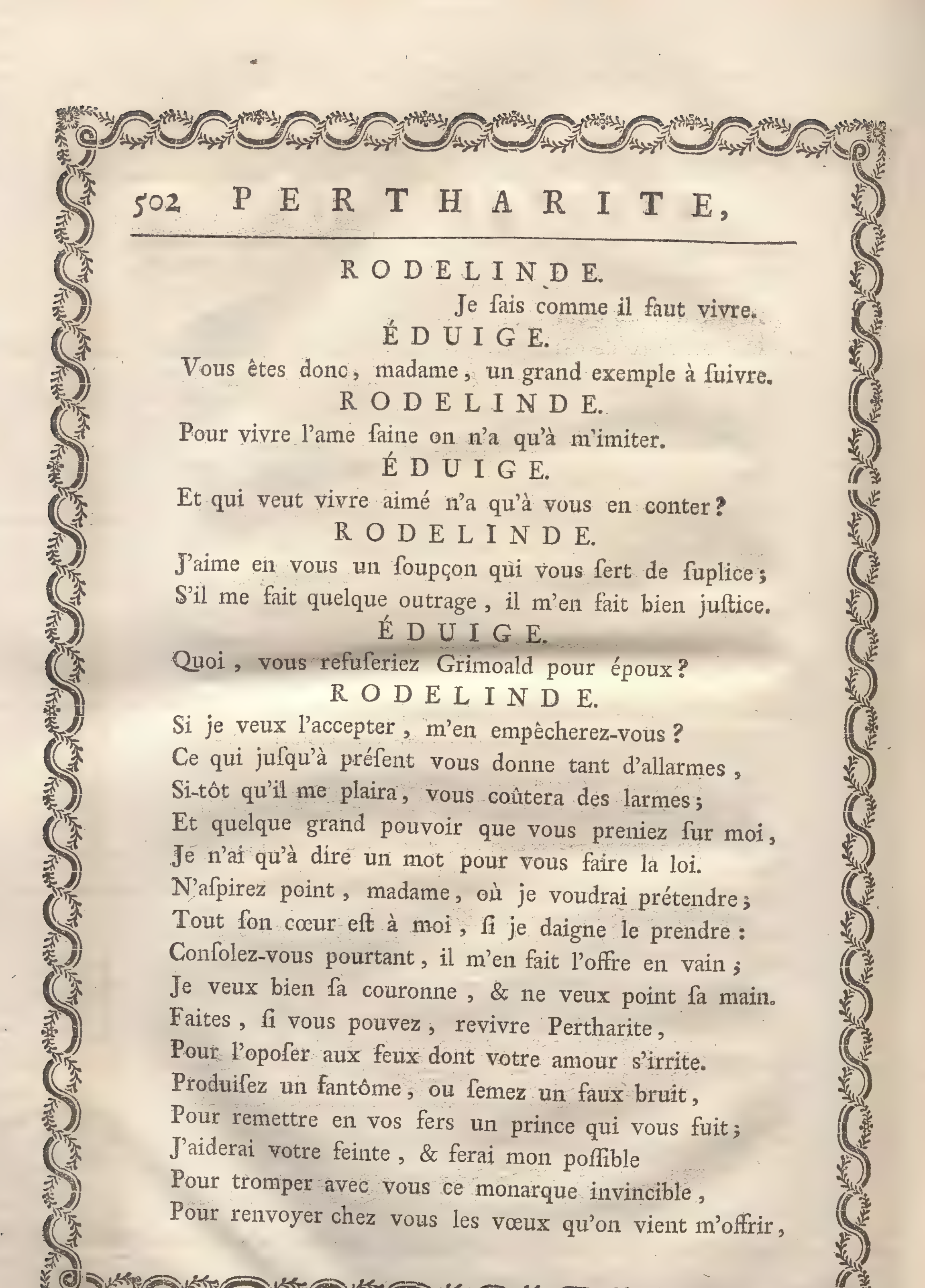
Cette haine qu'en vous ſa vertu même excite,
Eſt fort ingénieuſe à voir tout ſon mérite;
Et qui nous parle ainſi d'un objet odieux,
En dirait bien du mal, s'il plaiſait à ſes yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement permet tout à ſa haine;
Il s'emporte, il ſe jette où ſa fureur l'entraîne;
Il ne veut avoir d'yeux que pour ſes faux portraits;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais.
C'eſt ſa raiſon qui hait, qui toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'eſtimable,
Et verrait en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandait d'aimer.

ÉDUIGE.

Vous en ſavez beaucoup.



RODELINDE.

Je sais comme il faut vivre.

ÉDUIGE.

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter.

ÉDUIGE.

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter?

RODELINDE.

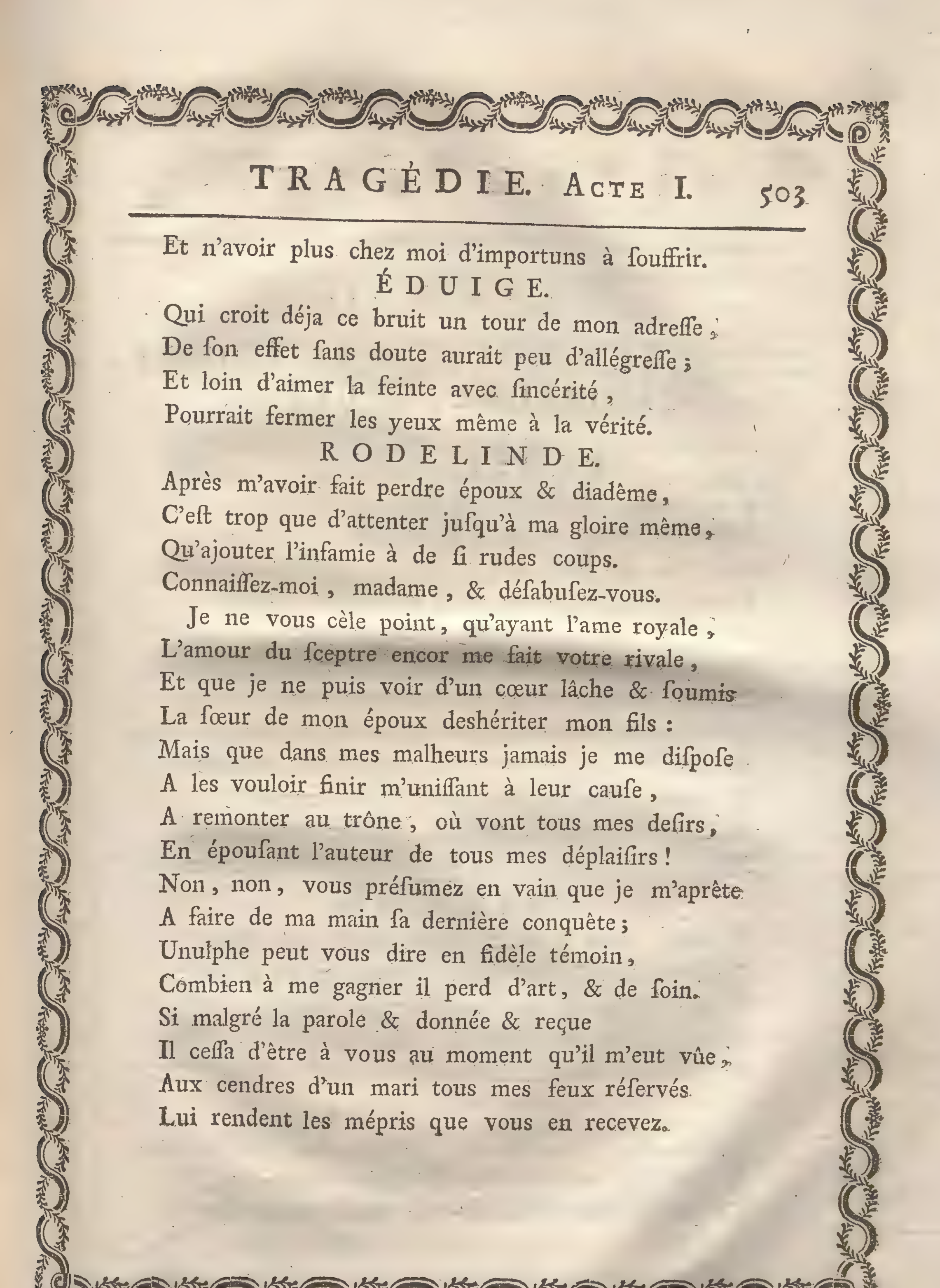
J'aime en vous un soupçon qui vous sert de suplice;
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

ÉDUIGE.

Quoi, vous refuseriez Grimoald pour époux?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'allarmes,
Si-tôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes;
Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre;
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre:
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain;
Je veux bien sa couronne, & ne veux point sa main.
Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'oposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit;
J'aiderai votre feinte, & ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,



Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

ÉDUIGE.

Qui croit déja ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute aurait peu d'allégresse;
Et loin d'aimer la feinte avec sincérité,
Pourrait fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre époux & diadême,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.
Connaissez-moi, madame, & désabusez-vous.
Je ne vous cèle point, qu'ayant l'ame royale,
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche & soumis
La sœur de mon époux desheriter mon fils:
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
A les vouloir finir m'unissant à leur cause,
A remonter au trône, où vont tous mes desirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs!
Non, non, vous présumez en vain que je m'aprête
A faire de ma main sa dernière conquête;
Unulphe peut vous dire en fidèle témoin,
Combien à me gagner il perd d'art, & de soin.
Si malgré la parole & donnée & reçue
Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vûe,
Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
Lui rendent les mépris que vous en recevez.



SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Aproche, Grimoald, & dis à ta jalouse,
A qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
Si depuis que pour moi je t'ai vû soupirer,
Jamais d'un seul coup d'œil je t'ai fait espérer.
Ou si tu veux laisser pour éternelle gêne
A cette ambitieuse une frayeur si vaine,
Di moi de mon époux le déplorable sort;
Il vit; il vit encor, si j'en crois son raport.
De ses derniers honneurs les magnifiques pompes
Ne sont qu'illusions avec quoi tu me trompes;
Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur,
N'est qu'un apas superbe à surprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville en ville, & d'empire en empire,
Contre Éduige & moi mendier du secours,
Auprès du roi des Huns il a fini ses jours:
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre . . .

RODELINDE.

Qu'elle soit vraie, ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dûs aux nœuds qui nous avaient unis.

Ce

Ce n'eſt qu'à le venger que tout mon cœur s'aplique ;
Et puiſqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échaper de ces mains,
J'irai porter partout de ſi juſtes deſſeins ;
J'irai deſſus ſes pas aux deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre :
Ou s'il me faut languir priſonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux,
Et ne ceſſeront point juſqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône uſurpé briſe ta tête en poudre.
  Madame, vous voyez avec quels ſentimens
Je mets ce grand obſtacle à vos contentemens.
Adieu. Si vous pouvez, conſervez ma couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCENE IV.

GRIMOALD, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QU'avez-vous dit, madame, & que ſupoſez-vous
Pour la faire douter du ſort de ſon époux ?
Depuis quand, & de qui ſavez-vous qu'il reſpire ?

ÉDUIGE.

Ce confident ſi cher poura vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accuſé d'avoir feint ſon trépas ?



ÉDUIGE.

Ne vous allarmez point, elle ne m'en croit pas ;
Son deſtin eſt plus doux, veuve, que mariée ;
Et de croire ſa mort vous l'avez trop priée.

GRIMOALD.

Mais enfin ?

ÉDUIGE.

Mais enfin chacun fait ce qu'il fait ;
Et quand il ſera tems, nous en verrons l'effet.
Epouſe la, parjure, & fais-en une infame.
Qui ravit un état, peut ravir une femme.
L'adultère & le rapt ſont du droit des tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différens.
Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyait les murailles,
Que je ſemais partout la terreur & l'effroi,
J'étais un grand héros, j'étais un digne roi.
Mais depuis que je régne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui ſait punir le crime,
Que le peuple ſous moi voit ſes deſtins meilleurs,
Je ne ſuis qu'un tyran; parce que j'aime ailleurs.
Ce n'eſt plus la valeur, ce n'eſt plus la naiſſance
Qui donne quelque droit à la toute-puiſſance ;
C'eſt votre amour lui ſeul, qui fait des conquérans,
Suivant qu'ils ſont à vous, des rois ou des tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer ſi je veux m'en défaire ;
Et ce même moment de lâche uſurpateur
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.

ÉDUIGE.

Ne prêten plus au mien après ta perfidie;
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie:
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci;
Ce n'est que sous mon nom que tu régnes ici;
Et le peuple bientôt montrera par sa haine
Qu'il n'adorait en roi que l'amant de sa reine,
Qu'il ne respectait qu'elle, & ne veut point d'un roi
Qui commence par elle à violer sa foi.

GRIMOALD.

Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit reine un frère en sortant de la vie,
Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
Pourrait avoir du moins quelque ombre de raison.
Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma tête,
Au milieu d'un état où tout le peuple à moi
Ne saurait craindre en vous que l'amour de son roi,
La menace impuissante est de mauvaise grace;
Avec tant de faiblesse il faut la voix plus basse;
J'y régne, & régnerai malgré votre couroux:
J'y fais à tous justice, & commence par vous.

ÉDUIGE.

Par moi?

GRIMOALD.

Par vous, madame.

ÉDUIGE.

Après la foi reçûe!
Après deux ans d'amour si lâchement déçûe!



GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine & de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le ſeul prix.

ÉDUIGE.

Apelles-tu mépris une amitié ſincère ?

GRIMOALD.

Une amitié fidèle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole ſerment,
Pour s'opoſer ſans ceſſe au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre ſort à la valeur d'un comte ;
Juſqu'à ce qu'il fût roi, vous plaire à le gêner,
C'était vouloir vous vendre, & non pas vous donner.
Je me ſuis donc fait roi pour plaire à votre envie.
J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie :
Mais alors qu'il m'eſt dû, je ſuis en liberté
De vous laiſſer un bien que j'ai trop acheté ;
Et votre ambition eſt juſtement punie,
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.
Un roi doit pouvoir tout, & je ne ſuis pas roi,
S'il ne m'eſt pas permis de diſpoſer de moi.
C'eſt quitter, c'eſt trahir les droits du diadème,
Que ſur le haut d'un trône être eſclave moi-même ;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme ſur tous je dois être abſolu :
C'eſt le prix de mon ſang ; ſouffrez que j'en diſpoſe,
Et n'accuſez que vous du mal que je vous cauſe.

ÉDUIGE.

Pour un grand conquérant, que tu te défens mal !
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald !

Ne di plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahiſon eſt un droit des couronnes;
Mais ſi tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raiſons d'état.
Di qu'un uſurpateur doit amuſer la haine
Des peuples mal domtés, en épouſant leur reine,
Leur faire préſumer qu'il veut rendre à ſon fils
Un ſceptre ſur le père injuſtement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant ſon enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la ſuprême puiſſance,
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi
Que d'époux de la reine, & de tuteur du roi.
Di que ſans cet hymen ta puiſſance t'échape,
Qu'un vieil amour des rois la détruit, & la ſape;
Di qu'un tyran qui règne en pays ennemi
N'y ſaurait voir ſon trône autrement affermi.
De cette illuſion l'aparence plauſible
Rendrait ta lâcheté peut-être moins viſible;
Et l'on pourrait donner à la néceſſité
Ce qui n'eſt qu'un effet de ta légéreté.

GRIMOALD.

J'embraſſe un bon avis de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la reine de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre ſa rigueur.
Madame, c'eſt à vous que je devrai ſon cœur;
Et pour m'en revancher je prendrai ſoin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui ſoit digne de vous, & puiſſe mériter
L'amour que malgré moi vous voulez me porter.



ÉDUIGE.

Traître, je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton ſang affermi ma couronne.

GRIMOALD.

Vous pourez à ce prix en trouver aiſément.
Remettez la princeſſe en ſon apartement,
Duc, & tâchez à rompre un deſſein ſur ma vie,
Qui me ferait trembler ſi j'étais à Pavie.

ÉDUIGE.

Crain moi, crain moi par-tout; & Pavie, & Milan,
Tout lieu, tout bras eſt propre à punir un tyran;
Et tu n'as point de forts où vivre en aſſurance,
Si de ton ſang verſé je ſuis la récompenſe.

GRIMOALD.

Diſſimulez du moins ce violent couroux.
Je deviendrais tyran, mais ce ſerait pour vous.

ÉDUIGE.

Va, je n'ai point le cœur aſſez lâche pour feindre.

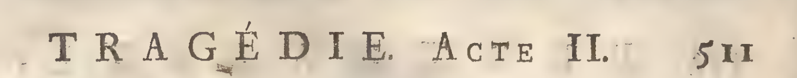
GRIMOALD.

Allez donc, & craignez, ſi vous me faites craindre.

Fin du premier acte.

---

a) *Je l'ai dit à mon traître, & je vous le redis.*] Il me paraît prouvé que *Racine* a puiſé toute l'ordonnance de ſa tragédie d'*Andromaque* dans ce ſecond acte de *Pertharite.* Dès la première ſcène vous voyez *Eduige* qui eſt avec ſon *Garibalde*, préciſément dans la même ſituation qu'*Hermione* avec *Oreſte.* Elle eſt abandonnée par un *Grimoald*, comme *Hermione* par *Pyrrhus*; & ſi *Grimoald* aime ſa priſonnière *Rodelinde*, *Pyrrhus* aime *Andromaque* ſa captive. Vous voyez qu'*Eduige* dit à *Garibalde* les mêmes choſes qu'*Hermione* dit à *Oreſte*; elle a des



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉDUIGE, GARIBALDE.

ÉDUIGE.

a) JE l'ai dit à mon traître, & je vous le redis;
Je me dois cette joie après de tels mépris;
Et mes ardens souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un si juste couroux,
Et sans perdre de vœux obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine;
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux, & votre diadème,
C'est ne connaître pas votre haine, & vous-même;

---

ardens souhaits de voir punir le change de *Grimoald*, elle assure sa conquête à son vengeur; il faut servir la haine pour venger son amour; c'est ainsi qu'*Hermione* dit à *Oreste* :

Vengez-moi, je crois tout,
Qu'Hermione est le prix d'un tyran oprimé,
Que je le hais — enfin que je l'aimai.

Oreste, en un autre endroit, dit à *Hermione* tout ce que dit ici *Garibalde* à *Eduige*.



Et qui sous cet espoir voudrait vous obéir,
Chercherait les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes.
A cet objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendrait tous les droits d'une vieille amitié;
Et son crime en son sang éteint avec sa vie,
Passerait en celui qui vous aurait servie.
Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, & votre cœur n'en sera pas d'accord.
Quoi qu'un amant volage excite de colère;
Son change est odieux, mais sa personne est chère;
Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillans transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légéreté
Aspire à la vengeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, & non pas vous promettre,
Attacher votre sort, avec le nom d'époux,
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.

Tant

Le cœur est pour Pyrrhus, & les vœux pour Oreste.
Et vous le haïssez! Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son ame;
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Hermione parle absolument comme *Eduige*, quand elle dit:

Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oserait-on punir de son ingratitude ?
Votre haine tremblante est un mauvais apui
A quiconque pour vous entreprendrait sur lui ;
Et quelque doux espoir qu'offre cette colère,
Une plus forte haine en serait le salaire.
Donnez vous donc, madame, & faites qu'un vengeur
N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

ÉDUIGE.

Que vous m'ètes cruel en faveur d'un infame,
De vouloir malgré moi lire au fond de mon ame,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret !
Quelques justes arrèts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts, où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourrait venger.
Vengez moi toutefois, mais d'une autre manière ;
Pour conserver mes jours laissez lui la lumière.
Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Otez lui Rodelinde, & c'est assez pour moi ;
Faites qu'elle aime ailleurs, & punissez son crime,
Par ce désespoir même où son change m'abîme.

Mais cependant ce jour il épouse
Andromaque. . . .
Seigneur, je le vois bien, votre
ame prévenue
Répand sur mes discours le poison
qui la tue.

Enfin, l'intention d'*Eduige* est que *Garibalde* la serve en détachant le parjure *Grimoald* de sa rivale *Rodelinde* ; & *Hermione* veut qu'*Oreste* en demandant *Astianax*, dégage *Pyrrhus* de son amour pour *Andromaque*. Voyez avec attention



Faites plus, s'il eſt vrai que je puis tout ſur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs ſur le viſage,
De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains ſa vie, & ſon trépas.

GARIBALDE.

Ajoutez-y, madame, encor qu'à vos yeux même
Cette odieuſe main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'amant fidèle au volage immolé
Expie au lieu de lui ce qu'il a violé.
L'ordre en ſera moins rude, & moindre le ſuplice,
Que celui qu'à mes feux preſcrit votre injuſtice:
Et le trépas en ſoi n'a rien de rigoureux,
A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

ÉDUIGE.

Duc, vous vous alarmez faute de me connaître;
Mon cœur n'eſt pas ſi bas qu'il puiſſe aimer un traître.
Je veux qu'il ſe repente, & ſe repente en vain,
Rendre haine pour haine, & dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain ſon ame eſclave de la mienne,
Me demande ſa grace, & jamais ne l'obtienne;
Qu'il ſoupire ſans fruit, & pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ſes yeux.

GARIBALDE.

Le pourez-vous, madame, & ſavez-vous vos forces?

---

la ſcène cinquiéme du ſecond acte, vous trouverez une reſſemblance non moins marquée entre *Andromaque* & *Rodelinde*.

Voyez la ſcène cinquiéme & la première ſcène de l'acte troiſième.

Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abuſez, votre cœur vous abuſe.
L'inconſtance jamais n'a de mauvaiſe excuſe.
Et comme l'amour ſeul fait le reſſentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'amant.

ÉDUIGE.

Quoi qu'il puiſſe arriver, donnez-vous cette gloire,
D'avoir ſur cet ingrat rétabli ma victoire;
Sans ſonger qu'à me plaire exécutez mes loix,
Et pour l'événement laiſſez tout à mon choix.
Souffrez qu'en liberté je l'aime, ou le néglige.
L'amant eſt trop payé quand ſon ſervice oblige;
Et quiconque en aimant aſpire à d'autres prix,
N'a qu'un amour ſervile, & digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'eſt mercenaire,
Il n'eſt jamais ſouillé de l'eſpoir du ſalaire,
Il ne veut que ſervir, & n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire;
Faites moi triompher au hazard de vous nuire;
Et ſi je prens pour lui des ſentimens plus doux,
Vous m'aurez faite heureuſe, & c'eſt aſſez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéiſſance
Où doit aller celui de ma reconnaiſſance.
Cependant, s'il eſt vrai que j'ai pû vous charmer,
Aimez moi plus que vous, ou ceſſez de m'aimer;
C'eſt par-là ſeulement qu'on mérite Éduige.

Je veux bien qu'on eſpère, & non pas qu'on exige.
Je ne veux rien devoir ; mais lorſqu'on me ſert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.



SCENE II.

GARIBALDE *ſeul.*

QUelle confuſion, & quelle tyrannie
M'ordonne d'eſpérer ce qu'elle me dénie !
Et de quelle façon eſt-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux ?
Simple, ne préten pas ſur cet eſpoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi.
C'eſt moi ſeul qui le porte à ce manque de foi ;
Auprès d'un autre objet c'eſt moi ſeul qui l'engage ;
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choiſi pour toi, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embraſſe ton couroux ;
Mais lui-même il ſe trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, & puiſſamment, mais moins que la couronne ;
Et mon ambition qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes reſſentimens s'il faut que je l'obtienne,
Je ſaurai joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conſeils,
De ſa perte par lui dreſſer les apareils,
Mèler ſi bien l'adreſſe avec un peu d'audace,

Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place ;
Et comme en t'épousant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouserai lors, mais pour me faire roi.
Mais voici Grimoald.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

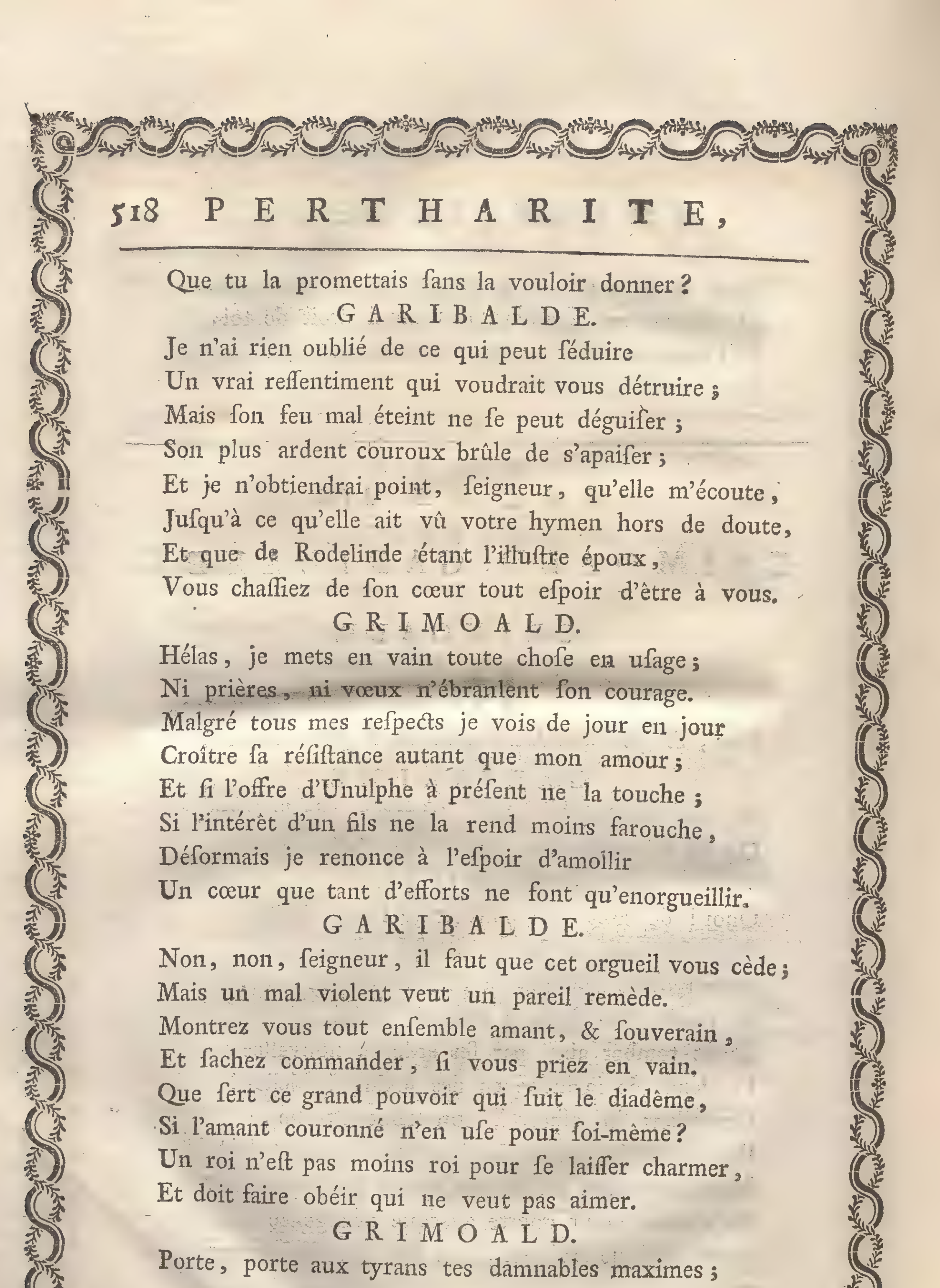
HÉ bien, quelle espérance,
Duc, & qu'obtiendrons-nous de ta persévérance ?

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoi ! de tout mon pouvoir je l'avais irritée,
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi,
La rendit plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépôt de sa haine en des mains si fidelles !
Cependant son espoir à mon trône attaché,
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché !
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance ?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur, qui l'ait fait soupçonner



Que tu la promettais ſans la vouloir donner?

GARIBALDE.

Je n'ai rien oublié de ce qui peut ſéduire
Un vrai reſſentiment qui voudrait vous détruire;
Mais ſon feu mal éteint ne ſe peut déguiſer;
Son plus ardent couroux brûle de s'apaiſer;
Et je n'obtiendrai point, ſeigneur, qu'elle m'écoute,
Juſqu'à ce qu'elle ait vû votre hymen hors de doute,
Et que de Rodelinde étant l'illuſtre époux,
Vous chaſſiez de ſon cœur tout eſpoir d'être à vous.

GRIMOALD.

Hélas, je mets en vain toute choſe en uſage;
Ni prières, ni vœux n'ébranlent ſon courage.
Malgré tous mes reſpects je vois de jour en jour
Croître ſa réſiſtance autant que mon amour;
Et ſi l'offre d'Unulphe à préſent ne la touche;
Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
Déſormais je renonce à l'eſpoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, ſeigneur, il faut que cet orgueil vous cède;
Mais un mal violent veut un pareil remède.
Montrez vous tout enſemble amant, & ſouverain,
Et ſachez commander, ſi vous priez en vain.
Que ſert ce grand pouvoir qui ſuit le diadême,
Si l'amant couronné n'en uſe pour ſoi-même?
Un roi n'eſt pas moins roi pour ſe laiſſer charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes;



Je hais l'art de régner qui ſe permet des crimes.
De quel front donnerais-je un exemple aujourd'hui,
Que mes loix dès demain puniraient en autrui ?
Le pouvoir abſolu n'a rien de redoutable
Dont à ſa conſcience un roi ne ſoit comptable.
L'amour l'excuſe mal s'il régne injuſtement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GARIBALDE.

Si vous n'oſez forcer, du moins faites vous craindre ;
Daignez pour être heureux un moment vous contraindre ;
Et ſi l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de ſon fils.

GRIMOALD.

Que par ces lâchetés j'oſe me ſatisfaire !

GARIBALDE.

Si vous n'oſez parler, du moins laiſſez nous faire :
Nous ſaurons vous ſervir, ſeigneur, & malgré vous.
Prêtez nous ſeulement un moment de couroux,
Et permettez après qu'on l'explique, & qu'on feigne
Ce que vous n'oſez dire, & qu'il faut qu'elle craigne.
Vous déſavoûrez tout. Après de tels projets
Les rois impunément dédiſent leurs ſujets.

GRIMOALD.

Sachons ce qu'il a fait avant que de réſoudre,
Si je dois en tes mains laiſſer gronder ce foudre.



SCENE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que faut-il faire, Unulphe? eſt-il tems de mourir?
N'as-tu vû pour ton roi nul eſpoir de guérir?

UNULPHE.

Rodelinde, ſeigneur, enfin plus raiſonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomtable;
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur . . .

GRIMOALD.

Mais l'a-t-elle acceptée? as-tu touché ſon cœur?
A-t-elle montré joye? en parait-elle émûe?
Peut-elle s'abaiſſer juſqu'à ſouffrir ma vûe?
Qu'a-t-elle dit enfin?

UNULPHE.

Beaucoup, ſans dire rien.
Elle a paiſiblement ſouffert mon entretien.
Son ame à mes diſcours ſurpriſe, mais tranquile . . .

GRIMOALD.

Ah, c'eſt m'aſſaſſiner d'un diſcours inutile;
Je ne veux rien ſavoir de ſa tranquilité;
Di ſeulement un mot de ſa facilité.
Quand veut-elle à ſon fils donner mon diadême?

UNULPHE.

Elle en veut aporter la réponſe elle-même.

GRIMOALD.

Quoi, tu n'as ſû pour moi plus avant l'engager?

UNULPHE.

UNULPHE.

Seigneur, c'eſt aſſez dire à qui veut bien juger ;
Vous n'en ſauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire ;
Ses refus ſe feraient expliqués avec moi,
Sans chercher la préſence & le couroux d'un roi.

GRIMOALD.

Mais touchant cet époux qu'Éduige ranime ?

UNULPHE.

De ce diſcours en l'air elle fait peu d'eſtime ;
L'artifice eſt ſi lourd qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main ſuſpecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Éduige elle-même eſt mal perſuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée ;
Et ce n'eſt qu'un faux jour qu'elle a voulu jetter,
Pour lui troubler la vûe, & vous inquiéter.
Mais déja Rodelinde aporte ſa réponſe.

GRIMOALD.

Ah! j'entens mon arrêt, ſans qu'on me le prononce.
Je vais mourir, Unulphe, & ton zèle pour moi
T'abuſe le premier, & m'abuſe après toi.

UNULPHE.

Eſpérez mieux, ſeigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, & j'eſpère ;
Mais que cette douceur va devenir amère !
Et que ce peu d'eſpoir où tu me viens forcer,
Rendra rudes les coups dont on va me percer !



SCENE V.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Madame, il eſt donc vrai que votre ame ſenſible
A la compaſſion s'eſt rendue acceſſible,
Qu'elle fait ſuccéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine, & l'eſtime au dédain;
Et que laiſſant agir une bonté cachée,
A de ſi longs mépris elle s'eſt arrachée?

RODELINDE.

Ce cœur dont tu te plains de ta plainte eſt ſurpris:
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris;
Et ma haine elle-même aurait crû faire un crime,
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'eſtime.
  Quand je vois ta conduite en mes propres états,
Achever ſur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un ſi grand art te donne,
Je dis que la vertu régne dans ta perſonne;
Avec eux je te loue, & je doute avec eux
Si ſous leur vrai monarque ils ſeraient plus heureux;
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puiſſance

---

b) *La vertu doit régner dans un ſi grand projet, &c.*] *Andromaque* dit à *Pyrrhus*:

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de faibleſſe,
Et qu'un deſſein ſi beau, ſi grand, ſi généreux,

Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance.
Mais quoi qu'on en ait vû d'admirable, & de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.
Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous se la fait à soi-même!
Se croit usurpateur sur ce trône conquis!
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils!
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
Et que le grand Auguste ayant osé tenter,
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, & de toute mon ame
Te rendre pour mon fils . . .

GRIMOALD.

Ah, c'en est trop, madame;
Ne vous abaissez point à des remercimens,
C'est moi qui vous dois tout, & si mes sentimens...

RODELINDE.

Souffre les miens, de grace, & permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher.
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure.
b) La vertu doit régner dans un si grand projet,

Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,

En être ſeule cauſe, & l'honneur ſeul objet;
Et depuis qu'on le ſouille, ou d'eſpoir de ſalaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de ſouci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu,
Où la paſſion régne, & non pas la vertu.
Comte, penſes-y bien, & pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne croi que ta vertu, laiſſe la ſeule agir,
De peur qu'un tel affront ne te donne à rougir.
On publîrait de toi que les yeux d'une femme
Plus que ta propre gloire auraient touché ton ame.
On dirait qu'un héros ſi grand, ſi renommé,
Ne ſerait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

GRIMOALD.

Donnez moi cette honte, & je la tiens à gloire;
Faites de vos mépris ma dernière victoire;
Et ſouffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que votre ſeul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un effort ſi juſte,
Terniſſe le grand nom & les hauts faits d'Auguſte,
Qu'il ait plus de pouvoir que ſes vertus n'ont eu.

Sans me faire payer ſon ſalut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un aſyle;
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achille.

On reconnaît dans *Racine* la même idée, les mêmes nuances que dans *Corneille*; mais avec cette douceur, cette molleſſe, cette ſenſibilité, & cet heureux choix de mots qui porte l'attendriſſement dans l'ame.

Grimoald dit à *Rodelinde* :

Vous la craindrez peut-être en quelque autre perſonne.

Grimoald entend par là le fils de *Rodelinde*, & il veut punir par la mort du fils les

Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.
Cet effort merveilleux eſt de telle nature,
Qu'il ne ſaurait partir d'une ſource plus pure;
Et la plus noble enfin des belles paſſions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

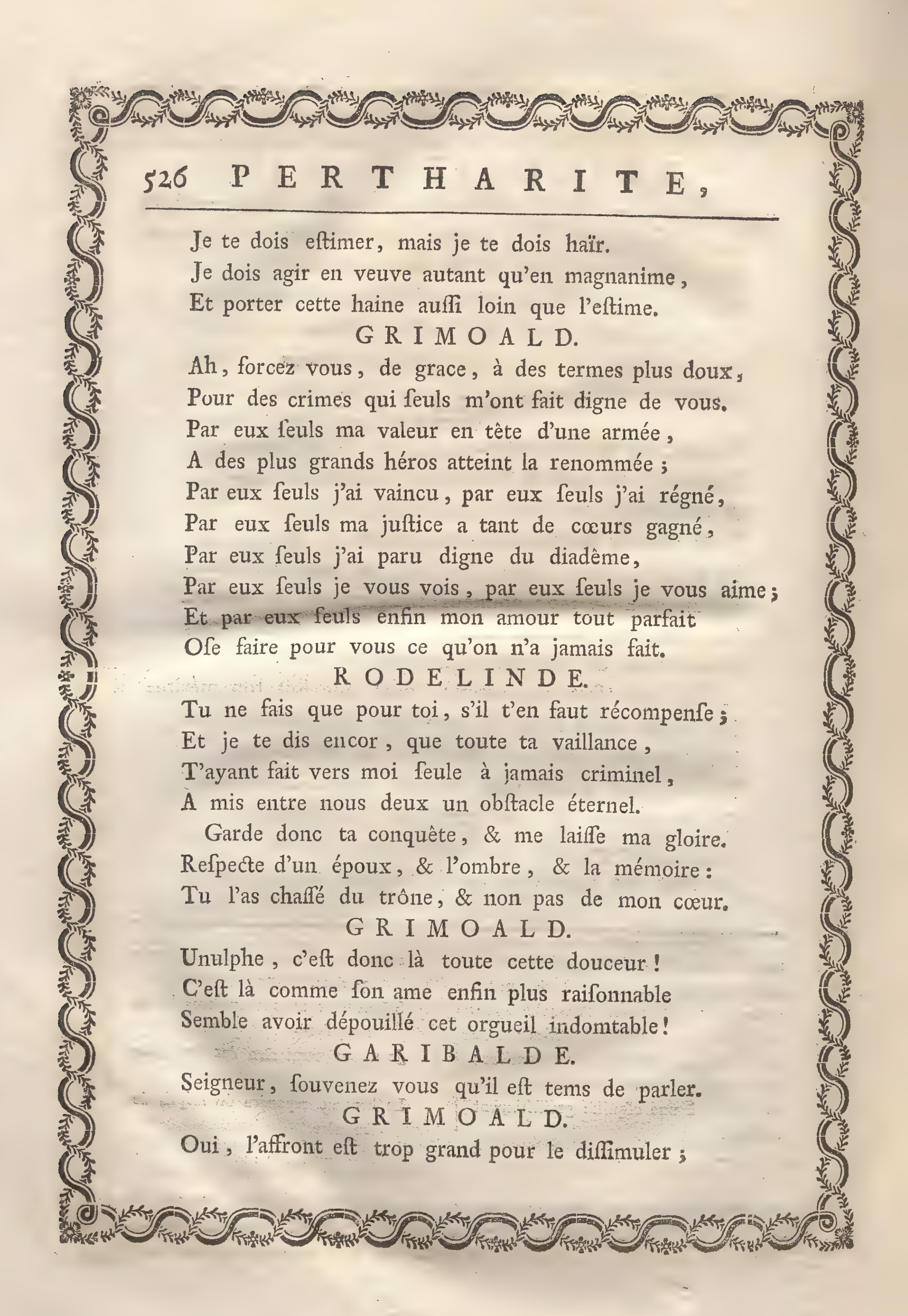
RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de pouſſière,
Pour voir ce que tu fais les laiſſe ſans lumière.
A ces conditions rendre un ſceptre conquis,
C'eſt aſſervir la mère en couronnant le fils;
Et pour en bien parler, ce n'eſt pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourrait croître, & tu le veux ainſi,
Mais l'éclat de la mienne en ſerait obſcurci.
  Quel que ſoit ton amour, quel que ſoit ton mérite:
La défaite & la mort de mon cher Pertharite,
D'un ſanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits;
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part ſans entière infamie.
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir.

---

mépris de la mère; c'eſt ce qui ſe dévelope au troiſiéme acte. Ainſi *Pyrrhus* menace toujours *Andromaque* d'immoler *Aſtianax*, ſi elle ne ſe rend à ſes déſirs : on ne peut voir une reſſemblance plus entière; mais c'eſt la reſſemblance d'un tableau de *Raphaël* à une eſquiſſe groſſiérement deſſinée.

Songez-y bien, il faut déſormais que mon cœur,
S'il n'aime avec tranſport, haïſſe avec fureur;
Je n'épargnerai rien dans ma juſte colère;
Le fils me répondra du mépris de la mère.



Je te dois eſtimer, mais je te dois haïr.
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine auſſi loin que l'eſtime.

GRIMOALD.

Ah, forcez vous, de grace, à des termes plus doux,
Pour des crimes qui ſeuls m'ont fait digne de vous.
Par eux ſeuls ma valeur en tête d'une armée,
A des plus grands héros atteint la renommée;
Par eux ſeuls j'ai vaincu, par eux ſeuls j'ai régné,
Par eux ſeuls ma juſtice a tant de cœurs gagné,
Par eux ſeuls j'ai paru digne du diadême,
Par eux ſeuls je vous vois, par eux ſeuls je vous aime;
Et par eux ſeuls enfin mon amour tout parfait
Oſe faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompenſe;
Et je te dis encor, que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moi ſeule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obſtacle éternel.
Garde donc ta conquête, & me laiſſe ma gloire.
Reſpecte d'un époux, & l'ombre, & la mémoire:
Tu l'as chaſſé du trône, & non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

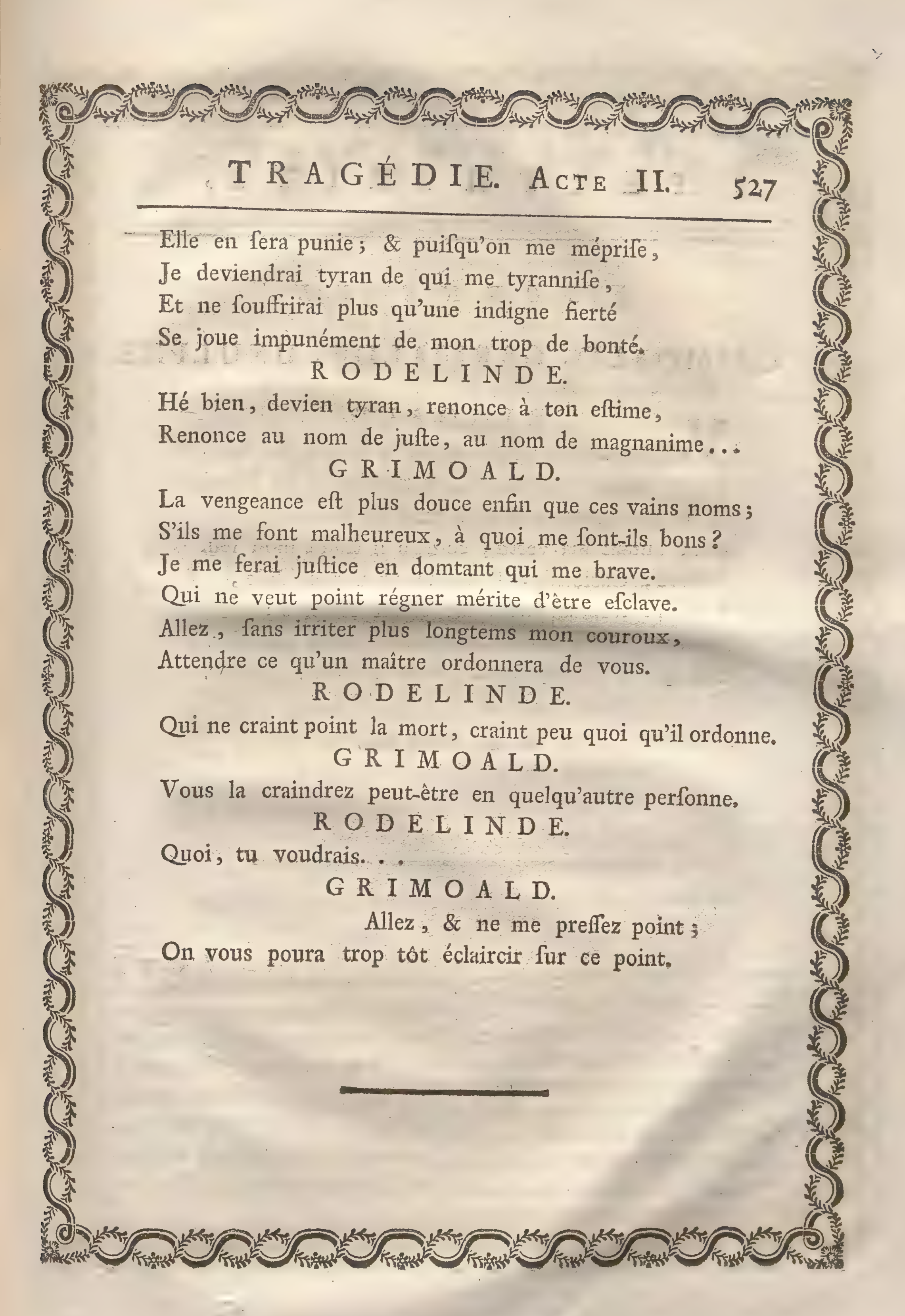
Unulphe, c'eſt donc là toute cette douceur!
C'eſt là comme ſon ame enfin plus raiſonnable
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomtable!

GARIBALDE.

Seigneur, ſouvenez vous qu'il eſt tems de parler.

GRIMOALD.

Oui, l'affront eſt trop grand pour le diſſimuler;



Elle en ſera punie ; & puiſqu'on me mépriſe,
Je deviendrai tyran de qui me tyranniſe,
Et ne ſouffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Hé bien, devien tyran, renonce à ton eſtime,
Renonce au nom de juſte, au nom de magnanime...

GRIMOALD.

La vengeance eſt plus douce enfin que ces vains noms ;
S'ils me font malheureux, à quoi me ſont-ils bons ?
Je me ferai juſtice en domtant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être eſclave.
Allez, ſans irriter plus longtems mon couroux,
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort, craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-être en quelqu'autre perſonne.

RODELINDE.

Quoi, tu voudrais...

GRIMOALD.

Allez, & ne me preſſez point ;
On vous poura trop tôt éclaircir ſur ce point.



SCENE VI.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

VOilà tous les efforts qu'enfin j'ai pû me faire.
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à lui déplaire ;
Et ce peu que j'ai fait ſuivre d'un déſaveu,
Gène autant ma vertu, comme il trahit mon feu.
Achève, Garibalde, Unulphe eſt trop crédule,
Il prend trop aiſément un eſpoir ridicule :
Menace, puiſqu'enfin c'eſt perdre tems qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, vien m'aider à ſouffrir.

Fin du ſecond acte.

ACTE

a) *Il y va de ſa vie &c.*] Ces vers forment abſolument la même ſituation que celle d'*Andromaque*. Il eſt évident que *Racine* a tiré ſon or de cette fange. Mais ce que *Racine* n'eût jamais fait, *Corneille* introduit *Rodelinde* propoſant à *Grimoald* d'égorger le fils qu'elle a de ſon mari vaincu par ce même *Grimoald* ; elle prétend qu'elle l'aidera dans ce crime, & cela dans l'eſpérance de rendre *Grimoald* odieux à ſes peuples. Cette ſeule atrocité abſurde aurait ſuffi pour faire tomber une piéce d'ailleurs paſſablement fai-

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GARIBALDE, RODELINDE.

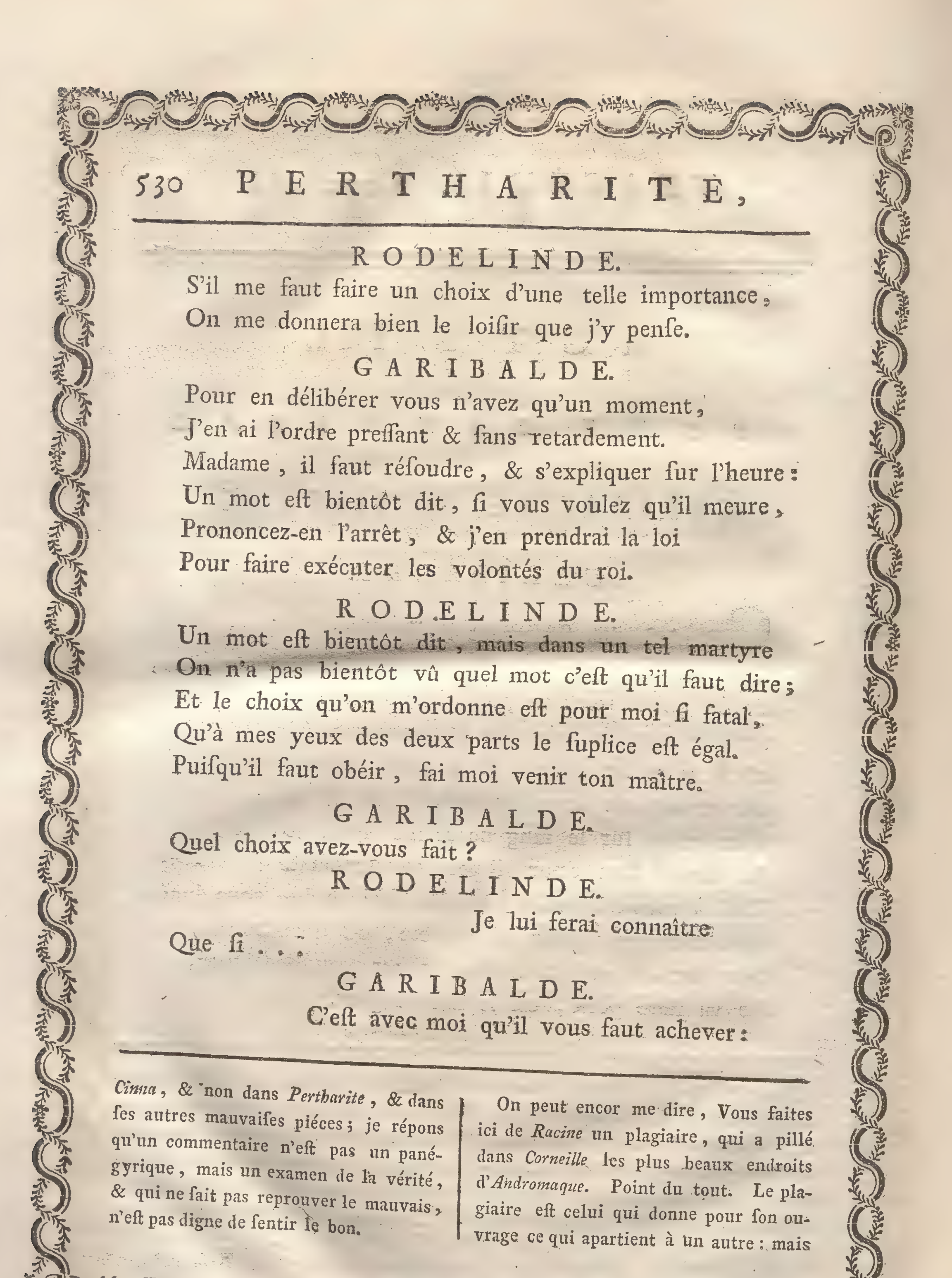
GARIBALDE.

CE n'eſt plus ſeulement l'offre d'un diadême
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puiſſe être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité.
a) Il y va de ſa vie, & la juſte colère
Où jettent cet amant les mépris de la mère,
Veut punir ſur le ſang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur ſi peu reconnaiſſant.
C'eſt à vous d'y penſer; tout le choix qu'on vous donne
C'eſt d'accepter pour lui la mort, ou la couronne;
Son ſort eſt en vos mains; aimer, ou dédaigner,
Le va faire périr, ou le faire régner.

te; mais le rôle du mari de *Rodelinde* eſt ſi révoltant, & ſi ennuieux à la fois, & tout le reſte eſt ſi mal inventé, ſi mal conduit, & ſi mal écrit, qu'il eſt inutile de remarquer un défaut dans une piéce qui n'eſt remplie que de défauts.

Mais, me dira-t-on, vous faites un commentaire ſur *Corneille*, & vous remarquez ſes fautes! & vous l'apellez grand homme, & vous ne le montrez que petit quand il eſt en concurrence avec *Racine!*

Je répons qu'il eſt grand homme dans



RODELINDE.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

GARIBALDE.

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment,
J'en ai l'ordre pressant & sans retardement.
Madame, il faut résoudre, & s'expliquer sur l'heure:
Un mot est bientôt dit, si vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'arrêt, & j'en prendrai la loi
Pour faire exécuter les volontés du roi.

RODELINDE.

Un mot est bientôt dit, mais dans un tel martyre
On n'a pas bientôt vû quel mot c'est qu'il faut dire;
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le suplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fai moi venir ton maître.

GARIBALDE.

Quel choix avez-vous fait?

RODELINDE.

Je lui ferai connaître
Que si...

GARIBALDE.

C'est avec moi qu'il vous faut achever:

Cinna, & non dans *Pertharite*, & dans ses autres mauvaises piéces; je répons qu'un commentaire n'est pas un panégyrique, mais un examen de la vérité, & qui ne sait pas reprouver le mauvais, n'est pas digne de sentir le bon.

On peut encor me dire, Vous faites ici de *Racine* un plagiaire, qui a pillé dans *Corneille* les plus beaux endroits d'*Andromaque*. Point du tout. Le plagiaire est celui qui donne pour son ouvrage ce qui apartient à un autre: mais

Il eſt las déſormais de s'entendre braver ;
Et ſi je ne lui porte une entière aſſurance
Que vos deſirs enfin ſuivent ſon eſpérance,
Sa vûe eſt un honneur qui vous eſt défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide ? ai-je bien entendu ?
Tu crains donc qu'une femme à force de ſe plaindre
Ne ſauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un héros au rang de ſes pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conſeils ?
Oui, je l'épouſerai, ce trop aveugle maître,
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :
Va, cours l'en aſſurer, mais penſes-y deux fois.
Crain moi, crain ſon amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup ſur lui ; j'y pourai davantage,
Et régnerai peut-être après cet eſclavage.

GARIBALDE.

Vous régnerez, madame, & je ſerai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien ſervi.

RODELINDE.

Va, je lui ferai voir que de pareils ſervices
Sont dignes ſeulement des plus cruels ſuplices ;
Et que de tous les maux dont les rois ſont auteurs,

ſi *Phidias* eût fait ſon *Jupiter Olimpien* de quelque ſtatue informe d'un autre ſculpteur, il aurait été créateur, & non plagiaire.

Je ne ferai plus d'autre remarque ſur ce malheureux *Perthariте* ; on n'a beſoin de commentaires que ſur les ouvrages où le bon eſt mêlé continuellement avec le mauvais. Il faut que ceux qui veulent ſe former le goût apprennent ſoigneuſement à diſtinguer l'un de l'autre.



Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.
  Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie,
Que ton zèle insolent & ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin.
Di lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'aprête;
Mais fui nous s'il s'achève, & tremble pour ta tête.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, & m'aporte sa foi.

SCENE II.

ÉDUIGE, RODELINDE.

ÉDUIGE.

Votre félicité sera mal assurée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissans apas...

RODELINDE.

Je sais quelques secrets que vous ne savez pas;
Et si j'ai moins que vous d'attraits, & de mérite,
J'ai des moyens plus sûrs d'empècher qu'on me quitte.

ÉDUIGE.

Mon exemple...

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par votre malheur ne jugez pas du mien.

Chacun à ses périls peut suivre sa fortune,
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.

ÉDUIGE.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner;
Mais votre jalousie un peu trop inquiette
Se donne malgré moi cette gêne secrette.

ÉDUIGE.

Je ne suis point jalouse, & l'infidélité...

RODELINDE.

Hé bien, soit jalousie, ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence,
Que tout mon cœur vous doive entière confidence?

ÉDUIGE.

Je n'en prétens aucune, & c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

RODELINDE.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

ÉDUIGE.

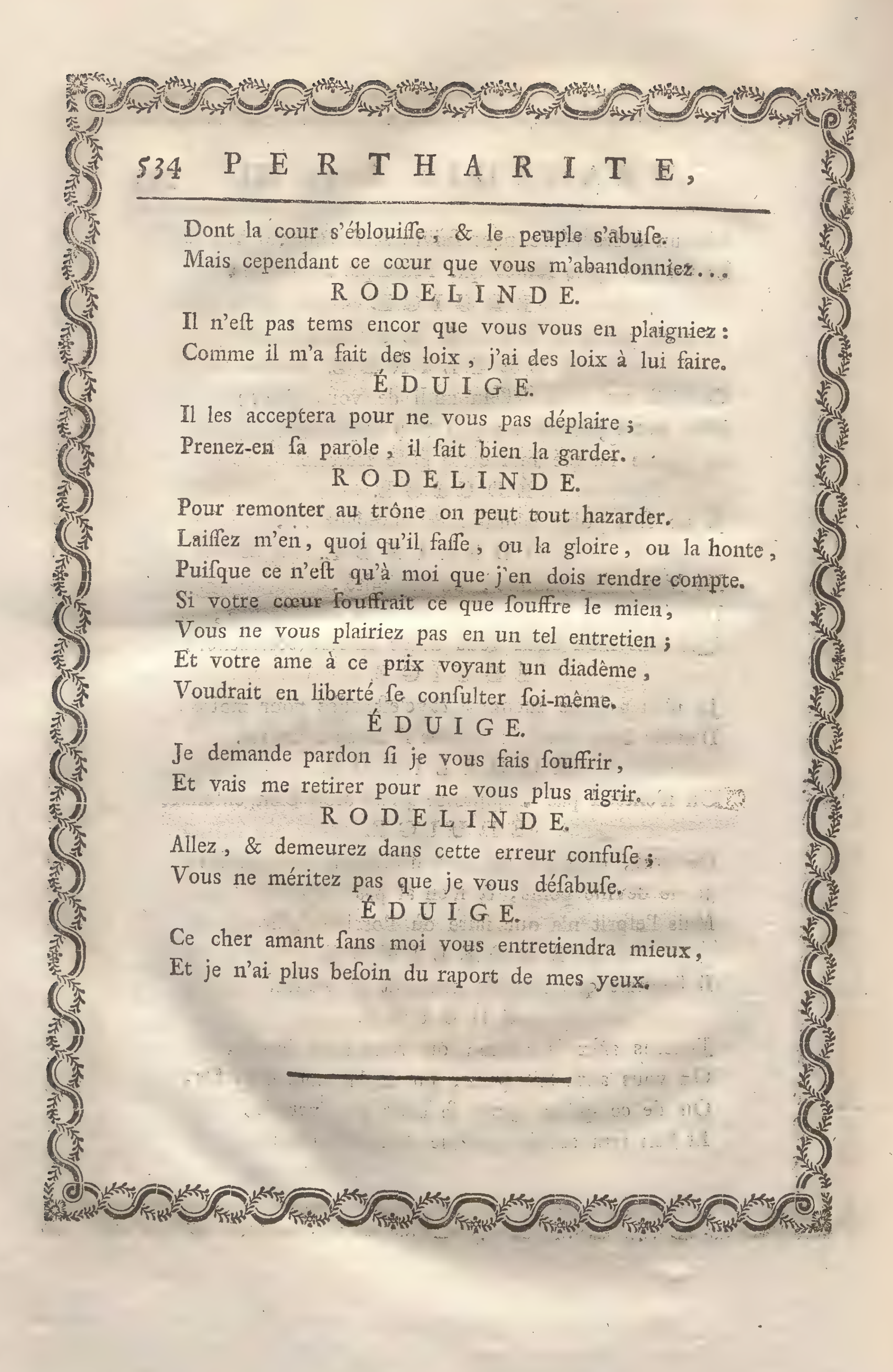
De vrai, dans un discours difficile à comprendre
Je ne devine point, & n'en ai pas l'esprit;
Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.

RODELINDE.

Il faudrait que l'oreille entendit la pensée.

ÉDUIGE.

J'entens assez la vôtre; on vous aura forcée,
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran se croit être permis;
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse,



Dont la cour s'éblouiſſe ; & le peuple s'abuſe.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...

RODELINDE.

Il n'eſt pas tems encor que vous vous en plaigniez :
Comme il m'a fait des loix, j'ai des loix à lui faire.

ÉDUIGE.

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire ;
Prenez-en ſa parole, il ſait bien la garder.

RODELINDE.

Pour remonter au trône on peut tout hazarder.
Laiſſez m'en, quoi qu'il faſſe, ou la gloire, ou la honte,
Puiſque ce n'eſt qu'à moi que j'en dois rendre compte.
Si votre cœur ſouffrait ce que ſouffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien ;
Et votre ame à ce prix voyant un diadême,
Voudrait en liberté ſe conſulter ſoi-même.

ÉDUIGE.

Je demande pardon ſi je vous fais ſouffrir,
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, & demeurez dans cette erreur confuſe ;
Vous ne méritez pas que je vous déſabuſe.

ÉDUIGE.

Ce cher amant ſans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus beſoin du raport de mes yeux.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

RODELINDE.

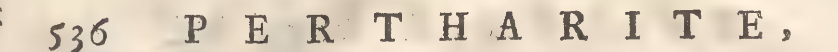
JE me rens, Grimoald, mais non pas à la force.
Le titre que tu prens m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.
Si je n'ai pû t'aimer, & juste, & magnanime,
Quand tu deviens tyran, je t'aime dans le crime;
Et pour moi ton hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infame aussi-bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimerai, madame, une telle infamie,
Qui vous fera cesser d'être mon ennemie!
Achevez, achevez, & sachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris.
Je ne veux qu'une grace, & disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe, à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à des cœurs ravalés:
Je ne m'abaisse point aux faiblesses des femmes,
Jusques à me venger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
Je les en dois haïr, & sais les dédaigner.



Le ciel qui punit tout choisira pour leur peine
Quelques moyens plus bas que cette illustre haine ;
Qu'ils vivent cependant, & que leur lâcheté
A l'ombre d'un tyran trouve sa sûreté.
Ce que je veux de toi porte le caractère
D'une vertu plus haute, & digne de te plaire.
  Tes offres n'ont point eu d'exemples jusqu'ici,
Et ce que je demande est sans exemple aussi :
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible,
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie ?
Expliquez vous, de grace, & j'atteste les cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel serment j'obéis, & m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique,
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout-à-fait,
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettaient au rang des plus dignes monarques ;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD.

Juste ciel !

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine

Que

Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toi ſans le conſidérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'eſpérer ?
Tu trembles, tu pâlis, il ſemble que tu n'oſes
Toi-même exécuter ce que tu me propoſes !
S'il te faut du ſecours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fai, fai venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton ſerment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime uniſſe à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchait de s'unir.
Qui tranche du tyran doit ſe réſoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu beſoin d'un maître ?
Et faut-il qu'une mère aux dépens de ſon ſang
T'aprenne à mériter cet effroyable rang ?
N'en ſouffre pas la honte, & pren toute la gloire
Que cet illuſtre effort attache à ta mémoire.
Fai voir à tes flatteurs qui te font trop oſer,
Que tu ſais mieux que moi l'art de tyranniſer ;
Et par une action aux ſeuls tyrans permiſe,
Devien le vrai tyran de qui te tyranniſe.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rens ;
Ou ſi tu l'aimes mieux, à ce prix je me vens ;
Et conſens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puiſqu'il ſouille ta gloire auſſi-bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, eſt-ce là ce que tu m'avais dit ?

GARIBALDE.

Avec votre jalouſe elle a changé d'eſprit ;



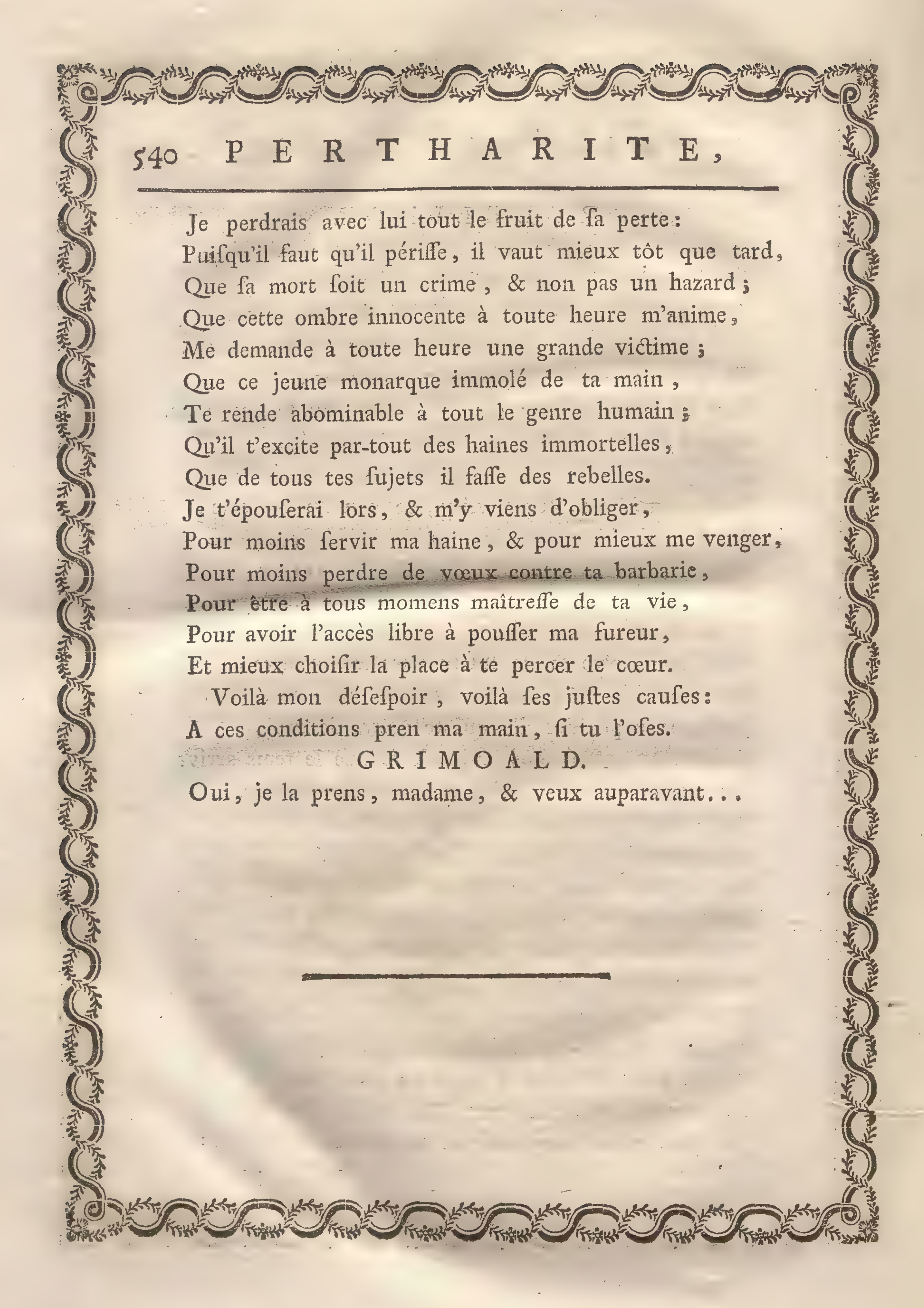
Et je l'avais laiſſée à l'hymen toute prête,
Sans que ſon déplaiſir menaçât que ma tête.
Mais ces fureurs enfin ne ſont qu'illuſion,
Pour vous donner, ſeigneur, quelque confuſion;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, madame, & je dois y ſouſcrire:
J'en ferai ma victime, & ne ſuis point jaloux
De vous voir ſur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuſer,
D'avoir apris de vous l'art de tyranniſer.
Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pouſſer point l'effort juſqu'aux bords de la rage,
Ne lui permettre rien qui ſentit la fureur,
Et le faire admirer ſans en donner d'horreur.
Faire la furieuſe, & la déſeſpérée,
Paraître avec éclat mère dénaturée,
Sortir hors de vous-même, & montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'eſt mettre avec trop d'art la douleur en parade.
Qui fait le plus de bruit n'eſt pas le plus malade.
Les plus grands déplaiſirs ſont les moins éclatans;
Et l'on ſait qu'un grand cœur ſe poſſède en tout tems.
Vous le ſavez, madame, & que les grandes ames
Ne s'abaiſſent jamais aux faibleſſes des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainſi hors de ſaiſon,
Que leur déſeſpoir même agit avec raiſon,
Et que. . .

RODELINDE.

C'en eſt aſſez ; ſois moi juge équitable ;
Et di moi ſi le mien agit en raiſonnable,
Si je parle en aveugle, ou ſi j'ai de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ſes ayeux,
Et toute ta vertu juſques-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix ſa mort, ou ta couronne.
Quand j'aurai ſatisfait tes vœux déſeſpérés,
Dois-je croire ſes jours beaucoup plus aſſurés ?
Cette offre, ou, ſi tu veux, ce don du diadême,
N'eſt, à le bien nommer, qu'un faible ſtratagême.
Faire un roi d'un enfant pour être ſon tuteur,
C'eſt quitter pour ce nom celui d'uſurpateur,
C'eſt choiſir, pour régner, un favorable titre,
C'eſt du ſceptre & de lui te faire ſeul arbitre,
Et mettre ſur le trône un fantôme pour roi,
Juſques au premier fils qui te naîtra de moi,
Juſqu'à ce qu'on nous craigne, & que le tems arrive
De remettre en ſes mains la puiſſance effective.
Qui veut bien l'immoler à ſon affection,
L'immolerait ſans peine à ſon ambition.
On ſe laſſe bientôt de l'amour d'une femme,
Mais la ſoif de régner régne toujours ſur l'ame ;
Et comme la grandeur a d'éternels apas,
L'Italie eſt ſujette à de ſoudains trépas.
Il eſt des moyens ſourds pour lever un obſtacle,
Et faire un nouveau roi ſans bruit, & ſans miracle.
Quitte pour te forcer à deux ou trois ſoupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaiſirs.
La porte à ma vengeance en ſerait moins ouverte :



Je perdrais avec lui tout le fruit de ſa perte :
Puiſqu'il faut qu'il périſſe, il vaut mieux tôt que tard,
Que ſa mort ſoit un crime, & non pas un hazard ;
Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime ;
Que ce jeune monarque immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain ;
Qu'il t'excite par-tout des haines immortelles,
Que de tous tes ſujets il faſſe des rebelles.
Je t'épouſerai lors, & m'y viens d'obliger,
Pour moins ſervir ma haine, & pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous momens maîtreſſe de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pouſſer ma fureur,
Et mieux choiſir la place à te percer le cœur.
Voilà mon déſeſpoir, voilà ſes juſtes cauſes :
A ces conditions pren ma main, ſi tu l'oſes.

GRIMOALD.

Oui, je la prens, madame, & veux auparavant...



SCENE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Que faites-vous, seigneur? Pertharite est vivant;
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène;
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un fort, il attendait la nuit.

GRIMOALD.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Est-ce donc vous, seigneur? & les bruits infidelles
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles?

PERTHARITE.

Oui, cet époux si cher à vos chastes désirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs & de soupirs...?

GRIMOALD.

Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie.
Il est encor ici des suplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'est plus.

PERTHARITE.

Pertharite respire,
Il te parle, il te voit régner dans son empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas,



Jusqu'à me suposer toi-même un faux trépas:
Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.
Je suis mort, si tu veux, je suis mort, si tu l'oses.
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.

Je ne viens point ici, par de noirs artifices,
De mon cruel destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance,
Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,
Régne sur mes états que le ciel t'a soumis,
Peut-être un autre tems me rendra des amis.
Use mieux cependant de la faveur céleste;
Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste;
Un bien où je te suis un obstacle éternel,
Et dont le seul désir est pour toi criminel.
Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête,
Il faut pour être à toi qu'il m'en coûte la tête;
Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi,
Pren la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi:
J'en garde hors du trône encor les caractères,
Et ton bras t'a saisi de celui de mes pères.
Je veux bien qu'il suplée au défaut de ton sang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton ame charmée,
Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.
Je suis roi, je suis seul, j'en suis maître, & tu peux
Par un illustre effort faire place à tes vœux.

GRIMOALD.

L'artifice groſſier n'a rien qui m'épouvante.
Eduige à fourber n'eſt pas aſſez ſavante ;
Quelque adreſſe qu'elle ait, elle t'a mal inſtruit,
Et d'un ſi haut deſſein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaiſe grace.

PERTHARITE.

Quoi, je paſſe à tes yeux pour un homme attitré ?

GRIMOALD.

Tu l'avoûras toi-même, ou de force, ou de gré.
Il faut plus de ſecret alors qu'on veut ſurprendre ;
Et l'on ne ſurprend point quand on ſe fait attendre.

PERTHARITE.

Parlez, parlez, madame, & faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connaître un époux.

GRIMOALD.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice ?
Hé bien, parlez, madame, achevez l'artifice.
Eſt-ce là votre époux ?

RODELINDE.

Toi qui veux en douter,
Par quelle illuſion m'oſes-tu conſulter ?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon ſuffrage ?
Et ne peux-tu ſans moi connaître ſon viſage ?
Tu l'as vû tant de fois, au milieu des combats,
Montrer à tes pareils ce que peſait ſon bras,
Et, l'épée à la main, diſputer en perſonne,
Contre tout ton bonheur, ſa vie & ſa couronne.
Si tu cherches un aide à traiter d'impoſteur



Un roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Conſulte Garibalde, il tremble à voir ſon maître:
Qui l'oſa bien trahir, l'oſera méconnaître;
Et tu peux recevoir de ſon mortel effroi
L'aſſurance qu'enfin tu n'attens pas de moi.
Un ſervice ſi haut veut une ame plus baſſe;
Et tu ſais . . .

GRIMOALD.

Oui, je ſais juſqu'où va votre audace.
Sous l'eſpoir de jouïr de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'eſprit inquiété;
Et ces diſcours en l'air que l'orgueil vous inſpire,
Veulent perſuader ce que vous n'oſez dire,
Brouiller la populace, & lui faire après vous
En un fourbe impudent reſpecter votre époux.
Pouſſez donc juſqu'au bout, devenez plus hardie;
Dites nous hautement . . .

RODELINDE.

Que veux-tu que je die?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras;
Tes flatteurs en croiront ce que tu réſoudras.
Je n'ai pas, pour t'inſtruire, aſſez de complaiſance;
Et puiſque ſon malheur l'a mis en ta puiſſance,
Je ſais ce que je dois, ſi tu ne me le rens.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

SCENE

SCENE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QUe cet événement de nouveau m'embarraſſe!

GARIBALDE.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place!

GRIMOALD.

Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raiſon.
Que ton apartement lui ſerve de priſon;
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

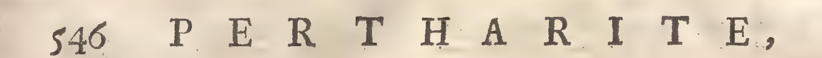
Prince, écoute,
Mille & mille témoins te mettront hors de doute.
Tout Milan, tout Pavie . . .

GRIMOALD.

Allez, ſans conteſter,
Vous aurez tout loiſir de vous faire écouter.

[*à Garibalde.*]

Toi, va voir Eduige, & jette dans ſon ame
Un ſi flatteur eſpoir du retour de ma flamme,
Qu'elle-même déja s'aſſurant de ma foi,
Te nomme l'impoſteur qu'elle déguiſe en roi.



SCENE VI.

GARIBALDE *seul.*

Quel revers imprévû, quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon espoir par terre?
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet;
Et s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime;
Je n'ai rien à venger, & ne puis le trahir,
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage;
Forçons notre fortune à changer de visage;
Obstinons Grimoald par maxime d'état,
A le croire imposteur, ou craindre un attentat;
Accablons son esprit de terreurs chimériques,
Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques;
De son trop de vertu sachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.
Peut-être qu'Eduige à regret plus sévère
N'osera l'accepter teint du sang de son frère,
Et que l'effet suivra notre prétention
Du côté de l'amour, & de l'ambition.
Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage,
Et, pour régner un jour, mettons tout en usage.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

JE ne m'en dédis point, seigneur, ce promt retour
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vû que trop au discours d'Eduige :
Comme sensiblement votre change l'aflige,
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du raport,
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine;
L'une sert son amour, & l'autre sert sa haine;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer;
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux qu'il ne voit rien à craindre;
Car, soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Eduige à son premier pouvoir,
Soit que malgré sa fourbe, & vaine, & languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin votre ame à l'abandon,
Ne lui poura jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde, & déja je le donne

A qui voudra des deux partager ma couronne.
Non que j'espère encor amollir ce rocher,
Que ni respects, ni vœux n'ont jamais sû toucher.]
Si j'aimai Rodelinde, & si pour n'aimer qu'elle
Mon ame à qui m'aimait s'est rendue infidelle;
Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, & le trouble où je suis,
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense,
Il est tems désormais que par un juste effort
J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
Prenons l'occasion que nous fait Eduige;
Aimons cette imposture, où son amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,
Et lui prête la main pour le tirer des fers.
Aimons, encor un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, & rendons lui justice.
Soit qu'elle en veuille au trône, ou n'en veuille qu'à moi,
Qu'elle aime Grimoald, ou qu'elle aime le roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour, ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui romt mon esclavage.
Toi qui ne la servais qu'afin de m'obéïr,
Qui tâchais par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, & ren moi ma parole;
Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole;
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flamme ou son ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rens, seigneur; mais enfin prenez garde
A quels nouveaux périls cet effort vous hazarde,

Et si ce n'est point croire un peu trop promtement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.
 L'imposteur impuni passera pour monarque;
Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque;
Et comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sais bien qu'aussi-tôt votre haute vaillance
De ce peuple mutin domtera l'insolence;
Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez,
Du côté d'Eduige à qui vous vous rendez?
J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son ame,
Où je n'ai vû pour vous aucun reste de flamme;
Sa haine seule agit, & cherche à vous ôter
Ce que tous vos desirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vrai, vous rapeller vers elle,
Mais pour faire à son tour l'ingrate & la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, & vous rendre soudain
Parjure pour parjure, & dédain pour dédain.
Elle veut que votre ame esclave de la sienne
Lui demande sa grace, & jamais ne l'obtienne.
Ce sont ses mots exprès, & pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer, & m'aimer à vos yeux.
Elle me l'a promis.



SCENE II.

ÉDUIGE, GRIMOALD, GARIBALDE.

ÉDUIGE.

Je te l'ai promis, traître!
Oui, je te l'ai promis, & l'aurais fait peut-être,
Si ton ame attachée à mes commandemens,
Eût pû dans ton amour ſuivre mes ſentimens.
J'avais mis mes ſecrets en bonne confidence.
Voi par là, Grimoald, quelle eſt ton imprudence;
Et juge par les miens lâchement déclarés,
Comme les tiens ſur lui peuvent être aſſurés.
Qui trahit ſa maîtreſſe, aiſément fait connaître
Que ſans aucun ſcrupule il trahirait ſon maître;
Et que des deux côtés laiſſant flotter ſa foi,
Son cœur n'aime en effet ni ſon maître, ni moi.
Il a ſon but à part, Grimoald, prens y garde;
Quelque deſſein qu'il ait, c'eſt toi ſeul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut.
Qui m'aime & me trahit, aſpire encor plus haut.

GARIBALDE.

Vous le voyez, ſeigneur, avec quelle injuſtice
On me fait criminel, quand je vous rens ſervice.
Mais de quoi n'eſt capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite inceſſamment,
Madame? Vous voulez que le roi vous adore,



Et pour l'en empêcher je ferai plus encore.
Je ne m'en défens point, & mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
Je ne vous saurais voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le roi
A quitter Rodelinde, & vous rendre sa foi?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de votre ardeur, ou de votre courage?
Pour être tout à vous j'ai fait tous mes efforts;
Mais je n'ai point encor fait revivre les morts.
J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture;
Et je n'ai point poussé des sentimens si beaux,
Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.
Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite;
Ma flamme ignore encor cet art qui ressuscite;
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

ÉDUIGE.

De quel front, & de quoi cet insolent m'accuse!

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice & d'une faible ruse.
Votre dessein, madame, était mal concerté.
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté.
Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre;
Et me l'ayant promis, j'avais lieu de l'attendre.
Consolez vous pourtant, il a fait son effet.
Je suis à vous, madame, & j'y suis tout-à-fait.

Si je vous ai trahie, & si mon cœur volage
Vous a volé longtems un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,
Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.
Je recouvre la vûe, & reconnais mon crime:
A mes feux rallumés ce cœur s'offre en victime.
Oui, princesse, & pour être à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
Votre propre bonté qui vous en sollicite,
Obtient déja celui de ce faux Pertharite.
Un si grand attentat blesse la majesté;
Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grace, & j'en fais; oubliez, & j'oublie.
Il reste seulement que lui-même il publie,
Par un aveu sincère, & sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il voulait m'abuser;
Qu'il n'empruntait ce nom que par votre ordre même.
Madame, assurez vous par là mon diadème;
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoue, & que ma grace offerte,
Tout imposteur qu'il est, le dérobe à sa perte;
Et délivrez par là de ces troubles soudains
Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

ÉDUIGE.

J'avais eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire,
Qu'en te nommant tyran j'avais peine à me croire.
Je me tenais suspecte, & sentais que mon feu
Faisait de ce reproche un secret désaveu.

Mais

Mais tu léves le masque, & m'ôtes de scrupule.
Je ne puis plus garder ce respect ridicule;
Et je vois clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vû tyran plus achevé.
Tu fais adroitement le doux, & le sévère,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère:
Tu fais plus, & tu veux qu'en trahissant son sort,
Lui-même il se condamne, & se livre à la mort;
Comme s'il pouvait être amoureux de la vie,
Jusqu'à la racheter par une ignominie;
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi,
Me pût rendre perfide, & lâche comme toi.
Aime moi, si tu veux, déloyal, mais n'espère
Aucun secours de moi pour t'immoler mon frére.
Si je te menaçais tantôt de son retour,
Si j'en donnais l'alarme à ton nouvel amour,
C'étaient discours en l'air inventés par ma flamme,
Pour brouiller ton esprit, & celui de sa femme.
J'avais peine à te perdre, & parlais au hazard,
Pour te perdre du moins quelques momens plus tard;
Et quand par ce retour il a sû nous surprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'osais attendre.

GRIMOALD.

Madame . . .

ÉDUIGE.

Tu pers tems, je n'écoute plus rien,
Et j'attens ton arrêt pour résoudre le mien.
Agi, si tu le veux, en vainqueur magnanime;
Agi comme un tyran, & pren cette victime:



Je ſuivrai ton exemple, & ſur tes actions
Je réglerai ma haine, ou mes affections.
Il ſuffit à préſent que je te déſabuſe,
Pour payer ton amour, ou pour punir ta ruſe.
Adieu.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe ?

UNULPHE.

Il eſt de mon devoir
De vous dire, ſeigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre viſite ;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite :
Le peuple même parle, & déja ſourdement
On entend des diſcours ſemés confuſément . . .

GARIBALDE.

Voyez en quels périls vous jette l'impoſture.
Le peuple déja parle, & ſourdement murmure.
Le feu va s'allumer, ſi vous ne l'éteignez.
Pour perdre un impoſteur qu'eſt-ce que vous craignez ?
La haine d'Eduige, elle qui ne prépare
A vos ſoumiſſions qu'une fierté barbare ?
Elle que vos mépris ayant miſe en fureur,
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur ?
Elle qui n'a plus ſoif que de votre ruine ?

Elle dont la main ſeule en conduit la machine ?
De ſemblables malheurs ſe doivent dédaigner,
Et la vertu timide eſt mal propre à régner.
Épouſez Rodelinde, & malgré ſon fantôme
Aſſurez vous l'état, & calmez le royaume;
Et livrant l'impoſteur à ſes mauvais deſtins,
Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD.

Oui, je te croirai, Duc, & dès demain ſa tête
Abattue à mes pieds calmera la tempête.
Qu'on le faſſe venir, & qu'on mande avec lui
Celle qui de ſa fourbe eſt le ſecond apui,
La reine qui me brave, & qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque gêne à ſe nommer ſa femme.

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je ſuis armé contre eux.

GARIBALDE.

L'amour vous ſéduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point les feux,
Ils ont peu de pouvoir quand l'ame eſt réſolue.

GARIBALDE.

Agiſſez donc, ſeigneur, de puiſſance abſolue;
Soutenez votre ſceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majeſté.
Un roi doit pouvoir tout, & ne ſait pas bien l'être
Quand au fond de ſon cœur il ſouffre un autre maître.



SCENE IV.

RODELINDE, PERTHARITE, GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Vien, fourbe, vien, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne me rédui pas à la sévérité.
Je veux te faire grace; avoue & me confesse
D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit:
Tu m'entens, & surtout fai cesser ce faux bruit,
Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte:
Sinon prépare-toi dès demain à ta perte:
N'y force pas ton prince, & sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu pers lâchement de ruse, & d'artifice,
Pour trouver à me perdre une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu
Dont aux yeux éblouïs tu parais revêtu!
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux être, & juste, & magnanime;
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang;
Tu ne lui peux ôter ni son nom, ni son rang.
Je mourrai comme roi né pour le diadème,
Et bientôt mes sujets, détrompés par toi-même,
Connaîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi

Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire;
Car puisqu'enfin tu veux la vérité sincère,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.
Crain moi si je t'échape, & sois sûr de ta perte,
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connaître son roi;
Et mettra différence entre un tyran, & moi;
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
  Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques?
Ce grand cœur . . .

GRIMOALD.

Oui, madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, & fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue,
Qu'il prépare sa tête; & vous-même en ce lieu,
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.
  Laissons les seuls, Unulphe, & demeure à la porte.
Qu'avant que je l'ordonne, aucun n'entre, ni sorte.



SCENE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

MAdame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ai sû que de ma mort il courait un faux bruit;
Des desirs du tyran j'ai sû la violence;
J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence;
Et n'ai pû faire moins que de tout exposer,
Pour vous revoir encor, & vous désabuser.
J'ai laissé hazarder à cette digne envie
Les restes languissans d'une importune vie,
A qui l'ennui mortel d'ètre éloigné de vous
Semblait à tous momens porter les derniers coups.
Car je vous l'avoûrai, dans l'état déplorable
Où m'abîme du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie;
Et bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'était donc peu, seigneur, pour mon ame affligée,
De toute la misère où je me vois plongée:
C'était peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité;

Et pour dernier outrage où ſon excès m'expoſe,
Il faut vous voir mourir, & m'en ſavoir la cauſe!
Je ne vous dirai point que ce moment m'eſt doux,
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous;
Et votre ſouvenir m'aurait bien ſû défendre
De tout ce qu'un tyran aurait oſé prétendre.
N'attendez point de moi de ſoupirs, ni de pleurs;
Ce ſont amuſemens de légères douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles baſſeſſes,
Où d'un ſexe craintif deſcendent les faibleſſes;
Et contre vos malheurs j'ai trop ſû m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'uſage de gémir.
D'un déplaiſir ſi grand la noble violence
Se réſout toute entière en ardeur de vengeance,
Et mépriſant l'éclat, porte tout ſon effort
A ſauver votre vie, ou venger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE.

Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez aſſez fait pour moi, pour votre honneur;
Il eſt tems de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embraſſer des deſtins trop ſévères,
Et de laiſſer finir mes jours, & vos misères.
Le ciel qui vous deſtine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briſer une importune chaîne,
De qui les nœuds rompus vous font heureuſe reine;
Et ſous votre deſtin je veux bien ſuccomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.



RODELINDE.

Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense
De ce que pour votre ombre on m'a vû de constance ?
Quand je vous ai crû mort, & qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur;
Quand toute autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire. . .

PERTHARITE.

Je sais que vous avez dignement combattu;
Le ciel va couronner aussi votre vertu;
Il va vous affranchir de cette inquiétude,
Que pouvait de ma mort former l'incertitude;
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité.

RODELINDE.

Que dis-tu, cher époux ?

PERTHARITE.

Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste avanture.
L'amour me ramenait sans pouvoir rien pour vous
Que vous enveloper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infame
Où s'oposent ma vie & le nom de ma femme.
Pour changer avec gloire il vous faut mon trépas;
Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cause,
Il est tems que ma mort vous serve à quelque chose,
Et qu'un victorieux à vos pieds abattu
Cesse de renoncer à toute sa vertu.

D'un conquérant si grand, & d'un héros si rare,
Vous faites trop longtems un tyran, un barbare ;
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, madame, il ne le sera plus ;
Et je tiendrai ma vie heureusement perdue,
Puisque . . .

RODELINDE.

N'achève point un discours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pû rompre, ou venger ton malheur.
Moi, qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrais à ta vue, aux dépens de ta vie,
Épouser d'un tyran l'horreur, & l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang ?
Ah ! tu me connais mieux, cher époux.

PERTHARITE.

Non, madame,
Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes loix,
La majesté du trône en dispense les rois :
Leur gloire est au-dessus des régles ordinaires,
Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs vulgaires.
Si-tôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime ;



Le ſoin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans ſes fers ceſſé de reſpirer,
Donnez lui votre main ſans rien conſidérer ;
Épargnez les efforts d'une impuiſſante haine,
Et permettez au ciel de vous faire encor reine.

RODELINDE.

Épargnez-moi, ſeigneur, ce cruel ſentiment,
Vous, qui ſavez. . .

SCENE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

UNULPHE.

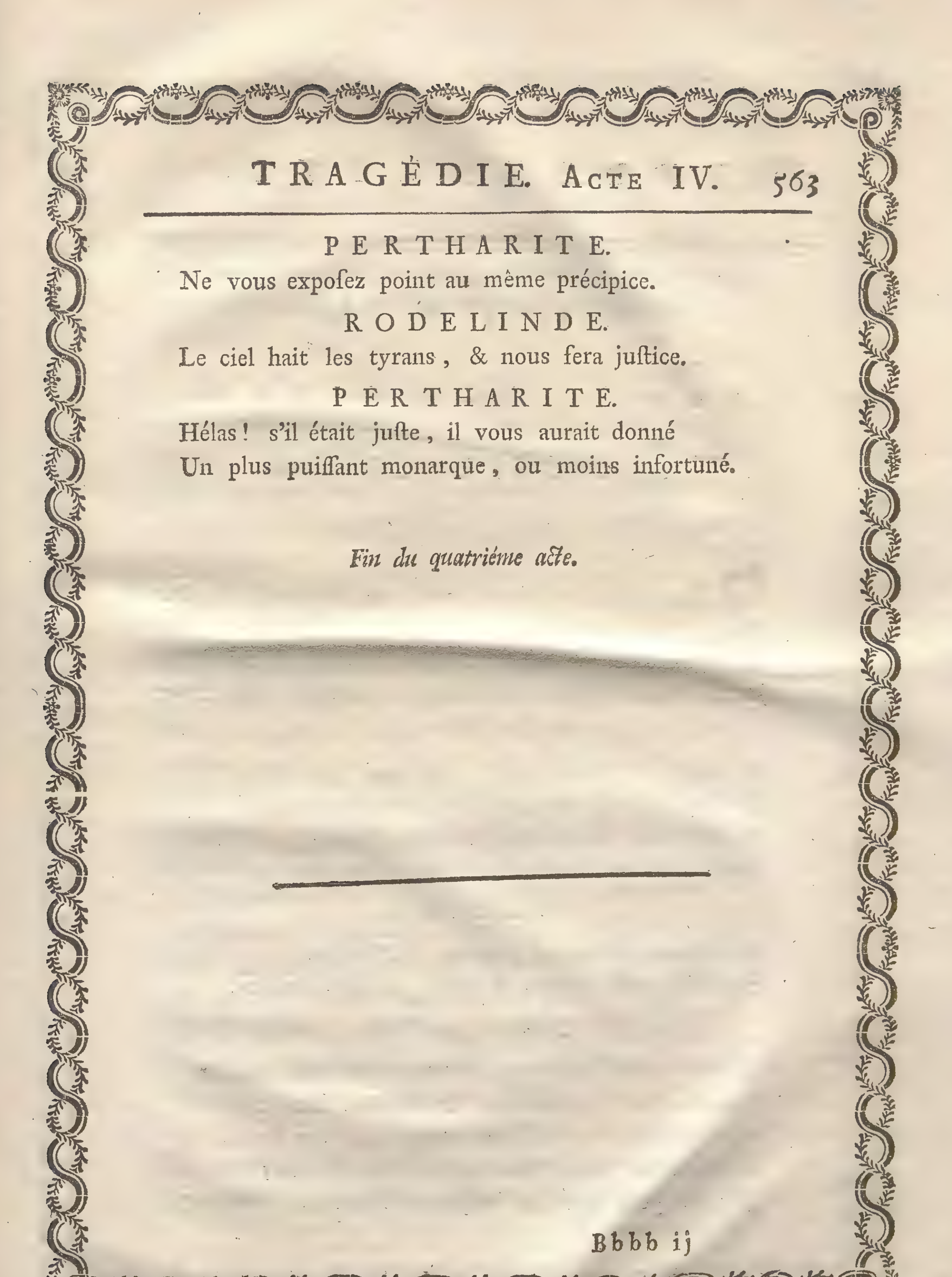
MAdame, achevez promtement.
Le roi de plus en plus ſe rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puiſqu'il le faut, & croyez qu'un époux
A tous les ſentimens qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout votre amour, & tout votre mérite ;
Et mourant ſans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puiſqu'on m'y force, & recevez ma foi,
Que l'on me verra digne, & de vous, & de moi.



PERTHARITE.

Ne vous expoſez point au même précipice.

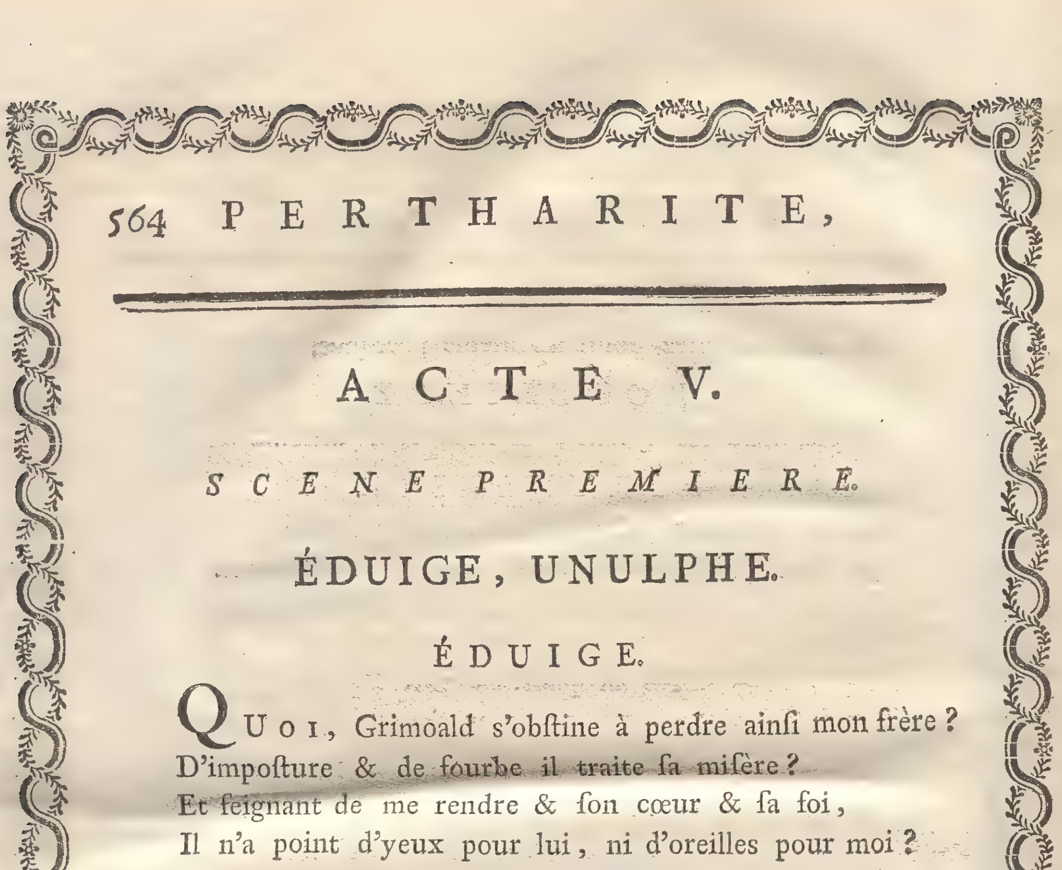
RODELINDE.

Le ciel hait les tyrans, & nous fera juſtice.

PERTHARITE.

Hélas! s'il était juſte, il vous aurait donné
Un plus puiſſant monarque, ou moins infortuné.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

QUOI, Grimoald s'obſtine à perdre ainſi mon frère ?
D'impoſture & de fourbe il traite ſa miſère ?
Et feignant de me rendre & ſon cœur & ſa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui, ni d'oreilles pour moi ?

UNULPHE.

Madame, n'accuſez que le duc qui l'obſède.
Le mal, s'il en eſt crû, deviendra ſans remède ;
Et ſi le roi ſuivait ſes conſeils violens,
Vous n'en verriez déja que des effets ſanglans.

ÉDUIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite ;
Et s'il le laiſſe vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoutez qu'il vous aime, & veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ſes derniers liens ;
Que Rodelinde à lui, par amour, ou par force,
Aſſure entre vous deux un éternel divorce ;
Et, s'il peut une fois juſques-là l'irriter,

Par force, ou par amour, il croit vous emporter.
Mais vous n'avez, madame, aucun ſujet de crainte:
Ce héros eſt à vous ſans réſerve & ſans feinte,
Et . . .

ÉDUIGE.

S'il quitte ſans feinte un objet ſi chéri,
Sans doute au fond de l'ame il connaît ſon mari.
Mais s'il le connaiſſait en dépit de ce traître,
Qui pourrait l'empêcher de le faire paraître?

UNULPHE.

Sur le trône conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnaît que par raiſon d'état.
C'eſt un aveuglement qu'il a crû néceſſaire;
Et comme Garibalde animait ſa colère,
De ſes mauvais conſeils ſans ceſſe combattu,
Il donnait lieu de craindre enfin pour ſa vertu.
Mais, madame, il n'eſt plus en état de le croire.
Je n'ai pû voir long-tems ce péril pour ſa gloire.
Quelque fruit que le duc eſpère en recueillir,
Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir.
Pertharite, en un mot, n'eſt plus en ſa puiſſance.
Mais ne préſumez pas que j'aye eu l'imprudence
De laiſſer à ſa fuite un libre & plein pouvoir
De ſe montrer au peuple, & d'oſer l'émouvoir.
Pour fuir en ſûreté je lui prête main-forte,
Ou plûtôt je lui donne une fidèle eſcorte,
Qui, ſous cette couleur de lui ſervir d'apui,
Le met hors du royaume, & me répond de lui.
J'empêche ainſi le duc d'achever ſon ouvrage,



Et j'en donne à mon roi ma tête pour ôtage.
Votre bonté, madame, en prendra quelque ſoin.

ÉDUIGE.

Oui, je ſerai pour toi criminelle au beſoin:
Je prendrai, s'il le faut, ſur moi toute la faute.

UNULPHE.

Ou je connais fort mal une vertu ſi haute,
Ou, s'il revient à ſoi, lui-même tout ravi
M'avoûra le premier que je l'ai bien ſervi.

SCENE II.

GRIMOALD, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QUe voulez-vous enfin, madame, que j'eſpère?
Qu'ordonnez-vous de moi?

ÉDUIGE.

Que fais-tu de mon frère?
Qu'ordonnes-tu de lui? prononce ſon arrêt.

GRIMOALD.

Toujours d'un impoſteur prendrez-vous l'intérêt?

ÉDUIGE.

Veux-tu ſuivre toujours le conſeil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique?

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accuſez!
Je vous offre ſa grace, & vous la refuſez!

ÉDUIGE.

Cette offre eſt un ſuplice aux princes qu'on oprime ;
Il ne faut point de grace à qui ſe voit ſans crime ;
Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'eſt à lui d'en faire, & non d'en recevoir.
Ne t'obſtine donc plus à t'aveugler toi-même ;
Sois tel que je t'aimais, ſi tu veux que je t'aime ;
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan :
J'aime encor ſon vainqueur, mais non pas ſon tyran.
Ren toi cette vertu pleine, haute, ſincère,
Qui t'affermit ſi bien au trône de mon frère ;
Ren lui du moins ſon nom, ſi tu me rens ton cœur.
Qui peut feindre pour lui, peut feindre pour la ſœur ;
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule,
Quand je vois qu'avec lui ton ame diſſimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans ;
Et ne me cache plus un cœur que tu me rens.

GRIMOALD.

Liſez-y donc vous-même, il eſt à vous, madame ;
Vous en voyez le trouble auſſi-bien que la flamme.
Sans plus me demander ce que vous connaiſſez,
De grace, croyez-en tout ce que vous penſez.
C'eſt redoubler enſemble, & mes maux, & ma honte,
Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.
Quand je n'aurais point d'yeux, chacun en a pour moi.
Garibalde lui ſeul a méconnu ſon roi ;
Et par un intérêt qu'aiſément je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'aſſaſſine.
Mais que plutôt le ciel me foudroye à vos yeux,
Que je ſonge à répandre un ſang ſi précieux.

Madame, cependant, mettez vous en ma place :
Si je le reconnais, que faut-il que j'en fasse?
Le tenir dans les fers avec le nom de roi,
C'est soulever pour lui ses peuples contre moi.
Le mettre en liberté, c'est le mettre à leur tête,
Et moi-même hâter l'orage qui s'aprête.
Puis-je m'assurer d'eux, & souffrir son retour?
Puis-je occuper son trône, & le voir dans ma cour?
Un roi, quoique vaincu, garde son caractère;
Aux fidèles sujets sa vûe est toujours chère;
Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérans,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans;
Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.
Ainsi mon mauvais sort a de quoi me punir,
Et de le délivrer, & de le retenir.
Je vois dans mes prisons sa personne enfermée,
Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.
Là, mon bras animé de toute ma valeur,
Chercherait avec gloire à lui percer le cœur:
Mais ici, sans défense, hélas, qu'en puis-je faire?
Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire;
Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui,
Qu'en mille bataillons il aurait moins d'apui.
Pour conserver sa vie, & m'assurer l'empire,
Je fais ce que je puis à le faire dédire.
Des plus cruels tyrans j'emprunte le couroux,
Pour tirer cet aveu de la reine, ou de vous:
Mais partout je perds tems, partout même constance,
Rend à tous mes efforts pareille résistance.

Encor,

Encor, s'il ne falait qu'éteindre, ou dédaigner,
En des troubles si grands, la douceur de régner,
Et que, pour vous aimer, & ne vous point déplaire,
Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire,
Je me vaincrais moi-même, & lui rendant l'état,
Je mettrais ma vertu dans son plus haut éclat.
Mais je vous perds, madame, en quittant la couronne;
Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne;
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu,
Tout mon amour s'opose à toute ma vertu.
Vous, pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes sensible encor à mes prières,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frère & d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la souveraine:
Ordonnez-en vous-même, & prononcez en reine.
Je périrai content, & tout me sera doux,
Pourvû que vous croyiez que je suis tout à vous.

ÉDUIGE.

Que tu me connais mal, si tu connais mon frère!
Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
Que j'ose mépriser un comte généreux,
Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux?
Aime moi si tu veux, mais croi moi magnanime;
Avec tout cet amour garde moi ton estime;
Croi moi quelque tendresse encor pour mon vrai sang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang;
Et que vers Gundebert je crois ton serment quitte,
Quand tu n'aurais qu'un jour régné pour Pertharite.



Milan qui l'a vû fuir, & t'a nommé ſon roi,
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
A préſent je ſuis libre, & comme vraie amante
Je ſecours malgré toi ta vertu chancelante,
Et dérobe mon frère à ta ſoif de régner,
Avant que tout ton cœur s'en ſoit laiſſé gagner.
Oui, j'ai briſé ſes fers, j'ai corrompu ſes gardes,
J'ai mis en ſûreté tout ce que tu hazardes.
Il fuit, & tu n'as plus à traiter d'impoſteur
De tes troubles ſecrets le redoutable auteur.
Il fuit, & tu n'as plus à craindre de tempête.
Secourant ta vertu, j'aſſure ta conquête;
Et les ſoins que j'ai pris... Mais la reine ſurvient.

SCENE III.

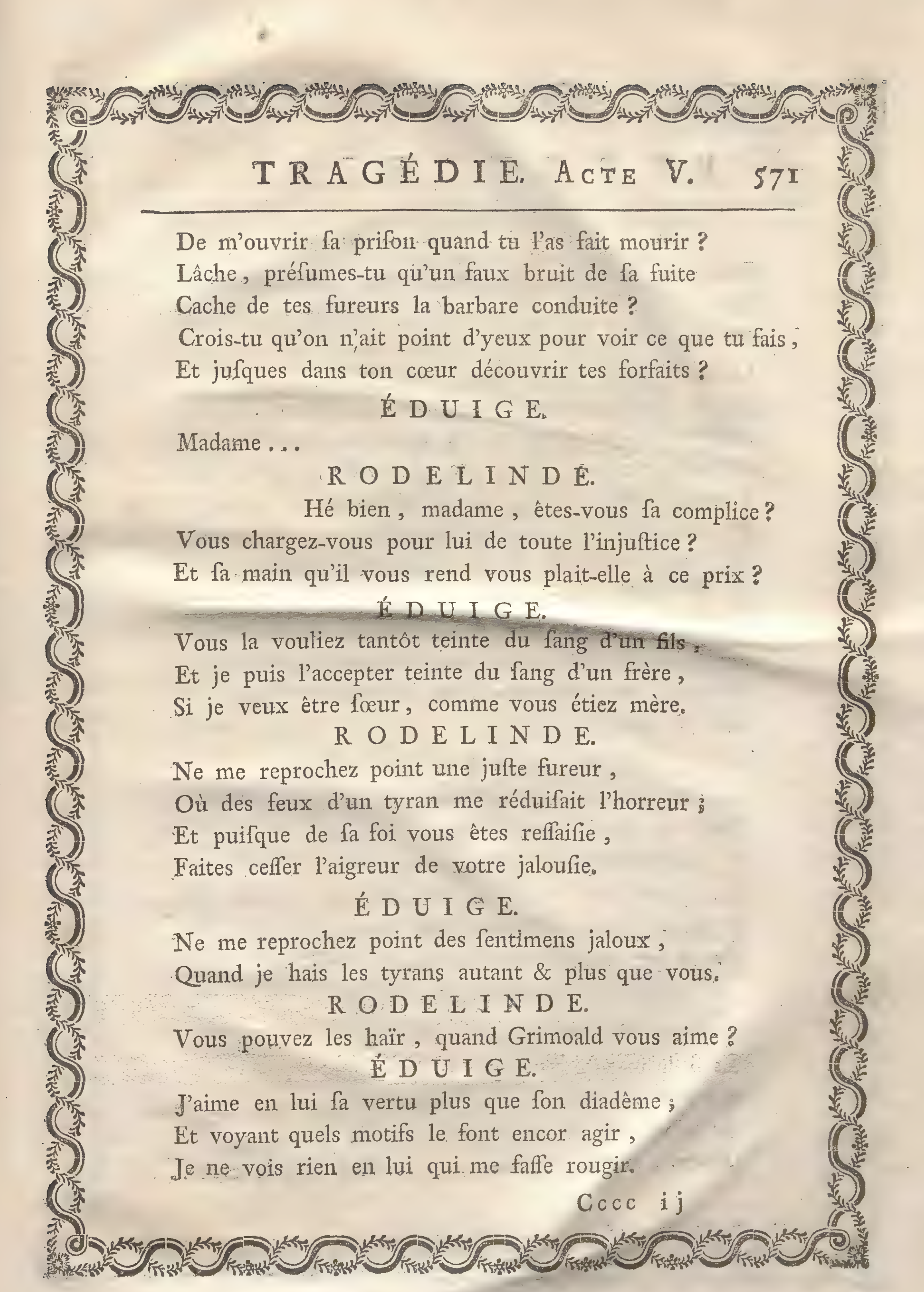
GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

QUe tardez-vous, madame, & quel ſoin vous retient?
Suivez de votre époux le nom, l'image ou l'ombre;
De ceux qui m'ont trahi croiſſez l'indigne nombre,
Et délivrez mes yeux trop aiſés à charmer,
Du péril de vous voir, & de vous trop aimer.
Suivez, votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Ren le moi donc, tyran, afin que je le ſuive.
A quelle indigne feinte oſes-tu recourir,



De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir ?
Lâche, présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite ?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusques dans ton cœur découvrir tes forfaits ?

ÉDUIGE.

Madame ...

RODELINDE.

Hé bien, madame, êtes-vous sa complice ?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice ?
Et sa main qu'il vous rend vous plait-elle à ce prix ?

ÉDUIGE.

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère,
Si je veux être sœur, comme vous étiez mère.

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juste fureur,
Où des feux d'un tyran me réduisait l'horreur ;
Et puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

ÉDUIGE.

Ne me reprochez point des sentimens jaloux,
Quand je hais les tyrans autant & plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr, quand Grimoald vous aime ?

ÉDUIGE.

J'aime en lui sa vertu plus que son diadême ;
Et voyant quels motifs le font encor agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.



RODELINDE *à Grimoald.*

Rougis-en donc toi ſeul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un roi dérobes ta victime ;
Et d'un grand ennemi déguiſant tout le ſort,
Le fais fourbe en ſa vie, & fuir après ſa mort.
De tes fauſſes vertus les brillantes pratiques
N'élevaient que pour toi ces tombeaux magnifiques ;
C'étaient de vains éclats de généroſité,
Pour rehauſſer ta gloire avec impunité.
Tu n'accablais ſon nom de tant d'honneurs funèbres ;
Que pour enſevelir ſa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piége illuſtre & beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Soûle toi de ſon ſang, mais ren moi ce qui reſte,
Attendant ma vengeance, ou le couroux céleſte,
Que je puiſſe...

GRIMOALD *à Eduige.*

Ah! madame, où me réduiſez-vous,
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer ſon époux?
Votre pitié ne ſert qu'à me couvrir de honte,
Si, quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre compte ;
Et ſi la cruauté de mon triſte deſtin,
De ce que vous ſauvez me nomme l'aſſaſſin.

UNULPHE.

Seigneur, je crois ſavoir la route qu'il a priſe ;
Et ſi ſa majeſté veut que je l'y conduiſe,
Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ſes vœux.
Allons, allons, madame, & ſouffrez que je tâche...



RODELINDE *à Unulphe.*

O d'un lâche tyran miniſtre encor plus lâche,
Qui, ſous un faux ſemblant d'un peu d'humanité,
Penſes contre mes pleurs faire ſa ſûreté!
Que ne dis-tu plûtôt que ſes juſtes alarmes
Aux yeux des bons ſujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du peuple & de la cour n'émeuvent les eſprits?
Traître, ſi tu n'étais de ſon intelligence,
Pourrait-il refuſer ta tête à ſa vengeance?
Que devient Grimoald, que devient ton couroux?
Tes ordres en ſa garde avaient mis mon époux;
Il a briſé ſes fers, il ſait où va ſa fuite;
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite;
Et quand ſon ſang devrait te répondre du ſien,
Il te voit, il te parle, & n'apréhende rien.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

Quand ce qu'il fait pour vous hazarderait ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir ſervie.
Si j'avais cependant quelque peur que vos cris
De la cour & du peuple émûſſent les eſprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
J'aurais trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, madame, en pleine liberté;
Vous pouvez faire agir toute votre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui régne en votre ame.
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce ſoldat?



SCENE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, un ſoldat.

LE SOLDAT.

Vous avertir, ſeigneur,
D'un grand malheur enſemble, & d'un rare bonheur.
Garibalde n'eſt plus, & l'impoſteur infame,
Qui tranche ici du roi, lui vient d'arracher l'ame;
Mais ce même impoſteur eſt en votre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux?

LE SOLDAT.

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

O ciel! en quel état ma fortune eſt réduite,
S'il ne m'eſt pas permis de jouïr de ſa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embarraſſé
Ne puiſſe... Mais di-nous comment tout s'eſt paſſé.

LE SOLDAT.

Le duc ayant apris quelles intelligences
Dérobaient un tel fourbe à vos juſtes vengeances,
L'attendait à main forte, & lui fermant le pas,
A lui ſeul, nous dit-il, *mais ne le bleſſons pas.*

Réservons tout son sang aux rigueurs des suplices ;
Et laissons par pitié fuir ses lâches complices.
Ceux qui le conduisaient, du grand nombre étonnés,
Et par mes compagnons soudain environnés,
Acceptent la plûpart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Lui que l'ordre reçu nous forçait d'épargner,
Jusqu'à baisser l'épée, & le trop dédaigner,
S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage,
Jusques sur notre chef pousse toute sa rage,
Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein,
Avant qu'aucun de nous ait pû voir son dessein.
Nos bras étaient levés pour l'en punir sur l'heure;
Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure;
Et son dernier soupir est un ordre nouveau
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne;
Et vous pouvez, seigneur, ordonner de sa peine:
Le voici.

GRIMOALD.

Quel combat pour la seconde fois !



SCENE DERNIERE.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, ſoldats.

PERTHARITE.

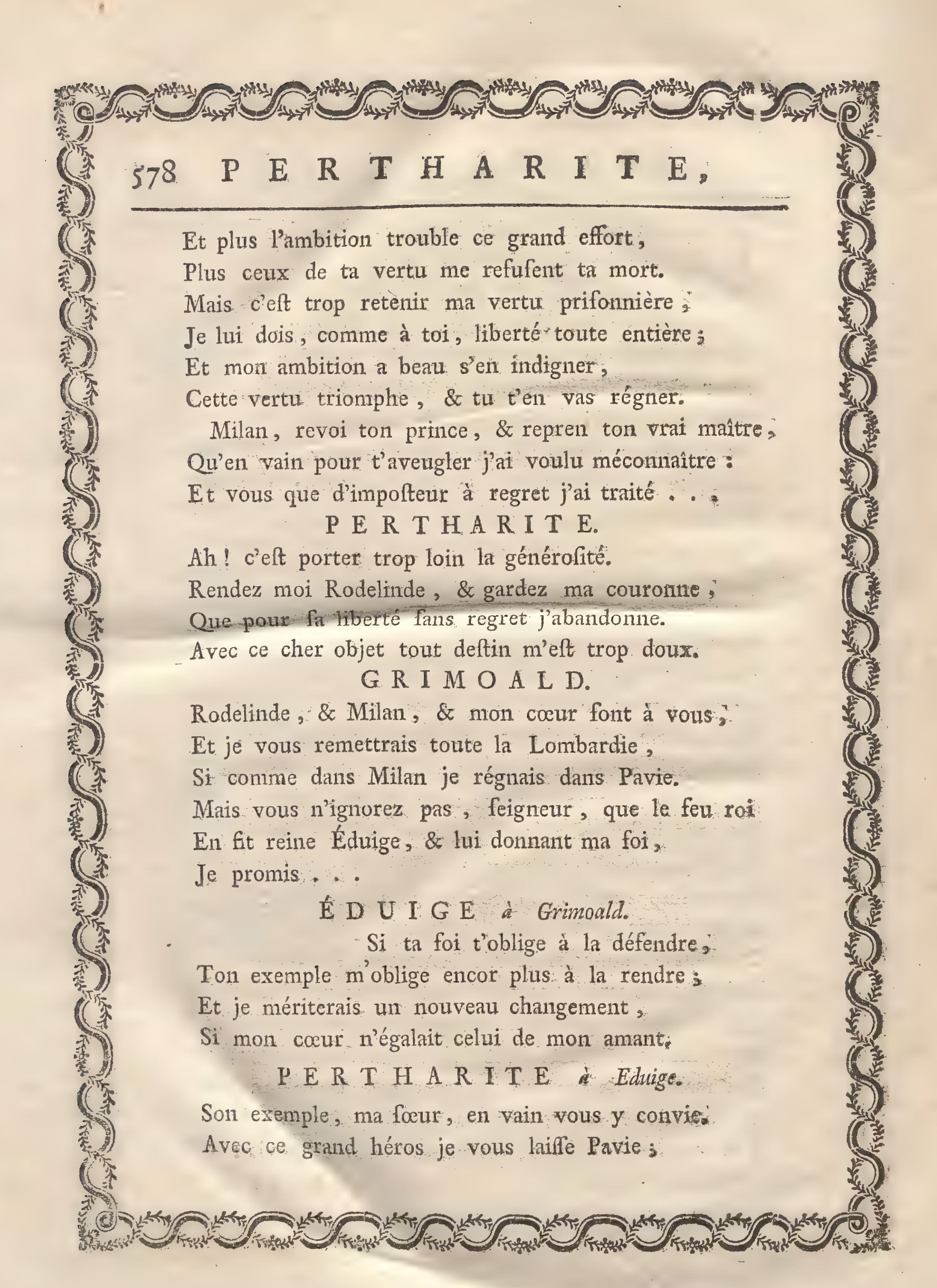
Tu me revois, tyran qui méconnais les rois,
Et j'ai payé pour toi d'un ſi rare ſervice
Celui qui rend ma tête à ta fauſſe juſtice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a ſi bien ſervi,
Pleure ce bon ſujet que le mien t'a ravi;
Hâte-toi de venger ce miniſtre fidelle;
C'eſt toi qu'à ſa vengeance en mourant il apelle.
Signale ton amour, & parais aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encor de lui.
Mais ceſſe déſormais de traiter d'impoſture
Les traits que ſur mon front imprime la nature.
Milan m'a vû paſſer, & partout en paſſant
J'ai vû couler ſes pleurs pour ſon prince impuiſſant;
Tu lui déguiſerais en vain ta tyrannie,
Pouſſes-en juſqu'au bout l'inſolente manie;
Et quoi que ta fureur te preſcrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

GRIMOALD.

Oui, tu l'es en effet, & j'ai ſû te connaître
Dès le premier moment que je t'ai vu paraître.
Si j'ai fermé les yeux, ſi j'ai voulu gauchir,
Des maximes d'état j'ai voulu t'affranchir,

Et

Et ne voir pas ma gloire indignement trahie,
Par la néceſſité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les ſoins myſtérieux
Empruntaient les déhors d'un tyran furieux,
Et forçaient ma vertu d'en ſouffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du ſuplice.
Mais mon deſſein n'était que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en ſerviteur fidèle,
Ce que ma violence attendait de ſon zèle;
Mais un traître preſſé par d'autres intérêts,
A rompu tout l'effet de mes déſirs ſecrets.
Ta main, graces au ciel, nous en a fait juſtice;
Cependant ton retour m'eſt un nouveau ſuplice.
Car enfin que veux-tu que je faſſe de toi?
Puis-je porter ton ſceptre, & te traiter de roi?
Ton peuple qui t'aimait, poura-t-il te connaître,
Et ſouffrir à tes yeux les loix d'un autre maître?
Toi-même pouras-tu, ſans entreprendre rien,
Me voir juſqu'au trépas poſſeſſeur de ton bien?
Pouras-tu négliger l'occaſion offerte,
Et refuſer ta main, ou ton ordre à ma perte?
Si tu n'étais qu'un lâche, on aurait quelque eſpoir,
Qu'enfin tu pourrais vivre, & ne rien émouvoir:
Mais qui me croit tyran, & hautement me brave,
Quelque faible qu'il ſoit, n'a point le cœur d'eſclave,
Et montre une grande ame au-deſſus du malheur,
Qui manque de fortune, & non pas de valeur.
Je vois donc malgré moi ma victoire aſſervie
A te rendre le ſceptre, ou prendre encor ta vie:



Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ta vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière ;
Je lui dois, comme à toi, liberté toute entière ;
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, & tu t'en vas régner.
Milan, revoi ton prince, & repren ton vrai maître,
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnaître :
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité . . .

PERTHARITE.

Ah ! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez moi Rodelinde, & gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodelinde, & Milan, & mon cœur sont à vous ;
Et je vous remettrais toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnais dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi
En fit reine Éduige, & lui donnant ma foi,
Je promis . . .

ÉDUIGE *à Grimoald.*

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre ;
Et je mériterais un nouveau changement,
Si mon cœur n'égalait celui de mon amant.

PERTHARITE *à Eduige.*

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie ;



Et me croirais moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyais ſans ſceptre un bras ſi généreux.

RODELINDE *à Grimoald.*

Pardonnez ſi ma haine a trop crû l'aparence.
Je préſumais beaucoup de votre violence;
Mais je n'aurais oſé, ſeigneur, en préſumer
Que vous m'euſſiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

Vous m'avez outragé ſans me faire injuſtice.

RODELINDE.

Qu'une amitié ſi ferme aujourd'hui nous uniſſe,
Que l'un & l'autre état en admire les nœuds,
Et doute avec raiſon qui régne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple heureuſement ſurpris,
Que des hautes vertus la gloire eſt le ſeul prix.

Fin du tome Quatriéme.

NB. L'examen de *Pertharite* par *Pierre Corneille* eſt avant la piéce.

TABLE DES PIECES

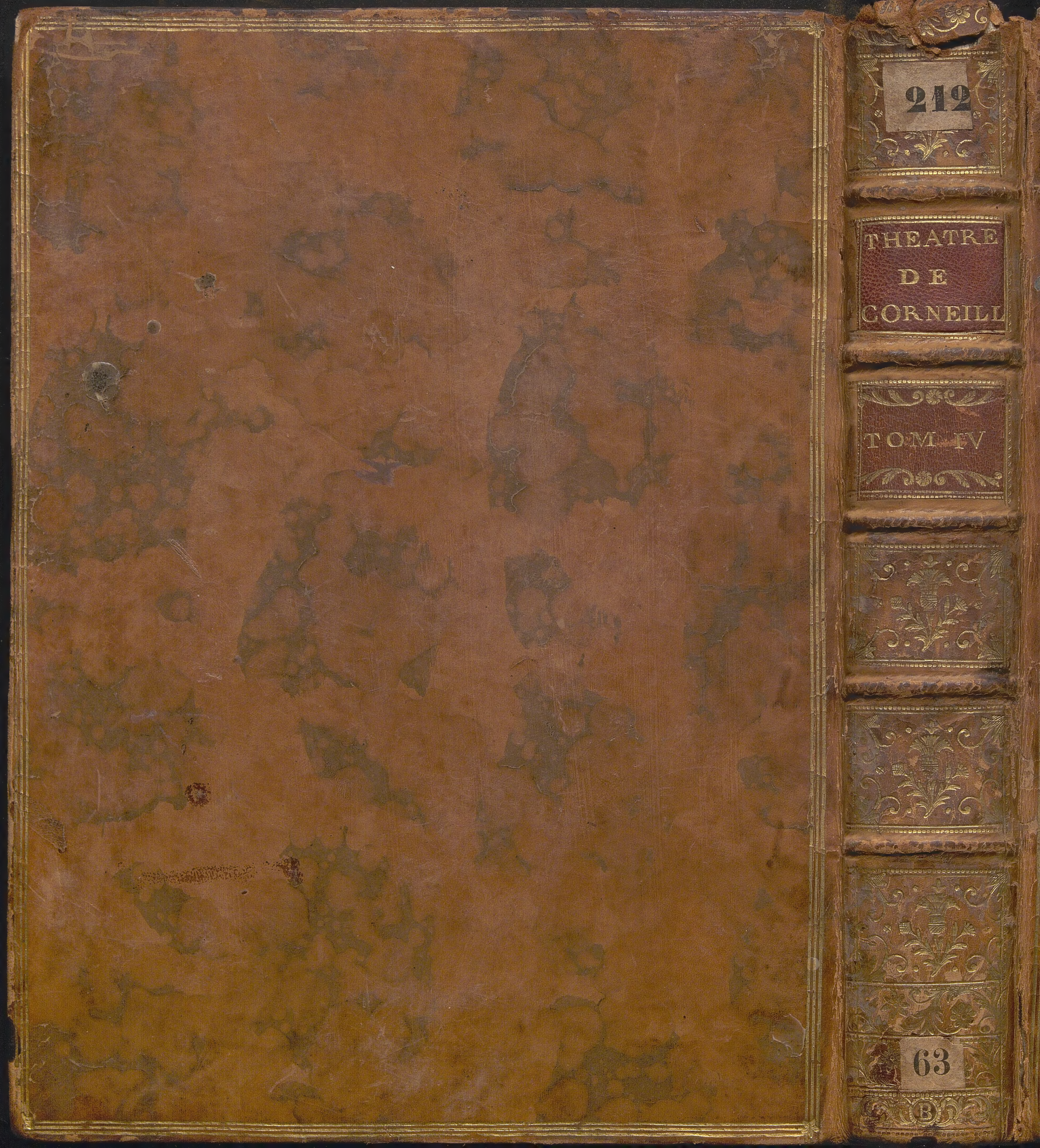
Contenues dans ce quatriéme volume.

Fin de la Table.






212/63
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
Biblioteca
UNIVERSIDAD D SEVILLA
600717966
i 28576755


212
THEATRE
DE
CORNEILL
TOM IV
63
B



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm